This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

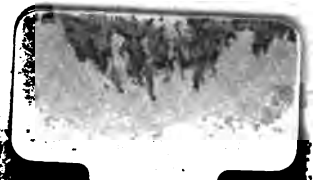
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 589

OXFORD
1992



2 MS
E35
Lepcak
18/C
MMF 55. R48

the History of
GIL BLAS
of Santillane

LES AVANTURES DE GIL BLAS, DE SANTILLANE.

Par Monsieur LE SAGE.

Derniére Edition revue, et corrigée.

Avec des Figures.

TOME PREMIER.

A DUBLIN.
Chez JEAN EXSHAW, M.DCC.LXIII.

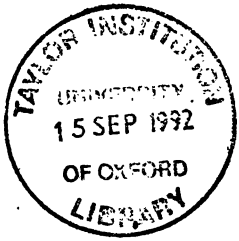

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *DE la naiſſance de Gil Blas et de ſon éducation,* Page 1

CHAP. II. *Des allarmes qu'il eut en allant à Pennaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette Ville ; et avec quel homme il ſoupa,* 3

CHAP. III. *De la tentation qu'eut le Muletier ſur la route ; qu'elle en fut la ſuite ; et comment Gil Blas tomba dans Carybde, en voulant éviter Scylla,* 9

CHAP. IV. *Deſcription du ſouterrain, et quelles choſes y vit Gil Blas,* 12

CHAP. V. *De l'arrivée de pluſieurs autres Voleurs dans le ſouterrain, et de l'agréable converſation qu'ils eurent tous enſemble,* 14

CHAP. VI. *De la tentative que fit Gil Blas pour ſe ſauver, et quel en fut le ſuccès,* 21

CHAP. VII. *De ce que fit Gil Blas ne pouvant faire, mieux,* 24

CHAP. VIII. *Gil Blas accompagne les Voleurs. Quel exploit il fait ſur les grands-chemins,* 25

CHAP. IX. *De l'évènement ſérieux qui ſuivit cette avanture,* 28

CHAP. X. *De quelle maniere les Voleurs en uſerent avec la Dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas, et quel en fut l'évenement,* 30

CHAP. XI. *Hiſtoire de Donna Mencia de Moſquéra,* 35

CHAP. XII. *De quelle maniere deſagréable Gil Blas et la Dame furent interrompus,* 42

CHAP. XIII. *Par quel hazard Gil Blas ſortit enfin de priſon, et où il alla,* 45
CHAP. XIV. *De la réception que Donna Méncia lui fit à Burgos,* 48
CHAP. XV. *De quelle façon s'habilla Gil Blas ; du nouveau préſent qu'il reçut de la Dame ; et dans quel équipage il partit de Burgos,* 51
CHAP. XVI. *Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter ſur la proſpérité,* 55
CHAP. XVII. *Quel partit prit Gil Blas après l'avanture de l'hôtel garni,* 60

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Fabrice mene et fait recevoir Gil Blas chez le Licencié Sédillo. Dans quel etat étoit ce Chanoine. Portrait de ſa Gouvernante,* 68
CHAP. II. *De quelle maniere le Chanoine étant tombé malade fut traité, ce qu'il en arriva, et ce qu'il laiſſa par teſtament à Gil Blas,* 74
CHAP. III. *Gil Blas s'engage au ſervice du Docteur Sangrado, et devient un célebre Médicin,* 79
CHAP. IV. *Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de ſuccès que de capacité. Avanture de la bague retrouvée,* 84
CHAP. V. *Suite de l'avanture de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la Medicine et le ſejour de Valladolid,* 92
CHAP. VI. *Quelle route il prit en ſortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin,* 98
CHAP. VII. *Hiſtoire du Garçon-Barbier,* 100
CHAP. VIII. *De la rencontre que Gil Blas et ſon compagnon firent d'un homme qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine, et de l'entretien qu'ils eurent avec lui,* 121
CHAP. IX. *Dans quel état Diégo retrouva ſa famille, et après quelles réjouiſſances Gil Blas et lui ſe ſéparerent,* 125

DES CHAPITRES.

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *DE l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier Maître qu'il servit dans cette ville,* 130

CHAP. II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolando, et des choses curieuses que ce Voleur lui raconta,* 137

CHAP. III. *Il sort de chez Don Bernard de Castil Blazo, et va servir un Petit-Maître,* 142

CHAP. IV. *De quelle maniere Gil Blas fit connoissance avec les valets des Petits-Maîtres; du secret admirable qu'ils lui enseignerent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit; et du serment singulier qu'ils lui firent faire,* 150

CHAP. V. *Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne,* 155

CHAP. VI. *De l'entretien de quelques Seigneurs sur les Comédiennes de la Troupe du Prince,* 162

CHAP. VII. *Histoire de Don Pompéio de Castro,* 167

CHAP. VIII. *Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition,* 173

CHAP. IX. *Quelle personne il alla servir après la mort de Don Matbias de Silva,* 178

CHAP. X. *Qui n'est pas plus long que le précedent,* 181

CHAP. XI. *Comment les Comédiens vivoient ensemble, et de quelle maniere ils traitoient les Auteurs,* 185

CHAP. XII. *Gil Blas se met dans le goût du Théatre. Il s'abandonne aux délices de la Vie Comique, et s'en dégoute peu de tems après,* 189

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. I. *GIL Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des Commediennes, quite le service d'Arsénie, et trouve une plus honnête maison,* 193

CHAP. II. *Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent ensemble,* 198

CHAP. III. *Du grand changement qui arriva chez Don Vincent, et de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore,* 201

CHAP.

CHAP. IV. *Le Mariage de Vengeance*, Nouvelle, 206
CHAP. V. *De ce que fit Aurore de Guſman. lorſqu'elle fut Salamanque*, 230
CHAP. VI. *Quelles ruſes Aurore mit en uſage pour ſe faire amer de Don Luis de Pachéco*, 238
CHAP. VII. *Gil Blas change de condition, il paſſe au ſervice de Don Gouzale de Pachéco*, 245
CHAP. VIII. *De quel caractere étoit la Marquiſe de Chaves, et quelles perſonnes alloient ordinairement chez elle*, 245
CHAP. IX. *Par quel incident Gil Blas ſortit de chez la Marquiſe de Chaves, et ce qu'il devint*, 258
CHAP. X. *Hiſtoire de Don Alphonſe et de la belle Séraphine*, 262
CHAP XI. *Quel homme c'étoit que le vieil Hermite, et comment Gil Blas s'apperçut qu'il étoit en pais de connoiſſance*, 275

LIVRE CINQUIEME.

CHAP I. *Hiſtoire de Don Raphaël*, 286
CHAP. III. *Du conſeil que Don Raphaël et ſes Auditeurs tinrent enſemble, et de l'avanture qui leur arriva lorſqu'ils voulurent ſortir du Bois*, 337

LIVRE SIXIEME.

CHAP. I. *DE ce que Gil Blas et ſes Compagnons firent après avoir quité le Comte de Polan. Du projet important qu'Ambroiſe forma, et de quelle manière il fut exécuté*, 342
CHAP. II. *De la réſolution que Don Alphonſe et Gil Blas prirent après cette avanture*, 350
CHAP. III. et dernier, *Après quel déſagréable incident Don Alphonſe ſe retrouva au comble de ſa joie, et par quelle avanture Gil Blas ſe vit tout-á-coup dans une heureuſe ſituation*, 354

Fin de la Table des Chapitres.

LES

LES AVANTURES DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De la naiſſance de Gil Blas, et de ſon éducation.

GIL BLAS de Santillane, mon Père, après avoir longtems porté les armes pour le ſervice de la Monarchie Eſpagnole, ſe retira dans la ville où il avoit pris naiſſance. Il y épouſa une petite Bourgeoiſe qui n'étoit plus dans ſa première jeuneſſe, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allérent enſuite demeurer à Oviédo, où ma Mère ſe fit femme de chambre et mon Pere écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru riſque d'être aſſez mal élevé, ſi je n'euſſe pas eu dans la ville un Oncle Chanoine. Il ſe nommoit Gil Pérez; Il étoit frère ainé de ma Mère et mon parrain. Repréſentez vous un petit homme haut de trois piéz et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules, voilà mon Oncle. Au reſte, c'étoit un Eccléſiaſtique qui ne ſongeoit qu'à bien vivre, c'eſt-à-dire qu'à faire

bonne chére ; et ſa Prébende, qui n'étoit pas mauvaiſe, lui en fourniſſoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et ſe chargea de mon éducation. Je lui parus ſi éveillé, qu'il réſolut de cultiver mon eſprit. Il m'acheta un Alphabet, et entreprit de m'aprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car en me faiſant connoître mes lettres, il ſe remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée : et à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment ſon Bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enſeigner la Langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui : mais, hélas, le pauvre Gil Pérez ! il n'en avoit de ſa vie ſu les prémiers principes, c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant : auſſi j'ai ouï dire qu'il n'avoit point obtenu ſon Bénéfice par ſon érudition : il le devoit uniquement à la reconnoiſſance de quelques bonnes Religieuſes, dont il avoit été le diſcret commiſſionaire, et qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'Ordre de Prêtriſe ſans examen.

Il fut donc obligé de me mettre ſous la férule d'un Maître : il m'envoya chez le Docteur Godinez, qui paſſoit pour le plus habile Pédant d'Oviédo. Je profitai ſi bien des inſtructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à ſix années j'entendois un peu les Auteurs Grecs, et aſſez bien les Poëtes Latins. Je m'appliquai auſſi à la Logique, qui m'aprit à raiſonner beaucoup. J'aimois tant la diſpute, que j'arrêtois les paſſans, connus ou inconnus, pour leur propoſer des argumens. Je m'adreſſois quelquefois à des Figures Hibernoiſes, qui ne demandoient pas mieux, et il falloit alors nous voir diſputer. Quels geſtes, quelles grimaces, quelles contorſions ! nos yeux étoient pleins de fureur, et nos bouches écumantes. On nous devoit plutôt prendre pour des Poſſédés, que pour des Philoſophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de ſavant. Mon Oncle en fut ravi, parce qu'il fit réfléxion que je ceſſerois bientôt de lui être à charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance eſt paſſé. Tu as déjà dix-ſept ans, et te voilà devenu habile garçon. Il faut ſonger à te pouſſer, je ſuis d'avis

vis de t'envoyer à l'Université de Salamanque ; avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, et tu en employeras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvoit rien me proposer qui me fut plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; et lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un Oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon départ, j'allai embrasser mon Père et ma Mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon Oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très longtems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule, et sortis de la ville.

Chapitre II. *Des allarmes qu'il eut en allant à Pennaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ; & avec quel homme il soupa.*

Me voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, et de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très honoré Oncle. La prémière chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup ma mule levant la tête et les

oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit, je regardai ce que ce pouvoit être. J'apperçus sur la terre un chapeau renversé sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains, et en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, de grace ayez pitié d'un pauvre soldat estropié : jettez, s'il vous plait, quelques pièces d'argent dans ce chapeau, vous en serez récompensé dans l'autre Monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoit la voix. Je vis au pié d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espéce de soldat, qui sur deux bâtons croisés appuyoit le bout d'une escopète, qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise, je m'arrêtai tout court, je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et m'aprochant du chapeau disposé à recevoir la charité des Fidèles effrayés je les y jettai l'un après l'autre, pour montrer au soldat, que j'en usois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de piés dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui : mais la maudite bête trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon Oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette avanture un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque, et que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. [Mon Oncle me parut trés imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un Muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire ; mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me couteroit moins]; et il avoit plus pensé à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, et de prendre la voie du Muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer : je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai

J'arrivai heureuſement à Pennaflor, je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'aſſez bonne apparence. Je n'eus pas mis pié à terre, que l'Hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valiſe, la chargea ſur ſes épaules, et me conduiſit à une chambre, pendant qu'un de ſes valets menoit ma mule à l'écurie. Cet Hôte, le plus grand babillard des Aſturies, et auſſi prompt à conter ſans néceſſité ſes propres affaires que curieux de ſavoir celles d'autrui, m'apprit qu'il ſe nommoit André Corcuélo ; qu'il avoit ſervi longtems dans les Armées du Roi en qualité de Sergent, et que depuis quinze mois il avoit quitté le ſervice pour épouſer une fille de Caſtropol, qui bien que tant ſoit peu baſanée, ne laiſſoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choſes, que je me ſerois fort bien paſſé d'entendre. Après cette confidence, ſe croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, et qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article ; parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque queſtion qu'il me faiſoit, en me priant d'un air ſi reſpectueux d'excuſer ſa curioſité, que je ne pouvois me défendre de la ſatisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de parler du deſſein et des raiſons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du Muletier. Ce qu'il approuva fort, non ſuccintement ; car il me repréſenta là-deſſus, tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver ſur la route. Il me rapporta même pluſieurs hiſtoires ſiniſtres de Voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en diſant que ſi je voulois vendre ma mule, il connoiſſoit un honnête Maquignon qui l'achetteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaiſir de l'envoyer chercher : il y alla ſur le champ lui-même avec empreſſement.

Il revint bientôt accompagné de ſon homme, qu'il me préſenta, et dont il loüa fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit paſſer & repaſſer devant le Maquignon, qui ſe mit à l'examiner depuis les piés juſqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit pas dire beaucoup de bien ; mais

[quand ç'auroit été la mule du Pape, il y auroit trouvé à redire.] Il assuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde; et pour me le mieux persuader, il en attestoit l'Hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le Maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là? Après l'éloge qu'il en avoit fait, et l'attestation du Seigneur Corcuélo, que je croyois homme sincère et bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien; c'est pourquoi je dis au Marchand, que je m'en rapportois à sa bonne-foi; qu'il n'avoit qu'à priser la bête en conscience, et que je m'en tiendrois à la prisée. Alors faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience, je le prenois par son foible, [Ce n'étoit pas effectivement par son fort;] car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon Oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'Hôte me mena chez un Muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce Muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, et qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convinmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui chemin faisant se mit à me raconter l'histoire de ce Muletier. Il m'aprit tout ce qu'on en disoit dans la ville. [Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité.] Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, [sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.]

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les aprêtoit, je liai conversation avec l'Hôtesse, que je n'avois point encore vue. Elle me parut assez jolie, et je trouvai ses allures si vives, que j'aurois bien jugé, quand son mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisoit fut en état de m'être

servie,

ſervie, je m'aſſis tout ſeul à une table. Je n'avois pas encore mangé le prémier morceau, que l'Hôte entra ſuivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce Cavalier portoit une longue rapière, et pouvoit bien avoir trente ans. Il s'aprocha de moi d'un air empreſſé. Seigneur Ecolier, me dit il, je viens d'aprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la Philoſophie. Eſt-il bien poſſible que vous ſoyez ce ſavantiſſime, ce bel-eſprit, dont la réputation eſt ſi grande en ce pays-ci? Vous ne ſavez pas, continua-t-il en s'adreſſant à l'Hôte et à l'Hôteſſe, vous ne ſavez pas ce que vous poſſédez. Vous avez un tréſor dans votre maiſon. Vous voyez dans ce jeune Gentilhomme la huitiéme merveille du Monde. Puis ſe tournant de mon côté, et me jettant les bras au cou: Excuſez mes tranſports, ajouta-t-il, je ne ſuis point maître de la joie que votre préſence me cauſe.

Je ne pus lui répondre ſur le champ, parce qu'il me tenoit ſi ſerré, que je n'avois pas la reſpiration libre; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embraſſade, que je lui dis: Seigneur Cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu, reprit-il ſur le même ton? Nous tenons regître de tous les grands perſonnages qui ſont à vingt lieues à la ronde. Vous paſſez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Eſpagne ne ſe trouve un jour auſſi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ſes Sages. Ces paroles furent ſuivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore eſſuyer, au hazard d'avoir le ſort d'Anthée. Pour peu que j'euſſe eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ſes démonſtrations ni de ſes hyperboles; j'aurois bien connu à ſes flateries outrées, que c'étoit un de ces paraſites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui des qu'un Etranger arrive, s'introduiſent auprès de lui pour remplir leur ventre à ſes dépens; mais ma jeuneſſe et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à ſouper avec moi. Ah? très volontiers, s'écria-t-il; je ſai trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait renconter l'illuſtre Gil Blas de Santillane, pour

ne pas jouïr de ma bonne fortune le plus longtems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vai me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-avis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jetta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir rien mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle iroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la prémière. Il y alloit pourtant d'une viteſſe toujours égale, et trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent; tantôt c'étoit à ma santé, et tantôt à celle de mon Père et de ma Mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, et m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santés qu'il me portoit; ce qui, avec ses flateries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'Hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le Seigneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'entendoit avec le parasite, me répondit: J'ai une truite excellente, mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront, c'eſt un morceau trop friand pour vous. Qu'apellez-vous trop friand, dit alors mon flateur d'un ton de voix élevé? vous n'y pensez pas, mon ami. Aprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un Prince.

Je fus bien-aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'Hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, et je dis fièrement à Corcuélo: Apportez-nous votre truite, et ne vous embarassez pas du reſt. L'Hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'aprêter, et ne tarda guères à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie

dans

dans les yeux du paraſite, qui fit paroître une nouvelle complaiſance, c'eſt-à-dire, qu'il donna ſur le poiſſon comme il avoit fait ſur les œufs. Il fut pourtant obligé de ſe rendre, de peur d'accident, car il en avoit juſqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout ſon ſaoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en ſe levant de table, je ſuis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter ſans vous donner un avis important, dont vous me paroiſſez avoir beſoin. Soyez deſormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi ſe divertir de votre crédulité, et peut-être pouſſer les choſes encore plus loin. N'en ſoyez point la dupe, et ne vous croyez point, ſur leur parole, la huitième merveille du Monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus auſſi ſenſible à cette baye, que je l'ai été dans la ſuite aux plus grandes diſgraces qui me ſoient arrivées. Je ne pouvois me conſoler de m'être laiſſé tromper ſi groſſièrement, ou, pour mieux dire, de ſentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'eſt donc joué de moi? Il n'a tantôt abordé mon Hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux? Ah! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'voir donné à ces fripons un juſte ſujet de te tourner en ridicule. Ils vont compoſer de tout ceci une belle hiſtoire, qui pourra bien aller juſqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens ſe répentiront ſans doute d'avoir tant harangué un ſot. Loin de m'exhorter à ne tromper perſonne, ils devoient me recommander de ne me pas laiſſer duper. Agité de ces penſées mortifiantes, et enflamé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, et me mis au lit: mais je ne pus dormir, et je n'avois pas encore fermé l'œil, lorſque le Muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai auſſitôt; et pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un memoire de la dépenſe, où la truite n'étoit pas oubliée; et non ſeulement il m'en fallut paſſer par où il voulut, j'eus même le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau ſe reſſouvenoit de mon avanture. A-

prés avoir bien payé un ſouper dont j'avois fait ſi deſagréablement la digeſtion, je me rendis chez le Muletier avec ma valiſe, en donnant à tous les diables le Paraſite, l'Hôte et l'Hôtellerie.

CHAPITRE III. *De la tentation qu'eut le Muletier ſur la route; quelle en fut la ſuite; et comment Gil Blas tomba dans Caryhde en voulant éviter Scylla.*

JE ne me trouvai pas ſeul avec le Muletier. Il y avoit deux Enfans de famille de Pennaflor, un petit Chantre de Mondonédo qui couroit le pays, et un jeune Bourgeois d'Aſtorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune perſonne qu'il venoit d'épouſer à Verco. Nous fîmes tous connoiſſance en peu de tems, et chacun eut bientôt dit d'où il venoit et où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit ſi noire et ſi peu piquante, que je ne prenois pas grand plaiſir à la regarder: cependant ſa jeuneſſe, et ſon embonpoint donnérent dans la vue du Muletier, qui réſolut de faire une tentative pour obtenir ſes bonnes graces. Il paſſa la journée à méditer ce beau deſſein, et il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit deſcendre à la prémière hôtellerie en entrant. Cette maiſon étoit plus dans la campagne que dans le bourg, et il en connoiſſoit l'Hôte pour un homme diſcret et complaiſant. Il eut ſoin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laiſſa ſouper tranquillement; mais ſur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a volé! J'avois dans un ſac de cuir cent piſtoles, il faut que je les retrouve. Je vai chez le Juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-deſſus, et vous allez tous avoir la queſtion, juſqu'à ce que vous ayez confeſſé le crime et rendu l'argent. En diſant cela d'un air fort naturel, il ſortit, et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'eſprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoiſſions point les uns les autres. Je ſoupçonnai même le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même penſée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes ſots. Nous ne ſavions pas quelles formalités s'obſervent

en

en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainſi, cédant à notre frayeur, nous ſortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche ſon ſalut dans la fuite ; et le jeune Bourgeois d'Aſtorga, auſſi troublé que nous de l'idée de la queſtion, ſe ſauva comme un autre Enée, ſans s'embarraſſer de ſa femme. Alors le Muletier, à ce que j'appris dans la ſuite, plus incontinent que ſes mulets, ravi de voir que ſon ſtratagême produiſoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruſe ingénieuſe à la Bourgeoiſe, et tâcher de profiter de l'occaſion : mais cette Lucrèce des Aſturies, à qui la mauvaiſe mine de ſon tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuſe réſiſtance, et pouſſa de grands cris. La Patrouille, qui par hasard en ce moment ſe trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoiſſoit pour un lieu digne de ſon attention, y entra, et demanda la cauſe de ces cris. L'Hôte, qui chantoit dans ſa cuiſine, et qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le Commandant et ſes Archers à la chambre de la perſonne qui crioit. Ils arrivérent bien à propos, l'Aſturienne n'en pouvoit plus. Le Commandant, homme groſſier et brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agiſſoit, qu'il donna cinq ou ſix coups du bois de ſa halebarde à l'amoureux Muletier, et l'apoſtrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit guères moins bleſſée, que de l'action même qui les lui ſuggéroit. Ce ne fut pas tout. Il ſe ſaiſit du coupable, et le mena devant le Juge avec l'accuſatrice, qui, malgré le deſordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander juſtice de cet attentat. Le Juge l'écouta, et l'ayant attentivement conſidérée, jugea que l'accuſé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller ſur le champ, et fuſtiger en ſa préſence : puis il ordonna que le lendemain, ſi le mari de l'Aſturienne ne paroiſſoit point, deux Archers, aux frais et dépens du délinquant, eſcorteroient la complaignante juſqu'à la ville d'Aſtorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traverſai je ne ſai combien de champs et de bruyères, et ſautant tous les foſſés que je trouvois ſur mon paſſage, j'arrivai enfin auprès d'une Forêt. J'allois m'y jetter, et me cacher dans

dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils criérent, qui va là? et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur le champ, ils s'aprochérent de moi, et me mettant chacun le pistolet sur la gorge, ils me sommérent de leur aprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette Forêt, et sur tout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la question dont le Muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeunne homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque : je leur contai même lallarme qu'on venoit de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquoit ma simplicité, et l'un des deux me dit : Rassure-toi, mon ami : viens avec nous, et ne crains rien, nous allons te mettre en sureté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes dans la Forêt.

Je ne savois ce que je devois penser de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci, disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé et peutêtre assassiné. Il faut que ce soit de bons Gentils-hommes de ce pays-ci, qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pié d'une colline, où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des Cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levérent une grande trape de bois couverte de terre et de brousailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jettérent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les Cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis baissant la trape avec des cordes qui y étoient attachées, pour cet effet, voilà le digne neveu de mon Oncle Pérez pris comme un rat dans une ratière.

CHAP.

Chapitre IV. *Description du Souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas.*

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étois, et l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma prémière crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint s'emparer de mes sens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant et en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qu'éclairoient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille, et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux Nègre, qui paroissoit pourtant encore assez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier. Nous sortîmes de l'écurie, et à la triste lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuisine, où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur des braziers et préparoit le souper. La cuisine étoit ornée des ustenciles nécessaires, et tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La Cuisinière, (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante et quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent ; car le tems ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur prémière couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu et relevé avec des lèvres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche, et ses yeux paroissoient d'un très beau rouge pourpré.

Tenez, Dame Léonarda, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel Ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et remarquant que j'étois pâle et défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut

veut faire aucun mal.] Nous avions besoin d'un valet pour soulager notre Cuisiniére. Nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me paroîs plus robuste que lui, tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le Soleil, mais en récompense tu feras bonne chère et bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarda, qui est une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, et m'ordonna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine et de soie. J'apperçus dans une autre de l'or et de l'argent, et beaucoup de vaisselle à diverses armoiries.] Après cela je le suivis dans un grand salon, que trois lustres de cuivre éclairoient, et qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois; pourquoi j'etois sorti d'Oviédo; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité: Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coëffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déja dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras sur l'or et sur l'argent. [D'ailleurs, tu y feras en sureté.] Tel est ce souterrain, que les Officiers de la Sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient apperçus; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, et qu'il est fait depuis longtems. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Arragon et de presque toute l'Espagne, les Chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des Infidèles, prirent la fuite, et vinrent se cacher dans ce Pays-ci, dans la Biscaye, et dans les Asturies, où le vaillant

Don

Don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs et dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, et les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournérent dans les villes. Depuis ce tems-là leurs retraites ont servi d'asyle aux gens de notre profession. Il est vrai que la Sainte Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes; mais il en reste encore, et graces au Ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'apelle le Capitaine Rolando, je suis Chef de la Compagnie, et l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

Chapitre V. *De l'arrivée de plusieurs autres Voleurs dans le Souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.*

Comme le Seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le Lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient chargés de butin. Ils apportoient deux manequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes et de raisins secs. Le Lieutenant adressa la parole au Capitaine, et lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un Epicier de Bénavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au Bureau, les dépouilles de l'Epicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se réjouïr. On dressa dans le salon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuisine, où la Dame Léonarda m'instruisit, de ce que j'avois à faire. Je cédai à la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi; et dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens. Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent, et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le Seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai ensuite deux ragouts, qui ne furent pas plutôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencérent à manger avec beaucoup d'appétit; et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser

du vin. Je m'en acquitai de ſi bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le Capitaine leur conta en peu de mots mon hiſtoire, qui les divertit fort. [Enſuite il leur dit que j'avois du mérite ; mais j'étois alors revenu des louanges, et j'en pouvois entendre ſans péril. Là deſſus ils me louérent tous.] Ils dirent que je paroiſſois né pour être leur échanſon, que je valois cent fois mieux que mon prédéceſſeur. Et comme depuis ſa mort c'étoit la Ségnora Léonarda qui avoit l'honneur de préſenter le nectar à ces Dieux infernaux, ils la privérent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainſi, nouveau Ganymède, je ſuccédai à cette vielle Hébé.

Un grand plat de rôt, ſervi peu de tems apprés les ragouts, vint achever de raſſaſier les Voleurs ; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. [Les voilà qui parlent tous à la fois.] L'un commence une hiſtoire, l'autre rapporte un bon-mot, un autre crie, un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une ſcène, où il mettoit inutilement beaucoup du ſien, le prit ſur un ton ſi haut, qu'il impoſa ſilence à la compagnie. Meſſieurs, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous propoſer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous enſemble, ne ferions nous pas mieux de nous entretenir comme des gens raiſonnables? Il me vient une penſée. Depuis que nous ſommes aſſociés, nous n'avons pas eu la curioſité de nous demander quelles ſont nos familles, et par quel enchaînement d'avantures nous avons embraſſé notre profeſſion. Cela me paroit toutefois digne d'être ſu. Faiſons nous cette confidence pour nous divertir. Le Lieutenant et les autres, comme s'ils avoient eu quelque choſe de beau à raconter, acceptérent avec de grandes démonſtrations de joie la propoſition du Capitaine, qui parla le prémier dans ces termes.

Meſſieurs, vous ſaurez que je ſuis fils unique d'un riche Bourgeois de Madrid. Le jour de ma naiſſance fut célébré dans la famille par des réjouïſſances infinies. Mon Père, qui étoit déjà vieux, ſentit une joie extrême de ſe voir un héritier, et ma Mère entreprit de me nourrir de ſon propre lait. Mon Ajeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne

ſe

ſe mêloit plus de rien que de dire ſon roſaire, et de raconter ſes exploits guerriers, car il avoit porté les armes longtems. Je devins inſenſiblement l'idole de ces trois perſonnes. J'étois ſans ceſſe dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes prémières années, on me les laiſſa paſſer dans les amuſemens les plus puériles. Il ne faut pas, diſoit mon Père, que les enfans s'appliquent ſérieuſement, que le tems n'ait un peu mûri leur eſprit. En attendant cette maturité, je n'aprenois ni à lire ni à écrire, mais je ne perdois pas mon tems pour cela. Mon Père m'enſeignoit mille ſortes de jeux. Je connoiſſois parfaitement les cartes, je ſavois jouer aux dez, et mon Grand-père m'aprenoit des romans ſur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets; et lorſqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter ſans faute, mes Parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroiſſoient pas moins conters de mon eſprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien pour parler à tort et à travers. Ah qu'il eſt joli, s'écrioit mon Père en me regardant avec des yeux charmés! Ma Mère m'accabloit auſſitôt de careſſes, et mon Grand-père en pleuroit de joie. Je faiſois auſſi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout, ils m'adoroient. Cependant j'entrois déjà dans ma douzième année, que je n'avois point encore eu de Maître. On m'en donna un, mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enſeigner, ſans en venir aux voies de fait. On lui permit ſeulement de me menacer quelquefois, pour m'inſpirer un peu de crainte. Cette permiſſion ne me fut pas fort ſalutaire; car ou je me moquois des menaces de mon Précepteur; ou bien les larmes aux yeux j'allois m'en plaindre à ma Mère ou à mon Aieul, et je leur diſois qu'il m'avoit maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il paſſoit pour un brutal, et l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme ſi l'on m'eût écorché. Ma Mère accourut, et chaſſa le Maître ſur le champ, quoiqu'il proteſtât et prit le Ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je

Je me défis ainsi de tous mes Précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un Bachelier d'Alcala. L'excellent Maître pour un enfant de famille! Il aimoit les femmes, le jeu et le cabaret; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, & par-là se fit aimer de mes Parens, qui m'abandonnérent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du Monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au Latin près je devins un garçon universel. Dèsqu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Je me moquois à tous momens de mon Père et de ma Mère. Ils ne faisoient que rire de mes saillies, et plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes sortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur; et comme nos Parens ne nous donnoient point assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, et cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit. Malheureusement le Corrégidor aprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, et nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce temps-là, Messieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le Capitaine cessa de parler en cet endroit, et le Lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs, une éducation toute opposée à celle du Seigneur Rolando a produit le même effet. Mon Père étoit un Boucher de Tolède. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de la ville, et ma Mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouëttoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois, étoit suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander

mander grace, les larmes aux yeux, et protester que je me répentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, et le plus souvent on me frappoit sans raison. Quand mon Père me battoit, ma Mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirérent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Arragon, et me rendis à Saragoce en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des Gueux, qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, *et cætera*. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages, chacun couroit à son poste; et le soir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables, et voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des Chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bon tours; mais il nous fallut bientôt sortir de Saragoce, parce que nous nous brouillâmes avec un Homme de Justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisoient contribuer les voyageurs; et je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je sai donc, Messieurs, très bon gré à mes Parens de m'avoir si maltraité; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois presentement sans doute qu'un malheureux Boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre Lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune Voleur qui étoit assis entre le Capitaine et le Lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont pas si composées ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une Paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, et bonne nourrice) on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître

naître dans Séville. Ma Mère accepta volontiers la propoſition, et alla chercher l'enfant. On le lui confia, et elle ne l'eut pas ſitôt apporté dans ſon village, que trouvant quelque reſſemblance entre nous, cela lui inſpira le deſſein de me faire paſſer pour l'enfant de qualité, dans l'eſpérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon Pére, qui n'étoit pas plus ſcrupuleux qu'un autre payſan, approuva la ſupercherie. Deſorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de Don Rodrigue de Herréra fut envoyé ſous mon nom à une autre nourrice, et ma Mère me nourrit ſous le ſien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'inſtinct et de la force du Sang, les Parens du petit Gentil homme prirent aiſément le change. Ils n'eurent pas le moindre ſoupçon du tour qu'on leur avoit joué, et juſqu'à l'âge de ſept ans je fus toûjours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnérent toutes ſortes de Maîtres, mais j'avois peu de diſpoſition pour les Exercices qu'on m'apprenoit, et encore moins de goût pour les Sciences qu'on vouloit m'enſeigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuiſines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois longtems ma paſſion dominante. Je n'avois pas dix-ſept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois auſſi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une ſervante de cuiſine, qui me parut mériter mes prémiers ſoins. C'étoit une groſſe joufflue, dont l'enjoûment et l'embonpoint me plaiſoient fort. Je lui faiſois l'amour avec ſi peu de circonſpection, que Don Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la baſſeſſe de mes inclinations ; et de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ſes remontrances inutiles, il mit ma princeſſe à la porte.

Ce procédé me déplut. Je réſolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de Don Rodrigue ; et courant chercher ma belle Hélène, qui s'étoit retirée chez une Blanchiſſeuſe de ſes amies, je l'enlevai en plein midi, afin que perſonne n'en ignorât. Je paſſai plus avant. Je la menai dans ſon pays, où je l'epouſai ſolemnellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra,

que

que pour laiſſer aux enfans de famille un ſi bel exemple à ſuivre. Trois mois après ce mariage, j'apris que Don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas inſenſible à cette nouvelle. Je me rendis promptement à Séville, pour demander ſon bien; mais j'y trouvai du changement. Ma Mère n'étoit plus, et en mourant elle avoit eu l'indiſcrétion d'avouer tout en préſence du Curé de ſon village et d'autres bons témoins. Le fils de Don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la ſienne; et il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins ſatisfait de moi. De manière que n'ayant rien à eſpérer de ce côté-là, et ne me ſentant plus de goût pour ma groſſe femme, je me joignis à des Chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune Voleur ayant achevé ſon hiſtoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un Marchand de Burgos; que dans ſa jeuneſſe, pouſſé d'une dévotion indiſcrette, il avoit pris l'habit et fait profeſſion dans un Ordre fort auſtère, et que quelques années après il avoit apoſtaſié. Enfin les huit Voleurs parlérent tour à tour, et lorſque je les eus tous entendus, je ne fus pas ſurpis de les voir enſemble. Ils changérent enſuite de diſcours. Ils mirent ſur le tapis divers projets Pour la campagne prochaine; et après avoir formé une reſolution, ils ſe levérent de table pour s'aller coucher. Ils allumérent des bougies, et ſe retirérent dans leurs chambres. Je ſuivis le Capitaine Rolando dans la ſienne, où pendant que je l'aidois à ſe deshabiller: Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous ſommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne ſe gliſſent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre démélé enſemble. Nous ſommes plus unis que des Moines. Tu vas, mon enfant, pourſuivit-il, mener ici une vie bien agréable; car je ne te crois pas aſſez ſot pour te faire une peine d'être avec des Voleurs. Hé! voit-on d'autres gens dans le Monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'eſt un ſentiment général. La manière ſeule en eſt différente. Les Conquérans, par example, s'emparent des Etats de leurs Voiſins. Les Perſonnes de qualité empruntent et ne rendent point.

Les

Les Banquiers, Tréſoriers, Agens de Change, Commis, et tous les Marchands tant gros que petits, ne ſont pas fort ſcrupuleux. Pour les Gens de Juſtice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils ſavent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils ſont plus humains que nous ; car ſouvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux la ſauvent quelquefois aux coupables.

CHAPITRE VI. *De la tentative que fit Gil Blas pour ſe ſauver, et quel en fut le ſuccès.*

APrès que le Capitaine des Voleurs eut fait ainſi l'apologie de ſa profeſſion, il ſe mit au lit ; et moi, je retournai dans le ſalon, où je deſſervis et remis tout en ordre. J'allai enſuite à la cuiſine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux Nègre) et la Dame Léonarda ſoupoient en m'attendant. Quoique je n'euſſe point d'appétit, je ne laiſſai pas de m'aſſeoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; et comme je paroiſſois auſſi triſte que j'avois ſujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me conſoler. Pourquoi vous affligez vous, mon fils, me dit la Vieille ? vous devez plutôt vous réjouïr de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paroiſſez facile. Vous vous ſeriez bientôt perdu dans le Monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes ſortes de débauches ; au lieu que votre innocence ſe trouve ici dans un port aſſuré. La Dame Léonarda a raiſon, dit gravement à ſon tour le vieux Nègre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le Monde. Rendez graces au Ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras et des afflictions de la vie.

J'eſſuyai tranquillement ce diſcours, parce qu'il ne m'eût ſervi de rien de m'en fâcher. Enfin Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, ſe retira dans ſon écurie. Léonarda prit auſſitôt une lampe, et me conduiſit dans un caveau qui ſervoit de cimetière aux Voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant

tant qu'il a vécu parmi nous, et il y repoſe encore après ſa mort. Il s'eſt laiſſé mourir à la fleur de ſon âge. Ne ſoyez pas aſſez ſimple pour ſuivre ſon exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans ſa cuiſine. Je poſai la lampe à terre et me jettai ſur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O Ciel! m'écriai-je, eſt-il une deſtinée auſſi affreuſe que la mienne? On veut que je renonce à la vue du Soleil; et comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je ſois réduit à ſervir des Voleurs, à paſſer le jour avec des Brigands et la nuit avec des Morts! Ces penſées, qui me ſembloient très mortifiantes, et qui l'étoient en effet, me faiſoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon Oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me répentis d'avoir craint la Juſtice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la queſtion. Mais conſidérant que je me conſumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me ſauver. Hé quoi, dis-je, eſt-il donc impoſſible de me tirer d'ici? les Voleurs dorment. La Cuiſinière et le Nègre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils ſeront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je ſuis deſcendu dans cet Enfer? Il eſt vrai que je ne me crois point aſſez fort pour lever la trape qui eſt à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon deſeſpoir me prêtera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand deſſein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarda et Domingo repoſoient. Je pris la lampe et ſortis du caveau, en me recommandant à tous les Saints du Paradis. Ce ne fut pas ſans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté que de joie: mais, hélas! au milieu de l'allée, je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étoient ſi près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine paſſer la main. Je me trouvai bien ſot à la vue de ce nouvel obſtacle, dont je ne m'étois point apperçu en entrant, parce

parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure. Je tâchois même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis apliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit; et regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux Nègre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, et de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah, ah, dit-il, petit drolle, vous voulez vous sauver! ho! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas? Aprenez, mon ami, que vous la trouverez desormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois Voleurs se réveillérent en sursaut; et ne sachant si c'étoit la Sainte Hermandad qui venoit fondre sur eux, ils se levérent et appellérent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pié. Ils prennent leurs épées et leurs carabines, et s'avancent presque nuds jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le Voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller? il faut que tu ayes bien de l'aversion pour la retraite. Hé! que ferois-tu donc si tu étois Chartreux? Va te coucher, tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par Saint Barthélémi! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira. Les autres Voleurs s'en retournérent aussi dans leurs chambres. Le vieux Nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie; et je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer.

2 3

CHAP.

Vol I

Pag. 25

Chapitre VII. *De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.*

Je pensai succomber les prémiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne faisois que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste. Je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me contraignis si bien, que Léonarda et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les Voleurs s'imaginérent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, et je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le Capitaine un soir que je faisois le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir le mélancolie. Je suis charmé de ton humeur et de ton esprit. On ne connoit pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnérent aussi mille louanges. Ils me parurent si contens de moi, que profitant d'une si bonne disposition ; Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre mes sentimens. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confréres, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu tout d'une voix, qu'on me laisseroit servir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, et d'exercer mon emploi d'Echanson. J'en fus très mortifié ; car je n'aspirois à devenir Voleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres ; et j'esperois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente

néanmoins me paroiſſoit longue, et je ne laiſſai pas d'eſſayer plus d'une fois de ſurprendre la vigilance de Domingo, mais il n'y eut pas moyen. Il étoit trop ſur ſes gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbére. Il eſt vrai auſſi que de peur de me rendre ſuſpect, je ne faiſois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'obſervoit, et j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonſpection pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les Voleurs m'avoient preſcrit, pour me recevoir dans leur troupe ; et je l'attendois avec autant d'impatience, que ſi j'euſſe dû entrer dans une compagnie de Traitans.

Graces au Ciel ce tems arriva ſix mois après. Le Seigneur Rolando dit à ſes Cavaliers : Meſſieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaiſe opinion de ce garçon-la, je crois que nous en ferons quelque choſe. Je ſuis d'avis que nous le menions demain avec nous, cueillir des lauriers ſur les grands chemins. Prenons ſoin nous-mêmes de le dreſſer à la gloire. Les Voleurs furent tous du ſentiment de leur Capitaine ; et pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me diſpenſérent de les ſervir. Ils rétablirent la Dame Léonarda dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui conſiſtoit en une ſimple ſoutanelle fort uſée, et ils me parérent de toute la dépouille d'un Gentilhomme nouvellement volé. Aprés cela je me diſpoſai à faire ma prémière campagne.

Chapitre VIII. *Gil Blas accompagne les Voleurs. Quel exploit il fait ſur les Grands Chemins.*

Ce fut ſur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je ſortis du ſouterrain avec les Voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux piſtolets, d'une épée et d'une bayonette ; et je montois un aſſez bon cheval, qu'on avoit pris au même Gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit ſi longtems que je vivois dans les ténébres, que le jour naiſſant ne manqua pas de m'éblouïr ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumérent à le ſouffrir.

Nous

Nous paſsâmes auprès de Ponſerrada, et nous allâmes nous mettre en embuſcade dans un petit bois, qui bordoit le grand chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous apperçûmes un Religieux de l'Ordre de St. Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons Pères, ſur une mauvaiſe mule. Dieu ſoit loué, s'écria le Capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrouſſer ce Moine, voyons comment il s'y prendra. Tous les Voleurs jugérent qu'effectivement cette commiſſion me convenoit, et ils m'exhortérent à m'en bien acquitter. Meſſieurs, leur dis-je, vous ſerez contens. Je vai mettre ce Père nud comme la main, et vous amener ici ſa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte nous ſeulement la bourſe de ſa Révérence, c'eſt tout ce que nous exigeons de toi. Là-deſſus je ſortis du bois, et pouſſai vers le Religieux, en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là, mais la plupart des Voleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'euſſent vû fuir, ils ſe ſeroient mis à mes trouſſes, et m'auroient bientôt ratrapé; ou peut-être auroient-ils fait ſur moi une décharge de leurs carabines, dont je me ſerois fort mal trouvé. Je n'ôſai donc hazarder une démarche ſi délicate. Je joignis le Père, et lui demandai la bourſe en lui préſentant le bout d'un piſtolet. Il s'arrêta tout court pour me conſidérer, et ſans paroître fort effrayé: Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune, vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon Père, lui répondis je, tout vilain qu'il eſt, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah! mon fils, repliqua le bon Religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai ſens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement; ſouffrez que je vous repréſente l'état malheureux. . . . . Oh mon Père, interrompis-je avec précipitation, tréve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas ſur les grands chemins pour entendre des ſermons, je veux de l'argent. De l'argent, me dit-il d'un air étonné! vous jugez bien mal de la charité des Eſpagnols, ſi vous croyez que les perſonnes de mon caractère ayent beſoin d'argent pour voyager en Eſpagne.

Détrompez vous. On nous reçoit agréablement partout, on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route, nous nous abandonnons à la Providence. / Hé non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. / Vous avez toujours de bonnes pistoles, pour être plus sûrs de la Providence. / Mais mon Père, ajoutai-je, finissons. Mes camarades qui sont dans ce bois, s'impatientent. Jettez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tuë.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le Religieux sembla craindre pour sa vie: Attendez, me dit-il, je vai donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de Rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon Oncle, prit tout-à-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pié à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les Voleurs m'attendoient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnérent ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition, j'ai observé ta contenance, je te prédis que tu deviendras un excellent Voleur de grands chemins. Le Lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'assurérent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons

Pères

Pères ne voyagent pas en pelerins. Le Capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites Médailles de cuivre, entre-mêlées d'Agnus Dei avec quelques Scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les Voleurs éclatérent en ris immodérés. Vive Dieu! s'écria le Lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces Sélérats, et particulièrement celui qui avoit apostasié, commencérent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le déréglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se réjouïssant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le Capitaine me dit: Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux Moines; ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi. 25

Chapitre IX. *De l'Evènement sérieux qui suivit cette Avanture.*

Nous demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce risible évènement, qui faisoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, et il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus, et le résultat fut qu'on attaqueroit. Auffitôt il nous rangea de la manière qu'il voulut, et nous marchâmes en bataille au devant du carosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçus dans le bois, je me sentis saisir d'un grand tremblement, et bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroit de bonheur, j'étois au front de la bataille entre le Capitaine et le Lieutenant, qui m'avoient placé-là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtissoit chez moi,

me regarda de travers, et me dit d'un air brusque. Ecoute, Gil Blas, ſonge à faire ton devoir. Je t'avertis que ſi tu recules, je te caſſerai la tête d'un coup de piſtolet. J'étois trop perſuadé qu'il le feroit comme il le diſoit, pour négliger l'avertiſſement. C'eſt pourquoi je ne penſai plus qu'à recommander mon ame à Dieu.

Pendant ce tems-là le caroſſe et les Cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle ſorte de gens nous étions; et devinant notre deſſein à notre contenance, ils s'arrêtérent à la portée d'une eſcopette. Ils avoient auſſi bien que nous des carabines et des piſtolets. Tandis qu'ils ſe préparoient à nous recevoir, il ſortit du caroſſe un homme bien fait et richement vétu. Il monta ſur un cheval de main dont un des Cavaliers tenoit la bride, et il ſe mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que ſon épée et deux piſtolets. Encore qu'ils ne fuſſent que quatre contre neuf, car le cocher demeura ſur ſon ſiège, ils s'avancerent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laiſſai pas pourtant, quoique tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup: mais pour dire les choſes comme elles ſont, je fermai les yeux et tournai la tête en déchargeant ma carabine: et de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là ſur la conſcience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique préſent je ne voyois rien, et ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du ſpectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je ſai, c'eſt qu'après un grand bruit de mouſquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête, *victoire! victoire!* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes ſens ſe diſſipa, et j'apperçus ſur le champ de bataille les quatre Cavaliers étendus ſans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apoſtat, qui n'eut en cette occaſion que ce qu'il méritoit pour ſon apoſtaſie, et pour ſes mauvaiſes plaiſanteries ſur les Scapulaires. Le Lieutenant reçut au bras une bleſſure, mais elle ſe trouva très légère, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portière du caroſſe. Il y avoit dedans une Dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très belle, malgré le triſte

état

état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouïe pendant le combat, et son évanouïssement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la regarder, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des Cavaliers tués ; car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action le cocher eût quitté son Siège pour se sauver. Nous mîmes pié à terre pour les dételer, et nous les chargeâmes de plusieurs malles, que nous trouvâmes attachées devant et derrière la carosse. Cela fait, on prit, par ordre du Capitaine, la Dame qui n'avoit point encore rapellé ses esprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un Voleur des mieux montés ; puis laissant sur le grand chemin le carosse et les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la Dame, les mules et les chevaux.

Chapitre X. *De quelle manière les Voleurs en uſerent avec la Dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas, et quel en fut l'évènement.*

Il y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au ſouterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés de les attacher nous-mêmes au ratelier et d'en avoir ſoin, parce que le vieux Nègre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goute l'avoit pris violemment, un rhumatiſme le tenoit entrepris de tous ſes membres. Il ne lui reſtoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner ſon impatience par d'horribles blaſphèmes. Nous laiſſâmes ce miſérable jurer et blaſphémer, et nous allâmes à la cuiſine, où nous donnâmes toute notre attention à la Dame. Nous fîmes ſi bien, que nous vinmes à bout de la tirer de ſon évanouïſſement. Mais quand elle eut repris l'uſage de ſes ſens, et qu'elle ſe vit entre les bras de pluſieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle ſentit ſon malheur, et elle en frémit. Tout ce que la douleur et le deſeſpoir enſemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ſes yeux, qu'elle leva au Ciel, comme pour lui reprocher les indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout-à-coup à ces ima-

ges épouvantables, elle retombe en défaillance, ſa paupière ſe referme, et les Voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le Capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux ſecours, la fit porter ſur le lit de Léonarda, où on la laiſſa toute ſeule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous paſsâmes dans le ſalon, où un des Voleurs, qui avoit été Chirurgien, viſita le bras du Lieutenant, et le frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes ſe trouvérent remplies de dentelle et de linge, les autres d'habits, mais la dernière qu'on ouvrit, renfermoit quelques ſacs pleins de piſtoles, ce qui réjouït infiniment Meſſieurs les intéreſſés. Après cet examen, la Cuiſinière dreſſa le buffet, mit le couvert et ſervit. Nous-nous entretinmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, ſur quoi Rolando m'adreſſant la parole: Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue que tu as eu grand-peur. Je repondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi; mais que je me battrois comme un Paladin, quand j'aurois fait ſeulement deux ou trois campagnes. Là deſſus toute la compagnie prit mon parti, en diſant qu'on devoit me le pardonner; que l'action avoit été vive; et que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La converſation tomba enſuite ſur les mules et les chevaux que nous venions d'amener au ſouterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Manſilla, ou probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expedition. Cette réſolution priſe nous achevâmes de ſouper, puis nous retournâmes à la cuiſine pour voir la Dame. Nous la trouvâmes dans la même ſituation. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouïr d'un reſte de vie, quelques Voleurs ne laiſſérent pas de jetter ſur elle un œil profane, et de témoigner une brutale envie qu'ils auroient ſatisfaite, ſi Rolando ne les en eût empêchés, en leur repréſentant qu'ils devoient dumoins, attendre que la Dame fût ſortie de cet accablement de triſteſſe qui lui ôtoit tout ſentiment. Le reſpect qu'ils avoient pour leur Capitaine, retint leur incontinence.

Sans

Sans cela rien ne pouvoit sauver la Dame, sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sureté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarda d'en avoir soin, et chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au-lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la Dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité, et j'en trouvois, son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient ; et je m'en sentois aussi vivement touché, que si le sang ou l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril où il étoit, et de me tirer en même-tems du souterrain. Je songeai que le vieux Négre ne pouvoit se remuer, et que depuis son indisposition, la Cuisinière avoit la clé de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, et me fit concevoir un projet que je digérai bien ; puis j'en commençai sur le champ l'exécution, de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes et des gémissemens. Ensuite, élevant la voix, je jettai de grands cris. Les Voleurs se réveillent, et sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible, et pour le leur mieux persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces, et des contorsions effroyables, et à m'agiter d'une étrange façon. Après cela je devins tout-à-coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après je me remis à faire des bonds sur mon grabat, et à me tordre les bras. En un mot je jouai si bien mon rôle, que les Voleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laissèrent tromper, et crurent qu'en effet je sentois des tranchées violentes. Aussi-tôt ils s'empressent tous à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau-de vie, et m'en fait avaler la moitié ; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces ; un autre va chauffer une serviette, et vient me l'appliquer toute brulante sur le ventre. J'avois beau crier miséricorde ; ils imputoient mes cris à ma colique, et continuoient

nuoient à me faire ſouffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y reſiſter, je fus obligé de leur dire que je ne ſentois plus de tranchées, et que je les conjurois de me donner quartier. Ils ceſſérent de me fatiguer de leurs remèdes et je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leurs ſecours.

Cette ſcène dura près de trois heures, après quoi les Voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, ſe préparérent à partir pour Manſilla. Je voulus me lever, pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchérent : Non, non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando, demeure ici mon fils, ta colique pourroit te reprendre, tu viendras une autre fois avec nous, pour aujourd'hui tu n'es pas en état de nous ſuivre. Je ne crus pas devoir inſiſter fort ſur cela, de crainte qu'on ne ſe rendît à mes inſtances. Je parus ſeulement très mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je fis d'un air ſi naturel, qu'ils ſortirent tous du ſouterrain, ſans avoir le moindre ſoupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même : Oh çà Gil Blas, c'eſt-à-préſent qu'il faut avoir de la réſolution. Arme toi de courage, pour achever ce que tu as ſi heureuſement commencé. Domingo n'eſt point en état de s'oppoſer à ton entrepriſe, et Léonarda ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saiſi cette occaſion de t'échapper, tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai, je pris mon épée et mes piſtolets, et j'allai d'abord à la cuiſine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarda, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la Dame inconnue, qui avoit repris ſes eſprits, et qui conſidérant toute ſon infortune, pleuroit alors et ſe deſeſpéroit : Pleurez, ma fille, lui diſoit-elle, fondez en larmes. N'épargnez point les ſoupirs, cela vous ſoulagera. Votre ſaiſiſſement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puiſque vous verſez des pleurs. Votre douleur s'appaiſera peu à peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos Meſſieurs, qui ſont d'honnêtes gens. Vous ſerez mieux traitée qu'une Princeſſe. Ils auront

pour

pour vous mille complaisances, et vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarda d'en dire davantage. J'entrai, et lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clé de la grille. Elle fut troublée de mon action, et quoique très avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clé, j'adressai la parole à la Dame affligée : Madame, lui dis-je, le Ciel vous envoie un libérateur, levez vous pour me suivre, je vai vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La Dame ne fut pas sourde à ma voix, mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rapellant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva, vint se jetter à mes piés, et me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, et l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes, que j'apperçus dans la cuisine ; et à l'aide de la Dame je liai Léonarda aux piés d'une grosse table, en lui protestant que je la tuërois si elle poussoit le moindre cri. Après cela j'allumai une bougie, et j'allai avec l'Inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles et de double-pistoles qu'il y en put tenir : et pour obliger la Dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux Nègre, malgré sa goute et son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller et brider mon cheval ; et j'étois dans la résolution de le guérir pour jamais de ses maux, s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant ; mais par bonheur il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit soufertes, et de celles qu'il suffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en appercevoir. La Dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trape. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes

eûmes beſoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous ſauver.

Le jour commençoit à paroître, lorſque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous ſongeâmes auſſi-tôt à nous en éloigner. Je me jettai en ſelle, la Dame monta derrière moi, et ſuivant au galop le prémier ſentier qui ſe préſenta, nous ſortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de pluſieurs routes. Nous en primes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduiſît à Manſilla, et que nous ne rencontraſſions Rolando et ſes camarades. Heureuſement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Aſtorga, ſur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme ſi c'eût été pour eux un ſpectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous deſcendîmes à la prémière hôtellerie. J'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une perdrix et un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, je conduiſis la Dame à une chambre où nous commençâmes à nous entretenir ; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit ſenſible au ſervice que je venois de lui rendre, et me dit qu'après une action ſi généreuſe, elle ne pouvoit ſe perſuader que je fuſſe un compagnon des Brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon hiſtoire, pour confirmer la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner ſa confiance, et à m'apprendre ſes malheurs, qu'elle me raconta comme je vai le dire dans le Chapitre ſuivant.

Chapitre XI. *Hiſtoire de Donna Mencia de Moſqéra.*

Je ſuis née à Valladolid, et je m'appelle Donna Mencia de Moſquéra. D. Martin mon Père, après avoir conſumé preſque tout ſon patrimoine dans le Service, fut tué en Portugal à la tête d'un Régiment qu'il commandoit. Il me laiſſa ſi peu de bien, que j'étois un aſſez mauvais parti, quoique je fuſſe fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'Amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Pluſieurs Cavaliers des plus conſidérables

sidérables d'Espagne me recherchérent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminérent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur et de la probité. D'ailleurs, il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Faloit-il donner une fête ? rien n'étoit mieux entendu ; et s'il paroissoit dans des joûtes, il y faisoit toujours admirer sa force et son adresse. Je le préférai donc à tous les autres, et je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baëça qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquérent l'un l'autre, et mirent l'épée à la main. Il en couta la vie à D. André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent et mortel ennemi de la maison de Mello, D. Alvar crut ne pouvoir sortir assez tôt de la ville. Il revint promptement au logis, où, pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer. Vous connoissez le Corrégidor. Ne nous flatons point, il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit, je ne serai pas en sûreté dans le Royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur, et de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or, et quelques pierreries. Puis il me tendit les bras, et nous ne fîmes pendant un quart-d'heure que confondre nos soupirs et nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi, il part, et me laisse dans un état qu'on ne sauroit représenter. Heureuse ! si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir. Que ma mort m'auroit épargné de peines et d'ennuis ! Quelques heures après que D. Alvar fut parti, le Corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre, et n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa sa poursuite, et sut se mettre en sûreté. De manière que le Juge se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang, il n'y travailla

travailla pas en vain. Tout ce que D. Alvar pouvoit avoir de fortune, fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très affligeante, j'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment, mais l'absence d'un époux chéri dont je ne recevois aucunes nouvelles. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux, qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du Monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulérent, sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée, me causoit une profonde tristesse. Enfin j'apris qu'en combattant pour le Roi de Portugal dans le Royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu D. Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'Armée Portugaise avec lui, et qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonstances encore, qui achevérent de me persuader que mon époux n'étoit plus.

Dans ce tems-là D. Ambrosio Mésia Carrillo, Marquis de la Guardia, vint à Valladolid, C'étoit un de ces vieux Seigneurs, qui par leurs maniéres galantes et polies font oublier leur âge, et savent encore plaire aux femmes. Un jour, on lui conta par hazard l'histoire de D. Alvar; et sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui m'attira chez elle. Il s'y trouva, me vit, et je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage. Mais, que dis-je malgré? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste et languissant, qui le prévenoit en faveur de ma fidelité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi me dit-il plus d'une fois, qu'il me regardoit comme un prodige de constance, et même qu'il enviois le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, et il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour prendre la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, et me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le Royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensévelir plus longtems mes charmes ; que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, et que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit ; que je serois la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux Marquis, ses grands biens, et son bon caractére. [Mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader.] Ce n'est pas que je doutasse de la mort de Don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout-à-coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât. Le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentois pour un second mariage, après tous les malheurs du prémier, faisoit le seul obstacle que ma parente eut à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point. Au contraire, son zèle pour Don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux Seigneur. Mes parens commencérent à me presser d'accepter un parti avantageux. J'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée. Il est vrai que ma misére, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance.

Je ne pus donc m'en défendre, je cédai à leurs pressantes instances, et j'épousai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nôces m'emmena dans un très beau château, qu'il a auprès de Burgos entre Grajal et Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ses actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres desirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, et jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maitresse. J'aurois passionnément aimé Don Ambrosio, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs constans ne sauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon prémier époux rendoit inutiles tous les soins que le second prenoit pour me

plaire.

plaire. Je ne pouvois donc payer ſa tendreſſe que de purs ſentimens de reconnoiſſance.

J'étois dans cette diſpoſition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans le jardin une maniére de payſan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier, je pris peu garde à lui ; mais le lendemain m'étant remiſe à la fenêtre, je le vis au même endroit, et il me parut encore fort attaché à me conſidérer. Cela me frappa. Je l'enviſageai à mon tour, et après l'avoir obſervé quelque tems, il me ſembla reconnoître les traits du malheureux Don Alvar. Cette apparition excita dans tous mes ſens un trouble ineoncevable, je pouſſai un grand cri. Par bonheur j'étois alors ſeule avec Inès, celle de toutes mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le ſoupçon qui agitoit mes eſprits. Elle ne fit qu'en rire, et s'imagina qu'une legère reſſemblance avoit trompé mes yeux. Raſſurez-vous, Madame, me dit-elle, et ne penſez pas que vous ayez vu votre prémier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il ſoit ici ſous une forme de payſan ? Eſt-il même croyable qu'il vive encore ? Je vai, ajouta-t-elle, deſcendre au jardin et parler à ce villageois. Je ſaurai quel homme c'eſt, je reviendrai vous en inſtruire dans un moment. Inès alla donc au jardin, et peu de tems après je la vis rentrer fort émue dans mon appartement : Madame, dit-elle, votre ſoupçon n'eſt que trop bien éclairci. C'eſt Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'eſt découvert d'abord, et il vous demande un entretien ſecret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma ſuivante de me l'amener dans mon cabinet par un eſcalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus ſoutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il ſe préſenta devant moi. Ils me ſecoururent promptement Inès et lui, et quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouïſſement, Don Alvar me dit : Madame, remettez-vous de grace. Que ma préſence ne ſoit pas un ſupplice pour vous. Je n'ai pas deſſein de vous faire la moindre peine. Je ne viens

point

point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, et vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'eſt l'ouvrage de votre famille. Toutes les perſécutions que vous avez ſouffertes à ce ſujet, me ſont connues. D'ailleurs, on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort, et vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous aſſuroit du contraire. Enfin, je ſai de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle ſéparation, et que la néceſſité plutôt que l'amour vous a jetté dans les bras... Ah Seigneur! interrompis-je en pleurant; et pourquoi voulez-vous excuſer votre épouſe? Elle eſt coupable, puiſque vous vivez. Que ne ſuis-je encore dans la miſérable ſituation où j'étois avant que d'épouſer Don Ambroſio? Funeſte hymenée! Hélas! j'aurois du moins dans ma miſere la conſolation de vous revoir ſans rougir.

Ma chere Mencia, reprit D. Alvar d'un air qui marquoit juſqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous; et bien loin de vous reprocher l'état brillant, où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au Ciel. Depuis le triſte jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire, ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, et pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop ſûr de votre amour, je me repréſentois ſans ceſſe la ſituation où ma fatale tendreſſe vous avoit réduite. Je me peignois Donna Mencia dans les pleurs. Vous faiſiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerai, je me ſuis reproché, comme un crime, le bonheur de vous avoir plû. J'ai ſouhaité que vous euſſiez eu du panchant pour quelqu'un de mes rivaux, puiſque la préférence que vous m'aviez donnée ſur eux vous coutoit ſi cher. Cependant après ſept années de ſouffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu réſiſter à cette envie, et la fin d'un long eſclavage m'ayant permis de la ſatisfaire, j'ai été ſous ce déguiſement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout apris, je ſuis venu enſuite à ce château, et j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler

travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrettement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye dessein de troubler, par mon séjour ici, la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même. Je respecte votre repos, et je vai, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, Don Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles ! je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois; je veux partir avec vous, il n'y a que la mort qui puisse desormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambrosio, ne vous associez point à mes malheurs, laissez m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables : mais plus il paroissoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentois disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout-a-coup de ton, et prenant un air plus content : Madame, me dit-il, puisque vous aimez encore assez Don Alvar pour préférer sa misère à la prospérité où vous êtes, allons donc demeurer à Bétancos, dans le fond du Royaume de Galice. J'ai-là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fidèles, qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carosse à Zamora par leur secours. J'ai acheté des mules et des chevaux, et suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines et de pistolets, et ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de D. Ambrosio. Je vai faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château, et nous partirons dans le moment. J'y consentis. D. Alvar vola vers Rodillas, et revint en peu de tems avec ses trois Cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sachant que penser de cet enlevement, se sauvérent fort effrayées. Inès seule étoit au fait; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambrosio.

Je montai donc en carosse avec Don Alvar, n'emportant que mes hardes et quelques pierreries que j'avois avant mon second mariage; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épousant.

m'épouſant. Nous prîmes la route du Royaume de Galice, ſans ſavoir ſi nous ſerions aſſez heureux pour y arriver. Nous avions ſujet de craindre que D. Ambroſio, à ſon retour, ne ſe mît ſur nos traces avec un grand nombre de perſonnes, et ne nous joignit. Cependant nous marchâmes pendant deux jours, ſans voir paroître à nos trouſſes aucun Cavalier. Nous eſpérions que la troiſième journée ſe paſſeroit de même, et déjà nous nous entretenions fort tranquillement. D. Alvar me contoit la triſte avanture qui avoit donné lieu au bruit de ſa mort, et comment, après cinq années d'eſclavage, il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes hier ſur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'eſt lui qu'ils ont tué avec tous ſes gens, et c'eſt lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

Chapitre XII. *De quelle manière déſagréable Gil Blas et la Dame furent interrompus.*

Donna Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Je la laiſſai donner un libre cours à ſes ſoupirs. Je pleurai même auſſi : tant il eſt naturel de s'intéreſſer pour les malheureux, et particulièrement pour une belle perſonne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle ſe trouvoit; et peut-être alloit-elle me conſulter là-deſſus, ſi notre converſation n'eût pas été interrompue ; mais nous entendimes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui attira notre attention malgré nous. Ce bruit étoit cauſé par l'arrivée du Corrégidor, ſuivi de deux Alguazils * et de pluſieurs Archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune Cavalier qui les accompagnoit, s'approcha de moi le prémier, et ſe mit à regarder mon habit de près. Il n'eut pas beſoin de l'examiner longtems. Par Saint Jaques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint, c'eſt lui-même, il n'eſt pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant ſur ma parole, C'eſt un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

* *L'Alguazil eſt un Huiſſier exécuteur des ordres du Corrégidor, une manière d'Exempt.*

A ce

A ce discours, qui m'aprenoit que ce Cavalier étoit le Gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le Corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit point mal fondée; et présumant que la Dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce Juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux et riant. Dieu sait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il vint avec ses deux furêts, c'est-à-dire ses Alguazils. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume, ils commencérent par me fouiller. Quelle aubeine pour ces Messieurs! jamais peut être ils n'avoient fait un si beau coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le Corrégidor sur-tout paroissoit hors de lui même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge, mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuidérent tout doucement mes poches, et prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon Oncle. Ils n'en demeurérent pas-là. Leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux piés. Ils me tournérent de tous côtés, et me dépouillérent pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau et la chemise. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le Corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénûment tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens et mes espèces, et me laissa tout nud sur la paille.

O vie humaine! m'écriai-je quand je me vis seul et dans cet état. Que tu es remplie d'avantures bizarres et de contretems! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgraces. A peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois bientôt connoissance avec le Corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint, et le reste de l'habillement qui m'avoit porté malheur; puis m'exhortant moi-même à prendre courage: Allons,

lons, dis-je Gil Blas, aye de la fermeté. Te sied-il bien de te desespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais, hélas ! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens. En effet, j'avois raison de parler ainsi : un prisonnier sans argent, est un oiseau à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix et du lapreau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le Concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveller ma provision. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation avec lui pour me desennuyer un peu ; mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois. Il ne me fut pas possible d'en tirer une parole. Il entroit même et sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour, le Corrégidor parut, et me dit : Tu peux t'abandonner à la joie, je vien t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la Dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le Muletier avec qui tu es venu de Pennaflor à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga, je l'ai envoyé chercher, je l'attens. S'il convient de l'avanture de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouïrent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le Juge de la bonne et brieve justice qu'il vouloit me rendre, et je n'avois pas encore achevé mon compliment, que le Muletier, conduit par deux Archers, arriva. Je le reconnus aussitôt ; mais le Muletier, qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il en avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne savoit qui j'étois, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître ! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde

moi

moi bien. Je ſuis un de ces jeunes gens que tu menaças de la queſtion dans le bourg de Cacabélos, et à qui tu fis grand peur. Le Muletier répondit d'un air froid, que je lui parlois d'une choſe dont il n'avoit aucune connoiſſance ; et comme il ſoutint juſqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargiſſement fut remis à une autre fois. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me réſoudre à être encore au pain et à l'eau, et à voir le ſilentieux Concierge. Quand je ſongeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la Juſtice, quoique je n'euſſe pas commis le moindre crime, cette penſée me mettoit au deſeſpoir. Je regretois le ſouterrain. Dans le fond, diſois-je, j'y avois moins de deſagrément que dans ce cachot. Je faiſois bonne chère avec les Voleurs. Je m'entretenois avec eux, et je vivois dans la douce eſpérance de m'échapper : au lieu que, malgré mon innocence, je ſerai peut-être trop heureux de ſortir d'ici pour aller aux galères. —

Chapitre XIII. *Par quel hazard Gil Blas ſortit enfin de priſon, et où il alla.*

TANDIS que je paſſois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes avantures, telles que je les avois dictées dans ma dépoſition, ſe répandirent dans la ville. Pluſieurs perſonnes me voulurent voir par curioſité. Ils venoient l'un après l'autre ſe préſenter à une petite fenêtre, par où le jour entroit dans ma priſon ; et lorſqu'ils m'avoient conſidéré quelque tems, ils s'en alloient. Je fus ſurpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois priſonnier, je n'avois pas vu un ſeul homme ſe montrer à cette fenêtre, qui donnoit ſur une cour où régnoit le ſilence et l'horreur. Je compris par-là que je faiſois du bruit dans la ville, et je ne ſavois ſi j'en devois concevoir un bon ou un mauvais préſage.

Un de ceux qui s'offrirent des prémiers à ma vûe, fut le petit Chantre de Mondonnédo, qui auſſi-bien que moi avoit craint la queſtion et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous ſaluâmes de part et d'autre, puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire

faire un nouveau détail de mes avantures. De son côté, le Chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le Muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés. En un mot, il m'aprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que sans perdre de tems il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les personnes qui étoient venues-là, comme lui par curiosité, me témoignérent que mon malheur excitoit leur compassion. Il m'assurérent même qu'ils se joindroient au petit Chantre, et qu'ils feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent affectivement leur promesse. Ils parlérent en ma faveur au Corrégidor, qui ne doutant plus de mon innocence, sur tout lorsque le Chantre lui eut conté ce qu'il savoit, vint trois semaines après dans ma prison ; Gil Blas, me dit-il, je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre, tu peux sortir, quand il te plaîra. Mais dis-moi, pour suivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, Seigneur, lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit, et que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le Juge se retira, en disant qu'il alloit ordonner au Concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le Géolier vint dans mon cachot avec un de ses Guichetiers, qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtérent tous deux, d'un air grave et sans me dire un seul mot, mon pourpoint et mon haut-de-chausses, qui étoient d'un drap fin et presque neuf ; puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même, pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoissance l'emporta pourtant sur ma honte. J'allai remercier le petit Chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'apperçut. Comme vous voilà, me dit-il ! la Justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons.

Je

Je ne me plains pas de la Juſtice, lui répondis-je, elle eſt très équitable. Je voudrois ſeulement que tous ſes Officiers fuſſent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laiſſer mon habit, il me ſemble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce ſont des formalités qui s'obſervent. Hé ! vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à ſon prémier maître ? Non pas, s'il vous plaît. Il eſt actuellement dans les écuries du Greffier, où il a été dépoſé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre Gentilhomme en retire ſeulement la croupière. Mais changeons de diſcours, continua-t-il. Quel eſt votre deſſein, que prétendez-vous faire préſentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la Dame dont je ſuis le libérateur, elle me donnera quelque piſtoles, j'achetterai une ſoutanelle neuve, et me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embaraſſe, c'eſt que je ne ſuis point encore à Burgos, il faut vivre ſur la route. Je vous entends, repliqua-t-il, et je vous offre ma bourſe. Elle eſt un peu platte à-la-verité, mais vous ſavez qu'un Chantre n'eſt pas un Evêque. En même tems il la tira, et me la mit entre les mains de ſi bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, et lui fis mille proteſtations de ſervice qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela je le quitai et ſortis de la ville, ſans aller voir les autres perſonnes qui avoient contribué à mon élargiſſement. Je me contentai de leur donner en moi même mille bénédictions.

Le petit Chantre avoit eu raiſon de ne me pas vanter ſa bourſe, j'y trouvai fort peu d'argent. Par bonheur, j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très frugale, et il me reſtoit encore quelques réaux, lorſque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'eſt pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Donna Mencia. J'entrai dans une hôtellerie, dont l'Hôteſſe étoit une petite femme fort sèche, vive et hagarde. Je m'apperçus d'abord, à la mauvaiſe mine qu'elle me fit, que ma ſouquenille n'étoit guères de ſon goût, ce que je lui pardonnai volontiers. Je

m'aſſis

m'assis à une table, je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'Hôtesse. Je la priai de me dire si elle connoissoit le Marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, et surtout si elle savoit ce que la Marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'aprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le château de D. Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer, et je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'Hôtesse en me lançant un regard plein de mépris et de fierté ! Je n'ai point de chambre pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attens des Cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense, la prémière fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne repliquai point à son discours, et pris sagement le parti de gagner le pailler, où je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis longtems étoit fait à la fatigue.

Chapitre XIV. *De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos.*

Je ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'Hôtesse, qui étoit déjà sur pié, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes Archers de la Sainte Hermandad, qui s'entretenoient avec elle d'une façon très familière. Ils avoient couché dans l'hôtellerie, et c'étoit sans doute pour ces Cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adreſſai par hazard à un homme du caractère de mon Hôte de Pennaflor. Il ne ſe contenta pas de répondre à la queſtion que je lui faiſois. Il m'aprit que Don Ambroſio étoit mort depuis trois ſemaines, et que la Marquiſe ſa femme avoit pris le parti de ſe retirer dans un Couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai auſſitôt vers cette ville, au lieu de ſuivre la route du château, comme j'en avois deſſein auparavant, et je volai d'abord au Monaſtère où demeuroit Donna Mencia. Je priai la Tourière de dire à cette Dame, qu'un jeune homme nouvellement ſorti des priſons d'Aſtorga ſouhaitoit de lui parler. La Tourière alla ſur le champ faire ce que je deſirois. Elle revint et me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas longtems ſans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de Don Ambroſio.

Soyez le bien-venu, me dit cette Dame. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une perſonne d'Aſtorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part, et de vous dire que je vous priois inſtamment de me venir chercher au ſortir de votre priſon. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargit bientôt. Les choſes que j'avois dites au Corrégidor à votre décharge, ſuffiſoient pour cela. Auſſi m'a-t-on fait réponſe que vous aviez recouvré la liberté, mais qu'on ne ſavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, et d'être privée du plaiſir de vous témoigner ma reconnoiſſance. Conſolez vous, ajouta-t-elle en remarquant la honte que j'avois de me préſenter à ſes yeux ſous un miſérable habillement. Que l'état où je vous vois ne vous faſſe point de peine. Après le ſervice important que vous m'avez rendu, je ſerois la plus ingrate de toutes les femmes, ſi je ne faiſois rien pour vous. Je prétens vous tirer de la mauvaiſe ſituation où vous êtes. Je le dois, et je le puis. J'ai des biens aſſez conſidérables pour pouvoir m'aquiter envers vous ſans m'incommoder.

Vous ſavez, continua-t-elle, mes avantures juſqu'au jour où nous fûmes empriſonnés tous deux, je vai vous conter ce qui m'eſt arrivé depuis. Lorſque le Corrégidor d'Aſtorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon hiſtoire, je

me

me rendis au château d'Ambroſio. Mon retour y cauſa une extrême ſurpriſe, mais on me dit que je revenois trop tard ; que le Marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, et que les Médecins deſeſpéroient de ſa vie. Ce fut pour moi un nouveau ſujet de me plaindre de la rigueur de ma deſtinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver, puis j'entrai dans ſa chambre, et courus me jetter à genoux au chevet de ſon lit, le viſage couvert de larmes, et le cœur preſſé de la plus vive douleur. Qui vous ramène ici, me dit-il, dès qu'il m'apperçut ? venez vous contempler votre ouvrage ! ne vous ſuffit-il pas de m'ôter la vie ? faut-il, pour vous contenter, que vos yeux ſoient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon prémier époux ; et ſans le triſte accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems je lui apris que Don Alvar avoit été tué par des Voleurs, qu'enſuite on m'avoit menée dan un ſouterrain. Je racontai tout le reſte, et lorſque j'eus achevé de parler, Don Ambroſio me tendit la main. C'eſt aſſez, me dit-il tendrement, je ceſſe de me plaindre de vous. Hé ? dois-je en effet vous faire des reproches ? Vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le ſuivre ; puis-je blâmer cette conduite ? Non, Madame, j'aurois tort d'en murmurer, auſſi je n'ai point voulu qu'on vous pourſuivît. Je reſpectois dans votre raviſſeur ſes droits ſacrés, et le panchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous rends juſtice, et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendreſſe. Oui, ma chère Mencia, votre préſence me comble de joie. Mais hélas ! je n'en jouïrai pas longtems. Je ſens aprocher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. Mes pleurs redoublérent à ces paroles touchantes. Je reſſentis et fis éclater une affliction immodérée. Je doute que la mort de Don Alvar que j'adorois, m'ait fait verſer plus de larmes. Don Ambroſio n'avoit pas un faux preſſentiment de ſa mort. Il mourut dès le lendemain, et je demeurai maîtreſſe du bien conſidérable dont il m'avoit avantagée en m'épouſant. Je n'en prétends pas faire un mauvais uſage. On ne me verra

point, quoique je ſois jeune encore, paſſer dans les bras d'un troiſième époux. Outre que cela ne convient, ce me ſemble, qu'à des femmes ſans pudeur et ſans délicateſſe, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le Monde. Je veux finir mes jours dans ce Couvent, et en devenir une Bienfactrice.

Tel fut le diſcours que me tint Donna Mencia, puis elle tira de deſſous ſa robe une bourſe, qu'elle me mit entre les mains, en me diſant: Voilà cent ducats que je vous donne, ſeulement pour vous faire habiller; revenez me voir après cela, je n'ai pas deſſein de borner ma reconnoiſſance à ſi peu de choſe. Je rendis mille graces à la Dame, et lui jurai que je ne ſortirois point de Burgos ſans prendre congé d'elle. Enſuite de ce ſerment, que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la prémière que je rencontrai. Je demandai une chambre, et pour prévenir la mauvaiſe opinion que ma ſouquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'Hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'Hôte apellé Majuélo, et grand railleur de ſon naturel, me parcourant des yeux depuis le haut juſqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avoit pas beſoin de cette aſſurance pour être perſuadé que je ferois beaucoup de dépenſe chez lui; qu'au travers de mon habillement, il démêloit en moi quelque choſe de noble; et qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fuſſe un Gentilhomme fort aiſé. Je vis bien que le traître me railloit; et pour mettre fin tout-à-coup à ſes plaiſanteries, je lui montrai ma bourſe. Je comptai même devant lui mes ducats ſur une table, et je m'aperçus que mes eſpèces le diſpoſoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un Tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un Fripier. Il vous aportera toute ſorte d'habits, et vous ſerez habillé ſur le champ. J'approuvai ce conſeil, et réſolus de le ſuivre; mais comme le jour étoit prêt à ſe fermer, je remis l'emplette au lendemain, et je ne ſongeai qu'à bien ſouper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma ſortie du ſouterrain.

Chapitre XV. *De quelle façon s'habilla Gil Blas. Du nouveau présent qu'il reçut de la Dame. Et dans quel équipage il partit de Burgos.*

On me servit une copieuse fricassée de piés de mouton, que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion, puis je me couchai. J'avois un assez bon lit, et j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guères à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse, disois-je? Suivrai-je mon prémier dessein? Achetterai-je une soutanelle, pour aller à Salamanque chercher une place de Précepteur? Pourquoi m'habiller en Licentié? Ai-je envie de me consacrer à l'Etat Ecclésiastique? Y suis-je entraîné par mon panchant? Non. Je me sens même des inclinations très opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le Monde.

Je me résolus à prendre un habit de Cavalier. J'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses prémiers rayons ne frappérent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai les valets, qui étoient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, et je ne leur donnai pas de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un Fripier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit: Seigneur Cavalier, vous êtes bienheureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre, je ne veux point décrier ici mes confrères. A Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation! mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul Fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable. Je me contente de la livre pour sol, je veux dire du sol pour livre. Graces au Ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le Fripier, après ce préambule, que je pris ſottement au pié de la lettre, dit à ſes garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toute ſorte de couleurs. On m'en fit voir pluſieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modeſtes; mais ils m'en firent eſſayer un qui ſembloit avoir été fait exprés pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu paſſé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées, avec un haut-de-chauſſes et un manteau, le tout de velours bleu et brodé d'or. Je m'attachai à celuilà, et je le marchandai. Le Fripier, qui s'aperçut qu'il me plaiſoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoiſſez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui ne l'a pas porté trois fois. Examinez-en le velours, il n'y en a point de plus beau; et pour la broderie, avouez que rien n'eſt mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez vous le vendre? Soixante ducats, répondit-il; je les ai refuſés, ou je ne ſuis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante cinq, il en valoit peut-être la moitié. Seigneur Gentilhomme, reprit froidement le Fripier, je ne ſurfais point, je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me préſentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faiſoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois; et comme je m'imaginai qu'il ne voudroit rien rabattre, je lui comptai ſoixante ducats. Quand il vit que je les donnois ſi facilement, je crois que malgré ſa morale il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Aſſez ſatisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour ſol, il ſortit avec ſes garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint, et un haut-de-chauſſes fort propres. Il fallut ſonger au reſte de l'habillement, ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de ſoie, des ſouliers et une épée, après quoi je m'habillai. Quel plaiſir j'avois de me voir ſi bien équipé! Mes yeux ne pouvoient, pour ainſi dire, ſe raſſaſier de mon ajuſtement. Jamais Paon n'a regardé ſon plumage avec plus de com-

complaisance. Dès ce jour là je fis une seconde visite à Donna Mencia, qui me reçut encore d'un air très gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là-dessus, grands complimens de part et d'autre. Puis me souhaitants toutes sorte de prospérités, elle me dit adieu et se retira, sans me donner autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien fot avec ma bague, j'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la Dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant ; mais comme j'y entrois, il y arriva un homme qui marchoit sur mes pas, et qui se débarassant tout à coup de son manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A l'apparition du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi bien que quelques personnes qui étoient présentes, et je crus entendre la voix d'un Séraphin, lorsque cet homme me dit en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que Madame la Marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilités, et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai sur le sac comme un Faucon sur sa proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de tems, et j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'Hote, qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voilà bien de l'argent ! Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous fachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déjà des Marquises sous contribution.

Ce discours ne me déplut point. Je fus tenté de laisser Majuélo dans son erreur, je sentois qu'elle me faisoit plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je desabusai mon Hôte. Je lui contai l'histoire de Donna Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires, et comme il paroissoit

entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ſes conſeils. Il rêva quelque tems, puis il me dit d'un air ſérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous ; et puiſque vous avez aſſez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vai vous dire ſans flaterie à quoi je vous crois propre. Vous me ſemblez né pour la Cour. Je vous conſeille d'y aller, et de vous attacher à quelque grand Seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ſes affaires, ou d'entrer dans ſes plaiſirs, autrement vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les Grands. Ils comptent pour rien le zèle et l'attachement d'un honnête homme. Ils ne ſe ſoucient que des perſonnes qui leur ſont néceſſaires. Vous avez encore une reſſource, continua-t-il ; vous êtes jeune, bien fait ; et quand vous n'auriez pas d'eſprit, c'eſt plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruïne des hommes qui ont du bien, il en fait ſouvent ſubſiſter d'autres qui n'en ont pas. Je ſuis donc d'avis que vous alliez à Madrid, mais il ne faut pas que vous y paroiſſiez ſans ſuite. On juge-là comme ailleurs ſur les apparences, et vous n'y ſerez conſidéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domeſtique fidéle, un garçon ſage, en un mot un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, et partez le plutôt qu'il vous ſera poſſible.

Ce conſeil étoit trop de mon goût pour ne le pas ſuivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules, et j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air ſimple et dévot. Il me dit qu'il étoit du Royaume de Galice, et qu'il ſe nommoit Ambroiſe de Laméla. Au lieu que les autres domeſtiques ſont fort intéreſſés, celui-ci ne ſe ſoucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à ſe contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai auſſi des bottines, avec une valiſe pour ſerrer mon linge et mes ducats. Enſuite je ſatisfis mon Hôte, et le jour ſuivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

CHAP.

Chapitre XVI. *Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.*

Nous couchâmes à Duennas la prémière journée, et nous arrivâmes la seconde à Valladolid sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie, qui me parut devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, et montai dans une chambre, où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentois un peu fatigué, je me jettai sur mon lit sans ôter mes bottines, et je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie, mais il arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit d'un air pieux, qu'il sortoit d'une Eglise où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action, ensuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon Hôte entre dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une Dame qui me parut plus belle que jeune, et très richement vétue. Elle s'appuyoit sur un vieil Ecuyer, et un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu surpris, quand cette Dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hazard je n'étois point le Seigneur Gil Blas de Santillane? Je n'eus pas sitôt répondu oui, qu'elle quita la main de son Ecuyer, pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le Ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette avanture! C'est vous, Seigneur Cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début je me ressouvins du parasite de Pennaflor, et j'allois soupçonner la Dame d'être une franche avanturière; mais ce qu'elle ajouta, m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine germaine de Donna Mencia de Mosquéra, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant apris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler si vous passiez par ici.

Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vai d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des Etrangers qui y ſont, et j'ai jugé ſur le portrait que votre Hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma couſine. Ah! puiſque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je ſuis ſenſible aux ſervices qu'on rend à ma famille, et particulièrement à ma chère couſine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi, vous y ſerez plus commodément qu'ici. / Je voulus m'en défendre, et repréſenter à la Dame que je pourrois l'incommoder chez elle, mais il n'y eut pas moyen de réſiſter à ſes inſtances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un caroſſe qui nous attendoit. Elle prit ſoin elle-même d'y faire mettre ma valiſe, parce qu'il y avoit, diſoit-elle, bien des fripons à Valladolid, ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en caroſſe avec elle et ſon vieil Ecuyer, et je me laiſſai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaiſir de l'Hôte, qui ſe voyoit parlà privé de la dépenſe qu'il avoit compté que je ferois chez lui.

Notre caroſſe, après avoir roulé quelque tems, s'arrêta. Nous en deſcendîmes pour entrer dans une aſſez grande maiſon, et nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre, et que vingt ou trente bougies éclairoient. Il y avoit-là pluſieurs domeſtiques, à qui la Dame demanda d'abord ſi Don Raphael étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adreſſant la parole: Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attens mon frère, qui doit revenir ce ſoir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable ſurpriſe pour lui, de trouver dans ſa maiſon un homme à qui toute notre famille eſt ſi redevable! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainſi, nous entendîmes du bruit, et nous apprîmes en même tems qu'il étoit cauſé par l'arrivée de Don Raphaël. Ce Cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille et de fort bon air. Je ſuis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la Dame. Vous m'aiderez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne ſaurions aſſez reconnoître ce qu'il a fait pour Donna Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui préſentant une lettre, liſez.

ce:

ce qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet, et lut tout haut ces mots. *Ma chère Camille, le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a sauvé l'honneur et la vie, vient de partir pour la Cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang, et plus encore par l'amitié qui nous unit, de le régaler et de le retenir quelque tems chez vous. Je me flate que vous me donnerez cette satisfaction, et que mon libérateur recevra de vous et de Don Raphaël mon cousin toute sorte de bons traitemens. A Burgos, votre affectionnée Cousine,* Donna Mencia.

Comment, s'écria Don Raphaël, après avoir lu la lettre, c'eſt à ce Cavalier que ma parente doit l'honneur et la vie? Ah! je rends graces au Ciel de cette heureuſe rencontre. En parlant de cette ſorte, il s'aprocha de moi, et me ſerrant étroitement entre ſes bras: Quelle joie, pourſuivit-il, j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane! Il n'étoit pas beſoin que ma couſine la Marquiſe nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit ſeulement qu'à nous mander que vous deviez paſſer par Valladolid, cela ſuffiſoit. Nous ſavons bien, ma ſœur Camille et moi, comme il en faut uſer avec un homme qui a rendu le plus grand ſervice du monde à la perſonne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut poſſible à ces diſcours, qui furent ſuivis de beaucoup d'autres ſemblables, et entremêlés de mille careſſes. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ſes valets.

Nous paſsâmes enſuite dans une chambre où l'on avoit ſervi. Nous nous mîmes à table, le Cavalier, la Dame et moi. Ils me dirent cent choſes obligeantes pendant le ſouper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne le relevaſſent comme un trait admirable, et il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me préſenter de tous les mêts. Don Raphaël buvoit ſouvent à la ſanté de Donna Mencia. Je ſuivois ſon exemple. Et il me ſembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous me lançoit des regards qui ſignifioient quelque choſe. Je crus même remarquer qu'elle prenoit ſon tems pour cela, comme ſi elle eût craint que ſon frère ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me perſuader que la Dame en tenoit, et je me flatai de pro-

profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent, de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance. Et la joie qu'en témoigna Camille, confirma l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Don Raphaël, me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, et me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche; et si vous aimez la promenade, nous avons des bois et des jardins délicieux. D'ailleurs nous aurons bonne compagnie, j'espère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la proposition, et il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table, en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vai de ce pas donner les ordres nécessaires, et faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions, et je continuai de m'entretenir avec la Dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main, et regardant ma bague: Vous avez-là, dit-elle, un diamant assez joli, mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle, car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt, et pendant que je le considérois, elle me dit: Un de mes Oncles, qui a été Gouverneur dans les Habitations que les Espagnols ont aux Iles Philippines, m'a donné ce rubis. Les Jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague, et me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent.

préſent. Camille me ſerra la main et me regarda d'un air tendre ; puis rompant tout-à-coup l'entretien, elle me donna le bon ſoir et ſe retira toute confuſe, comme ſi elle eût eu honte de me faire trop connoître ſes ſentimens.

Quoique galant des plus novices, je ſentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi, et je jugeai que je ne paſſerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flateuſe, et de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de ſonger à me repoſer, je m'abandonnai aux réflexions agréables, que ma valiſe qui étoit ſur une table et mon rubis m'inſpirérent. Graces au Ciel, diſois-je, ſi j'ai été malheureux, je ne le ſuis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cens piſtoles de l'autre, me voilà pour longtems en fonds. Majuélo ne m'a point flaté, je le vois bien. J'enflammerai mille femmes à Madrid, puiſque j'ai plû ſi facilement à Camille. Les bontés de cette généreuſe Dame ſe préſentoient à mon eſprit avec tous leurs charmes, et je goûtois auſſi par avance les divertiſſemens que Don Raphaël me préparoit dans ſon château. Cependant, parmi tant d'images de plaiſir, le ſommeil ne laiſſa pas de venir répandre ſur moi ſes pavots. Dès que je me ſentis aſſoupir, je me deshabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorſque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus aſſez ſurpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroiſe, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroiſe eſt à l'Egliſe, ou bien il eſt aujourd'hui fort pareſſeux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui, pour en prendre une plus mauvaiſe ; car m'étant levé, et ne voyant plus ma valiſe, je le ſoupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes ſoupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, et j'appellai l'hypocrite à pluſieurs repriſes. Il vint à ma voix un Vieillard, qui me dit : Que ſouhaitez-vous, Seigneur ? tous vos gens ſont ſortis de ma maiſon avant le jour. Comment de votre maiſon, m'écriai-je !

m'écriai-je ! Eſt-ce que je ne ſuis pas ici chez Don Raphaël ? Je ne ſai ce que c'eſt que ce Cavalier, dit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'enſuis l'Hôte. Hier au ſoir, une heure avant votre arrivée, la Dame qui a ſoupé avec vous vint ici, et arrêta cet appartement pour un grand Seigneur, diſoit-elle, qui voyage *incognito*, elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je fis ce que je devois penſer de Camille et de Raphaël ; et je compris que mon valet, ayant une entière connoiſſance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triſte incident, et de ſonger qu'il ne me ſeroit point arrivé ſi je n'euſſe pas eu l'indiſcrétion de m'ouvrir à Majuélo ſans néceſſité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. Le Maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'avanture, qu'il ſavoit peut-être auſſi bien que moi, ſe montra ſenſible à ma douleur. Il me plaignit, et me témoigna qu'il étoit très mortifié que cette ſcène ce fût paſſée chez lui ; mais je crois, malgré ſes démonſtrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon Hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII. *Quel parti prit Gil Blas après l'Avanture de l'Hôtel Garni.*

LORSQUE j'eus bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais ſort. Je rapellai mon courage, et pour me conſoler je diſois en m'habillant : Je ſuis encore trop heureux que les friſpons n'ayent pas emporté mes habits, et quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette diſcrétion. Ils avoient même été aſſez généreux pour me laiſſer mes bottines, que je donnai à l'Hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient couté. Enfin je ſortis de l'hôtel garni, ſans avoir, Dieu merci, beſoin de perſonne pour porter mes hardes. La prémière choſe que je fis, fut d'aller voir ſi mes mules ne ſeroient pas dans l'hôtellerie où j'étois deſcendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroiſe ne les y avoit pas laiſſées ; et plût au Ciel que j'euſſe toujours jugé auſſi

auſſi ſainement de lui ! J'apris que dès le ſoir même il avoit eu ſoin de les en retirer. Ainſi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma valiſe, je marchois triſtement dans les rues en rêvant au parti que je devois prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à Donna Mencia : mais, conſidérant que ce ſeroit abuſer des bontés de cette Dame, et que d'ailleurs je paſſerois pour une bête, j'abandonnai cette penſée. Je jurai bien auſſi que dans la ſuite je ſerois en garde contre les femmes. Je me ſerois alors défié de la chaſte Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux ſur ma bague, et quand je venois à ſonger que c'étoit un préſent de Camille, j'en ſoupirois de douleur. Hélas ! diſois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis, mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que j'aille chez un Jouaillier, pour être perſuadé que je ſuis un ſot.

Je ne laiſſai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, et j'allai la montrer à un Lapidaire, qui l'eſtima trois ducats. A cette eſtimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du Gouverneur des Iles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en renouveller le don. Comme je ſortois de chez le Lapidaire, il paſſa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me conſidérer. Je ne me le remis pas d'abord, quoi que je le connuſſe parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je ſuis ? ou deux années ont-elles ſi fort changé le fils du Barbier Nunnez, que vous le méconnoiſſiez ? Reſſouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote et votre compagnon d'école. Nous avons ſi ſouvent diſputé chez le Docteur Godinez ſur les Univerſaux et les Degrés Métaphyſiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, et nous nous embraſsâmes tous deux avec tranſport. Hé, mon ami, reprit-il enſuite, que je ſuis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en reſſens. .... Mais, pourſuivit-il d'un air ſurpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un Prince ! Une belle épée, des bas de ſoie, un pourpoint et un manteau de velours relevés d'une broderie

derie d'argent. Malepeſte ! cela ſent diablement ſes bonnes fortunes. Je vai parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ſes largeſſes. Tu te trompes, lui dis-je; mes affaires ne ſont pas ſi floriſſantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres ; tu veux faire le diſcret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monſieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui repartis je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la cocluche des femmes de Valladolid, aprends, mon ami, que j'en ſuis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles ſi triſtement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me preſſa de lui dire pou quoi je me plaignois ainſi du Beau-Sexe. Je me reſolus ſans peine à contenter ſa curioſité ; mais comme j'avois un aſſez long récit à faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous ſéparer ſitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeunant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie d'Oviédo. Il trouva mes avantures aſſez bizarres, et après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuſe ſituation où j'étois, il me dit : Il faut ſe conſoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. Un homme d'eſprit eſt-il dans la misère ? il attend avec patience un tems plus heureux. [*Jamais*, comme dit Cicéron, *il ne doit ſe laiſſer abattre juſqu'à ne ſe plus ſouvenir qu'il eſt homme.*] Pour moi, je ſuis de ce caractère-là. Mes diſgraces ne m'accablent point. Je ſuis toujours au deſſus de la mauvaiſe fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo, j'en étois aimé, je la demandai en mariage à ſon Père ; il me la refuſa, un autre en ſeroit mort de douleur. Moi, admire la force de mon eſprit, j'enlevai la petite perſonne. Elle étoit vive, étourdie, coquette ; le plaiſir par conſéquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant ſix mois dans le Royaume de Galice ; de-là, comme je l'avois miſe dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal, mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre ſujet de deſeſpoir. Je ne ſuccombai point encore ſous le poid de ce nouveau malheur ; et plus ſage que Ménélas, au

lieu

lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui fus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la Justice, je m'avançai dans le Royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlèvement de mon Infante; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençois même déjà à faire diète. Il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros Marchand de drap, qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un asile contre l'abstinence, et en même tems un grand embarras. Le Père m'ordonna d'épier son fils. Le fils me pria de l'aider à tromper son Père. Il falloit opter. Je préférai la prière au commandement, et cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux Peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son Art; mais en me les montrant, il me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la Peinture et du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un Administrateur de l'Hôpital. J'y demeure encore, et je suis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuël Ordonnez, mon Maître, est un homme d'une piété profonde. Il marche toujours les yeux baissés avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des Pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense, tout lui a prospéré. Quelle bénédiction! il s'est enrichi en faisant les affaires des Pauvres.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis: Je suis bien-aise que tu sois satisfait de ton sort: mais, entre nous, tu pourrois, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le Monde. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il. Sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible je l'avoue pour un imbécille, mais il n'a que des charmes

pour

pour un garçon d'esprit. [Un génie supérieur qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud.] Il entre dans une maison, pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son Maître. Il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon Administrateur. [Je connus d'abord le pélerin.] Je m'apperçus qu'il vouloit passer pour un saint personnage. Je feignis d'en être la dupe, cela ne coute rien. Je fis plus. Je le copiai, et jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je suis devenu peu à peu son *factotor*. J'espère que quelque jour je pourrai, sous ses auspices, me mêler des affaires des Pauvres. Peut-être serai-je aussi fortune, car je me sens autant d'amour que lui pour le bien.

Voila de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice, [et je t'en félicite.] Pour moi, je reviens à mon prémier dessein. Je vai convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, et là, [me rangeant sous les drapeaux de l'Université,] remplir l'emploi de Précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice! l'agréable imagination! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant? Sais-tu bien, malheureux! à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse, que tu te pares d'un extérieur hypocrite, et paroisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton Ecolier, tu passeras les journées à lui enseigner le Latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance. Après tant de peine et de contrainte, quel sera le fruit de tes soins? Si le petit Gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé, et les parens te renverront sans récompense, peut-être même sans te payer tes appointemens. Ne me parle donc point d'un poste de Précepteur, c'est un bénéfice à charge d'ames. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais. C'est un bénéfice simple, qui n'engage à rien. Un Maître a-t-il des vices? le génie supérieur qui le

sert

sert les flate, et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison; Après avoir bu et mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarasser du Boucher ni du Boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être Précepteur, et suis mon exemple. Oui : mais Fabrice, lui repartis je, on ne trouve pas tous les jours des Administrateurs, et si je me résolvois à servir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh! tu as raison, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'Université.

La misère prochaine dont j'étois menacé, et l'air satisfait qu'avoit Fabrice, me persuadant plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là dessus nous sortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit : Je vai de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plûpart des laquais qui sont sur le pavé. Il a des grisons, qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets, et il tient un régître exact, non seulement des places vacantes, mais mêmes des bonnes et des mauvaises qualités des Maîtres. C'est un homme qui a été Frère dans je ne sai quel Couvent de Religieux. Enfin c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier, le fils du Barbier Nunnez me mena dans un cul de sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante ans, qui écrivoit sur une table. Nous le saluâmes assez respectueusement ; mais soit qu'il fût fier de son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais, et des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point. Il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme, en habit de velours brodé, voulût devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter

ter longtems de mon intention, puiſque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous préſente le meilleur de mes amis. C'eſt un garçon de famille que ſes malheurs réduiſent à la néceſſité de ſervir. Enſeignez-lui, de grace, une bonne condition, et comptez ſur ſa reconnoiſſance. Meſſieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promeſſes du monde. Etes-vous bien placés ? vous ne vous en ſouvenez plus. Comment donc, reprit Fabrice ? vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choſes ? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias. (Votre condition vaut un emploi de Commis, et vous m'avez payé comme ſi je vous euſſe mis chez un Auteur.) Je pris alors la parole, et dis au Seigneur Arias, que pour lui faire connoître que je n'étois pas un ingrat, je voulois que la reconnoiſſance précédât le ſervice. En même tems je tirai de ma poche deux ducats que je lui donnai, avec promeſſe de n'en pas demeurer-là, ſi je me voyois dans une bonne maiſon.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en uſe de la ſorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens poſtes vacans. Je vai vous les nommer, et vous choiſirez celui qu'il vous plaîra. En achevant ces paroles, il mit ſes lunettes, ouvrit un régître qui étoit ſur ſa table, tourna quelques feuillets, et commença à lire dans ces termes. Il faut un laquais au Capitaine Torbellino, homme emporté, brutal, fantaſque. Il gronde ſans ceſſe, jure, frappe, et le plus ſouvent eſtropie ſes domeſtiques. Paſſons à un autre, m'écriai-je à ce portrait, ce Capitaine n'eſt pas de mon goût. Ma vivacité fit ſourire Arias, qui pourſuivit ainſi ſa lecture. Donna Manuéla de Sandoval, Douairière ſurannée, hargneuſe et bizarre, eſt actuellement ſans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maiſon, depuis dix ans, un habit qui ſert à tous les valets qui entrent chez elle, de quelque taille qu'ils ſoient. On peut dire qu'ils ne font que l'eſſayer ; car il eſt encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'ayent porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fan-

Fannez. C'eſt un Médecin Chimiſte. Il nourrit bien ſes domeſtiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait ſur eux l'épreuve de ſes remèdes, il y a ſouvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu ! vous nous enſeignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna, nous ne ſommes pas au bout, il y a de quoi vous contenter. Là-deſſus, il continua de lire de cette ſorte : Donna Alfonſa de Solis, vieille Dévote qui paſſe les deux tiers de la journée dans l'Egliſe, et qui veut que ſon valet y ſoit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois ſemaines. Le Licentié Sédillo, vieux Chanoine du Chapitre de cette ville, chaſſa hier au ſoir ſon valet. . . . . Alte là, Seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit, nous nous en tenons à ce dernier poſte. Le Licentié Sédillo eſt des amis de mon Maître, et je le connois parfaitement. Je ſai qu'il a pour Gouvernante une vieille Béate, qu'on nomme la Dame Jacinte, et qui diſpoſe de tout chez lui. C'eſt une des meilleures maiſons de Valladolid, on y vit doucement, et l'on y fait très bonne chère. D'ailleurs, le Chanoine eſt un homme infirme, un vieux gouteux, qui fera bientôt ſon teſtament, il y a un leg à eſpérer. La charmante perſpective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il, en ſe tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons tout à l'heure chez le Licentié, je veux te préſenter moi-même, et te ſervir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une ſi belle occaſion, nous prîmes bruſquement congé du Seigneur Arias qui m'aſſura pour mon argent que ſi cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une auſſi bonne.

Fin du Prémier Livre.

LES

AVANTURES DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le Licentié Sédillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de ſa Gouvernante.

NOUS avions ſi grand peur d'arriver trop tard chez le vieux Licentié, que nous ne fîmes qu'un ſaut du cul de ſac à ſa maiſon. Nous en trouvâmes la porte fermée, nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la Gouvernante faiſoit paſſer pour ſa nièce en dépit de la médiſance, vint ouvrir; et comme nous lui demandions ſi l'on pouvoit parler au Chanoine, la Dame Jacinte parut. C'étoit une perſonne déjà parvenue à l'âge de diſcrétion, mais belle encore, et j'admirai particulièrement la fraîcheur de ſon teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trouſſeau de clès, et de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'apperçumes, nous la ſaluâmes avec beaucoup de reſpect. Elle nous rendit

rendit le ſalut fort civilement, mais d'un air modeſte et les yeux baiſſés.

J'ai apris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au Seigneur Licentié Sédillo, et je viens lui en préſenter un dont j'eſpère qu'il ſera content. La Gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, et ne pouvant accorder ma broderie avec le diſcours de Fabrice, elle demanda ſi c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunnez, c'eſt ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui eſt arrivé des diſgraces qui l'obligent à ſe mettre en condition. Il ſe conſolera de ſes malheurs, ajouta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maiſon, et de vivre avec la vertueuſe Jacinte, qui mériteroit d'être la Gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate ceſſa de me regarder, pour conſidérer le gracieux perſonnage qui lui parloit: et frappée de ſes traits, qu'elle crut ne lui être pas inconnus: J'ai une idée confuſe de vous avoir vu, lui dit-elle, aidez-moi à la débrouiller. Chaſte Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'eſt bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je ſuis venu deux fois dans cette maiſon, avec mon Maître le Seigneur Manuël Ordonnez, Adminiſtrateur de l'Hôpital. Hé juſtement, repliqua la Gouvernante, je m'en ſouviens et je vous remets. Ah! puiſque vous appartenez au Seigneur Ordonnez, il faut que vous ſoyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune homme ne ſauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, pourſuivit-elle, je vai vous faire parler au Seigneur Sédillo, je crois qu'il ſera bien-aiſe d'avoir un garçon de votre main.

Nous ſuivîmes la Dame Jacinte. [Le Chanoine étoit logé en bas, et ſon appartement conſiſtoit en quatre pièces de plein pié bien boiſées.] Elle nous pria d'attendre un moment dans la prémière, et nous y laiſſa pour paſſer dans la ſeconde, où étoit le Licentié. [Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait,] elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous apperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller ſous la tête, des couſſins ſous les bras, et les jambes appuyées ſur un gros carreau

reau plein de duvet. Nous nous aprochâmes de lui ſans ménager les révérences; et Fabrice portant encore la parole, ne ſe contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la Gouvernante ; il ſe mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement ſur l'honneur que je m'étois acquis chez le Docteur Godinez dans les diſputes de Philoſophie, comme s'il eut fallu que je fuſſe un grand philoſophe pour être valet d'un Chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laiſſa pas de jetter de la poudre aux yeux du Licentié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaiſois pas à la Dame Jacinte, dit à mon répondant: L'ami, je reçois à mon ſervice le garçon que tu m'amènes. Il me revient aſſez, et je juge favorablement de ſes mœurs, puiſqu'il m'eſt préſenté par un domeſtique du Seigneur Ordonnez.

Dès que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au Chanoine, une autre encore plus profonde à la Gouvernante, et ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avois qu'à reſter-là. Après qu'il fut ſorti, le Licentié me demanda comment je m'appellois, pourquoi j'avois quité ma patrie, et par ſes queſtions il m'engagea devant la Dame Jacinte à raconter mon hiſtoire. Je les divertis tous deux, ſur-tout par le récit de ma dernière avanture. Camille et D. Raphaël leur donnérent une ſi forte envie de rire, qu'il en penſa couter la vie au vieux gouteux ; car comme il rioit de toute ſa force, il lui prit une toux ſi violente, que je crus qu'il alloit paſſer. Il n'avoit pas encore fait ſon teſtament. Jugez ſi la Gouvernante fut allarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au ſecours du bon homme, et faiſant ce qu'on fait pour ſoulager les enfans qui touſſent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fauſſe allarme. Le Vieillard ceſſa de touſſer, et ſa Gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit : mais la Dame Jacinte, craignant une ſeconde toux, s'y oppoſa. Elle m'emmena même de la chambre du Chanoine dans une garderobe, où parmi pluſieurs habits étoit celui de mon prédéceſſeur. Elle me le fit prendre, et mit à ſa place le mien, que je n'étois pas fâché de conſerver, dans

l'eſpérance

l'eſpérance qu'il me ſerviroit encore. Nous allâmes enſuite tous deux préparer le diner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuiſine. Il eſt vrai que j'en avois fait l'heureux aprentiſſage ſous la Dame Léonarda, qui pouvoit paſſer pour une bonne cuiſinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la Dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être ſur le Cuiſinier même de l'Archevêque de Tolède. Elle excelloit en tout. On trouvoit ſes biſques exquiſes, tant elle ſavoit bien choiſir et mêler les ſucs de viandes qu'elle y faiſoit entrer; et ſes hachis étoient aſſaiſonnés d'une manière qui les rendoit très agréables au goût. Quand le diner fut prêt, nous retournâmes dans la chambre du Chanoine, où pendant que je dreſſois une table auprès de ſon fauteuil, la Gouvernante paſſa ſous le menton du Vieillard une ſerviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après je ſervis un potage, qu'on auroit pu préſenter au plus fameux Directeur de Madrid, et deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la ſenſualité d'un Viceroi, ſi la Dame Jacinte n'y eut pas épargné les épices, de peur d'irriter la goute du Licentié. A la vue de ces bons plats, mon vieux Maître, que je croyois perclus de tous ſes membres, me montra qu'il n'avoit pas encore entièrement perdu l'uſage de ſes bras. Il s'en aida pour ſe débaraſſer de ſon oreiller et de ſes couſſins, et ſe diſpoſa gayement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refuſa pas le ſervice. Il la faiſoit aller et venir aſſez librement, de façon pourtant qu'il répandoit ſur la nape et ſur ſa ſerviette, la moitié de ce qu'il portoit à ſa bouche. J'ôtai la biſque lorſqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la Dame Jacinte lui dépéça. Elle avoit auſſi ſoin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna ſur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits piés. Quand il ſe fut bien empiſtré, la Béate lui détacha ſa ſerviette, lui remit ſon oreiller et ſes couſſins; puis le laiſſant dans ſon fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend

d'ordinaire après le diner, nous deſſervîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dinoit tous les jours notre Chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du Chapitre. Mais il ſoupoit plus légèrement. Il ſe contentoit d'un poulet et de quelques compottes de fruits. Je faiſois bonne chère dans cette maiſon, j'y menois une vie très douce. Je n'y avois qu'un deſagrément : c'eſt qu'il me falloit veiller mon Maître, et paſſer la nuit comme un garde-malade. Outre une retention d'urine qui l'obligeoit à demander dix fois par heure ſon pot de chambre, il étoit ſujet à ſuer, et quand cela arrivoit je lui changeois de chemiſe. Gil Blas, me dit-il dès la ſeconde nuit, tu as de l'adreſſe et de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton ſervice. Je te recommande ſeulement d'avoir de la complaiſance pour la Dame Jacinte. C'eſt une fille qui me ſert depuis quinze années, avec un zèle tout particulier. Elle a un ſoin de ma perſonne, que je ne puis aſſez reconnoître. Auſſi, je te l'avoue, elle m'eſt plus chère que toute ma famille. J'ai chaſſé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre ſœur. Il n'avoit aucune conſidération pour cette pauvre fille, et bien loin de rendre juſtice à l'attachement ſincère qu'elle a pour moi, l'inſolent la traitoit de fauſſe devote ; car aujourd'hui la vertu ne paroit qu'hypocriſie aux jeunes gens. Graces au Ciel, je me ſuis défait de ce maraud-là. Je préfère aux droits du ſang l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laiſſe prendre ſeulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raiſon, Monſieur, dis-je alors au Licentié. La reconnoiſſance doit avoir plus de force ſur nous que les loix de la Nature. Sans doute, reprit-il, et mon teſtament fera bien voir que je ne me ſoucie guères de mes parens. Ma Gouvernante y aura bonne part, et tu n'y ſeras point oublié, ſi tu continues comme tu commences à me ſervir. Le valet que j'ai mis hier dehors, a perdu, par ſa faute, un bon leg. Si ce miſerable ne m'eût pas obligé par ſes manières à lui donner ſon congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de reſpect à la Dame Jacinte, un pareſſeux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller,

et

et c'étoit pour lui une choſe bien fatigante, que de paſſer les nuits à me ſoulager. Ah le malheureux, m'écriai-je, comme ſi le génie de Fabrice m'eût inſpiré! il ne méritoit pas d'être aupres d'un auſſi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle indefatigable. Il doit ſe faire un plaiſir de ſon devoir, et ne ſe pas croire occupé, lors même qu'il ſue ſang et eau pour vous.

Je m'apperçus que ces paroles plûrent fort au Licentié. Il ne fut pas moins content de l'aſſurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement ſoumis aux volontés de la Dame Jacinte. Voulant donc paſſer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faiſois mon ſervice de la meilleure grace qu'il m'étoit poſſible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits ſur pié. Je ne laiſſois pas pourtant de trouver cela très deſagréable; et ſans le leg dont je repaiſſois mon eſpérence, je me ſerois bientôt degoûté de ma condition. Je me repoſois, à la vérité, quelques heures pendant le jour. La Gouvernante, je lui dois cette juſtice, avoit beaucoup d'égards pour moi; ce qu'il falloit attribuer au ſoin que je prenois de gagner ſes bonnes graces par des manières complaiſantes et reſpectueuſes. Etois-je à table avec elle et ſa nièce, qu'on appelloit Inéſille? je leur changeois d'aſſiettes, je leur verſois à boire, j'avois une attention toute particulière à les ſervir. Je m'inſinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la Dame Jacinte étoit ſortie pour aller à la proviſion, me voyant ſeul avec Inéſille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai ſi ſon Père et ſa Mére vivoient encore? O que non, me répondit-elle. Il y a bien longtems, bien longtems qu'ils ſont morts; car ma bonne Tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieuſement la petite fille, quoique ſa réponſe ne fût pas catégorique, et je la mis ſi bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois ſavoir. Elle m'aprit, ou plutôt je compris par les naïvetés qui lui échappérent, que ſa bonne Tante avoit un bon ami, qui demeuroit auſſi auprès d'un vieux Chanoine, dont il adminiſtroit le temporel; et que ces heureux domeſtiques comptoient d'aſſembler les dépouilles de leurs Maîtres, par un hymenée dont ils goûtoient les dou-

ceurs par avance. J'ai déjà dit que la Dame Jacinte, quoiqu'un peu surannée, avoit encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conserver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un cliſtère, elle avaloit pendant le jour et en se couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon Maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint frais, c'étoit, à ce que me dit Inésille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.

CHAPITRE II. *De quelle manière le Chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.*

JE servis pendant trois mois le Licentié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre le prit, et avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goute. Pour la prémière fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux Médecins. Il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La Dame Jacinte auroit mieux aimé que le Chanoine eût commencé par faire son testament, elle lui en toucha même quelques mots ; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté en certaines choses. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado, je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec et pâle, et qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce savant Médecin avoit l'extérieur grave. Il pesoit ses discours, et donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques, et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon Maître, il lui dit d'un air Doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils, et qui pour la plupart participent du souffre et du mercure. Mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses. Toutes les préparations chymiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie

des

des moyens plus ſimples et plus ſurs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé? Je mange ordinairement, répondit le Chanoine, des biſques et des viandes ſucculentes. Des biſques et des viandes ſucculentes, s'écria le Docteur avec ſurpriſe! Ah vraiment je ne m'étonne point ſi vous êtes malade! Les mêts délicieux ſont des plaiſirs empoiſonnés, ce ſont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus ſurement. Il faut que vous renonciez aux alimens de mon goût. Les plus fades ſont les meilleurs pour la ſanté. Comme le ſang eſt inſipide, il veut des mêts qui tiennent de ſa nature. Et buvez-vous du vin, ajouta-t-il? Oui, dit le Licentié, du vin trempé. Oh trempé, tant qu'il vous plaîra, reprit le Médicin! Quel déréglement! Voilà un régime épouvantable! Il y a longtems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? J'entre dans ma ſoixante neuvième année, répondit le Chanoine. Juſtement, repliqua le Médecin, une vieilleſſe anticipée eſt toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'euſſiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fuſſiez contenté d'une nourriture ſimple, de pommes cuites par exemple, vous ne ſeriez pas préſentement tourmenté de la goute, et tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne deſeſpère pas toutefois de vous remettre ſur pié, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le Licentié promit de lui obéir en toutes choſes.

Alors Sangrado m'envoya chercher un Chirurgien qu'il me nomma; et fit tirer à mon Maître ſix bonnes palettes de ſang, pour commencer à ſuppléer au défaut de la tranſpiration. Puis il dit au Chirurgien: Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'eſt une erreur de penſer que le ſang ſoit néceſſaire à la conſervation de la vie. On ne peut trop ſaigner un malade. Comme il n'eſt obligé à aucun mouvement ou exercice conſidérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de ſang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne conſiſte que dans le poulx et dans la reſpiration. Lorſque le Docteur eut ordonné de fréquentes et co-

pienſes ſaignées, il dit qu'il falloit auſſi donner au Chanoine de l'eau chaude à tout moment ; aſſurant que l'eau bue en abondance, pouvoit paſſer pour le véritable ſpécifique contre toutes ſortes de maladies. Il ſortit enſuite, en diſant d'un air de confiance à la Dame Jacinte et à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, ſi on le traitoit de la manière qu'il venoit de preſcrire. La Gouvernante, qui jugeoit peut être autrement que lui de ſa méthode, proteſta qu'on la ſuivroit avec exactitude. En effet, nous mîmes promptement de l'eau à chauffer ; et comme le Médecin nous avoit recommandé ſur toutes choſes de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon Maître deux ou trois pintes à long traits. Une heure après, nous réitérâmes ; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versâmes dans ſon eſtomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le Chirurgien nous ſecondant par la quantité de ſang qu'il tiroit, nous réduisîmes en moins de deux jours le vieux Chanoine à l'extrémité.

Ce bon Eccléſiaſtique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du ſpécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas, ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau ; et quoiqu'il me reſte à peine une goute de ſang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile Médecin du monde ne ſauroit prolonger nos jours, quand leur terme fatal eſt arrivé. Va me chercher un Notaire, je veux faire mon teſtament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triſte, et cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commiſſion qu'il me donnoit : Hé ! mais, Monſieur, lui dis-je, vous n'êtes pas ſi bas, Dieu merci, que vous ne puiſſiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant, c'en eſt fait. Je ſens que la goute remonte, et que la mort s'approche, hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil, et la choſe me parut ſi preſſante, que je ſortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laiſſant auprès de lui la Dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût ſans teſter. J'entrai dans la maiſon du prémier Notaire dont

Vol I Pag. 78

dont on m'enſeigna la demeure, et le trouvant chez lui : Monſieur, lui dis-je, le Licentié Sédillo mon Maître tire à ſa fin, il veut faire écrire ſes dernières volontés, il n'y a pas un moment à perdre. Le Notaire étoit un petit Vieillard gai qui ſe plaiſoit à railler. Il me demanda quel Médecin voyoit le Chanoine. Je lui répondis que c'étoit le Docteur Sangrado. A ce nom, prenant bruſquement ſon manteau et ſon chapeau : Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce Docteur eſt ſi expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ſes malades d'appeller des Notaires. Cet homme-là m'a ſouflé bien des teſtamens.

En parlant de cette ſorte, il s'empreſſa de ſortir avec moi, et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monſieur, vous ſavez qu'un teſtateur mourant manque ſouvent de mémoire. Si par hazard mon Maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire ſouvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le petit Notaire, tu peux compter là-deſſus. Je l'exhorterai même à te donner quelque choſe de conſidérable, pour peu qu'il ſoit diſpoſé à reconnoître tes ſervices. Le Licentié, quand nous arrivâmes dans ſa chambre, avoit encore tout ſon ſens. La Dame Jacinte, le viſage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer ſon rôle, et de préparer le bon homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laiſsâmes le Notaire ſeul avec mon Maître, et paſsâmes elle et moi dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le Chirurgien, que le Médecin envoyoit pour faire une nouvelle et dernière ſaignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, Maître, Martin, lui dit la Gouvernante, vous ne ſauriez entrer préſentement dans la chambre du Seigneur Sédillo. Il va dicter ſes dernières volontés à un Notaire qui eſt avec lui. Vous le ſaignerez quand il aura fait ſon teſtament.

Nous avions grand-peur, la Béate et moi, que le Licentié ne mourût en teſtant ; mais par bonheur, l'acte qui cauſoit notre inquiétude ſe fit. Nous vîmes ſortir le Notaire, qui me trouvant ſur ſon paſſage, me frappa ſur l'épaule, et me dit en ſouriant, on n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je reſſentis une joie toute des

plus vives, et je fus si bon gré à mon Maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt; car le Chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre Vieillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le Médecin parut et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du Chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid, qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'Exécuteur de la haute Médecine, je veux dire le Chirurgien, voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère, suivit le Docteur Sangrado.

Sitôt que nous vîmes le Patron sans vie, nous fîmes, Dame Jacinte, Inésille et moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voisinage. La Béate sur tout, qui avoit le plus grand sujet de se réjouïr, poussoit des accens si plaintifs, qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. Dans un instant la chambre se remplit de gens, moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le scellé par tout. Ils trouvérent la Gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le Chanoine n'avoit point fait de testament. Mais ils aprirent bientôt qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités nécessaires; et lorsqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la Dame Jacinte et de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophérent en même tems la Béate, et me donnérent aussi quelques louanges. Il faut avouer que je les méritois bien. Le Licentié, devant Dieu soit son ame, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte, par un article de son testament: *Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la Littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma Bibliothèque, tous mes Livres, et mes Manuscrits sans aucune exception.*

J'ignorois

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue Bibliothèque, je ne m'étois point apperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savois seulement qu'il y avoit quelques papiers avec cinq ou six volumes sur deux petits ais de sapin, dans le cabinet de mon Maître. C'étoit-là mon leg. Encore les Livres ne pouvoient-ils m'être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre, le *Cuisinier Parfait*; l'autre traitoit de l'*Indigestion* et de la *Manière de la guérir*; et les autres étoient les quatre Parties du *Bréviaire*, que les vers avoient rongés à demi. A l'égard des Manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un procès que le Chanoine avoit eu autrefois pour sa Prébende. Après avoir examiné mon leg avec plus d'attention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la Dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nipes, qu'à l'aide de son bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du Licentié.

Chapitre III. *Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, et devient un célèbre Médecin.*

Je résolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londonna, et de choisir dans son régître une nouvelle condition: mais comme j'étois prêt d'entrer dans le cul de sac où il demeuroit, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon Maître, et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit, et témoignant quelque joie de me voir: Hé! te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensois à toi tout-à-l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et je songeois que tu ferois bien mon fait, si tu savois lire et écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pié-là je suis donc votre affaire. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi, tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec distinction, je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manque-

quera. J'aurai ſoin de t'entretenir proprement, et je t'enſeignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu ſeras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la propoſition du Docteur, dans l'eſpérance que je pourrois, ſous un ſi ſavant Maître, me rendre illuſtre dans la Médecine. Il me mena chez lui ſur le champ, pour m'inſtaller dans l'emploi qu'il me deſtinoit ; et cet emploi conſiſtoit à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyoient chercher, pendant qu'il étoit en ville. Il avoit pour cet effet au logis un régître, dans lequel une vieille ſervante, qu'il avoit pour tout domeſtique, marquoit les adreſſes ; mais outre qu'elle ne ſavoit point l'ortographe, elle écrivoit ſi mal qu'on ne pouvoit le plus ſouvent déchifrer ſon écriture. Il me chargea du ſoin de tenir ce livre, qu'on pouvoit juſtement appeller un régître mortuaire, puiſque les gens dont je prenois les noms mouroient preſque tous. J'inſcrivois, pour ainſi parler, les perſonnes qui vouloient partir pour l'autre Monde, comme un Commis dans un Bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois ſouvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems là de Médecin à Valladolid plus accrédité que le Docteur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage ſpécieux ſoutenu d'un air impoſant, et par quelques cures heureuſes qui lui avoint fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conſéquent de bien. Il n'en faiſoit pas toutefois meilleure chère. On vivoit chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il diſoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'eſtomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'eſt-à-dire à être broyés plus aiſément. Néanmoins, quoiqu'il les crût de facile digeſtion, il ne vouloit point qu'on s'en raſſaſiât, en quoi certes il ſe montroit fort raiſonnable. Mais s'il nous défendoit, à la ſervante et à moi, de manger beaucoup, en récompenſe il nous permettoit de boire de l'eau à diſcretion. Bien loin de nous preſcrire des bornes là-deſſus, il nous diſoit quelquefois. Buvez, mes enfans. La ſanté conſiſte dans la ſoupleſſe et l'humectation des

parties.

parties. Buvez de l'eau abondamment, c'eſt un diſſolvant univerſel, l'eau fond tous les ſels. Le cours du ſang eſt-il rallenti ? elle le précipite. Eſt-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuoſité. Notre Docteur étoit de ſi bonne foi là-deſſus, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'au, quoiqu'il fût dans un âge avancé. Il définiſſoit la vieilleſſe, une phtiſie naturelle, qui nous deſſèche et nous conſume ; et ſur cette définition, il déploroit l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il ſoutenoit que le vin les uſe, et les détruit ; et diſoit fort éloquemment, que cette Liqueur funeſte eſt pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit et un plaiſir qui trompe.

Malgré ces beaux raiſonnemens, après avoir été huit jours dans cette maiſon, il me prit un cours de ventre, et je commençai à ſentir de grands maux d'eſtomac, que j'eus la témérité d'attribuer au diſſolvant univerſel, et à la mauvaiſe nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon Maître, dans la penſée qu'il pourroit ſe relâcher, et me donner un peu de vin à mes repas, mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Si tu te ſens, me dit-il, quelque degoût pour l'eau pure, il y a des ſecours innocens pour ſoutenir l'eſtomac contre la fadeur des boiſſons aqueuſes. La ſauge, par exemple, et la véronique, leur donnent un goût délectable ; et ſi tu veux les rendre encore plus délicieuſes, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, de romarin ou de coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, et m'enſeigner le ſecret d'en compoſer des breuvages exquis, j'en buvois avec tant de modération, que s'en étant apperçu, il me dit : Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point ſi tu ne jouïs pas d'une parfaite ſanté. Tu ne bois pas aſſez mon ami. L'eau priſe en petite quantité ne ſert qu'à developper les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il la faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affoibliſſe ou refroidiſſe ton eſtomac. Loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-être de la boiſſon fréquente. Je te garantis de l'évènement, et ſi tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celſe même t'en ſera garant. Cet Oracle Latin

fait

fait un éloge admirable de l'eau. Enſuite il dit en termes exprès, que ceux qui pour boire du vin s'excuſent ſur la foibleſſe de leur eſtomac, ſont une injuſtice manifeſte à ce viſcère, et cherchent à couvrir leur ſenſualité.

Comme j'aurois eu mauvaiſe grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la Médecine, je parus perſuadé qu'il avoit raiſon. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau ſur la garantie de Celſe. Ou plutôt je commençai à noyer la bile, en buvant copieuſement de cette liqueur; et quoique de jour en jour je m'en ſentiſſe plus incommodé, le préjugé l'emportoit ſur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuſe diſpoſition à devenir Médecin. Je ne pus pourtant réſiſter toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la réſolution de ſortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, qui me fit changer de ſentiment. Ecoute, mon enfant, me dit-il un jour, je ne ſuis point de ces Maîtres durs et ingrats, qui laiſſent vieillir leurs domeſtiques dans la ſervitude, avant que de les récompenſer. Je ſuis content de toi. Je t'aime, et ſans attendre que tu m'ayes ſervi plus longtems, je vai faire ton bonheur. Je veux tout-a-l'heure te découvrir le fin de l'Art ſalutaire que je profeſſe depuis tant d'années. Les autres Médecins en font conſiſter la connoiſſance dans mille Sciences pénibles; et moi, je prétends t'abréger un chemin ſi long, et t'épargner la peine d'étudier la Phyſique, la Pharmacie, la Botanique et l'Anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que ſaigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le ſecret de guérir toutes les maladies du Monde. Oui, ce merveilleux ſecret que je te révèle, et que la Nature, impénétrable à mes Confrères, n'a pu dérober à mes obſervations, eſt renfermé dans deux points, dans la ſaignée et dans la boiſſon fréquente. Je n'ai plus rien à t'aprendre. Tu ſais la Médecine à fond, et profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup auſſi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me ſoulager préſentement. Tu tiendras le matin notre regître, et l'après-midi tu ſortiras pour aller voir une partie de mes malades.

lades. Tandis que j'aurai ſoin de la Nobleſſe et du Clergé, tu iras pour moi dans les maiſons du Tiers état où l'on m'appellera ; et lorſque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai agréger à notre Corp. Tu es ſavant, Gil Blas, avant que d'être Médecin ; au lieu que les autres ſont longtems Médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être ſavans.

Je remerciai le Docteur de m'avoir ſi promptement rendu capable de lui ſervir de Subſtitut ; et pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'aſſurai que je ſuivrois toute ma vie ſes opinions, quand elles ſeroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette aſſurance pourtant n'étoit pas tout-à-fait ſincère. Je deſapprouvois ſon ſentiment ſur l'eau, et je me propoſois de boire tous les jours du vin en allant voir mes malades. Je pendis au croc une ſeconde fois mon habit, pour en prendre un de mon Maître, et me donner l'air d'un Médecin. Après quoi je me diſpoſai à exercer la Médecine aux dépens de qui il appartiendroit. Je débutai par un Alguazil, qui avoit une pleuréſie. J'ordonnai qu'on le ſaignât ſans miſéricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai enſuite chez un Pâtiſſier, à qui la goute faiſoit pouſſer de grands cris. Je ne ménageai pas plus ſon ſang que celui de l'Alguazil, et je ne lui défendis point la boiſſon. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profeſſion, que je ne demandai plus que plaie et boſſe. En ſortant de la maiſon du Pâtiſſier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du Licentié Sédillo. Il me regarda pendant quelques momens avec ſurpriſe, puis il ſe mit à rire de toute ſa force en ſe tenant les côtés. Ce n'étoit pas ſans raiſon. J'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint et un hautde-chauſſes quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne falloit. Je pouvois paſſer pour une figure originale. Je le laiſſai s'épanouir la rate, non ſans être tenté de ſuivre ſon exemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, et mieux contrefaire le Médecin, qui n'eſt pas un animal riſible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon ſérieux les redoubla, et lorſqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaiſant-

plaiſamment équipé ! Qui diable t'a déguiſé de la ſorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau, reſpecte un nouvel Hippocrate. Aprends que je ſuis le Subſtitut du Docteur Sangrado, qui eſt le plus fameux Médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois ſemaines. Il m'a montré la Médecine à fond, et comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le ſoulager. Il va dans les grandes maiſons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice ; c'eſt-à-dire qu'il t'abandonne le ſang du peuple, et ſe réſerve celui des perſonnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un Médecin de faux-bourg ; ſes fautes ſont moins en vue, et ſes aſſaſſinats ne ſont point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton ſort me paroit digne d'envie ; et pour parler comme Alexandre, ſi je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du Barbier Nunnez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition préſente, je lui montrai les réaux de l'Alguazil et du Pâtiſſier ; puis nous entrâmes dans un cabaret, pour en boire une partie. On nous apporta d'aſſez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits, et n'en déplaiſe à l'Oracle Latin, à meſure que j'en verſois dans mon eſtomac, je ſentois que ce viſcère ne me ſavoit pas mauvaiſ gré des injuſtices que je lui faiſois. Nous demeurâmes longtems dans ce cabaret, Fabrice et moi. Nous y rîmes bien aux dépens de nos Maîtres, comme cela ſe pratique entre les valets. Enſuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous ſéparâmes, après nous être promis mutuellement que l'après-dinée du jour ſuivant nous nous retrouverions au même lieu.

Chapitre IV. *Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de ſuccès que de capacité. Avanture de la Bague retrouvée.*

Je ne fus pas ſitôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, et lui remis entre les mains huit réaux, qui me reſtoient

des

des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. *Huit réaux*, me dit-il après les avoir comptés, c'eſt peu de choſe pour deux viſites ; mais il faut tout prendre, auſſi les prit-il preſque tous.) Il en garda ſix, et me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, pourſuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fond, je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu feras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puiſqu'ayant deſſein de retenir toujours le quart de ce que je recevrois en ville, et touchant encore le quart du reſte, c'étoit, ſi l'Arithmétique eſt une Science certaine, la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inſpira une nouvelle ardeur pour la Médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de Subſtitut, et me remis en campagne. Je viſitai pluſieurs malades que j'avois inſcrits, et je les traitai tous de la même manière, quoiqu'ils euſſent des maux différens. Juſques-là les choſes s'étoient paſſées ſans bruit, et perſonne, graces au Ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances. Mais quelque excellente que ſoit la pratique d'un Médecin, elle ne ſauroit manquer de cenſeurs. J'entrai chez un Marchand Epicier, qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit Médecin brun, qu'on nommoit le Docteur Cuchillo, et qu'un parent du Maître de la maiſon venoit d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au perſonnage que je jugeai qu'on avoit appellé pour le conſulter ſur la maladie dont il s'agiſſoit. Il me ſalua d'un air grave, puis m'ayant enviſagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur Docteur, me dit-il, je vous prie d'excuſer ma curioſité : je croyois connoître tous les Médecins de Valladolid mes confrères, et je vous avoue que vos traits me ſont inconnus : il faut que vous ſoyez venu vous établir dans cette ville depuis très peu de tems. Je répondis que j'étois un jeune Praticien, et que je ne travaillois encore que ſous les auſpices du Docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embraſſé la méthode d'un ſi grand homme. Je ne doute point que vous ne ſoyez déjà très habile, quoique vous paroiſſiez fort jeune. Il

dit

dit cela d'un air si naturel, que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; et je rêvois à ce que je devois lui repliquer, lorsque l'Epicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'Art de la Médecine. Examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit Médecin se mit à observer le malade, et après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit Médecin me dit en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme : ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies, demandez le au Seigneur Sangrado. Sur ce pié-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim. Oh ! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle. Il se trompoit comme un autre, et quelquefois je me sai bon gré d'aller contre ses opinions. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sure et satisfaisante dont le Docteur Sangrado veut insinuer sa méthode aux jeunes Praticiens. La saignée et la boisson sont sa médecine universelle, je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains. . . . N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement. Un homme de votre profession a bonne grace de faire de pareils reproches. Allez, allez, Monsieur le Docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde, et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui, il vous répondra et nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par Saint Jaques et par Saint Denis ! interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guères le Docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec

et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré ſa préſomption et ſa vanité, n'eſt qu'un original. La figure du petit Médecin me fit mépriſer ſa colère. Je lui repliquai avec aigreur. Il me repartit de-même, et bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'Epicier et ſon parent puſſent nous ſéparer. Lorſ-qu'ils en furent venus à bout, ils me payérent ma viſite, et retinrent mon antagoniſte, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette avanture, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros Chantre, qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il ſe montra ſi recalcitrant contre ce ſpécifique, qu'il ſe mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jetter par les fenêtres. Je ſortis de chez lui plus vite que je n'y étois entré. Je ne voulus plus voir de malades ce jour-là, et je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, et nous nous en retournâmes chez nos Maîtres en bon état, c'eſt-a-dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'apperçut point de mon yvreſſe, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit Docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me reſtoit encore de mon combat. D'ailleurs, il entroit pour ſon compte dans le rapport que je lui faiſois, et ſe ſentant piqué contre Cuchillo: Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la Faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boiſſons aqueuſes aux hydropiques? L'ignorant! Je ſoutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'uſage. Oui, l'eau, pourſuivit-il, peut guérir toute ſorte d'hydropiſies, comme elle eſt bonne pour les rhumatiſmes et pour les pâles-couleurs. Elle eſt encore excellente dans ces fièvres où l'on brule et glace tout à la fois, et merveilleuſe même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, ſéreuſes, phlegmatiques

matiques et pituïteuſes. Cette opinion paroit étrange aux jeunes Médecins tels que Cuchillo, mais elle eſt très ſoutenable en bonne Médecine ; et ſi ces gens-là étoient capables de raiſonner en Philoſophes, au lieu qu'ils me décrient, ils deviendroient mes plus zèlés partiſans.

Il ne me ſoupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colère ; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit Docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonſtances de mon cru. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laiſſa pas de s'apercevoir que je buvois ce ſoir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado ſe ſeroit défié de la ſoif qui me preſſoit, et des grands coups que j'avalois. Mais lui, il s'imagina bonnement que je commençois à prendre goût aux boiſſons aqueuſes. A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en ſouriant, tu n'a plus tant d'averſion pour l'eau. Vive Dieu ! tu la bois comme du nectar : cela ne m'étonne point, mon ami, je ſavois bien que tu t'accoutumerois à cette liqueur. Monſieur, lui répondis-je, chaque choſe a ſon tems ; je donnerois à l'heure qu'il eſt un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponſe charma le Docteur, qui ne perdit pas une ſi belle occaſion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en Orateur froid, mais en Enthouſiaſte. Mille fois, s'écria-t-il, mille et mille fois plus eſtimables et plus innocens que les cabarets de nos jours, ces Thermopoles des ſiècles paſſés, où l'on n'alloit pas honteuſement proſtituer ſon bien et ſa vie en ſe gorgeant de vin, mais où l'on s'aſſembloit pour s'amuſer honnêtement et ſans riſque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la ſage prévoyance de ces anciens Maîtres de la Vie Civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, et qui renfermoient le vin dans les boutiques des Apoticaires, pour n'en permettre l'uſage que par ordonnance des Médecins. Quel trait de ſageſſe ! C'eſt ſans doute, ajouta-t-il, par un heureux reſte de cette ancienne frugalité, digne du Siècle d'or, qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des perſonnes qui, comme toi et moi, ne boivent

vent que de l'eau, et qui croient se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude qui n'a pas bouilli ; car j'ai observé que l'eau, quand elle a bouilli, est plus pesante, et moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire, je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus. J'entrai dans les sentimens du Docteur. Je blâmai l'usage du vin, et plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentois pas encore bien désalteré, je remplis d'eau un grand gobelet, et après avoir bu à longs traits : Allons, Monsieur, dis je à mon Maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante, faisons revivre dans votre maison ces anciens Thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, et m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs ; et pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le desagrément que j'avois eu chez l'Epicier, ne m'empêcha pas d'ordonner dès le lendemain des saignées et de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un Poëte qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme, qui m'aborda pour me demander si j'étois Médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, je vous suplie très humblement de venir avec moi, ma nièce est malade depuis hier, et j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la Vieille qui me conduisit à sa maison, et me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappérent ; et après l'avoir envisagée quelques momens, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'avanturière qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remit, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de Médecin me rendît méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le poulx, et j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement

ému

ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, et j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais considérant que ces femmes se mettroient à crier, et que Don Raphaël, ou quelqu'autre defenseur du beau sexe, pourroit accourir à leurs cris, je me gardai de céder à la tentation. Je songeai qu'il valoit mieux dissimuler, et consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la Vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savois rien. Au contraire, je fis le capable ; et copiant mon Maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point ; qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration ; et j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fut possible, et je courus chez le fils de Nunnez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission dont son Maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle avanture, et lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de Justice. Hé non, me répondit-il, ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment point à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga. Ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour ratraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'Hôpital, où j'ai deux mots à dire au Pourvoyeur de la part de mon Maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, et ne t'impatiente point, je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit et natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois piès de circonférence, et marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient comme lui l'air déterminé, des moustaches épaisses

ïsses avec de longues rapières. Serviteur au Seigneur *Gil Blas*, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un Alguazil de nouvelle fabrique, et dans ces braves gens qui m'accompagnent, des Archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, et nous le lui ferons rendre sur ma parole. J'embrassai Fabrice à ce discours, qui me faisoit connoître le stratagême qu'il prétendoit employer pour moi, et je lui témoignai que j'approuvois fort l'expédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux Archers. C'étoient trois domestiques et deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avoit engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver la brigade, et nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la Nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La Vieille vint ouvrir, et prenant les personnes qui étoient avec moi pour des leviers de Justice, qui n'entroient pas dans cette maison sans sujet, elle fut fort effrayée. Rassurez-vous, ma bonne Mère, lui dit Fabrice, nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui sera bientôt terminée. A ces mots nous nous avançâmes, et gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la Vieille qui marchoit devant nous, et à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeaux d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit, et faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé ? Ah scélérate ! je vous rencontre enfin. Le Corrégidor a reçu ma plainte, et il a chargé cet Alguazil de vous arrêter. Allons, Monsieur l'Officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette créature-là. Il y a longtems qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous ma Princesse, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vai vous servir d'écuyer, et vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux Archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-

d'elle-même ſur ſon ſéant, joignit les mains d'une manière ſuppliante, et me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaſte Mère à qui vous devez le jour. Quoique je ſois très coupable, je ſuis encore plus malheureuſe. Je vai vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. En parlant de cette ſorte, elle tira de ſon doigt ma bague, et me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne ſuffiſoit point, et que je voulois qu'on me reſtituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni. Oh pour vos ducats, Seigneur, repliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphaël, que je n'ai pas vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit même. Hé petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau? Vous n'en ſerez pas quite à ſi bon marché. C'eſt aſſez que vous ſoyez des complices de Don Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie paſſée. Vous devez bien avoir des choſes ſur la conſcience. Vous viendrez s'il vous plaît en priſon, faire une confeſſion générale. J'y veux mener auſſi, continua-t-il, cette bonne Vieille; je juge qu'elle ſait une infinité d'hiſtoires curieuſes, que Monſieur le Corrégidor ne ſera pas fâché d'entendre.

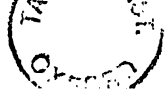
Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en uſage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes et de lamentations. Tandis que la Vieille à genoux, tantôt devant l'Alguazil et tantôt devant les Archers, tâchoit d'exciter leur compaſſion, Camille me prioit, de la manière du monde la plus touchante, de la ſauver des mains de la Juſtice. Je feignis de me laiſſer fléchir. Monſieur l'Officier, dis-je au fils de Nunnez, puiſque j'ai mon diamant je me conſole du reſte. Je ne ſouhaite pas qu'on faſſe de la peine à cette pauvre femme, je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité, vous ne ſeriez pas bon à être Exempt. Il faut, pourſuivit-il que je m'acquite de ma commiſſion, il m'eſt expreſſément ordonné d'arrêter ces Infantes, Monſieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé

de

de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, et relâchez vous un peu de votre devoir, en faveur du préſent que ces Dames vont vous offrir. Oh! c'eſt une autre affaire, repartit-il, voilà ce qui s'appelle une figure de Rhètorique bien placée. Ca, voyons. Qu'ont-elles à me donner? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, et des pendans d'oreilles d'un prix conſidérable. Oui? mais, interrompit-il bruſquement, ſi cela vient des Iles Philippines je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en aſſurance, reprit-elle, je vous les garantis fins. En même tems elle ſe fit apporter par la Vieille une petite boëte, d'où elle tira le collier et les pendans, qu'elle mit entre les mains de Monſieur l'Alguazil. Quoiqu'il ne ſe connût guères mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui compoſoient les pendans ne fuſſent fines, auſſi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il après les avoir conſidérés attentivement, me paroiſſent de bon alloi, et ſi l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement ſi avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la Vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui s'en tenant-là, peut-être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui ſe put aiſément emporter, dit aux deux femmes: Adieu, mes Princeſſes, demeurez tranquilles. Je vai parler à Monſieur le Corrégidor, et vous rendre plus blanches que neige. Nous ſavons lui tourner les choſes comme il nous plaît, et nous ne lui faiſons des rapports fidèles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

Chapitre V. *Suite de l'Avanture de la Bague retrouvée. Gil Blas abandonne la Médecine, et le ſéjour de Valladolid.*

Après avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous ſortîmes de chez Camille, en nous applaudiſſant d'un ſuccès qui ſurpaſſoit notre attente; car nous n'avions compté que ſur la bague. Nous emportions ſans façon tout le reſte. Bien-loin de nous faire



faire un ſcrupule d'avoir volé des Courtiſanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Meſſieurs, nous dit Fabrice, lorſque nous fûmes dans la rue, je ſuis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous paſſerons la nuit à nous réjouïr. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, et nous en partagerons l'argent en frères; après quoi chacun reprendra le chemin de ſa maiſon, et s'excuſera du mieux qu'il lui ſera poſſible auprès de ſon Maître. La penſée de Monſieur l'Alguazil nous parut très judicieuſe. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuſe pour avoir découché, et les autres ne ſe fouciant guères d'être chaſſés de chez eux.

Nous fîmes aprêter un bon ſouper, et nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gayeté. Le repas fut aſſaiſonné de mille diſcours agréables. Fabrice ſur-tout, qui ſavoit donner de l'enjoûment à la converſation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne ſai combien de traits pleins de ſel Caſtillan, qui vaut bien le ſel Attique. Dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout-à-coup troublée par un évènement imprévu. Il entre dans la chambre où nous ſoupions un homme aſſez bien fait, ſuivi de deux autres de très mauvaiſe mine. Après ceux-là trois autres parurent, et nous en comptâmes juſqu'à douze, qui ſurvinrent ainſi trois à trois. Ils portoient des carabines avec des épées et des bayonettes. Nous vîmes bien que c'étoient des Archers de la Patrouille, et il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de réſiſter, mais ils nous enveloppérent dans un inſtant, et nous tinrent en reſpect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Meſſieurs, nous dit le Commandant d'un air railleur, je ſai par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine Avanturière. Certes le trait eſt excellent, et mérite bien une récompenſe publique, auſſi ne peut-elle vous échapper. La Juſtice, qui vous deſtine chez elle un logement, ne manquera pas de reconnître un ſi bel effort de génie. Toutes les perſonnes à qui ce diſcours s'adreſſoit, en furent déconcertées. Nous changeâmes

de

de contenance, et ſentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inſpirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle et défait, voulut nous juſtifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaiſe intention, et par conſéquent on doit nous pardonner cette petite ſupercherie. Comment diable, répliqua le Commandant avec colère, vous appellez cela une petite ſupercherie? Savez-vous bien qu'il y va de la corde? Outre qu'il n'eſt pas permis de ſe rendre juſtice ſoi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier et des pendans d'oreilles; et qui pis eſt, pour faire ce vol vous vous êtes traveſtis en Archers. Des miſérables ſe déguiſer en honnêtes gens pour mal faire! Je vous trouverai trop heureux, ſi l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorſqu'il nous eut fait comprendre que la choſe étoit encore plus ſérieuſe que nous ne l'avions penſé d'abord, nous nous jettâmes tous à ſes piés, et le priâmes d'avoir pitié de notre jeuneſſe; mais nos prières furent inutiles. Il rejetta de plus la propoſition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendans et le flambeau. Il refuſa même ma bague, parceque je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il ſe montra inexorable. Il fit déſarmer mes compagnons, et nous emmena tous enſemble aux priſons de la ville. Comme on nous y conduiſoit, un des Archers m'aprit que la Vieille qui demeuroit avec Camille, nous ayant ſoupçonnés de n'être pas de véritables valets de pié de la Juſtice, elle nous avoit ſuivis juſqu'au cabaret, et que là ſes ſoupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la Patrouille pour ſe venger de nous.

On nous fouilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans et le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague avec le rubis des Iles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laiſſa pas ſeulement les réaux que j'avois reçus ce jour là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de Juſtice de Valladolid ſavoient auſſi-bien faire leur charge que ceux d'Aſtorga, et que tous ces Meſſieurs avoient des manières uniformes. Tandis qu'on me ſpolioit de mes bijoux et de mes eſpèces, l'Officier de la Patrouille qui étoit préſent, contoit notre avanture aux miniſtres de la ſpoliation. Le fait leur parut

ſi grave, que la plupart d'entre eux nous trouvoient dignes du dernier ſupplice. Les autres, moins ſévères, diſoient que nous pourrions en être quites pour chacun deux cens coups de fouët, avec quelques années de ſervice ſur mer. En attendant la déciſion de Monſieur le Corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes ſur la paille, dont il étoit preſque auſſi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer longtems, et n'en ſortir que pour aller aux galères, ſi dès le lendemain le Seigneur Manuël Ordonnez n'eût entendu parler de notre affaire, et réſolu de tirer Fabrice de priſon, ce qu'il ne pouvoit faire ſans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort eſtimé dans la ville. Il n'épargna point les ſollicitations ; et tant par ſon crédit que par celui de ſes amis, il obtint au bout de trois jours notre élargiſſement. Mais nous ne ſortîmes point de ce lieu-la comme nous y étions entrés. Le flambeau, le collier, les pendans, ma bague et le rubis, tout y reſta. Cela me fit ſouvenir de ces vers de Virgile, *Sic vos non vobis*, *&c.*

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos Maîtres. Le Docteur Sangrado me reçut bien. Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai ſu ta diſgrace que ce matin. Je me préparois à ſolliciter fortement pour toi. Il faut te conſoler de cet accident, mon ami, et t'attacher plus que jamais à la Médecine. Je répondis que j'étois dans ce deſſein, et véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon Maître l'avoit ſi heureuſement prédit, qu'il y eut bien des maladies. La petite vérole et des fiévres malignes commencérent à règner dans la ville et dans les fauxbourgs. Tous les Médecins de Valladolid eurent de la pratique, et nous particulièrement. Il ne ſe paſſoit point de jour que nous ne viſſions chacun huit ou dix malades, ce qui ſuppoſe bien de l'eau bue et du ſang répandu. Mais je ne ſai comment cela ſe faiſoit. Ils mouroient tous, ſoit que nous les traitaſſions fort mal, ſoit que leurs maladies fuſſent incurables. Nous faiſions rarement trois viſites à un même malade. Dès la ſeconde, ou nous aprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune

jeune Médecin, qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des évènemens funeſtes qu'on pouvoit m'imputer. Monſieur, dis-je un ſoir au Docteur Sangrado, j'atteſte ici le Ciel que je ſuis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre Monde. On diroit qu'ils prennent plaiſir à mourir pour décréditer notre Médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même choſe. Je n'ai pas ſouvent la ſatisfaction de guérir les perſonnes qui tombent entre mes mains ; et ſi je n'étois pas auſſi ſûr de mes principes que je le ſuis, je croirois mes remèdes contraires à preſque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, Monſieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curioſité des préparations chymiques à nos malades. Le pis qu'il en puiſſe arriver, c'eſt qu'elles produiſent le même effet que notre eau chaude et nos ſaignées. Je ferois volontiers cet eſſai, repliqua-t-il, ſi cela ne tiroit point à conſéquence ; mais j'ai publié un Livre où je vante la fréquente Saignée et l'Uſage de la Boiſſon ; veux-tu que j'aille décrier mon Ouvrage ? Oh ! vous avez raiſon, lui repartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laiſſez deſabuſer, ils vous perdroient de réputation. Périſſent plutôt le Peuple, la Nobleſſe et le Clergé. Allons donc toûjours notre train. Après tout, nos Confrères, malgré l'averſion qu'ils ont pour la ſaignée, ne ſavent pas faire de plus grands miracles que nous ; et je crois que leurs drogues valent bien nos ſpécifiques.

Nous continuâmes à travailler ſur nouveaux frais, et nous y procédâmes de manière qu'en moins de ſix ſemaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le Siège de Troye. Il ſembloit que la peſte fût dans Valladolid, tant on y faiſoit de funérailles. Il venoit tous les jours au logis quelque Père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque Oncle qui nous reprochoit la mort de ſon neveu. Pour les neveux et les fils dont les Oncles et les Pères s'étoient mal trouvés de nos remédes, ils ne paroiſſoient point chez nous. Les maris étoient auſſi fort diſcrets, ils ne nous chicanoient point ſur la perte

de leurs femmes. Les perſonnes affligées dont il nous falloit eſſuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans, aſſaſſins. Ils ne ménageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithètes ; mais mon Maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de ſang froid. J'aurois pu comme lui m'accoutumer aux injures, ſi le Ciel, pour ôter ſans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occaſion de me dégoûter de la Médecine, que je pratiquois avec ſi peu de ſuccès.

Il y avoit dans notre voiſinage un Jeu de paume, où les fainéans de la ville s'aſſembloient tous les jours. On y voioit un de ces braves de profeſſion qui s'érigent en Maîtres, et décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biſcaye, et ſe faiſoit appeler Don Rodrigue de Mondragon. Il paroiſſoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais ſec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête, et qui ſembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épatté lui tomboit ſur une mouſtache rouſſe, qui s'élevoit en croc juſqu'à la temple. Il avoit la parole ſi rude et ſi bruſque, qu'il n'avoit qu'à parler pour inſpirer de l'effroi. Ce caſſeur de raquettes s'étoit rendu le tiran du Jeu de paume. Il jugeoit impérieuſement les conteſtations qui ſurvenoient entre les Joueurs, et il ne falloit point qu'on appellât de ſes jugemens, à moins que l'Appellant ne voulût ſe réſoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de repréſenter le Seigneur Don Rodrigue, que le *Don* qu'il mettoit à la tête de ſon nom n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impreſſion ſur la Maîtreſſe du tripot. C'étoit une femme de quarente ans, riche, aſſez agreable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaîre. Ce ne fut pas ſans doute pour ſa beauté. Ce fut apparemment par ce je ne ſai quoi qu'on ne ſauroit dire. Quoi qu'il en ſoit, elle eut du goût pour lui, et forma le deſſein de l'épouſer ; mais dans le tems qu'elle ſe préparoit à conſommer cette affaire, elle tomba malade, et malheureuſement pour elle je devins ſon Médecin. Quand ſa maladie n'auroit

pas

pas été une fièvre maligne, mes remèdes ſuffiſoient pour la rendre dangereuſe. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot. La Paumière alla où j'envoyois tous mes malades, et ſes parens s'emparérent de ſon bien. Don Rodrigue, au deſeſpoir d'avoir perdu ſa Maîtreſſe, ou plutôt l'eſpérance d'un mariage très avantageux pour lui, ne ſe contenta pas de jetter feu et flamme contre moi, il jura qu'il me paſſeroit ſon épée au travers du corps, et m'exterminеroit à la prémière vue. Un voiſin charitable m'avertit de ce ſerment, et me conſeilla de ne point ſortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme. Cet avis, quoique je n'euſſe pas envie de le négliger, me remplit de trouble et de frayeur. Je m'imaginois ſans ceſſe que je voyois entrer dans notre maiſon le Biſcayen furieux, je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la Médecine, et je ne ſongeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, et après avoir dit adieu à mon Maître qui ne put me retenir, je ſortis de la ville à la pointe du jour, non ſans crainte de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

Chapitre VI. *Quelle route il prit en ſortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin.*

Je marchois fort vite, et regardois de tems en tems derrière moi, pour voir ſi ce redoutable Biſcayen ne ſuivoit point mes pas. J'avois l'imagination ſi remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres et les buiſſons. Je ſentois à tout moment mon cœur treſſaillir d'effroi. Je me raſſurai pourtant après avoir fait une bonne lieuë, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me propoſois d'aller. Je quitois ſans peine le ſéjour de Valladolid. Tout mon regret étoit de me ſéparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la Médecine; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laiſſai pas de compter avec plaiſir l'argent que j'avois dans mes poches, quoique ce fût le ſalaire de mes aſſaſſinats. Je reſſemblois aux femmes qui ceſſent d'être libertines, mais qui gardent toujours

à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux à peu près la valeur de cinq ducats, c'étoit-là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitois passionnément d'être dans cette superbe ville, qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du Monde.

Tandis que je rappellois tout ce que j'en avois ouï dire, et que je jouïssois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, et qui chantoit à plein gozier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitarre pendue au cou, et il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train, qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons Barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'avanture de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord, quoique nous eussions changé d'habit, et nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'abandonnois Valladolid ; et lui, pour me faire la même confidence, m'aprit qu'il avoit eu du bruit avec son Maître, et qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus longtems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de Barbier en Espagne qui sache mieux que moi raser à poil et à contre poil, et mettre une moustache en papillotte. Mais je n'ai pu résister davantage au violent desir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entières que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air du païs, et savoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain, puisque l'endroit qu'ils habitent, et qu'on appelle Olmédo, est un gros village en deça de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce Barbier jusques chez lui, et d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes, en poursuivant notre route. Ce

jeune

jeune homme étoit de bonne humeur, et avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la prémière hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause. J'ai dans mon sac dequoi dejeuner. Quand je voiage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles, je ne veux rien de superflu, je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche avec mes rasoirs et une savonnette. Je louai sa prudence, et consentis de bon cœur à la pause qu'il proposoit. J'avois faim, et je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon Garçon-Barbier étala ses vivres, qui consistoient en cinq ou six oignons avec quelques morceaux de pain et de fromage; mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut une petite outre remplie, disoit-il, d'un vin délicat et friand. Quoique les mêts ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un et l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais; et nous vuidâmes aussi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se seroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, et nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gayeté. Le Barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des avantures très particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régalé. Je lui donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite je lui dis que pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh! pour mon histoire s'écria-t-il, elle ne mérite guères d'être entendue, elle ne contient que de simples faits. Néanmoins, ajouta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vai vous la raconter telle qu'elle est. En même tems il en fit le recit à peu près de cette sorte.

CHAPITRE VII. *Hiſtoire du Garçon-Barbier.*

FERNAND Pérès de la Fuente mon Grand-père, je prends la choſe de loin, après avoir été pendant cinquante ans Barbier du village d'Olmédo, mourut et laiſſa quatre fils. L'ainé, nommé Nicolas, s'empara de ſa boutique, et lui ſuccéda dans la profeſſion. Bertrand le puiné, ſe mettant le Commerce en tête, devint Marchand Mercier. Thomas, qui étoit le troiſième, ſe fit Maître d'Ecole. Pour le quatrième, qu'on appelloit Pédro, comme il ſe ſentoit né pour les Belles-Lettres, il vendit une petite piéce de terre qu'il avoit eue pour ſon partage, et alla demeurer à Madrid, où il eſpéroit qu'un jour il ſe feroit diſtinguer par ſon ſavoir et par ſon eſprit. Ses trois autres frères ne ſe ſéparérent point. Ils s'établirent à Olmédo, en ſe mariant avec des filles de Laboureurs, qui leur apportérent en mariage peu de bien, mais en récompenſe une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma Mère, femme du Barbier, en mit au monde ſix pour ſa part dans les cinq prémières années de ſon mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon Père m'aprit de très bonne heure à raſer; et lorſqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce ſac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, et me dit: Va, Diégo, tu es en état préſentement de gagner ta vie, va courir le pays. Tu as beſoin de voyager, pour te dégourdir, et te perfectionner dans ton Art. Pars, et ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Eſpagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embraſſa de bonne amitié, et me pouſſa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon Père. Pour ma Mère, qui avoit moins de rudeſſe dans ſes mœurs, elle parut plus ſenſible à mon départ. Elle laiſſa couler quelques larmes, et me gliſſa même dans la main un ducat à la dérobée. Je ſortis donc ainſi d'Olmédo, et pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour viſiter mon ſac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit, et de connoître préciſément ce

que

que je poſſédois. J'y trouvai une trouſſe où étoient deux raſoirs, qui ſembloient avoir raſé dix générations tant ils étoient uſés, avec une bandelette de cuir pour les repaſſer, et un morceau de ſavon. Outre cela, une chemiſe de chanvre toute neuve, une vieille paire de ſouliers de mon Père, et ce qui me réjouït plus que tout le reſte, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là que Maître Nicolas le Barbier comptoit beau-coup ſur mon ſavoir-faire, puiſqu'il me laiſſoit partir avec ſi peu de choſe. Cependant la poſſeſſion d'un ducat et de vingt réaux, ne manqua pas d'éblouïr un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuiſables; et tranſporté de joie je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarraſſoit entre mes jambes.

J'arrivai ſur le ſoir au village d'Ataquinès, avec un très rude appétit; j'allai loger à l'hôtellerie; et comme ſi j'euſſe été en état de faire de la dépenſe, je demandai d'un ton haut à ſouper. L'Hôte me conſidéra quelque tems, et voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux: ça, mon Gentilhomme, vous ſerez ſatisfait, on va vous traiter comme un Prince. En parlant de cette ſorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit ſi bon, diſoit-il, que le Roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'apperçus pourtant que c'étoit du vin gâté, mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il fallut enſuite, pour achever d'être traité comme un Prince, que je me couchaſſe dans un lit plus propre à cauſer l'inſomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, et ſi court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs il n'avoit pour matelas et lit de plume, qu'une ſimple paillaſſe piquée, et couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchiſſage avoit ſervi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit que je viens de re-

préſenter, l'eſtomac plein du civé et de ce vin délicieux que l'Hôte m'avoit donné, graces à ma jeuneſſe et à mon tempérament, je dormis d'un profond ſommeil, et paſſai la nuit ſans indigeſtion.

Le jour ſuivant, lorſque j'eus déjeuné et bien payé la bonne chère qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas ſitôt, que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture et mon entretien, mais je n'y demeurai que ſix mois. Un Garçon Barbier avec qui j'avois fait connoiſſance, et qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, et je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là ſans peine ſur le même pié qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il eſt vrai qu'elle étoit auprés de l'Egliſe de Sainte Croix, et que la proximité *du Théatre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon Maître, deux grands garçons et moi, nous ne pouvions preſque ſuffire à raſer. J'en voyois de toutes ſortes de conditions, mais entre autres des Comédiens et des Auteurs. Un jour deux perſonnages de cette derniére eſpéce s'y trouvérent enſemble. Ils commencérent à s'entretenir des Poëtes et des Poëſies du tems, et je leur entendis prononcer le nom de mon Oncle. Cela me rendit plus attentif à leur diſcours que je ne l'avois été. Don Juan de Zavaléta, diſoit l'un, eſt un Auteur ſur lequel il me paroit que le Public ne doit pas compter. C'eſt un eſprit froid, un homme ſans imagination, ſa dernière Pièce l'a furieuſement décrié. Et Louis Vélez de Guévara, diſoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel Ouvrage au Public? A-t-on jamais rien vu de plus miſérable? Ils nommérent encore je ne ſai combien d'autres Poëtes dont j'ai oublié les noms, je me ſouviens ſeulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon Oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, Don Pédro de la Fuente eſt un Auteur excellent. Il y a dans ſes Livres une fine plaiſanterie mêlée d'érudition, qui les rend piquans et pleins de ſel. Je ne ſuis pas ſurpris s'il eſt eſtimé de la Cour et de la Ville, et ſi pluſieurs Grands lui font des penſions. Il y a déjà bien

des

des années, dit l'autre, qu'il jouït d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture et son logement chez le Duc de Médina Céli, il ne sait point de dépense, il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces Poëtes dirent de mon Oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses Ouvrages. Quelques personnes, en passant par Olmédo, nous l'avoient dit; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles, et qu'il paroissoit fort détaché de nous, de notre côté nous vivions dans une très grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe, et que je sus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit, les Auteurs l'avoient appellé Don Pédro. Ce Don me fit quelque peine, et je craignis que ce ne fût un autre Poëte que mon Oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel-esprit, et je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon Maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, et je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les Barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, et marchant d'un air présomptueux je me fis enseigner l'hôtel du Duc de Médina Céli. Je me présentai à la porte, et dis que je souhaitois de parler au Seigneur Don Pédro de la Fuente. Le Portier me montra du doigt, au fond d'une cour, un petit escalier, et me répondit: Montez par là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me dit. Je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, et je lui demandai si c'étoit-là que logeoit le Seigneur Don Pédro de la Fuente. Oui, me répondit-il, mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serois bien aise, lui dis-je, de l'entretenir, je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, et lorsqu'il

qu'il travaille il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi. Allez faire un tour, et revenez dans ce tems-là.

Je sortis, et me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la réception que mon Oncle me feroit. Je crois, disois-je en moi-même, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de ses sentimens par les miens, et je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence, à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet. Mon Maître va bientôt sortir, attendez ici un instant, je vai vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'anti-chambre. Il y revint un moment après, et me fit entrer dans la chambre de son Maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon Oncle Thomas, tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect, et lui dis que j'étois fils de Maître Nicholas de la Fuente, Barbier d'Olmédo. Je lui aprís aussi que j'exerçois à Madrid depuis trois semaines le métier de mon Père en qualité de garçon, et que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'aperçus que mon Oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me desavoueroit pour son neveu, ou s'il se déferoit adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, et me dit: Hé bien, mon ami, comment se portent ton Père et tes Oncles? Dans quel état sont leurs affaires? Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles et femelles, et je compris dans cette liste jusqu'à leurs parains et maraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, et venant à ses fins: Diègo, reprit-il, j'approuve fort que tu coure le pays pour te rendre parfait dans ton Art, et je te conseille de ne point t'arrêter plus longtems à Madrid. C'est un séjour pernicieux pour la Jeunesse, tu t'y perdrois mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du Royaume, les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il, et quand tu seras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole pour t'aider à faire le

tour

tour de l'Eſpagne. En diſant ces paroles, il me mit doucement hors de ſa chambre, et me renvoya.

Je n'eus pas l'eſprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, et rendis compte à mon Maître de la viſite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Don Pédro, et il me dit : Je ne ſuis pas du ſentiment de votre Oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me ſemble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de perſonnes de qualité, il peut aiſément vous placer dans une grande maiſon, et vous mettre en état de faire peu à peu une groſſe fortune. Frappé de ce diſcours, qui me préſentoit de flateuſes images, j'allai deux jours après retrouver mon Oncle, et je lui propoſai d'employer ſon crédit pour me faire entrer chez quelque Seigneur de la Cour, mais la propoſition ne fut pas de ſon goût. Un homme vain qui entroit librement chez les Grands, et qui mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aiſe, pendant qu'il ſeroit à la table des Maîtres, qu'on vît ſon neveu à celle des valets. Le petit Diégo auroit fait rougir le Seigneur Don Pédro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, et même trés rudement. Comment petit libertin, me dit-il d'un air furieux, tu veux quiter ta profeſſion ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de ſi pernicieux conſeils. Sors de mon appartement, et n'y remets jamais le pié, autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, et plus encore du ton ſur lequel mon Oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux, et fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif et fier de mon naturel, j'eſſuyai bientôt mes pleurs. Je paſſai même de la douleur à l'indignation, et je réſolus de laiſſer-là ce mauvais parent, dont je m'étois bien paſſé juſqu'à ce jour.

Je ne penſai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je raſois toute la journée ; et le ſoir, pour donner quelque recréation à mon eſprit, j'apprenois à jouer de la guitarre. J'avois pour Maître de cet inſtrument un vieux *Sennor Eſcudéro*, à qui je faiſois

ſois la barbe. Il me montroit auſſi la muſique, qu'il ſavoit parfaitement. Il eſt vrai qu'autrefois il avoit été Chantre dans une Cathédrale. Il ſe nommoit Marcos de Obrégon. C'étoit un homme ſage, qui avoit autant d'eſprit que d'expérience, et qui m'aimoit comme ſi j'euſſe été ſon fils. Il ſervoit d'écuyer à la femme d'un Médecin qui demeuroit à trente pas de notre maiſon. Je l'allois voir ſur la fin du jour, auſſitot que j'avois quité l'ouvrage; et nous faiſions tous deux, aſſis ſur le ſeuil de la porte, un petit concert qui ne déplaiſoit pas au voiſinage. Ce n'eſt pas que nous euſſions des voix fort agréables; mais en raclant le boyau, nous chantions l'un et l'autre mèthodiquement notre partie, et cela ſuffiſoit pour donner du plaiſir aux perſonnes qui nous écoutoient. Nous divertiſſions particulièrement Donna Mergélina, femme du Médecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre, et nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui ſe trouvoient le plus de ſon goût. Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertiſſement. C'étoit un homme qui, bien qu'Eſpagnol et déjà vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs, ſa profeſſion l'occupoit tout entier; et comme il revenoit le ſoir fatigué d'avoir été chez ſes malades, il ſe couchoit de très bonne heure, ſans s'inquiéter de l'attention que ſa femme donnoit à nos concerts. Peut-être auſſi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuſes impreſſions. Il faut ajouter à cela, qu'il ne penſoit pas avoir le moindre ſujet de crainte, Mergélina étant une Dame jeune et belle à la vérité, mais d'une vertu ſi ſauvage qu'elle ne pouvoit ſouffrir les regards des hommes. Il ne lui faiſoit donc point un crime d'un paſſe-tems qui lui paroiſſoit innocent et honnête, et il nous laiſſoit chanter tant qu'il nous plaiſoit.

Un ſoir, comme j'arrivois à la porte du Médecin, dans l'intention de me réjouïr à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main, et me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems il m'entraîna dans une rue détournée, où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté: Diégo, mon fils, me dit-il d'un air triſte, j'ai quelque

quelque choſe de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous répentions l'un et l'autre de nous amuſer tous les ſoirs à faire des concerts à la porte de mon Maître. J'ai ſans doute beaucoup d'amitié pour vous. Je ſuis bien-aiſe de vous avoir montré à jouer de la guitarre, et à chanter; mais ſi j'avois prévu le malheur qui nous menace, vive Dieu! j'aurois choiſi un autre endroit pour vous donner des léçons. Ce diſcours m'effraya. Je priai l'Ecuyer de s'expliquer plus clairement, et de me dire ce que nous avions à craindre; car je n'étois pas homme à braver le péril, et je n'avois pas encore fait mon tour d'Eſpagne. Je vai, reprit-il, vous conter ce qu'il eſt néceſſaire que vous ſachiez, pour bien comprendre tout le danger où nous ſommes.

Lorſque j'entrai, pourſuivit-il, au ſervice du Médecin, et il y a de cela un an, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant ſa femme: Voyez, Marcos, voyez votre Maîtreſſe, c'eſt cette Dame que vous devez accompagner partout. J'admirai Donna Mergélina. Je la trouvai merveilleuſement belle, faite à peindre, et je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans ſon port. Seigneur, répondis-je au Médecin, je ſuis trop heureux d'avoir à ſervir une Dame ſi charmante. Ma réponſe déplut à Mergélina, qui me dit d'un ton bruſque: *Voyez donc celui là, il s'émancipe vraîment. Oh! je n'aime point qu'on me diſe des douceurs, moi.* Ces paroles ſorties d'une ſi belle bouche me ſurprirent étrangement. Je ne pouvois concilier des façons de parler ruſtiques et groſſières, avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la perſonne de ma Maîtreſſe. Pour ſon mari, il y étoit accoutumé, et s'applaudiſſant même d'avoir une épouſe d'un ſi rare caractère: Marcos, me dit-il, ma femme eſt un prodige de vertu. Enſuite, comme il s'apperçut qu'elle ſe couvroit de ſa mante, et ſe diſpoſoit à ſortir pour aller entendre la Meſſe, il me dit de la mener à l'Egliſe. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'eſt pas extraordinaire, des hommes, qui frappés du bon air de Donna Mergélina, lui dirent en paſſant des choſes fort flateuſes. Elle leur répondoit, mais vous ne ſauriez vous imagi-

ner

ner juſqu'à quel point ſes réponſes étoient ſottes et ridicules. Ils en demeuroient tout étonnés, et ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Hé, Madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux diſcours qui vous ſont adreſſés. Il vaut mieux garder le ſilence, que de parler avec aigreur. Non, non, me repartit-elle, je veux apprendre à ces inſolens que je ne ſuis point femme à ſouffrir qu'on me manque de reſpect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je penſois, au hazard de lui déplaire. Je lui repréſentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut poſſible, qu'elle faiſoit tort à la nature, et gâtoit mille bonnes qualités par ſon humeur ſauvage; qu'une femme douce et polie pouvoit ſe faire aimer ſans le ſecours de la beauté, au lieu qu'une belle perſonne ſans la douceur et la politeſſe devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raiſonnemens je ne ſai combien d'autres ſemblables, qui avoient tous pour but la correction de ſes mœurs. Après avoir bien moraliſé, je craignis que ma franchiſe n'excitât la colère de ma Maîtreſſe, et ne m'attirât quelque deſagréable repartie; néanmoins elle ne ſe révolta pas contre ma remontrance, elle ſe contenta de la rendre inutile, de-même que celles qu'il me prit ſottement envie de lui faire les jours ſuivans.

Je me laſſai de l'avertir envain de ſes défauts, et je l'abandonnai à la férocité de ſon naturel. Cependant, le croirez-vous? cet eſprit farouche, cette orgueilleuſe femme eſt depuis deux mois entièrement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde; et des manières très agréables. Ce n'eſt plus cette même Mergélina, qui ne répondoit que des ſottiſes aux hommes qui lui tenoient des diſcours obligeans. Elle eſt devenue ſenſible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui diſe qu'elle eſt belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flateries lui plaiſent, elle eſt préſentement comme une autre femme Ce changement eſt à peine concevable; et ce qui doit encore vous étonner davantage, c'eſt d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un ſi grand miracle. Oui, mon

mon cher Diégo, continua l'Ecuyer, c'eſt vous qui avez ainſi métamorphoſé Donna Mergélina, vous avez fait une brebis de cette tigreſſe. En un mot vous vous êtes attiré ſon attention, je m'en ſuis apperçu plus d'une fois, et je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très violent. Voilà, mon fils, la triſte nouvelle que j'avois à vous annoncer, et la fâcheuſe conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au Vieillard, qu'il y ait là-dedans un ſi grand ſujet d'affliction pour nous, ni que ce ſoit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie Dame. Ah Diégo! repliqua-t-il, vous raiſonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appât, vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaiſir, et moi j'enviſage tous les deſagrémens qui le ſuivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la paſſion de Mergélina, qui perdant peut-être toute retenue, laiſſera voir ſa foibleſſe au Docteur Oloroſo ſon mari; et ce mari qui ſe montre aujourd'hui ſi complaiſant, parce qu'il ne croit pas avoir ſujet d'être jaloux, deviendra furieux, ſe vengera d'elle, et pourra nous faire à vous et à moi un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, Seigneur Marcos, je me rends à vos raiſons, et m'abandonne à vos conſeils. Preſcrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout ſiniſtre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Ceſſez de paroître devant ma Maîtreſſe. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra ſa tranquillité. Demeurez chez votre Maître, j'irai vous y trouver, et nous jouerons là de la guitarre ſans péril. J'y conſens, lui dis-je, et je vous promets de ne plus mettre le pié chez vous. Effectivement je réſolus de ne plus aller chanter à la porte du Médecin, et de me tenir deſormais renfermé dans ma boutique, puiſque j'étois un homme ſi dangereux à voir.

Cependant le bon Ecuyer Marcos, avec toute ſa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Donna Mergélina, produiſoit un effet tout contraire. La Dame, dès la ſeconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions diſcontinué nos concerts,

et pour quelle raiſon elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois ſi occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaiſirs. Elle parut ſe contenter de cette excuſe, et pendant trois autres jours encore elle ſoutint mon abſence avec aſſez de fermeté ; mais au bout de ce tems-là ma Princeſſe perdit patience, et dit à ſon Ecuyer : Vous me trompez, Marcos. Diégo n'a pas ceſſé ſans ſujet de venir ici, il y a là-deſſous un miſtère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne, ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puiſque vous ſouhaitez de ſavoir les choſes, je vous dirai qu'il lui eſt ſouvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table deſſervie. Il n'oſe plus s'expoſer à ſe coucher ſans ſouper. Comment ſans ſouper, s'écria-t-elle avec chagrin ! que ne m'avez-vous dit cela plutôt ! Se coucher ſans ſouper ! ah le pauvre enfant ! Allez le voir tout-à-l'heure, et qu'il revienne dès ce ſoir, il ne s'en retournera plus ſans manger, il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je, lui dit l'Ecuyer en feignant d'être ſurpris de ce diſcours ! quel changement, ô Ciel ! Eſt-ce vous, Madame, qui me tenez ce langage ? Hé ? depuis quand êtes-vous ſi pitoyable et ſi ſenſible ? Depuis, répondit-elle bruſquement, que vous demeurez dans cette maiſon, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières dédaigneuſes, et que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudeſſe de mes mœurs. Mais, hélas ! ajouta-t-elle en s'attendriſſant, j'ai paſſé d'une extrémité à l'autre. D'altière et d'inſenſible que j'étois, je ſuis devenue trop douce et trop tendre. J'aime votre jeune ami Diégo, ſans que je puiſſe m'en empêcher ; et ſon abſence, bien loin d'affoiblir mon amour, ſemble lui donner de nouvelles forces. Eſt-il poſſible, reprit le Vieillard, qu'un jeune homme qui n'eſt ni beau ni bien fait, ſoit l'objet d'une paſſion ſi forte ! Je vous pardonnerois vos ſentimens, s'ils vous avoient été inſpirés par quelque Cavalier d'un mérite brillant.... Ah Marcos ! interrompit Mergélina, je ne reſſemble donc point aux autres perſonnes de mon ſéxe ; ou bien malgré votre longue expérience vous ne les connoiſſez guères, ſi vous croyez que le mérite les détermine à faire

faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent sans délibération. L'amour est un dérèglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet, et nous y attache malgré nous. C'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc de me représenter que Diégo n'est pas digne de ma tendresse. Il suffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue, et qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits et sa taille ne méritent pas la moindre attention; il me paroit fait à ravir, et plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche, et il joue, ce me semble, de la guitarre avec une grace toute particulière. Mais, Madame, repliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diégo? La bassesse de sa condition. . . . . Je ne suis guères plus que lui, interrompit-elle encore; et quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'Ecuyer jugeant qu'il ne gagneroit alors rien sur l'esprit de sa Maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus pour satisfaire la Patrone, il vint me chercher, me prit à part, et après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle et lui; Vous voyez, Diégo, me dit-il, que nous ne saurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergélina. Il faut absolument, mon ami, que cette Dame vous revoie, autrement elle pourroit faire quelque folie qui nuiroit plus que toute autre chose à sa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui sur la fin du jour avec ma guitarre, et qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa Maîtresse. Il n'y manqua pas, et ce fut pour cette Amante passionnée un grand sujet de ravissement, d'apprendre qu'elle auroit ce soir-là le plaisir de me voir et de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez desagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon Maître avant la nuit, qui pour mes péchés se trouva très obscure. Je marchois à tâtons dans la rue, et j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin,

chemin, lorſque d'une fenêtre on me coëffa d'une caſſolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajuſté. Dans cette ſituation, je ne ſavois à quoi me réſoudre. De retourner ſur mes pas, quelle ſcène pour mes camarades! c'étoit me livrer à toutes les mauvaiſes plaiſanteries du monde. D'aller auſſi chez Mergélina dans le bel état où j'étois, cela me faiſoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maiſon du Médecin. Je rencontrai à la porte le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me dit que le Docteur Oloroſo venoit de ſe coucher, que nous pouvions nous divertir librement. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits, et en même tems je lui contai ma diſgrace. Il y parut ſenſible, et me fit entrer dans une ſalle où étoit ſa Maîtreſſe. D'abord que cette Dame ſut mon avanture, et me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que ſi les plus grands malheurs me fuſſent arrivés; puis apoſtrophant la perſonne qui m'avoit accommodé de cette manière, elle lui donna mille malédictions. Hé, Madame! lui dit Marcos, modérez vos tranſports, conſidérez que cet évènement eſt un pur effet du hazard, il n'en faut point avoir un reſſentiment ſi vif. Pourquoi ne voulez-vous pas que je reſſente vivement l'offenſe qu'on a faite à ce petit agneau, à cette colombe ſans fiel, qui ne ſe plaint ſeulement pas de l'oûtrage qu'il a reçu? Ah! que ne ſuis-je homme en ce moment pour le venger!

Elle dit une infinité d'autres choſes qui marquoient bien l'excès de ſon amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ſes actions; car tandis que Marcos s'occupoit à m'eſſuyer avec une ſerviette, elle courut dans ſa chambre, et en apporta une boëte remplie de toutes ſortes de parfums. Elle brula des drogues odoriférantes, et en parfuma mes habits, après quoi elle répandit ſur eux des eſſences en abondance. La fumigation et l'aſperſion finies cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuiſine, du pain, du vin et quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger; et prenant plaiſir à me ſervir, tantôt elle me coupoit ma viande, et tantôt elle me verſoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions

vions faire, Marcos et moi, pour l'en empêcher Quand j'eus soupé, Messieurs de la Symphonie se préparèrent à bien accorder leurs voix avec leurs guitarres, nous fîmes un concert qui charma Mergélina. Il est vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flatoient son amour, et il faut remarquer qu'en chantant, je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une manière qui mettoit le feu aux étoupes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis longtems, ne m'ennuyoit point. Pour la Dame, à qui les heures paroissoient des momens, elle auroit volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil Ecuyer, à qui les momens paroissoient des heures, ne l'eût fait souvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela ; mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-dessus, il ne la laissa point en repos que je ne fusse sorti. Comme il étoit sage et prudent, et qu'il voyoit sa Maîtresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le Médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrette, soit que le démon de la jalousie, qui l'avoit respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître, et sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçût des étrangers chez lui.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardoit particulièrement, et dont je fus très mortifié. J'avois conçu des espérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins, pour rapporter les choses en fidèle historien, je vous avouerai que je pris mon malheur en patience. Il n'en fut pas de même de Mergélina, ses sentimens en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos, dit-elle à son Ecuyer, c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites ensorte, je vous prie, que je puisse voir secrettement Diégo. Que me demandez-vous, répondit le Vieillard avec colère ? Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à deshonorer mon Maître, à vous perdre de réputation, et à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour un

un domeſtique d'une conduite irreprochable. J'aime mieux ſortir de votre maiſon, que d'y ſervir d'une manière ſi honteuſe. Ah, Marcos! interrompit la Dame toute effrayée de ces derniéres paroles, vous me percez le cœur quand vous me parlez de vous retirer. Cruel! vous ſongez à m'abandonner, aprés m'avoir réduite dans l'etat où je ſuis! Rendez-moi donc auparavant mon orgueil, et cet eſprit ſauvage que vous m'avez ôté! Que n'ai-je encore ces heureux défauts! Je ſerois aujourd'hui tranquile, au lieu que vos remontrances indiſcrettes m'ont ravi le repos dont je jouïſſois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger. . . . . Mais, pourſuivit-elle en parlant, que dis-je, malheureuſe! pourquoi vous faire d'injuſtes reproches? Non, mon Père, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune, c'eſt mon mauvais ſort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux diſcours extravagans qui m'échappent. Hélas! ma paſſion me trouble l'eſprit, ayez pitié de ma foibleſſe, vous êtes toute ma conſolation; et ſi ma vie vous eſt chère, ne me refuſez point votre aſſiſtance.

Ses pleurs redoublérent à ces mots, deſorte qu'elle ne put continuer. Elle tira ſon mouchoir, et s'en couvrant le viſage, elle ſe laiſſa tomber ſur une chaiſe, comme une perſonne qui ſuccombe à ſon affliction. Le vieux Marcos qui étoit peut-être la meilleure pâte d'Ecuyer qu'on vit jamais, ne réſiſta point à un ſpectacle ſi touchant. Il en fut vivement pénétré, il confondit même ſes larmes avec celles de ſa Maîtreſſe, et lui dit d'un air attendri: Ah, Madame, que vous êtes ſéduiſante! je ne puis tenir contre votre douleur, elle vient de vaincre ma vertu, je vous promets mon ſecours. Je ne m'étonne plus ſi l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puiſque la compaſſion ſeule eſt capable de m'écarter du mien. Ainſi donc l'Ecuyer, malgré ſa conduite irreprochable, ſe dévoua fort obligeamment à la paſſion de Mergélina. Il vint un matin m'inſtruire de tout cela, et il me dit en me quitant, qu'il concertoit déjà dans ſon eſprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une ſecrette entrevue avec la Dame. Il ranima par-là mon eſpérance; mais, deux

heures

heures après, j'apris une très mauvaise nouvelle. Un Garçon Apoticaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour se faire faire la barbe, Tandis que je me disposois à le raser, il me dit: Seigneur Diego, comment gouvernez-vous le vieil Ecuyer Marcos de Obregon votre ami? Savez-vous qu'il va sortir de chez le Docteur Olorosо? Je répondis que non. C'est une chose certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner son congé. Son Maître et le mien viennent, tout-à-l'heure, de s'entretenir devant moi à ce sujet, et voici, poursuivit-il, quelle a été leur conversation. Seigneur Apuntador, a dit le Médecin, j'ai une prière à vous faire: je ne suis pas content d'un vieil Ecuyer que j'ai dans ma maison, et je voudrois bien mettre ma femme sous la conduite d'une Duègne fidèle, sévère et vigilante. Je vous entends, a interrompu mon Maître. Vous auriez besoin de la Dame Mélancia, qui a servi de Gouvernante à mon épouse, et qui depuis six semaines que je suis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage, je vous la cède à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sureté de votre front. C'est la perle des Duègnes, un vrai dragon pour garder la pudicité du Sexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme, qui, comme vous savez, avoit de la jeunesse et de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galand dans ma maison. Oh, vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer! Je vous dirai même que la défunte avoit, dans les commencemens, une grande propension à la coquetterie; mais la Dame Mélancia la refondit bientôt, et lui inspira du goût pour la vertu. Enfin c'est un trésor que cette Gouvernante, et vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là-dessus le Docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie, et ils sont convenus, le Seigneur Apuntador et lui, que la Duègne iroit dès ce jour remplir la place du vieil Ecuyer.

Cette nouvelle que je crus véritable, et qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaisir dont je recommençois à me repaître; et Marcos, l'après-dinée, acheva de les confondre, en confirmant le rapport du Garcon Apoticaire.

ticaire. Mon cher Diégo, me dit le bon Ecuyer, je ſuis ravi que le Docteur Oloroſo m'ait chaſſé de ſa maiſon, il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruſes et des détours pour vous faire parler en ſecret à Mergélina Quel embarras ! graces au Ciel, je ſuis délivré de ces ſoins fâcheux, et du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous conſoler de la perte de quelques doux momens qui auroient pu être ſuivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que j'en eſpérois plus rien, et je quitai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces Amans opiniâtres qui ſe roidiſſent contre les obſtacles ; mais quand je l'aurois été, la Dame Mélancia m'eût fait lâcher priſe. Le caractère qu'on donnoit à cette Duègne, me paroiſſoit capable de deſeſpérer tous les galands. Cependant, avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laiſſai pas, deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du Médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu ſa fidélité. Comme je ſortois pour aller raſer un de nos voiſins, une bonne Vieille m'arrêta dans la rue, et me demanda ſi je m'appellois Diégo de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'eſt à vous que j'ai affaire. Trouvez vous cette nuit à la porte de Donna Mergélina, et quand vous y ſerez, faites-le connoître par quelque ſignal, et l'on vous introduira dans la maiſon. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du ſigne que je donnerai. Je ſai contrefaire le chat à ravir, je miaulerai à diverſes repriſes. C'eſt aſſez, repliqua la meſſagère de galanterie, je vais porter votre réponſe. Votre ſervante, Seigneur Diégo, que le Ciel vous conſerve ! Ah que vous êtes gentil ! Par Sainte Agnès je voudrois n'avoir que quinze ans, je ne vous chercherois pas pour les autres ! A ces paroles, l'officieuſe vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce meſſage m'agita furieuſement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience, et quand je jugeai que le Docteur Oloroſo repoſoit, je me rendis à ſa porte. Là je me mis à des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, et qui ſans doute faiſoient honneur au Maître qui m'avoit

en

enſeigné un ſi bel art. Un moment après, Mergélina vint elle-même ouvrir doucement la porte, et la referma dès que je fus dans la maiſon. Nous gagnâmes la ſalle où notre dernier concert avoit été fait, et qu'une petite lampe, qui bruloit dans la cheminée, éclairoit foiblement. Nous nous aſsîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus : avec cette différence, que le plaiſir ſeul cauſoit toute ſon émotion, et qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma Princeſſe m'aſſuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de ſon mari, je ſentois un friſſon qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre Gouvernante ? Après ce que j'ai ouï dire de la Dame Mélancia, je ne croyois pas qu'il vous fut poſſible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Donna Mergélina ſourit à ce diſcours, et me répondit : Vous ceſſerez d'être ſurpris de la ſecrete entrevue que nous avons cette nuit enſemble, lorſque je vous aurai conté ce qui s'eſt paſſé entre ma Duègne et moi. Lorſqu'elle entra dans cette maiſon, mon mari lui fit mille careſſes, et me dit : Mergélina, je vous abandonne à la conduite de cette diſcrette Dame, qui eſt un précis de toutes les vertus. C'eſt un miroir que vous aurez inceſſamment devant vous, pour vous former à la ſageſſe. Cette admirable perſonne a gouverné, pendant douze années, la femme d'un Apoticaire de mes amis, mais gouverné comme on ne gouverne point, elle en a fait une eſpèce de Sainte.

Cet éloge, que la mine ſévère de la Dame Mélancia ne démentoit point, me couta bien des pleurs, et me mit au deſeſpoir. Je me repréſentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin juſqu'au ſoir, et les reprimandes que j'aurois à eſſuyer tous les jours. Enfin, je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuſe. Ne ménageant rien dans une ſi cruelle attente, je dis d'un air bruſque à la Duègne, d'abord que je me vis ſeule avec elle : Vous vous préparez ſans doute à me bien faire ſouffrir, mais je ne ſuis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications poſſibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une paſſion que vos

remontrances n'en arracheront pas, vous pouvez prendre vos mesures là-dessus. Redoublez vos soins vigilans, je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la Duègne renfrognée (je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front, et me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme, et votre franchise excite la mienne, je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah, belle Mergélina, que vous me connoissez mal, si vous jugez de moi par le bien que le Docteur votre époux vous en a dit, ou sur ma vue rebarbarative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, et je ne me rends ministre de la jalousie des maris, que pour servir les jolies femmes. Il y a longtems que je possède le grand art de me masquer ; et je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouïs tout ensemble de la commodité du vice, et de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est guères vertueux que de cette façon. Il en coute trop pour acquérir le fond des vertus, on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la Gouvernante, nous allons bien en faire accroire au vieux Docteur Olorofo. Il aura, par ma foi, le même destin que le Seigneur Apuntador. Le front d'un Médecin ne me paroit pas plus respectable que celui d'un Apoticaire. Le pauvre Apuntador, que nous lui avons joué de tours sa femme et moi ! Que cette Dame étoit aimable ! Le bon petit naturel ! le Ciel lui fasse paix. Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sai combien d'amans que j'ai introduits dans sa maison, sans que son mari s'en soit jamais apperçu. Regardez-moi donc, Madame, d'un œil plus favorable, et soyez persuadée, quelque talent qu'eût le viel Ecuyer qui vous servoit, que vous ne perdrez rien au change. Je vous serai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser, Diégo, continua Mergélina, si je fus bon gré à la Duègne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austère. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractère de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie, qui lui marqua d'avance que j'étois

tois charmée de l'avoir pour Gouvernante. Je lui fis enſuite une confidence entière de mes ſentimens ; et je la priai de me ménager au-plutôt un entretien ſecret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette Vieille qui vous a parlé, et qui eſt une intrigante qu'elle a ſouvent employée pour la femme de l'Apoticaire. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant dans cette avanture, ajouta-t-elle en riant, c'eſt que Mélancia, ſur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de paſſer la nuit fort tranquillement, s'eſt couchée auprès de lui, et tient ma place en ce moment. Tant pis, Madame, dis-je alors à Mergélina, je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien ſe réveiller, et s'appercevoir de la ſupercherie. Il ne s'en appercevra point, répondit-elle avec précipitation. Soyez ſur cela ſans inquiétude, et qu'une vaine crainte n'empoiſonne pas le plaiſir que vous devez avoir d'être avec une jeune Dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux Docteur remarquant que ce diſcours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me raſſurer ; et elle s'y prit de tant de façons qu'elle en vint à bout. Je ne penſai plus qu'à profiter de l'occaſion : mais dans le tems que le Dieu Cupidon, ſuivi des ris et des jeux, ſe diſpoſoit à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Auſſitôt l'Amour et ſa ſuite s'envolérent, ainſi que des oiſeaux timides qu'un grand bruit effarouche tout-à-coup. Mergélina me cacha promptement ſous une table qui étoit dans la ſalle ; elle ſouffla la lampe, comme elle en étoit convenue avec ſa Gouvernante, en cas que ce contre-tems arrivât, et elle ſe rendit à la porte de la chambre où repoſoit ſon mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés, qui faiſoient retentir toute la maiſon. Le Médecin s'éveille en ſurſaut, et appelle Mélancia. La Duègne s'élance hors du lit, quoique le Docteur, qui la prenoit pour ſa femme, lui criât de ne ſe point lever. Elle joignit ſa Maîtreſſe, qui la ſentant à ſes côtés appelle auſſi Mélancia, et lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame, lui répond la Gouvernante, me voici ; recouchez-vous, s'il vous plaît, je vai ſavoir ce que c'eſt. Pendant ce tems-là Mergélina

s'étant deshabillée, ſe mit au lit auprès du Docteur, qui n'eut pas le moindre ſoupçon qu'on le trompât. Il eſt vrai que cette ſcène venoit d'être jouée dans l'obſcurité par deux actrices, dont l'une étoit incomparable, et l'autre avoit beaucoup de diſpoſition à le devenir.

La Duègne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main : Seigneur Docteur, dit-elle à ſon Maître, prenez la peine de vous lever. Le Libraire Fernandez de Buendia, notre voiſin, eſt tombé en apoplexie, on vous demande de ſa part, courez à ſon ſecours. Le Médecin s'habilla le plutôt qu'il lui fut poſſible, et ſortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la Duègne dans la ſalle où j'étois. Elles me retirérent de deſſous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre, Diégo, me dit Mergélina, remettez-vous. En même tems elle m'aprit en deux mots comment les choſes s'étoient paſſées. Elle voulut enſuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu, mais la Gouvernante s'y oppoſa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le Libraire mort, et reviendra ſur ſes pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle en me voyant tranſi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? il n'eſt pas en état de ſoutenir la converſation. Il vaut mieux le renvoyer, et remettre la partie à demain. Donna Mergélina n'y conſentit qu'à regret, tant elle aimoit le préſent ; et je crois qu'elle fut bien mortifiée, de n'avoir pu faire prendre à ſon Docteur le nouveau bonnet qu'elle lui deſtinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuſes faveurs de l'amour, que bien aiſe d'être hors de péril, je retournai chez mon Maître, où je paſſai le reſte de la nuit à faire des réflexions ſur mon avanture, je doutai quelque tems ſi j'irois au rendez-vous la nuit ſuivante, je n'avois pas meilleure opinion de cette ſeconde équipée que de l'autre. / Mais le Diable qui nous obſède toujours, ou plûtôt nous poſſède dans de pareilles conjonctures, me repréſenta que je ſerois un grand ſot d'en demeurer en ſi beau chemin. Il offrit même à mon eſprit Mergélina avec de nouveaux charmes, et releva le prix des plaiſirs qui m'attendoient. Je réſolus de pourſuivre ma pointe, et me promettant

bien

bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle disposition à la porte du Docteur, entre onze heures et minuit. Le Ciel étoit très obscur, je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois, pour avertir que j'étois dans la ruë ; et comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat qu'un Berger d'Olmédo m'avoit apris, et je m'en acquittai si bien, qu'un voisin qui rentroit chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou qui se trouva sous ses piéds, et me le jetta de toute sa force, en disant, Maudit soit le matou ! Je reçus le coup à la tête, et j'en fus si étourdi dans le moment que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, et perdant mon amour avec mon sang, je regagnai notre maison, où je réveillai et fis lever tout le monde. Mon Maître visita et pensa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, et il n'y paroissoit plus trois semaines après. Pendant tout ce tems-là je n'entendis point parler de Mergélina. Il est à croire que la Dame Mélancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est de quoi je ne m'embaraſſois guères, puisque je sortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

Chapitre VIII. *De la rencontre que Gil Blas et son Compagnon firent d'un Homme qui trempoit des croutes de pain dans une Fontaine, et de l'entretien qu'ils eurent avec lui.*

Le Seigneur Diégo de la Fuente me raconta encore d'autres avantures qui lui étoient arrivées depuis ; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort long. Il nous mena jusqu'à Ponte de Duéro. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux,

et mettre à la broche un lièvre, que nous eûmes grand ſoin de vérifier. Nous pourſuivîmes notre chemin dès la pointe du jour ſuivant, après avoir rempli notre outre d'un vin aſſez bon, et notre ſac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lièvre qui nous reſtoit de notre ſouper.

Lorſque nous eûmes fait environ deux lieuës, nous nous ſentîmes de l'appétit; et comme nous apperçumes, à deux cens pas du grand chemin, pluſieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapière étendue ſur l'herbe, avec un havreſac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vétu, mais bien fait et de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement, il nous ſalua de-même. Enſuite il nous préſenta de ſes croutes, et nous demanda d'un air riant ſi nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oüi, pourvû qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus ſolide, nous joignîſſions notre déjeuné au ſien. Il y conſentit fort volontiers, et nous exhibâmes auſſitôt nos denrées; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc, Meſſieurs, s'écria-t-il tout tranſporté de joie, voilà bien des munitions? Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire ſans vanité que je fais quelquefois une figure aſſez brillante. Savez-vous bien qu'on me traite ordinairement de Prince, et que j'ai des gardes à ma ſuite? Je vous entends, dit Diégo; vous voulez nous faire comprendre par-là que vous êtes Comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je joüois déjà de petits rôles. Franchement, repliqua le Barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les Comédiens. Ces Meſſieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pié, ni des repas de Saint Antoine; je doute même que vous mouchiez les chandelles.

Vous

Vous pouvez, repartit l'Histrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaira, mais je ne laisse pas de jouer les prémiers rôles, je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, et suis ravi que le Seigneur Gil Blas et moi nous ayons l'honneur de déjeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons et les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vuidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisions, que nous ne parlâmes presque point pendant ce tems là ; mais après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le Barbier au Comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un Héros de Théatre, vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez, si je vous dis si librement ma pensée. Si librement, s'écria l'Acteur ! ah vraiment ! vous ne connoissez guères Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un esprit à contre-poil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise, car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous faisant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'Affiches de Comédie, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; et si vous êtes curieux de voir ma garderobe, je vai satisfaire votre curiosité. En même tems il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tout pleins de trous, et des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, repliqua Diégo, vous n'avez donc ni femme ni fille ? J'ai une femme belle et jeune, repartit Zapata, et je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouse une aimable Actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim, et pour mon malheur elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ! Il faut que parmi les Comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuse, et qu'elle me tombe en partage. C'est assurément jouer de malheur, dit le Barbier. Aussi, que ne pre-

niez-vous une Actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été fûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'Hiſtrion ; mais, malpeſte ! il n'eſt pas permis à un petit Comédien de campagne d'élever ſa penſée juſqu'à ces fameuſes héroïnes. C'eſt tout ce que pourroit faire un Acteur même de la Troupe du Prince, encore y en a-t-il qui ſont obligés de ſe pourvoir en ville. Heureuſement pour eux la ville eſt bonne, et l'on y rencontre ſouvent des ſujets qui valent bien des Princeſſes de couliſſes.

Hé ? n'avez-vous jamais ſongé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? eſt-il beſoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez-vous avec votre mérite infini ? il y a vingt Acteurs. Demandez de leurs nouvelles au Public, vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havreſac. Malgré tout cela néanmoins, il n'eſt pas aiſé d'être reçu parmi eux. Il faut des eſpèces, ou de puiſſans amis, pour ſuppléer à la médiocrité du talent. Je dois le ſavoir, puiſque je viens de débuter à Madrid, où j'ai été hué et ſifflé comme tous les diables, quoique je duſſe être fort applaudi : car j'ai crié, j'ai pris des tons extravagans, et je ſuis ſorti cent fois de la nature. De plus, j'ai mis en déclamant le poing ſous le menton de ma Princeſſe. En un mot, j'ai joué dans le goût des grands Acteurs de ce païs-là ; et cependant le même Public qui trouve en eux ces manières fort agréables, n'a pu les ſouffrir en moi. Voyez ce que c'eſt que la prévention. Ainſi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, et n'ayant pas dequoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont ſifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vai rejoindre ma femme et mes camarades, qui n'y ſont pas trop bien leurs affaires. Puiſſions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous eſt arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le Prince Dramatique ſe leva, reprit ſon havreſac et ſon épée, et nous dit d'un air grave, en nous quitant : Adieu, Meſſieurs, puiſſent les Dieux épuiſer ſur vous leurs faveurs ! Et vous, lui répondit Diégo

Diégo du même ton, puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée et bien établie! Dés que le Seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler et à déclamer en marchant. Aussitôt le Barbier et moi nous commençâmes à le siffler, pour lui rapeller son debut. Nos sifflemens frappérent ses oreilles, il crut entendre encore les siffleurs de Madrid. Il regarda derrière lui, et voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaisanterie, et continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes au cœur joie, puis nous regagnâmes le grand chemin, et poursuivîmes notre route.

Chapitre IX. *Dans quel état Diégo retrouva sa famille, et après quelles réjouissances Gil Blas et lui se séparérent.*

Nous allâmes ce jour-là coucher entre Moyados et Valpuesta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom; et le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la Plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance. Je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diégo, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays, en devoit parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédo me paroit une ville, et vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le Barbier; mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragosse, et toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avancions dans la plaine, il nous paroissoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo; et lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes dequoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre, et tout auprès un grand nombre de

cuisiniers et de marmitons qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes, ceux-là rempliſſoient de vin des cruches de terre, les autres faiſoient bouillir des marmites, et les autres enfin tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste, un grand théatre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs, et chargé de devises Grecques et Latines. Le Barbier n'eut pas plûtôt vû ces inscriptions, qu'il me dit: Tous ces mots Grecs sentent furieusement mon Oncle Thomas, je vai parier qu'il y aura mis la main: car entre nous c'eſt un habile homme, il sait par cœur une infinité de Livres de Collége. Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'il en rapporte sans ceſſe des passages dans la conversation, ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon Oncle a traduit des Poëtes Latins et des Auteurs Grecs. Il poſſede l'Antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne saurions pas que dans la ville d'Athènes, les enfans pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade et moi nous eûmes regardé toutes les choſes dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faiſoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorſque dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le Seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empreſſement. Le Maître d'Ecole ne remit pas d'abord le jeune Barbier, tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embraſſa cordialement, et lui dit d'un air affectueux, Hé! te voilà, Diégo mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vû naître? Tu viens revoir tes Dieux Pénates, et le Ciel te rend sain et sauf à ta famille. O jour trois et quatre fois heureux! jour digne d'être marqué d'une pierre blanche! Il y a bien des nouvelles, mon ami, pourſuivit-il; ton Oncle Pédro le bel eſprit eſt devenu la victime de Pluton, il y a trois mois qu'il eſt mort. Cet avare, pendant ſa vie, craignoit de manquer des choſes les plus néceſſaires,

argent

argenti pallebat amore. Outre les groſſes penſions que quelques Grands lui faiſoient, il ne dépenſoit pas dix piſtoles chaque année pour ſon entretien. Il étoit même ſervi par un valet qu'il ne nourriſſoit point. Ce fou, plus inſenſé que le Grec Ariſtippe, qui fit jetter au milieu de la Libye toutes les richeſſes que portoient ſes eſclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entaſſoit tout l'or et l'argent qu'il pouvoit amaſſer. Hé pour qui? pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton Père, ton Oncle Bertrand et moi nous avons partagés. Nous ſommes en état de bien établir nos enfans. Mon frere Nicolas a déjà diſpoſé de ta ſœur Thérèſe. Il vient de la marier avec le fils d'un de nos Alcades, *connubio junxit ſtabili, propriamque ditavit.* C'eſt cet hymen, formé ſous les plus heureux auſpices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dreſſer ces pavillons dans la plaine. Les trois héritiers de Pédro ont chacun le ſien, et font tour à tour la dépenſe d'une journée. Je voudrois que tu fuſſes arrivé plutôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouiſſances. Avant-hier, jour du mariage, ton Père faiſoit les frais. Il donna un feſtin ſuperbe, qui fut ſuivi d'une courſe de bague. Ton Oncle le Mercier mit hier la nape, et nous régala d'une fête paſtorale. Il habilla en Bergers dix garçons des mieux faits et dix jeunes filles. Il employa tous les rubans et toutes les aiguillettes de ſa boutique à les parer. Cette brillante jeuneſſe forma diverſes danſes, et chanta mille chanſonnettes tendres et légères. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus la Paſtorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule ſur mon compte, et je dois fournir aux Bourgeois d'Olmédo un ſpectacle de mon invention, *finis coronabit opus.* J'ai fait élever un théatre, ſur lequel, Dieu aidant, je ferai repréſenter par mes diſciples une Pièce que j'ai compoſée. Elle a pour titre, *Les Amuſemens de Mulei Bugentuf, Roi de Maroc.* Elle ſera parfaitement bien joüée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les Comédiens de Madrid. Ce ſont des enfans de famille

famille de Pennafiel et de Ségovie, que j'ai en penſion chez moi. Les excellens acteurs ! Il eſt vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du Maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la Pièce, je ne t'en parlerai point, je veux te laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, je dirai ſimplement qu'elle doit enlever tous les ſpectateurs. C'eſt un de ces ſujets tragiques qui remuent l'ame, par les images de la mort qu'ils offrent à l'eſprit. Je ſuis du ſentiment d'Ariſtote, il faut exciter la terreur. Ah ! ſi je m'étois attaché au Théatre, je n'aurois jamais mis ſur la ſcène que des Princes ſanguinaires, que des Héros aſſaſſins. Je me ſerois baigné dans le ſang. On auroit toujours vû périr dans mes Tragédies, non ſeulement les principaux Perſonnages, mais les Gardes mêmes. J'aurois égorgé juſqu'au Souffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable, c'eſt mon goût. Auſſi ces ſortes de Poëmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des Comédiens, et font rouler tout doucement les Auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes ſortir du village et entrer dans la plaine un grand concours de perſonnes de l'un et de l'autre ſexe. C'étoient les deux époux accompagnés de leurs parens et de leurs amis, et précédés de dix à douze Joueurs d'inſtrumens, qui jouant tous enſemble formoient un concert très bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, et Diégo ſe fit connoître. Des cris de joie s'élevérent auſſitôt dans l'aſſemblée, et chacun s'empreſſa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute ſa famille, et tous ceux même qui étoient préſens, l'accablérent d'embraſſades, après quoi ſon Père lui dit : Tu ſois le bien venu, Diégo. Tu retrouves tes parens un peu engraiſſés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage préſentement, je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, ſe rendit ſous les tentes, et s'aſſit autour des tables qu'on y avoit dreſſées. Je ne quittai pas mon compagnon, et nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien aſſortis. Le repas fut aſſez long, parce que le Maître d'Ecole eut la vanité de le vouloir

donner

donner à trois ſervices, pour l'emporter ſur ſes frères qui n'avoient pas fait les choſes ſi magnifiquement.

Après le feſtin, tous les convives témoignérent une grande impatience de voir repréſenter la Pièce du Seigneur Thomas; ne doutant pas, diſoient-ils, que la production d'un auſſi beau génie que le ſien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théatre, au devant duquel tous les Joueurs d'inſtrumens s'étoient déjà placés pour jouer dans les Entr'actes. Comme chacun, dans un grand ſilence, attendoit qu'on commençat, les Acteurs parurent ſur la ſcène; et l'Auteur, le Poëme à la main, s'aſſit dans les couliſſes à portée de ſouffler. Il avoit eu raiſon de nous dire que la Pièce étoit tragique; car dans le prémier Acte, le Roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent Eſclaves Mores à coups de flèches; dans le ſecond, il coupa la tête à trente Officiers Portugais, qu'un de ſes Capitaines avoit fait priſonniers de guerre; et dans le troiſième enfin, ce Monarque, ſaoul de ſes femmes, mit lui-même le feu à un Palais iſolé où elles étoient enfermées, et le réduiſit en cendres avec elles. Les Eſclaves Mores, de-méme que les Officiers Portugais, étoient des figures d'oſier faites avec beaucoup d'art; et le Palais, compoſé de carton, parut tout embraſé par un feu d'artifice. Cet embraſement, accompagné de mille cris plaintifs qui ſembloient ſortir du milieu des flammes, dénoua la pièce, et ferma le théatre d'une façon trés divertiſſante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudiſſemens que reçut une ſi belle Tragédie. Ce qui juſtifia le bon goût du Poëte, et fit connoître qu'il ſavoit bien choiſir ſes ſujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *les Amuſemens de Mulei Bugeruf*, mais je me trompois. Des tymbales et des trompettes nous annoncérent un nouveau ſpectacle. C'étoit la diſtribution des prix; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus ſolemnelle, avoit fait compoſer tous ſes écoliers, tant externes que penſionnaires; et il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réuſſi, des Livres achetez de ſes propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout-à-coup ſur le théatre deux longs bancs d'école, avec une armoire à livres remplie de bouquins pro-

proprement reliés. Alors tous les Acteurs revinrent sur la scène, et se rangérent tout autour du Seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un Préfet de Collége. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au Roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit, alloit respectueusement recevoir un Livre des mains du Pédant ; puis il étoit couronné de laurier, et on le faisoit asseoir sur un des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le Maître d'Ecole de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout ; parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les Mères de quelques externes prirent feu là-dessus, et accusérent le Pédant de partialité. Desorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avoit été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.

Fin du Second Livre.

LES AVANTURES DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier Maître qu'il servit dans cette Ville.

JE fis quelque séjour chez le jeune Barbier. Je me joignis ensuite à un Marchand de Ségovie, qui passa par Olmédo. Il revenoit, avec quatre mules, de transporter des marchandises à Valladolid, et s'en retournoit à vuide. Nous fîmes connoissance sur la route, et il prit tant d'amitié pour moi, qu'il voulut absolument me loger, lorsque nous fumes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison, et quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du Muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommendation. Je ne manquai pas de la porter au Seigneur Mathéo Mélendez. C'étoit un Marchand de Drap qui demeuroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers. Il n'eut pas sitôt ouvert le paquet, et lu ce qui y étoit contenu, qu'il me dit d'un air gracieux; Seigneur Gil Blas, Pédro Palacio,

cio, mon Correſpondant, m'écrit en votre faveur d'une manière ſi preſſante, que je ne puis me diſpenſer de vous offrir un logement chez moi. De plus il me prie de vous trouver une bonne condition ; c'eſt une choſe dont je me charge avec plaiſir, je ſuis perſuadé qu'il ne me ſera pas difficile de vous placer avantageuſement.

J'acceptai l'offre de Mélendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuoient à vûë d'œil. Mais je ne lui fus pas longtems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me propoſer à un Cavalier de ſa connoiſſance qui avoit beſoin d'un valet de chambre, et que ſelon toutes les apparences ce poſte ne m'échapperoit pas. En effet ce Cavalier étant ſurvenu dans le moment : Seigneur, lui dit Mélendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'eſt un garçon qui a de l'honneur et de la morale, je vous en réponds comme de moi-même. Le Cavalier me regarda fixement, dit que ma phyſionomie lui plaiſoit, et qu'il me prenoit à ſon ſervice. Il n'a qu'à me ſuivre, ajouta-t-il, je vai l'inſtruire de ſes devoirs. A ces mots il donna le bonjour au Marchand, et m'emmena dans la grande rue tout devant l'Egliſe de St. Philippe. Nous entrâmes dans une aſſez belle maiſon dont il occupoit une aile, nous montâmes un eſcalier de cinq ou ſix marches, puis il m'introduiſit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, et dont la prémière avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous paſsâmes dans une autre, où il y avoit un lit et d'autres meubles, qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau Maître m'avoit bien conſideré chez Mélendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante et quelques années, qui avoit l'air froid et ſérieux. Il me parut d'un naturel doux, et je ne jugeai point mal de lui. Il me fit pluſieurs queſtions ſur ma famille, et ſatisfait de mes réponſes : Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raiſonnable, je ſuis bien-aiſe de t'avoir à mon ſervice. De ton côté, tu ſeras content de ta condition. Je te donnerai par jour ſix réaux, tant pour ta nourriture et pour ton entretien, que pour

tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs je ne suis pas difficile à servir, je ne fais point d'ordinaire, je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, et tu seras libre tout le reste de la journée. Aye soin seulement de te retirer le soir de bonne heure, et de m'attendre à ma porte, voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous sortîmes ensuite, il ferma lui-même les portes, et emportant les clefs: Mon ami, me dit-il, ne me suis point, va-t-en où il te plaîra; mais quand je reviendrai ce soir, que je te trouve sur cet escalier. En achevant ces paroles il me quitta, et me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur Maître. Quoi! tu rencontres un homme qui pour épousseter ses habits et faire sa chambre le matin, te donne six réaux par jour, avec la liberté de te promener et de te divertir comme un écolier dans les vacances! Vive Dieu! il n'est point de situation plus heureuse! Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid, je pressentois sans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues, en m'amusant à regarder les choses qui étoient nouvelles pour moi, ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir, quand j'eus soupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison, je gagnai promptement le lieu où mon Maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts-d'heure après moi, et parut content de mon exactitude: Fort bien, me dit-il, cela me plaît, j'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots il ouvrit les portes de son appartement, et les referma sur nous d'abord que nous fumes entrés. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la mêche, et alluma une bougie. Je l'aidai ensuite à se deshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai par son ordre une lampe qui étoit dans sa cheminée, et j'emportai la bougie dans l'antichambre, où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf et dix heures, j'époussétai ses habits, il me compta mes

six

six réaux, et me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes, et nous voilà partis l'un et l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon Maître. Mélendez ne le savoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce Cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique, et à qui de tems en tems il vendoit du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité. Ils m'assurérent tous que mon Maître leur étoit inconnu, quoiqu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage; et quelques-uns, accoutumés à tirer témérairement des conséquences, concluoient de-là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite. On le soupçonna d'être un espion du Roi de Portugal, et l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla. Je me représentai que si la chose étoit véritable, je courois risque de voir les prisons de Madrid. Mon innocence ne pouvoit me rassurer. Mes disgraces passées me faisoient craindre la Justice. J'avois éprouvé deux fois que si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les loix de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Mélendez dans une conjoncture si délicate. Il ne savoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon Maître fût un espion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron, et de le quiter si je m'appercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'Etat; mais il me sembla que la prudence et l'agrément de ma condition demandoient que je fusse bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions, et pour le sonder: Monsieur, lui dis-je un soir en le déshabillant, je ne sai comment il faut vivre pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant. Nous avons entre autres des voisins qui ne valent pas le diable.

Les

Les mauvais esprits! vous ne devineriez jamais de quelle manière ils parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il: hé qu'en peuvent-ils dire, mon ami? Ah! vraiment, repris-je, la médisance ne manque point de matière, la vertu même lui fournit des traits. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux, que nous méritons l'attention de la Cour, en un mot vous passez ici pour un espion du Roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon Maître comme Alexandre regarda son Médecin, et j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon raport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon Patron un frémissement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voisinage, et je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, et me dit d'un air assez tranquile: Gil Blas, laissons raisonner nos voisins, sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus, et je fis la même chose, sans savoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendîmes frapper rudement à la prémière porte sur l'escalier. Mon Maître ouvrit l'autre, et regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit: Seigneur Cavalier, je suis Alguazil, et je viens ici pour vous dire que Monsieur le Corrégidor souhaite de vous parler. Que me veut-il, répondit mon Patron? C'est ce que j'ignore, Seigneur, repliqua l'Alguazil; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, et vous en serez bientôt instruit. Je suis son serviteur, repartit mon Maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma brusquement la seconde porte; puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'Alguazil donnoit beaucoup à penser, il me mit en main mes six réaux, et me dit: Gil Blas, tu peux sortir mon ami; pour moi je ne sortirai pas sitôt; et je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles qu'il avoit peur d'être arrêté, et que cette crainte

crainte l'obligeoit à demeurer dans ſon appartement. Je l'y laiſſai, et pour voir ſi je me trompois dans mes ſoupçons, je me cachai dans un endroit d'où je pouvois remarquer s'il ſortoit. J'aurois eu la patience de me tenir-là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'aſſurance qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toutefois à ces apparences, je m'en défiai; car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je ſongeai que ſon allure pouvoit fort bien être compoſée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit reſté chez lui que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, et que probablement il alloit pourvoir à ſa ſureté par une prompte fuite. Je n'eſpérai plus de le revoir, et je doutai ſi j'irois l'attendre le ſoir à ſa porte, tant j'étois perſuadé que dès ce jour-là il ſortiroit de la ville, pour ſe ſauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me ſurprit, mon Maître revint à ſon ordinaire. Il ſe coucha ſans faire paroître la moindre inquiétude, et il ſe leva le lendemain avec autant de tranquilité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout-à-coup à la porte. Mon Maître regarda par la petite grille. Il reconnoit l'Alguazil du jour précédent, et lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répondit l'Alguazil, c'eſt Monſieur le Corrégidor. A ce nom redoutable, mon ſang ſe glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces Meſſieurs-là depuis que j'avois paſſé par leurs mains, et j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieuës de Madrid. Pour mon Patron, moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, et reçut le Juge avec reſpect. Vous voyez, lui dit le Corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une groſſe ſuite, je veux faire les choſes ſans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apreñez-moi comment vous vous appellez, et ce que vous faites à Madrid? Seigneur, lui répondit mon Maître, je ſuis de la Caſtille Nouvelle, et je me nomme Don Bernard de Caſtil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, je fréquente les Spectacles, et me réjouïs tous les jours avec un petit nombre de perſonnes d'un

commerce

commerce agréable. Vous avez sans doute, reprit le Juge, un gros revenu? Non, Seigneur, interrompit mon Patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maison. Hé de quoi vivez-vous donc, repliqua le Corrégidor? De ce que je vais vous faire voir, repartit Don Bernard. En même tems il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derrière, et fit entrer le Juge dans un cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de pièces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous savez que les Espagnols sont ennemis du travail; cependant, quelque aversion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que je renchéris sur eux là-dessus. J'ai un fond de paresse qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma paresse une indolence philosophique, je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le Monde avec tant d'ardeur; mais j'avoüerai de bonne foi que je suis paresseux par tempérament, et si paresseux que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi pour mener une vie convenable à mon humeur, pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, et plus encore pour me passer d'Intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats: c'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au delà d'un siécle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, et que j'ai déjà passé mon dixiéme lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, graces au Ciel, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chère, je ne joue que pour m'amuser, et je suis revenu des femmes. Je n'appréhende point que dans ma vieillesse on me compte parmi ces Barbons voluptueux, à qui les Coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux, lui dit alors le Corrégidor! On vous soupçonne bien mal-à-propos d'être un espion, ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, Don Bernard, ajouta-t-il,

continuez de vivre comme vous faites. Loin de vouloir troubler vos jours tranquiles, je m'en déclare le défenſeur. Je vous demande votre amitié, et vous offre la mienne. Ah Seigneur! s'écria mon Maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de reſpect l'offre précieuſe que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richeſſes, et mettez le comble à mon bonheur. Après cette converſation, que l'Alguazil et moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le Corrégidor prit congé de Dón Bernard, qui ne pouvoit lui marquer aſſez de reconnoiſſance à ſon gré. De mon côté, pour ſeconder mon Maître, et l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'Alguazil, je lui fis mille révérences profondes, quoique dans le fond de mon ame je ſentiſſe pour lui le mépris et l'averſion que tout honnête homme a naturellement pour un Alguazil.

Chapitre II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolando, et des choſes curieuſes que ce Voleur lui raconta.*

Dón Bernard de Caſtil Blazo, après avoir conduit le Corrégidor juſques dans la rue, revint vite ſur ſes pas fermer ſon coffre fort, et toutes les portes qui en faiſoient la ſureté, puis nous ſortîmes l'un et l'autre très ſatisfaits, lui, de s'être acquis un ami puiſſant, et moi, de me voir aſſuré de mes ſix réaux par jour. L'envie de conter cette avanture à Mélendez, me fit prendre le chemin de ſa maiſon; mais comme j'étois prêt d'y arriver, j'apperçus le Capitaine Rolando. Ma ſurpriſe fut extrême de le retrouver-là, et je ne pus m'empêcher de frémir à ſa vue. Il me reconnut auſſi, m'aborda gravement, et conſervant encore ſon air de ſupériorité, il m'ordonna de le ſuivre. J'obéis en tremblant, et dis en moi-même: Hélas! il veut ſans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va-t-il me mener? il a peut-être quelque ſouterrain dans cette ville. Malpeſte! ſi je le croyois, je lui ferois voir tout-à-l'heure que je n'ai pas la goûte aux piés. Je marchois donc derrière lui, en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, réſolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût ſuſpect.

Rolando

Rolando dissipa bientôt ma crainte, il entra dans un fameux cabaret, je l'y suivis, il demanda du meilleur vin, et dit à l'Hôte de nous préparer à diner. Pendant ce tems-là nous passâmes dans une chambre, où le Capitaine se voyant seul avec moi, me tint ce discours: Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien Commandant, et tu le seras bien davantage encore, quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain, et que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Manfilla les mules et les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du Corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval et bien armés, qui suivoient son carosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, et les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher craignant pour son Maître, nous cria d'une voix supliante: Hé! mes chers Seigneurs, au nom de Dieu ne tuez point le fils unique de Monsieur le Corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers, au contraire ils leur inspirérent une espèce de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entre eux, ne laissons point échapper le fils d'un mortel ennemi de nos pareils. Combien de gens de notre profession son Père n'a-t-il pas fait mourir? Vengeons-les, immolons cette victime à leurs manes. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, et mon Lieutenant même le préparoit à servir de Grand-Prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras. Arrêtez, lui dis-je; pourquoi vouloir répandre du sang sans nécessité? Contentons nous de la bourse de ce jeune homme: puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son Père, et son Père, ne fait que son devoir lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du Corrégidor, et mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit, et nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Manfilla.

Nous

Nous nous en retournâmes enſuite au ſouterrain, où nous arrivâmes le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fumes pas peu ſurpris de trouver la trape levée, et notre ſurpriſe devint encore plus grande, lorſque nous vîmes dans la cuiſine Léonarda liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper, nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un ſi bon tour, et nous te le pardonnâmes à cauſe de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la Cuiſinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes ſoigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux Nègre, qui n'avoit reçu aucun ſecours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous ſauhaitions de le ſoulager, mais il avoit perdu connoiſſance, et il nous parut ſi bas, que malgré notre bonne volonté nous laiſſâmes, ce pauvre diable entre la vie et la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table; et après avoir déjeuné amplement, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous repoſâmes toute la journée. A notre reveil, Léonarda nous aprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dansle caveau où tu dois te ſouvenir d'avoir couché, et là nous lui fîmes des funerailles, comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou ſix jours après il arriva que voulant faire une courſe, nous rencontrâmes un matin, à la ſortie du Bois, trois Brigades d'Archers de la Sainte Hermandad, qui ſembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en apperçûmes d'abord qu'une. Nous la mépriſâmes, quoique ſupérieure en nombre à notre troupe, et nous l'attaquâmes : mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres qui avoient trouvé moyen de ſe tenir cachées, vinrent tout-à-coup fondre ſur nous, deſorte que notre valeur ne nous ſervit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre Lieutenant et deux de nos cavaliers périrent dans cette occaſion. Les deux autres et moi nous fumes enveloppés ; et ſerrés de ſi près, que les Archers nous prirent ; et tandis que deux Brigades nous conduiſoient à Léon, la troiſième alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la manière que je vai te le dire.

Un

Un Payſan de Lucéno, en traverſant la Forêt pour s'en retourner chez lui, apperçut par hazard la trape de notre ſouterrain levée, c'étoit juſtement le jour que tu en ſortis avec la Dame; il ſe douta bien que c'étoit notre demeure, il n'eut pas le courage d'y entrer, il ſe contenta d'obſerver les environs; et pour mieux remarquer l'endroit, il écorcha légèrement avec ſon couteau quelques arbres voiſins, et d'autres encore de diſtance en diſtance, juſqu'à ce qu'il fût hors du Bois. Il ſe rendit enſuite à Léon, pour faire part de cette découverte au Corrégidor, qui en eut d'autant plus de joïe, que ſon fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce Juge fit aſſembler trois Brigades pour nous arrêter, et le Payſan leur ſervit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un ſpectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un Général Portugais fait priſonnier de guerre, le peuple ne ſe ſeroit pas plus empreſſé de me voir. Le voilà, diſoit-on, le voilà ce fameux Capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de-même que ſes deux camarades. On nous mena devant le Corrégidor, qui commença de m'inſulter. Hé bien, me dit-il, ſcélérat! le Ciel, las des déſordres de ta vie, t'abandonne à ma juſtice. Seigneur, lui répondis-je, ſi j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conſervé ſes jours, vous m'en devez quelque reconnoiſſance? Ah, miſérable, s'écria-t-il, c'eſt bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux! Et quand même je voudrois te ſauver, le devoir de ma Charge ne me le permettroit pas. Lorſqu'il eut parlé de cette ſorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laiſſa pas languir mes compagnons. Ils en ſortirent au bout de trois jours, pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai trois ſemaines entières dans les priſons. Je crus qu'on ne différoit mon ſupplice que pour le rendre plus terrible, et je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le Corrégidor m'ayant fait ramener en ſa préſence, me dit: Ecoute ton arrêt, tu es libre, ſans toi mons fils unique auroit été aſſaſſiné ſur les grands-chemins: comme Père, j'ai voulu reconnoître ce ſervice; et

comme Juge, ne pouvant t'abſoudre, j'ai écrit à la Cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace, et je l'ai obtenuë. Va donc où il te plaîra. Mais, ajouta-t-il, crois-moi, profite de cet heureux évènement, rentre en toi-même, et quite pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, et je pris la route de Madrid, dans la réſolution de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon Père et ma Mère morts, et leur ſucceſſion entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les Tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela? je ne gagnerois rien à le chicaner. Pour éviter l'oiſiveté, j'ai acheté une Charge d'Alguazil. Mes confréres ſe feroient, par bienſéance, oppoſés à ma réception, s'ils euſſent ſçû mon hiſtoire. Heureuſement ils l'ignorent, ou feignent de l'ignorer, ce qui eſt la même choſe; car dans cet honorable Corps, chacun a intérêt de cacher ſes faits et geſtes. On n'a, Dieu merci, rien à ſe reprocher les uns aux autres, au diable ſoit le meilleur. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fond de mon ame. La profeſſion que j'ai embraſſée n'eſt guères de mon goût, elle demande une conduite trop délicate et trop myſtérieuſe, (on n'y ſauroit faire que des tromperies ſecrettes et ſubtiles.) Oh que je regrette mon prémier métier! J'avouë qu'il y a plus de ſureté dans le nouveau, mais il y a plus d'agrément dans l'autre, et j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma Charge, et de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui ſont aux ſources du Tage. Je ſai qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuſe, et remplie de Sujets Catalans, c'eſt faire ſon éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons groſſir le nombre de ces grands hommes. Je ſerai dans leur Compagnie. Capitaine en ſecond; et pour t'y faire recevoir avec agrément, j'aſſurerai que je t'ai vû dix fois combattre à mes côtés. J'éleverai ta valeur juſqu'aux nuës. Je dirai plus de bien de toi, qu'un Général n'en dit d'un Officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la ſupercherie que tu as faite, cela te rendroit ſuſpect, je tairai l'avanture. Hé bien, ajouta-t-il, es-tu prêt à me ſuivre? j'attends ta réponſe.

Chacun

Chacun a ſes inclinations, dis-je alors à Rolando: vous êtes né pour les entrepriſes hardies, et moi pour une vie douce et tranquille. Je vous entends, interrompit-il; la Dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur; et ſans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avoüez, Monſieur Gil Blas, que vous l'avez miſe dans ſes meubles, et que vous mangez enſemble les piſtoles que vous avez emportées du ſouterrain." Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, et que pour le deſabuſer, je voulois en dinant lui conter l'hiſtoire de la Dame. Ce que je fis effectivement, et je lui apris auſſi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas il me remit encore ſur les Sujets Catalans, il m'avoüa même qu'il avoit réſolu de les aller joindre, et fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me perſuader, il me regarda d'un air fier, et me dit fort ſérieuſement: Puiſque tu as le cœur aſſez bas pour préférer ta condition ſervile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la baſſeſſe de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire, qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire, oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, et ne t'entretiens jamais de moi avec perſonne; car ſi j'apprends que tu me mêles dans tes diſcours ... tu me connois, je ne t'en dis pas davantage. A ces mots il appella l'Hôte, paya l'écot, et nous nous levâmes de table pour nous en aller.

CHAPITRE III.

Il ſort de chez Don Bernard de Caſtil Blazo, et va ſervir un Petit-Maître.

COMME nous ſortions du cabaret, et que nous prenions congé l'un de l'autre, mon Maître paſſa dans la ruë. Il me vit, et je m'apperçûs qu'il regarda plus d'une fois le Capitaine. Je jugeai qu'il étoit ſurpris de me rencontrer avec un ſemblable perſonnage. Il eſt certain que la vûë de Rolando ne prévenoit point en faveur de ſes mœurs. C'étoit un homme fort grand, il avoit le

visage long avec un nez de perroquet ; et quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir je trouvai Don Bernard occupé de la figure du Capitaine, et très disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pu dire, si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogriffe que j'ai vû tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un Alguazil, et je m'imaginai que satisfait de cette réponse il en demeureroit-là, mais il me fit bien d'autres questions ; et comme je lui parus embarassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout-à-coup la conversation, et se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats au-lieu de six réaux, et me dit : Tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour ; va chercher une autre maison, je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avisai de lui représenter pour ma justification, que je connoissois cet Alguazil, pour lui avoir fourni certains remèdes à Valladolid, dans le tems que j'exerçois la Médecine. Fort bien, reprit mon Maître, la défaite est ingénieuse. Tu devois me répondre cela hier au soir, et non pas te troubler. Monsieur, lui repartis-je, en-vérité je n'osois vous le dire par discrétion, c'est ce qui a causé mon embarras. Certes, repliqua-t-il en me frappant doucement sur l'épaule, c'est être bien discret, je ne te croyois pas si rusé. Va, mon enfant, je te donne ton congé.

J'allai sur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Mélendez, qui me dit pour me consoler, qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques jours après il me dit : Gil Blas mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Don Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité, un de ces jeunes Seigneurs qu'on appelle Petit-Maîtres. J'ai l'honneur d'être son Marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à-la-vérité, mais il n'y a rien à perdre avec ces Seigneurs. Ils épousent souvent de riches héritières qui payent

eſt leurs dettes, et quand cela n'arrive pas, un Marchand qui entend ſon métier leur vend toujours ſi cher, qu'il ſe ſauve en ne touchant même que le quart de ſes parties. L'Intendant de Don Mathias, pourſuivit-il, eſt mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous préſenter lui-même à ſon Maître, et vous pouvez compter qu'à ma conſidération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'Hôtel de Don Mathias, le Marchand me dit: Il eſt à propos, ce me ſemble, que je vous apprenne de quel caractère eſt l'Intendant, il s'appelle Grégorio Rodriguez. Entre nous, c'eſt un homme de rien, qui ſe ſentant né pour les affaires, a ſuivi ſon génie, et s'eſt enrichi dans deux maiſons ruïnées, dont il a été l'Intendant. Je vous avertis qu'il eſt fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domeſtiques. C'eſt à lui qu'ils doivent d'abord s'adreſſer, quand ils ont la moindre grace à demander à leur Maître; car s'il arrive qu'ils l'ayent obtenuë ſans ſa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grace, ou pour la rendre inutile. Règlez-vous ſur cela, Gil Blas. Faites votre cour au Seigneur Rodriguez, préférablement à votre Maître même, et mettez tout en uſage pour lui plaire. Son amitié vous fera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement, et ſi vous êtes aſſez adroit pour gagner ſa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant. Don Mathias eſt un jeune Seigneur qui ne ſonge qu'à ſes plaiſirs, et qui ne veut prendre aucune connoiſſance de ſes propres affaires. Quelle maiſon pour un Intendant!

Lorſque nous fûmes arrivés à l'Hôtel, nous demandâmes à parler au Seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans ſon appartement. Il y étoit, et nous vîmes avec lui une manière de Payſan, qui tenoit un ſac de toile bleuë rempli d'eſpèces. L'Intendant, qui me parut plus pâle et plus jeune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au devant de Mélendez, en lui tendant les bras. Le Marchand de ſon côté ouvrit les ſiens, et ils s'embraſſérent tout deux avec des démonſtrations d'amitié, où il y avoit pour le moins autant d'art que de naturel. Après cela il fut queſtion de moi, Rodriguez m'examina depuis les piés juſqu'à la tête; puis il me dit fort poliment, que

j'étois tel qu'il le falloit pour convenir à Don Mathias, et qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce Seigneur. Là-dessus Mélendez fit connoître jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi. Il pria l'Intendant de m'accorder sa protection, et me laissant avec lui il se retira après force complimens. Dès qu'il fut sorti, Rodriguez me dit: Je vous conduirai à mon Maître d'abord que j'aurai expédié ce bon Laboureur. Aussitôt il s'approcha du Payſan, et lui prenant son sac; Talégo, lui dit-il, voyons si les cinq cens pistoles y sont. Il compta lui-même les pièces. Il trouva le compte juste, donna quitance de la somme au Laboureur, et le renvoya. Il remit ensuite les espèces dans le sac. Alors il s'adressant à moi: Nous pouvons présentement, me dit-il, aller au lever de mon Maître, il sort du lit ordinairement sur le midi, il est près d'une heure, il doit être jour dans son appartement.

Don Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre, et renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avoit une jambe étenduë. Il se balançoit en rapant du tabac. Il s'entretenoit avec un laquais, qui rempliſſant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenoit-là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'Intendant, voici un jeune-homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Mélendez votre Marchand en répond: il assure que c'est un garçon de mérite, et je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune Seigneur; puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service, je le fais mon valet de chambre, c'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses, vous arrivez à propos, j'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dettes. C'est proprement la seule que le point-d'honneur nous oblige à payer avec exactitude, aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver tout-à l'heure deux cens pistoles, et les envoyer à la Comtesse de Pédrosa. Mon-

sieur,

ſieur, dit l'Intendant, cela n'eſt pas ſi difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette ſomme? Je ne touche pas un maravédi de vos Fermiers, quelque menace que je puiſſe leur faire. Cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domeſtique, et que je ſue ſang et eau pour fournir à votre dépenſe. Il eſt vrai que juſqu'ici, graces au Ciel, j'en ſuis venu à bout; mais je ne ſçai plus à quel Saint me voüer, je ſuis réduit à l'extrémité. Tous ces diſcours ſont inutiles, interrompit Don Mathias, et ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, et que je m'amuſe à prendre ſoin de mon bien? L'agréable amuſement pour un homme de plaiſir comme moi! Patience, repliqua l'Intendant, au train que vont les choſes, je prévois que vous ſerez bientôt débaraſſé pour toujours de ce ſoin-là. Vous me fatiguez, repartit bruſquement le jeune Seigneur, vous m'aſſaſſinez. Laiſſez-moi me ruïner ſans que je m'en apperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cens piſtoles, il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit Vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à groſſe uſure. Ayez-recours, ſi vous voulez, au diable, répondit Don Mathias; pourvû que j'aye deux cens piſtoles, je ne me ſoucie pas du reſte.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air bruſque et chagrin, l'Intendant ſortit, et un Jeune-homme de qualité, nommé Don Antonio Centellès, entra: Qu'as-tu, mon ami, dit ce dernier à mon Maître? Je te trouve l'air nébuleux. Je vois ſur ton viſage une impreſſion de colère. Qui peut t'avoir mis de mauvaiſe humeur? Je vais parier que c'eſt cet homme qui ſort. Oui, répondit Don Mathias, c'eſt mon Intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait paſſer quelque mauvais quart-d'heure, il m'entretient de mes affaires, il dit que je mange le fond de mes revenus... L'animal! Ne diroit-on pas qu'il perd, lui? Mon enfant, reprit Don Antonio, je ſuis dans le même cas. J'ai un Homme d'affaires qui n'eſt pas plus raiſonnable que ton Intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réïtérés, m'apporte de l'argent, il ſemble qu'il donne du ſien. Il me fait de grands raiſonnemens. Monſieur, me dit-il, vous-vo

abîmez, vos revenus ſont ſaiſis. Je ſuis obligé de lui couper la parole, pour abréger ſes ſots diſcours. Le malheur, dit Don Mathias, c'eſt que nous ne ſaurions nous paſſer de ces gens-là, c'eſt un mal néceſſaire. J'en conviens, repliqua Centellès . . . mais attends, pourſuivit-il en riant de toute ſa force, il me vient une idée aſſez plaiſante, rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les ſcènes ſérieuſes que nous avons avec eux, et nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute, il faut que ce ſoit moi qui demande à ton Intendant tout l'argent dont tu auras beſoin. Tu en uſeras de même avec mon Homme d'affaires. Qu'ils raiſonnent alors tous deux tant qu'il leur plaîra, nous les écouterons de ſang froid. Ton Intendant viendra me rendre ſes comptes, mon Homme d'affaires te rendra les ſiens. Je n'entendrai parler que de tes diſſipations, tu ne verras que les miennes. Cela nous réjoüira.

Mille traits brillans ſuivirent cette ſaillie, et mirent en joïe les jeunes Seigneurs, qui continuérent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur converſation fut interrompue par Grégorio Rodriguez, qui rentra ſuivi d'un petit Vieillard qui n'avoit preſque point de cheveux, tant il étoit chauve. Don Antonio voulut s'en aller: Adieu, Don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laiſſe avec ces Meſſieurs, vous avez ſans doute quelque affaire ſérieuſe à démêler enſemble. Hé non, non, lui répondit mon Maître, demeure, tu n'es point de trop. Ce diſcret Vieillard que tu vois, eſt un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq! s'écria Centellès d'un air étonné. Vive Dieu! je te félicite d'être en ſi bonne main; je ne ſuis pas traité ſi doucement, moi. J'achette l'argent au poids de l'or, j'emprunte d'ordinaire au denier trois. Quelle uſure, dit alors le vieil Uſurier! Ces fripons ſongent-ils qu'il y a un autre Monde? Je ne ſuis plus ſurpris ſi l'on déclame tant contre les perſonnes qui prêtent à intérêt. C'eſt le profit exorbitant que quelques-uns tirent de leurs eſpèces, qui nous perd d'honneur et de réputation. Si tous mes confrères me reſſembloient, nous ne ſerions pas ſi décriés; car pour moi je ne prête uniquement que pour faire plaiſir au prochain. Ah! ſi le tems étoit auſſi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrirois ma bourſe ſans intérêts;

intérêts; et peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la Terre. On n'en trouve plus, et sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivit-il en s'adressant à mon Maître? Il me faut deux cens pistoles, répondit Don Mathias. J'en ai quatre cens dans un sac, repliqua l'Usurier, il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même tems il tira de dessous son manteau un sac de toile bleuë, qui me parut être le même que le Payſan de Talégo venoit de laisser avec cinq cens pistoles à Rodriguez. Je sçus bientôt ce qu'il en falloit penser; et je vis bien que Mélendez ne m'avoit pas vanté sans raison le savoir-faire de cet Intendant. Le Vieillard vuida le sac, étala les espèces sur une table, et se mit à les compter. Cette vûë alluma la cupidité de mon Maître. Il fut frappé de la totalité de la somme: Seigneur Descomulgado, dit-il à l'Usurier, je fais une réflexion judicieuse, je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sol. Je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de raſler les quatre cents pistoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le Vieillard, je destinois une partie de cet argent à un bon Licentié qui a de gros héritages, qu'il emploie charitablement à retirer du monde de petites filles, et à meubler leurs retraites; mais puisque vous avez besoin de la somme entière, elle est à votre service. Vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances... Oh! pour des assurances, interrompit Rodriguez, en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le Seigneur Don Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cens pistoles à prendre sur un de ses Fermiers, sur Talégo, riche Laboureur de Mondéjan. Cela est bon, repliqua l'Usurier. Je ne fais point le difficultueux, moi. Alors l'Intendant présenta une plume à mon Maître, qui sans lire le billet écrivit son nom au bas, en siflant.

Cette affaire consommée, le Vieillard dit adieu à mon Patron, qui courut l'embrasser en lui disant: Jusqu'au revoir, Seigneur Usurier, je suis tout à vous. Je ne sai

pas pourquoi vous passez vous autres pour des fripons. Je vous trouve très nécessaires à l'Etat. Vous êtes la consolation de mille Enfans de famille, et la ressource de tous les Seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centellès. Les Usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer, et je veux à mon tour embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots il s'aprocha du Vieillard pour l'accoler; et ces deux Petits-Maîtres, pour se divertir, commencérent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux Joueurs de paume qui pelottent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laissérent sortir avec l'Intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, et même quelque chose de plus.

Lorsque Rodriguez et son ame damnée furent sortis, Don Mathias envoya, par le laquais qui étoit avec moi, dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la Comtesse de Pédrosa, et serra l'autre dans une longue bourse brochée d'or et de soie, qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fond, il dit d'un air gai à Don Antonio: Que ferons-nous aujourd'hui? tenons conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellès, je le veux bien, délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres Seigneurs arrivérent. C'étoient Don Alexo Ségiar et Don Fernand de Gamboa, l'un et l'autre à peu près de l'âge de mon Maître, c'est à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatre Cavaliers débutérent par de vives accolades qu'ils se firent, on eût dit qu'ils ne s'étoient point vûs depuis dix ans. Après cela, Don Fernand, qui étoit un gros réjouï, adressa la parole à Don Mathias, et à Don Antonio: Messieurs, leur dit-il, où dinez-vous aujourd'hui? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret où vous boirez du vin des Dieux. J'y ai soupé, et j'en suis sorti ce matin entre cinq et six heures. Plût au Ciel, s'écria mon Maître, que j'eusse fait la même chose! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellès, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau; car j'aime à changer de plaisirs, aussi n'y a-t-il que la variété des amusemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces Seigneurs qui lèvent les impôts, et qui *font*

leurs

leurs affaires avec celles de l'Etat. J'y vis de la magnificence, du bon goût, et le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les Maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le Partisan, quoique des plus roturiers de sa compagnie, tranchoit du grand ; et sa femme, bien qu'horriblement laide, faisoit l'adorable, et disoit mille sottises, assaisonnées d'un accent Biscayen, qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un Précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit.

Et moi, Messieurs, dit Don Alexo Ségiar, j'ai soupé chez une Comédienne, chez Arsénie. Nous étions six à table. Arsénie, Florimonde avec une Coquette de ses amies, le Marquis de Zénète, Don Juan de Moncade, et votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire et à dire des gueulées. Quelle volupté ! Il est vrai qu'Arsénie et Florimonde ne sont pas de grands génies, mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, folles. J'aime mieux cela cent fois, que des femmes raisonnables.

CHA-

CHAPITRE IV.

De quelle manière Gil Blas fit connoissance avec les valets des Petits-Maîtres. Du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit, et le serment singulier qu'ils lui firent faire.

CES Seigneurs continuérent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que Don Mathias, que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là, fût en état de sortir. Alors, il me dit de le suivre; et tous ces Petits-Maîtres prirent ensemble le chemin du cabaret, où Don Fernand de Gamboa se proposoit de les conduire. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets, car chacun de ces Cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copioient leurs Maîtres, et se donnoient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluérent aussi; et l'un d'entre eux, après m'avoir regardé quelques momens, me dit: Frère, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune Seigneur. Hélas non, lui répondis-je, et il n'y a pas longtems que je suis à Madrid. C'est ce qui me semble, repliqua-t-il. Vous sentez la Province, vous paroissez timide et embarassé, il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi sur ma parole. Vous me flatez peut-être, lui dis-je. Non, repartit-il, non. Il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner, comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois de bons enfans pour confrères, et que je ne pouvois être en meilleure main pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le Seigneur Don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos Maîtres se mirent à table, et nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gayeté. J'avois un extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu! que de saillies d'imagination! Ces gens-là me parurent une espèce nouvelle. Lorsqu'on en

fut

fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, et nous les quitâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table.

Je ne tardai guères à m'appercevoir que les Chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manières de leurs Maîtres, ils en affectoient même le langage, et ces marauds les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près c'étoit la même chose. J'admirois leur air libre et aisé. J'étois encore plus charmé de leur esprit, et je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de Don Fernand, attendu que c'étoit son Maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du festin; et voulant que rien n'y manquât, il apella l'Hôte et lui dit: Maître André Mantuano, donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin; et comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos Maîtres auront bûës. Très volontiers, répondit l'Hôte; mais Monsieur Gaspard, vous savez que le Seigneur Don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques espèces .... Oh! interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû. Je vous en réponds moi, c'est de l'or en barre que les dettes de mon Maître. Il est vrai que quelques discourtois Créanciers ont fait saisir nos revenus, mais nous obtiendrons main-levée au prémier jour, et nous vous payerons sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. Mantuano nous apporta du vin malgré les saisies, et nous en bûmes en attendant la main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions à tous momens des santés, en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos Maîtres. Le valet de Don Antonio appelloit Gambon celui de Don Fernand, et le valet de Don Fernand appelloit Centellès celui de Don Antonio. Ils me nommoient de-même Silva, et nous nous enivrions peu à peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les Seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laissèrent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contens de moi. Silva, me dit un des plus dessalés, nous ferons quelque chose de toi, mon ami. Je m'apperçois

que

que tu as un fond de génie, mais tu ne ſais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard, et toutefois ce n'eſt qu'en hazardant des diſcours, que mille gens s'érigent aujourd'hui en Beaux-Eſprits. Veux-tu briller? tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité, et riſquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie paſſera pour une noble hardieſſe. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvû qu'avec cela il t'échappe ſeulement un bon-mot, on oubliera les ſottiſes, on retiendra le trait, et l'on conceva une haute opinion de ton mérite. C'eſt ce que pratiquent ſi heureuſement nos Maîtres, et c'eſt ainſi qu'en doit uſer tout homme qui viſe à la réputation d'un eſprit diſtingué.

Outre que je ne ſouhaitois que trop de paſſer pour un beau génie, le ſecret qu'on m'enſeignoit pour y réuſſir me paroiſſoit ſi facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai ſur le champ, et le vin que j'avois bû rendit l'épreuve heureuſe. C'eſt-à-dire que je parlai à tort et à travers, et que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances, quelques pointes d'eſprit qui m'attirérent des aplaudiſſemens. Ce coup d'eſſai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité pour produire quelque bonne ſaillie, et le hazard voulut encore que mes efforts ne fuſſent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confrères qui m'avoit adreſſé la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te déraſſer? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, et te voilà déja tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vûë d'œil. Vois ce que c'eſt que de ſervir des perſonnes de qualité; cela élève l'eſprit; les conditions bourgeoiſes ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je, auſſi je veux deſormais conſacrer mes ſervices à la Nobleſſe. C'eſt fort bien dit, s'écria le valet de Don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux Bourgeois de poſſéder des génies ſupérieurs comme nous. Allons, Meſſieurs, ajouta-t-il, faiſons ſerment que nous ne ſervirons jamais ces gredins-là, jurons-en par le Styx. Nous rîmes bien de la penſée de Gaſpard. Nous lui applaudîmes, et le verre à la main nous fîmes tous ce burleſque ſerment.

Nous

Nous demeurâmes à table juſqu'à ce qu'il plût à nos Maîtres de ſe retirer : ce fut à minuit, ce qui parut à mes camarades un excès de ſobriété. Il eſt vrai que ces Seigneurs ne ſortoient de ſi bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuſe Coquette qui logeoit dans le quartier de la Cour, dont la maiſon étoit nuit et jour ouverte aux gens de plaiſir. C'étoit une Femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amuſante, et ſi conſommée dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, diſoit-on, plus cher les reſtes de ſa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres Coquettes du prémier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de Seigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouoient l'après-dinée, ils ſoupoient enſuite, et paſſoient la nuit à boire et à ſe réjouïr. Nos Maîtres demeurérent-là juſqu'au jour, et nous auſſi ſans nous ennuyer ; car tandis qu'ils étoient avec les Maîtreſſes, nous nous amuſions avec les ſervantes. Enfin, nous nous ſéparâmes tous au leyer de l'Aurore, et nous allâmes nous repoſer chacun de ſon côté.

Mon Maître s'étant levé à ſon ordinaire ſur le midi, s'habilla. Il ſortit. Je le ſuivis, et nous entrâmes chez Don Antonio Centellès, où nous trouvâmes un certain Don Alvaro de Acuhna. C'étoit un vieux Gentilhomme, un Profeſſeur de débauche. Tous les jeunes-gens qui vouloient devenir des hommes agréables, ſe mettoient entre ſes mains. Il les formoit au plaiſir, leur enſeignoit à briller dans le monde, et à diſſiper leur patrimoine. Il n'appréhendoit plus de manger le ſien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois Cavaliers ſe furent embraſſés, Centellès dit à mon Maître : Parblen, Don Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos. Don Alvaro vient me prendre pour me mener chez un Bourgeois qui donne à dîner au Marquis de Zénete et à Don Juan de Moncade, je veux que tu ſois de la partie. Hé comment, dit Don Mathias, nomme-t-on ce Bourgeois ? Il s'appelle Grégorio de Noriéga, dit-alors Don Alvar, et je vais vous apprendre en deux mots ce que c'eſt que ce jeune-homme. Son Père, qui eſt un riche Jouaillier, eſt allé négocier des Pierreries dans les Pays étrangers, et lui a laiſſé en partant la jouïſſance d'un gros revenu. Grégorio eſt un ſot qui a une diſpoſition prochaine à manger tout

tout ſon bien, qui tranche du Petit-Maître, et qui veut paſſer pour homme d'eſprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire, je le gouverne, et je puis vous aſſurer, Meſſieurs, que je le mène bon train. Le fond de ſon revenu eſt déjà bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellès, je vois le Bourgeois à l'hôpital. Allons Don Mathias, continua-t-il, faiſons connoiſſance avec cet homme-là, et contribuons à le ruiner. J'y conſens, répondit mon Maître. Auſſi-bien j'aime à voir renverſer la fortune de ces petits Seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la diſgrace de ce fils de Publicain, à qui le jeu et la vanité de figurer avec les Grands ont fait vendre juſqu'à ſa maiſon. Oh pour celui-là, reprit Don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'eſt pas moins fat dans ſa miſère, qu'il l'étoit dans ſa proſpérité.

Centellès et mon Maître ſe rendirent avec Don Alvar chez Grégorio de Noriéga. Nous y allâmes auſſi Mogicon et moi, tous deux ravis de trouver une franche lipée, et de contribuer de notre part à la ruïne du Bourgeois. En entrant nous apperçûmes pluſieurs hommes occupés à préparer le dîner, et il ſortoit des ragoûts qu'ils faiſoient une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le Marquis de Zénète et Don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le Maître du logis me parut un grand benêt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des Petits-Maîtres, c'étoit une très mauvaiſe copie de ces excellens originaux, ou pour mieux dire un imbécille qui vouloit ſe donner un air délibéré. Repréſentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs, qui avoient tous pour but de ſe moquer de lui, et de l'engager dans de grandes dépenſes. Meſſieurs, dit Don Alvar après les prémiers complimens, je vous donne le Seigneur Grégorio de Noriéga pour un Cavalier des plus parfaits. Il poſſède mille belles qualités. Sçavez-vous qu'il a l'eſprit très cultivé? Vous n'avez qu'à choiſir. Il eſt également fort ſur toutes les matières, depuis la Logique la plus fine et la plus ſerrée juſqu'à l'Ortographe. Oh! cela eſt trop flateur, interrompit le Bourgeois en riant de fort mauvaiſe grace. Je pourrois, Seigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'eſt vous qui êtes ce qu'on apelle un puits d'érudition. Je n'avois pas deſſein, reprit Don Alvar, de m'attirer une louange

ange si spirituelle ; mais en vérité, Messieurs, poursuivit-il, le Seigneur Grégorio ne sauroit manquer de s'acquérir un nom dans le Monde. Pour moi, dit Don Antonio, ce qui me charme en lui, et ce que je mets au dessus de l'ortographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des Bourgeois, il ne veut voir que de jeunes Seigneurs, sans s'embaraſſer de ce qu'il lui en coutera. Il y a là-dedans une élévation de sentimens qui m'enlève, et voilà ce qu'on appelle dépenſer avec goût et avec discernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Grégorio fut accommodé de toutes pièces. Les Petits-Maîtres lui lançoient tour à tour des traits, dont le sot ne sentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pié de la lettre tout ce qu'on lui disoit, et il paroiſſoit fort content de ses convives. Il lui sembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faiſoient encore grace. Enfin il leur servit de joüet pendant qu'ils furent à table, et ils y demeurérent le reſte du jour et la nuit toute entière. Nous bûmes à discrétion de même que nos Maîtres, et nous étions bien conditionnés les uns et les autres, quand nous sortîmes de chez le Bourgeois.

CHAPITRE V.

Gil Blas devient Homme à bonnes fortunes. Il fait connoiſſance avec une jolie Perſonne.

APRES quelques heures de sommeil, je me levai de bonne humeur, et me souvenant des avis que Mélendez m'avoit donnés, j'allai, en attendant le réveil de mon Maître, faire ma cour à notre Intendant, dont la vanité me parut un peu flatée de l'attention que j'avois à lui rendre mes reſpects. Il me reçut d'un air gracieux, et me demanda si je m'accommodois du genre de vie des jeunes Seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne deſeſpérois pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoûtumai effectivement et même bientôt. Je changeai d'humeur et d'eſprit. De sage et posé que j'étois

tois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de Don Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, et me dit que pour être un illustre, il ne me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me représenta que c'étoit une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme; que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle personne; et que lui, pour sa part, possédoit les bonnes graces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monsieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes sans-doute un garçon bien fait et fort spirituel, vous avez du mérite; mais je ne comprends pas comment des Femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh vraiment, me répondit-il, elles ne savent pas qui je suis! C'est sous les habits de mon Maître, et même sous son nom, que j'ai fait ces conquêtes; voici comment. Je m'habille en jeune Seigneur, j'en prends les manières, je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, et fais si bien que je lui parle. Je me dis Don Antonio Centellès. Je demande un rendez-vous, la Dame fait des façons. Je la presse, elle me l'accorde, *& cætera.* C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, et je te conseille de suivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illustre; pour n'écouter pas ce conseil; outre cela je ne me sentois point de répugnance pour une intrigue amoureuse. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune Seigneur, pour aller chercher des avantures galantes. Je n'osai me déguiser dans notre Hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garderobe de mon Maître, et j'en fis un paquet, que j'emportai chez un petit Barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrois m'habiller et me deshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le Barbier mit aussi la main à mon ajustement, et quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le *Pré de Saint Jérôme,* d'où j'étois bien persuadé que je ne reviendrois pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne

fus

fus pas obligé de courir ſi loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traverſois une rue détournée, je vis ſortir d'une petite maiſon, et monter dans un caroſſe de louage qui étoit à la porte, une Dame richement habillée et parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la conſidérer, et je la ſaluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaiſoit pas. De ſon côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne penſois mon attention, elle leva pour un moment ſon voile, et offrit à ma vûe un viſage des plus agréables. Cependant le caroſſe partit, et je demeurai dans la ruë un peu étourdi de cette apparition. La jolie figure, diſois-je en moi-même! peſte il faudroit cela pour m'achever! Si les deux Dames qui aiment Mogicon ſont auſſi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je ſerois charmé de mon ſort, ſi j'avois une pareille Maîtreſſe. En faiſant cette réflexion, je jettai par hazard les yeux ſur la maiſon d'où j'avois vu ſortir cette aimable perſonne, et j'apperçus à la fenêtre d'une ſale baſſe, une vielle femme qui me fit ſigne d'entrer.

Je volai auſſitôt dans la maiſon, et je trouvai dans une ſale aſſez propre cette vénérable et diſcrette Vieille, qui me prenant tout au moins pour un Marquis, me ſalua reſpectueuſement et me dit: Je ne doute pas, Seigneur, que vous n'ayez mauvaiſe opinion d'une femme qui, ſans vous connoître, vous fait ſigne d'entrer chez elle; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous ſaurez que je n'en uſe pas ainſi avec tout le monde. Vous me paroiſſez un Seigneur de la Cour. Vous ne vous trompez pas, ma Mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite et penchant le corps ſur la hanche gauche. Je ſuis, ſans vanité, d'une des plus grandes Maiſons d'Eſpagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, et je vous avoüerai que j'aime à faire plaiſir aux perſonnes de qualité, c'eſt mon foible. Je vous ai obſervé par ma fenêtre. Vous avez regardé très attentivement, ce me ſemble, une Dame qui vient de me quitter. Vous ſentiriez-vous du goût pour elle? Dites-le moi confidemment. Foi d'Homme de Cour, lui répondis-je, elle m'a frapé. Je n'ai jamais rien vû de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous enſemble, ma Bonne, et comp-

comptez ſur ma reconnoiſſance. Il fait bon rendre ces ſortes de ſervices à nous autres Grand-Seigneurs, ce ne ſont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déjà dit, repliqua la Vieille, je ſuis toute dévouée aux Perſonnes de condition, je me plaîs à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes, que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galands chez elles. Je leur prête ma maiſon, pour concilier leur tempérament avec la bienſéance. Fort bien, lui dis-je, et vous venez apparemment de faire ce plaiſir à la Dame dont il s'agit. Non, répondit-elle, c'eſt une jeune Veuve de qualité qui cherche un Amant; mais elle eſt ſi délicate là-deſſus, que je ne ſçai ſi vous ſerez ſon fait, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà préſenté trois Cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh parbleu, ma Chère, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ſes trouſſes, je t'en rendrai bon compte ſur ma parole. Je ſuis curieux d'avoir un tête-à-tête avec une Beauté difficile; je n'en ai point encore rencontré de ce caractère. Hé bien, me dit la Vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure, vous ſatisferez votre curioſité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je; nous verrons ſi un jeune Seigneur peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit Barbier, ſans vouloir chercher d'autres avantures, et fort impatient de voir la ſuite de celle-là. Ainſi, le jour ſuivant, après m'être encore bien ajuſté, je me rendis chez la Vieille une heure plutôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, et je vous en ſçai bon gré. Il eſt vrai que la choſe en vaut bien la peine. J'ai vû notre jeune Veuve, et nous nous ſommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler, mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plû, et vous allez devenir un heureux Seigneur. Entre nous, la Dame eſt un morceau tout appétiſſant. Son mari n'a pas vécu longtems avec elle; il n'a fait que paſſer comme une ombre, elle a tout le mérite d'une fille. La bonne Vieille ſans-doute vouloit parler d'une de ces filles d'eſprit qui ſavent vivre ſans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en caroſſe de louage comme le jour précédent, et vêtue de ſuperbes habits.

bits. D'abord qu'elle parut dans la sale, je débutai par cinq ou six révérences de Petit-Maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions ; après quoi je m'approchai d'elle d'un air très familier, et lui dis ma Princesse, vous voyez un Seigneur qui en a dans l'aîle. Depuis hier votre image s'offre incessamment à mon esprit, et vous avez expulsé de mon cœur une Duchesse qui commençoit à y prendre pié. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle en ôtant son voile, mais je n'en ressens pas une joie pure. Un jeune Seigneur aime le changement, et son cœur est, dit-on, plus difficile à garder que la pistole volante. Hé ma Reine, repris-je, laissons-là, s'il vous plaît, l'avenir, et ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle, je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion. Embarquons-nous comme les matelots, n'envisageons point les périls de la navigation, n'en regardons que les plaisirs.

En achevant ces paroles, je me jettai avec transport aux genoux de ma Nymphe, et pour mieux imiter les Petits-Maîtres, je la pressai d'une manière pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes instances, mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore, et me repoussant : Arrêtez-vous, me dit-elle ; vous êtes trop vif, vous avez l'air libertin, j'ai bien peur que vous ne soyez un petit débauché. Fi donc, Madame, m'écriai-je, pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun ? Il n'y a plus que quelques Bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop, reprit-elle, je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres Seigneurs les grimaces sont inutiles. Il faut qu'une femme fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajoûta-t-elle avec une apparence de confusion, comme si sa pudeur eût souffert de cet aveu : vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eu pour personne, et je n'ai plus besoin que de savoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choisir pour mon Amant. Je vous crois un jeune Seigneur, et même un honnête homme. Cependant je n'en suis point assurée, et quelque prévenuë que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu.

à
du
uten.

Je me ſouvins alors de quelle façon le valet de Don Antonio m'avoit dit qu'il ſortoit d'un pareil embarras, et voulant à ſon exemple paſſer pour mon Maître : Madame, dis-je à ma Veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom, il eſt aſſez beau pour mériter d'être avoüé. Avez-vous entendu parler de Don Mathias de Silva? Oui, répondit-elle, je vous dirai même que je l'ai vû chez une perſonne de ma connoiſſance. Quoique déjà fort effronté, je fus un peu troublé de cette réponſe. Je me raſſurai toutefois dans le moment, et faiſant force de génie pour me tirer de-là : Hé bien, mon Ange, repris-je, vous connoiſſez un Seigneur que je connois auſſi..... Je ſuis de ſa maiſon, puiſqu'il faut vous le dire. Son Ayeul épouſa la belle ſœur d'un Oncle de mon Père. Nous ſommes, comme vous voyez, aſſez proches parens. Je m'appelle Don Céſar. Je ſuis fils unique de l'illuſtre Don Fernand de Ribéra, qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui ſe donna ſur les frontières de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action, elle fut diablement vive; mais ce ſeroit perdre des momens précieux, que l'amour veut que j'emploie plus agréablement.

Je devins preſſant et paſſionné après ce diſcours, qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma Déeſſe me laiſſa prendre, ne ſervirent qu'à me faire ſoupirer après celles qu'elle me refuſa. La cruelle regagna ſon caroſſe, qui l'attendoit à la porte. Je ne laiſſai pas néanmoins de me retirer très ſatisfait de ma bonne fortune, quoique je ne fuſſe pas encore parfaitement heureux. Si, diſois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'eſt que ma Princeſſe eſt une Dame qualifiée, qui n'a pas crû devoir céder à mes tranſports dans une prémiere entrevûë. La fierté de ſa naiſſance a retardé mon bonheur, mais il n'eſt différé que de quelques jours. Il eſt bien vrai que je me repréſentai auſſi que ce pouvoit être une matoiſe des plus rafinées. Cependant j'aimai mieux regarder la choſe du bon côté que du mauvais, et je conſervai l'avantageuſe opinion que j'avois conçûë de ma Dame. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le ſurlendemain, et l'eſpérance de parvenir au comble de mes vœux, me donnoit un avant-goût des plaiſirs dont je me flatois.

L'eſprit

L'eſprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon Barbier. Je changeai d'habit, et j'allai joindre mon Maître dans un tripot où je ſçavois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, et je m'apperçûs qu'il gagnoit; car il ne reſſembloit pas à ces joüeurs froids, qui s'enrichiſſent ou ſe ruïnent ſans changer de viſage. Il étoit railleur et inſolent dans la proſpérité, et fort bourru dans la mauvaiſe fortune. Il ſortit fort gai du tripot, et prit le chemin du *Théâtre du Prince*. Je le ſuivis juſqu'à la porte de la Comédie. Là me mettant un ducat dans la main: Tiens, Gil Blas, me dit-il, puiſque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en reſſentes. Va te divertir avec tes camarades, et viens me prendre à minuit chez Arſénie, où je dois ſouper avec Don Alexo Ségiar. A ces mots il rentra, et je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenſer mon ducat ſelon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas longtems. Clarin, valet de Don Alexo, ſe préſenta tout-à-coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, et nous nous y amuſâmes juſqu'à minuit. De-là nous nous rendîmes à la maiſon d'Arſénie, où Clarin avoit auſſi ordre de ſe trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, et nous fit entrer dans une ſale baſſe, où la femme de chambre d'Arſénie et celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant enſemble, tandis que leurs Maîtreſſes étoient en haut avec nos Maîtres.

L'arrivée de deux bons vivans qui venoient de bien ſouper, ne pouvoit pas être deſagréable à des ſoubrettes, et à des ſoubrettes de Comédiennes encore; Mais quel fut mon étonnement, lorſque dans une de ces ſuivantes je reconnus ma Veuve, mon adorable Veuve, que je croyois Comteſſe ou Marquiſe. Elle ne parut pas moins étonnée de voir ſon cher Don Céſar de Ribéra changé en valet de Petit-Maître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre ſans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pûmes nous empêcher de ſatisfaire. Après quoi Laure, (c'eſt ainſi que s'appelloit ma Princeſſe) me tirant à part tandis que Clarin parloit à ſa compagne, me tendit gracieuſement la main, et me dit tout bas: Touchez-là Seigneur Don Céſar: au lieu de nous faire des reproches réciproques, faiſons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, et je ne me ſuis point non plus mal acquitée du mien.

mien. Qu'en dites vous ? Avouez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité qui se plaisent à faire des équipées. Il est vrai, lui répondis-je ; mais qui que vous soyez, ma Reine, je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme. Agréez de grace mes services, et permettez que le valet de chambre de Don Mathias achève ce que Don César a si heureusement commencé. Va, réprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je suis en femme, c'est la plus grande loüange que je puisse te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus besoin du ministère de la Vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous autres Dames de théâtre, nous vivons sans contrainte, et pêle-mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroît quelquefois ; mais le Public en rit, et nous sommes faites, comme tu sais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes-là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjoüée, et pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arsénie surtout, mon aimable Laure, brilla fort, et fit paroître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté nos Maîtres et les Comédiennes faisoient souvent de longs éclats de rire que nous entendions, ce qui supposé que leur entretien étoit aussi raisonnable que le nôtre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent cette nuit chez Arsénie, on en auroit, je crois, composé un Livre très instructif pour la Jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour arriva, Il falut se séparer. Clarin suivit Don Alexo, et je me retirai avec Don Mathias.

CHAPITRE VI.

De l'entretien de quelques Seigneurs sur les Comédiens de la Troupe du Prince.

CE jour-la mon Maître reçut à son lever un Billet de Don Alexo Ségiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, et nous trouvâmes avec lui le Marquis de Zénète, et un autre jeune Seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vû. Don Mathias, dit Ségiar

Ségiar à mon Patron, en lui préſentant ce Cavalier que je ne connoiſſois point, vous voyez Don Pompéio de Caſtro mon parent. Il eſt preſque dès ſon enfance à la Cour de Portugal. Il arriva hier au ſoir à Madrid, et il s'en retourne dès demain à Liſbonne. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems ſi précieux, et j'ai cru que pour le lui faire trouver agréable, j'avois beſoin de vous et du Marquis de Zénète. Là-deſſus mon Maître et le Parent de Don Alexo s'embraſſérent, et ſe firent force complimens. Je fus très ſatisfait de ce que dit Don Pompéio. Il me parut avoir l'eſprit ſolide et délié.

On dina chez Ségiar, et ces Seigneurs après le repas jouérent pour s'amuſer juſqu'à l'heure de la Comédie. Alors ils allérent tous enſemble au *Théatre du Prince*, voir repréſenter une nouvelle Tragédie, qui avoit pour titre *La Reine de Carthage*. La Pièce finie, ils revinrent ſouper au même endroit où ils avoient diné, et leur converſation roula d'abord ſur le Poëme qu'ils venoient d'entendre, enſuite ſur les Acteurs. Pour l'Ouvrage, s'écria Don Mathias, je l'eſtime peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéide ; mais il faut convenir que la Pièce a été jouée divinement. Qu'en penſe le Seigneur Don Pompéio ? il n'eſt pas, ce me ſemble, de mon ſentiment. Meſſieurs, dit ce Cavalier en ſouriant, je vous ai vus tantôt ſi charmés de vos Acteurs, et particuliérement de vos Actrices, que je n'oſerois vous avoüer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'eſt fort bien fait, interrompit Don Alexo en plaiſantant, vos cenſures ſeroient ici fort mal reçues. Reſpectez nos Actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous buvons tous les jours avec elles, nous les garantiſſons parfaites, nous en donnerons, ſi l'on veut, des certificats. Je n'en doute point, lui répondit ſon parent ; vous en donneriez même de leurs vie et mœurs, tant vous me paroiſſez amis.

Vos Comédiennes de Liſbonne, dit en riant le Marquis de Zénète, ſont ſans doute beaucoup meilleures. Oui certainement, repliqua Don Pompéio, elles valent mieux. Il y en a du-moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le Marquis, peuvent compter ſur vos certificats. Je n'ai point de liaiſon avec elles, repartit Don Pompéio, je ne ſuis point de leurs

débauches, je puis juger de leur mérite ſans prévention. En bonne foi, pourſuivit-il, croyez-vous avoir une Troupe excellente ? Non parbleu ! dit le Marquis, je ne le crois pas ; et je ne veux défendre qu'un très petit nombre d'Acteurs, j'abandonne tout le reſte. Ne conviendrez-vous pas que l'Actrice qui a joué le rôle de Didon eſt admirable ? N'a-t-elle pas repréſenté cette Reine avec toute la nobleſſe et tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un ſpectateur, et lui fait ſentir les mouvemens de toutes les paſſions qu'elle exprime ? on peut dire qu'elle eſt conſommée dans les rafinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Don Pompéio, qu'elle ſait émouvoir et toucher : jamais Comédienne n'eut plus d'entrailles, et c'eſt une belle repréſentation, mais ce n'eſt point une Actrice ſans défaut. Deux ou trois choſes m'ont choqué dans ſon jeu. Veut elle marquer de la ſurpriſe ? elle roule les yeux d'une manière outrée, ce qui ſied mal à une Princeſſe. Ajoutez à cela qu'en groſſiſſant le ſon de ſa voix, qui eſt naturellement doux, elle en corrompt la douceur, et forme un creux aſſez deſagréable. D'ailleurs il m'a ſemblé dans plus d'un endroit de la Pièce, qu'on pouvoit la ſoupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle diſoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit diſtraite, que de l'accuſer de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors Don Mathias au Cenſeur, vous ne ſeriez pas homme à faire des vers à la louange de nos Comédiennes? Pardonnez-moi, répondit Don Pompéio, je découvre beaucoup de talent au-travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je ſuis enchanté de l'Actrice qui a fait la Suivante dans les Intermèdes. Le beau naturel ! avec quelle grace elle occupe la ſcène ! A-t-elle quelque bon mot à débiter? elle l'aſſaiſonne d'un ſouris malin et plein de charmes, qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle ſe livre quelquefois un peu trop à ſon feu, et paſſe les bornes d'une honnête hardieſſe ; mais il ne faut pas être ſi ſévère. Je voudrois ſeulement qu'elle ſe corrigeât d'une mauvaiſe habitude. Souvent au milieu d'une ſcène, dans un endroit ſérieux, elle interrompt tout-à-coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me

me direz que le parterre l'aplaudit dans ces momens mêmes. Cela eſt heureux.

Eh? que penſez-vous des hommes, interrompit le Marquis? Vous devez tirer ſur eux à cartouches, puiſque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit Don Pompéio; j'ai trouvé quelques jeunes Acteurs qui promettent, et je ſuis ſur-tout aſſez content de ce gros Comédien qui a joué le rôle du Prémier-Miniſtre de Didon. Il récite très naturellement, et c'eſt ainſi qu'on déclame en Portugal. Si vous êtes ſatisfait de ceux-là, dit Ségiar, vous devez être charmé de celui qui a fait le perſonnage d'Enée. Ne vous a-t-il pas paru un grand Comédien, un Acteur original? Fort original, répondit le Cenſeur; il a des tons qui lui ſont particuliers, et il en a de bien aigus. Preſque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le ſentiment, et appuye ſur les autres; il fait même des éclats ſur des conjonctions. Il m'a fort diverti, et particulièrement lorſqu'il exprimoit à ſon confident la violence qu'il ſe faiſoit d'abandonner ſa Princeſſe. On ne ſauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, Couſin, repliqua Don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'eſt pas de trop bon goût à la Cour de Portugal. Sais-tu bien que l'Acteur dont nous parlons eſt un ſujet rare? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités? cela prouve qu'il n'eſt pas ſi mauvais. Cela ne prouve rien, répartit Don Pompéio. Meſſieurs, ajouta-t-il, laiſſons-là, je vous prie, les aplaudiſſemens du parterre. Il en donne ſouvent aux Acteurs fort mal-à-propos. Il aplaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phèdre nous l'aprend par une fable ingénieuſe. Permettez-moi de vous la rapporter, la voici.

Tout le peuple d'une ville s'étoit aſſemblé dans une grande place, pour voir jouer des Pantomimes. Parmi ces Acteurs, il y en avoit un qu'on aplaudiſſoit à chaque moment. Ce Bouffon, ſur la fin du jeu, voulut fermer le théatre par un ſpectacle nouveau. Il parut ſeul ſur la ſcène, ſe baiſſa, ſe couvrit la tête de ſon manteau, et ſe mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquita de manière qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritable ſous ſes habits. On lui cria de ſecouer ſon manteau et ſa robe, ce qu'il fit; et comme il ne ſe trouva rien deſſous, les aplaudiſſemens ſe renouvellérent avec plus de

fureur dans l'assemblée. Un Payſan, qui étoit du nombre des ſpectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Meſſieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce Bouffon. Il n'eſt pas ſi bon Acteur que vous le croyez. Je ſai mieux faire que lui le cochon de lait; et ſi vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple, prévenu en faveur du Pantomime, ſe raſſemble le jour ſuivant en plus grand nombre, et plutôt pour ſifler le Payſan, que pour voir ce qu'il ſavoit faire. Les deux rivaux parurent ſur le théatre. Le Bouffon commença, et fut encore plus aplaudi que le jour précédent. Alors le Villageois s'étant baiſſé à ſon tour, et enveloppé la tête de ſon manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit ſous ſon bras, et lui fit pouſſer des cris perçans. Cependant l'aſſiſtance ne laiſſa pas de donner le prix au Pantomime, et chargea de huées le Payſan, qui montrant tout-à-coup le cochon de lait aux ſpectateurs: Meſſieurs, leur dit-il, ce n'eſt pas moi que vous ſiflez, c'eſt le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes.

Couſin, dit Alexo, ta fable eſt un peu vive. Néanmoins, malgré ton cochon de lait, nous n'en démordrons pas. Changeons de matière, pourſuivit-il, celle-ci m'ennuye. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aye de te poſſéder plus longtems? Je voudrois, répondit ſon parent, pouvoir faire ici un plus long ſéjour, mais je ne le puis. Je vous l'ai déja dit, je ſuis venu à la Cour d'Eſpagne pour une affaire d'Etat. Je parlai hier en arrivant au Prémier-Miniſtre. Je dois le voir encore demain matin, et je partirai un moment après pour m'en retourner à Liſbonne. Te voilà devenu Portugais, repliqua Ségiar, et ſelon toutes les apparences tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit Don Pompéio. J'ai le bonheur d'être aimé du Roi de Portugal. J'ai beaucoup d'agrément à ſa Cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été ſur le point de ſortir pour jamais de ſes Etats? Contez-nous cela, je vous prie. Très volontiers, répondit Don Pompéio; et c'eſt en même tems mon hiſtoire, dont je vais vous faire le récit.

CHAPITRE VII.

Hiſtoire de Don Pompéio de Caſtro.

DON Alexo, pourſuivit-il, ſait qu'au ſortir de mon enfance je voulus prendre le parti des Armes, et que voyant notre Pays tranquile, j'allai en Portugal. De-là je paſſai en Afrique avec le Duc de Bragance, qui me donna de l'emploi dans ſon armée. J'étois un cadet des moins riches d'Eſpagne, ce qui m'impoſoit la néceſſité de me ſignaler par des exploits qui m'attiraſſent l'attention du Général. Je fis ſi bien mon devoir, que le Duc m'avança, et me mit en état de continuer le ſervice avec honneur. Après une longue guerre, dont vous n'ignorez pas quelle a été la fin, je m'attachai à la Cour; et le Roi, ſur les bons témoignages que les Officiers-Généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une penſion conſidérable. Senſible à la généroſité de ce Monarque, je ne perdois pas une occaſion de lui en témoigner ma reconnoiſſance par mon aſſiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il eſt permis de ſe préſenter à ſes regards. Par cette conduite, je me fis inſenſiblement aimer de ce Prince, et j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me diſtinguai dans une Courſe de bague, et dans un combat de taureaux qui la précéda, toute la Cour loua ma force et mon adreſſe; et lorſque, comblé d'aplaudiſſemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet, par lequel on me mandoit qu'une Dame, dont la conquête devoit plus me flater que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là, ſouhaitoit de m'entretenir, et qu'à l'entrée de la nuit je n'avois qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette lettre me fit plus de plaiſir que toutes les louanges qu'on m'avoit données, et je m'imaginai que la perſonne qui m'écrivoit, devoit être une femme de la prémière qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une Vieille qui m'y attendoit pour me ſervir de guide, m'introduiſit par une petite porte de jardin dans une grande maiſon, et m'enferma dans un riche cabinet, en me diſant: Demeurez ici, je vais avertir ma Maîtreſſe de votre arrivée. J'apperçus bien des choſes précieuſes dans ce cabinet, qu'éclairoit

une grande quantité de bougies ; mais je n'en considérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déjà conçue de la nobleſſe de la Dame. Si tout ce que je voyois ſembloit m'aſſurer que ce ne pouvoit être qu'une perſonne du prémier rang, quand elle parut elle acheva de me le perſuader, par ſon air noble et majeſtueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je penſois.

Seigneur Cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il ſeroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres ſentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la Cour, ne me les a point inſpirés, il en précipite ſeulement le témoignage. Je vous ai vû plus d'une fois. Je me ſuis informée de vous, et le bien qu'on m'en a dit m'a déterminée à ſuivre mon panchant. Ne croyez pas, pourſuivit-elle, avoir fait la conquête d'une Ducheſſe. Je ne ſuis que la veuve d'un ſimple Officier des Gardes du *Roi* ; mais ce qui rend votre victoire glorieuſe, c'eſt la préference que je vous donne ſur un des plus grands Seigneurs du Royaume. Le Duc d'Almeida m'aime, et n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réuſſir, et je ne ſouffre ſes empreſſemens que par vanité.

Quoique je viſſe bien à ce diſcours que j'avois affaire à une coquette, je ne laiſſai pas de ſavoir bon gré de cette avanture à mon étoile. Donna Hortenſia, c'eſt ainſi que ſe nommoit la Dame, étoit encore dans ſa prémière jeuneſſe, et ſa beauté m'éblouït. De plus on m'offroit la poſſeſſion d'un cœur qui ſe refuſoit aux ſoins d'un Duc. Quel triomphe pour un jeune Cavalier Eſpagnol ! Je me proſternai aux piéds d'Hortenſia, pour la remercier de ſes bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, et elle eut lieu d'être ſatisfaite des tranſports de reconnoiſſance que je fis éclater. Auſſi nous ſéparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les ſoirs que le Duc d'Almeida ne pourroit venir chez elle. Ce qu'on promit de me faire ſavoir très exactement. On n'y manqua pas, et je devins enfin l'Adonis de cette nouvelle Vénus.

Mais les plaiſirs de la vie ne ſont pas d'éternelle durée. Quelques meſures que prît la Dame pour dérober la connoiſſance de notre commerce à mon rival, il ne laiſſa pas d'apren-

d'aprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une ſervante mécontente le mit au fait. Ce Seigneur naturellement généreux, mais fier, jaloux et violent, fut indigné de mon audace. La colère et la jalouſie lui troublérent l'eſprit, et ne conſultant que ſa fureur, il réſolut de ſe venger de moi d'une manière infame. Une nuit que j'étois chez Hortenſia, il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ſes valets armés de bâtons. Dès que je ſortis, il me fit ſaiſir par ces miſérables, et leur ordonna de m'aſſommer. Frappez, leur dit-il, que le téméraire périſſe ſous vos coups, c'eſt ainſi que je veux punir ſon inſolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ces gens m'aſſaillirent tous enſemble, me donnérent tant de coups de bâton, qu'ils m'étendirent ſans ſentiment ſur la place; après quoi ils ſe retirérent avec leur Maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un ſpectacle bien doux. Je demeurai le reſte de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour il paſſa près de moi quelques perſonnes, qui s'appercevant que je reſpirois encore, eurent la charité de me porter chez un Chirurgien. Par bonheur mes bleſſures ne ſe trouvérent pas mortelles, et je tombai entre les mains d'un habile homme qui me guérit parfaitement en deux mois. Au bout de ce tems-là je reparus à la Cour, et repris mes prémières briſées, excepté que je ne retournai plus chez Hortenſia, qui de ſon côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le Duc lui avoit pardonné à ce prix-là ſon infidélité.

Comme mon avanture n'étoit ignorée de perſonne, et que je ne paſſois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir auſſi tranquile que ſi je n'euſſe pas reçu un affront; car je ne diſois pas ce que je penſois, et je ſemblois n'avoir aucun reſſentiment. On ne ſavoit que s'imaginer de ma fauſſe inſenſibilité. Les uns croyoient que malgré mon courage, le rang de l'offenſeur me tenoit en reſpect, et m'obligeoit à dévorer l'offenſe. Les autres avec plus de raiſon ſe défioient de mon ſilence, et regardoient comme un calme trompeur la ſituation paiſible où je paroiſſois être. Le Roi jugea comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laiſſer un outrage impuni, et que je ne manquerois pas de me venger ſitôt que j'en trouverois une occaſion favorable. Pour ſavoir s'il devinoit ma penſée, il me fit un jour entrer dans ſon cabinet, où il

me dit: Don Pompéio, je ſai l'accident qui vous eſt arrivé; et je ſuis ſurpris, je l'avoue, de votre tranquilité. Vous diſſimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut être l'offenſeur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'eſt un malheur dont il faut bien que je me conſole. Non, non, repliqua le Roi, je ne ſuis point la dupe de ce diſcours peu ſincère. On m'a tout dit. Le Duc d'Almeida vous a mortellement offenſé. Vous êtes noble et Caſtillan. Je ſai à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la réſolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris, je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre ſecret.

Puiſque Votre Majeſté me l'ordonne, lui repartis-je, il faut donc que je lui découvre mes ſentimens. Oui, Seigneur, je ſonge à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien, en eſt comptable à ſa race. Vous ſavez l'indigne traitement que j'ai reçu, et je me propoſe d'aſſaſſiner le Duc d'Almeida, pour me venger d'une manière qui réponde à l'offenſe. Je lui plongerai un poignard dans le ſein, ou je lui caſſerai la tête d'un coup de piſtolet, et je me ſauverai, ſi je puis, en Eſpagne. Voilà quel eſt mon deſſein. Il eſt violent, dit le Roi; néanmoins je ne ſaurois le condamner, après le cruel outrage que le Duc d'Almeida vous a fait. Il eſt digne du châtiment que vous lui réſervez. Mais n'exécutez pas ſitôt votre entrepriſe. Laiſſez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah! Seigneur, m'écriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révéler mon ſecret? Quel tempérament peut..... Si je n'en trouve pas qui vous ſatisfaſſe, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez réſolu. Je ne prétends point abuſer de la confidence que vous m'avez faite, je ne trahirai point votre honneur, ſoyez ſans inquiétude là-deſſus.

J'étois aſſez en peine de ſavoir par quel moyen le Roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier le Duc d'Almeida. Duc, lui dit-il, vous avez offenſé Don Pompéio de Caſtro. Vous n'ignorez pas que c'eſt un homme d'une naiſſance illuſtre, un cavalier que j'aime et qui m'a bien ſervi. Vous lui devez une ſatisfaction. Je ne ſuis pas d'humeur

d'humeur à la lui refuser, répondit le Duc. S'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le Roi. Un Gentilhomme Espagnol entend trop bien le point-d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeller autrement, et vous ne sauriez expier l'indignité de votre action, qu'en présentant vous-même un bâton à votre ennemi, et qu'en vous offrant à ses coups. O Ciel, s'ecria le Duc! Quoi, Seigneur, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse, qu'il s'humilie devant un simple Cavalier, et qu'il en reçoive même des coups de bâton! Non, repartit le Monarque, j'obligerai Don Pompéio à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence, en lui présentant un bâton, c'est tout ce que j'exige de vous. C'est trop attendre de moi, Seigneur, interrompit brusquement le Duc d'Almeida; j'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le Roi, et je voudrois que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le Roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avoit sur le Duc, pour obtenir de lui qu'il fît une démarche si mortifiante. Ce Monarque en vint pourtant à bout. Ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, et me demanda si je serois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui, et je donnai ma parole, que bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me présenteroit. Cela étant réglé ainsi, le Duc et moi nous nous trouvâmes un jour à certaine heure chez le Roi, qui s'enferma avec nous dans son cabinet. Allons, dit-il au Duc, reconnoissez votre faute, et méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuses, et me présenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompéio, me dit le Monarque en ce moment, prenez ce bâton, et que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper le Duc. Non Seigneur, lui répondis-je, il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton, un Espagnol offensé

n'en demande pas davantage. Hé bien, reprit le Roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement suivre tous deux la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je desire avec ardeur, s'écria le Duc d'Almeida d'un ton brusque, et cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots il sortit plein de rage et de confusion, et deux heures après il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, et je trouvai ce Seigneur disposé à se bien battre. Il n'avoit pas quarante-cinq ans. Il ne manquoit ni de courage, ni d'adresse. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez Don Pompéio, me dit-il, finissons ici notre différent. Nous devons l'un et l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, et moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le tems de lui répondre. Il me poussa d'abord très vivement, mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour. Je sentis que j'avois affaire à un homme qui savoit aussi-bien se défendre qu'attaquer, et je ne sai ce qu'il en seroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, et ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussi-tôt, et dis au Duc de se relever. Pourquoi m'épargner, répondit-il? Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui repliquai-je, profiter de votre malheur, je ferois tort à ma gloire. Encore une fois relevez-vous, et continuons notre combat.

Don Pompéio, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi si je vous perçois le cœur? Je passerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, et je sens que ma reconnoissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompéio, continua-t-il, cessons de nous haïr. Passons même plus avant. Soyons amis. Ah! Seigneur, m'écriai-je, j'accepte avec joie une proposition si agréable, je vous voue une amitié sincère; et pour commencer à vous en donner des marques,

ques, je vous promets de ne plus remettre le pié chez Donna Hortensia, quand elle voudroit me revoir. C'eſt moi, dit-il, qui vous cède cette Dame. Il eſt plus juſte que je vous l'abandonne, puiſqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je, vous l'aimez. Les bontés qu'elle auroit pour moi pourroient vous faire de la peine, je les ſacrifie à votre repos. Ah! trop généreux Caſtillan, reprit le Duc en me ſerrant entre ſes bras, vos ſentimens me charment. Qu'ils produiſent de remords dans mon ame! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rapelle l'outrage que vous avez reçu! La ſatisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du Roi, me paroit trop légère. Je veux réparer mieux cette injure; et pour en effacer entièrement l'infamie, je vous offre une de mes nièces dont je puis diſpoſer. C'eſt une riche héritière, qui n'a pas quinze ans, et qui eſt encore plus belle que jeune.

Je fis là-deſſus au Duc tous les complimens que l'honneur d'entrer dans ſon alliance me put inſpirer, et j'épouſai ſa nièce peu de jours après. Toute la Cour félicita ce Seigneur d'avoir fait la fortune d'un Cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie, et mes amis ſe réjouïrent avec moi de l'heureux dénouement d'une avanture qui devoit avoir une plus triſte fin. Depuis ce tems, Meſſieurs, je vis agréablement à Liſbonne. Je ſuis aimé de mon épouſe, et j'en ſuis encore amoureux. Le Duc d'Almeida me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, et j'oſe me vanter d'être aſſez bien dans l'eſprit du Roi de Portugal. L'importance du voyage que je fais par ſon ordre à Madrid, m'aſſure de ſon eſtime.

CHAPITRE VIII.

Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle Condition.

TELLE fut l'hiſtoire que Don Pompéio raconta, et que nous entendîmes la valet de Don Alexo et moi, quoiqu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençat le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte, que nous avions laiſſé entr'ouverte, et de-là nous n'en avions pas perdu un mot.

Après

Après cela, ces Seigneurs continuérent de boire, mais ils ne pousserent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que Don Pompéio, qui devoit parler le matin au Prémier-Ministre, étoit bien-aise de se reposer un peu auparavant. Le Marquis de Zénète et mon Maître embrasserent ce Cavalier, lui dirent adieu, et le laisserent avec son parent.

Nous nous couchâmes pour le coup ayant le lever de l'aurore, et Don Mathias me chargea à son réveil d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier et de l'ancre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter. Je te fais mon Sécretaire. Bon, dis-je en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon Maître par tout; comme valet de chambre, je l'habille; et j'écrirai sous lui comme Sécretaire. Le Ciel en soit loué. Je vais comme la triple Hécate faire trois personnages différens. Tu ne sais pas, continua-t-il, quel est mon dessein, le voici; mais sois discret, il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment; et plus heureux que ceux de mes pareils, qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguise ton écriture de maniere que les billets ne paroissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume et de l'ancre, et je me mis en devoir d'obéir à Don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes. *Vous ne vous êtes point trouvé cette nuit au rendez-vous. Ah! Don Mathias, que direz-vous pour vous justifier? Quelle étoit mon erreur? Et que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens et toutes les affaires du monde devoient céder au plaisir de voir Donna Clara de Mendoce!* Après ce billet il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifioit un Prince; et un autre enfin, par lequel une Dame lui mandoit, que si elle étoit assurée qu'il fût discret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas de me dicter de si belles lettres, il m'obligeoit à mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très délicat, mais il me pria de ne lui donner des avis que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de me taire,

taire, et d'expédier ſes commandemens. Cela fait, il ſe leva, et je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans ſes poches, et ſortit enſuite. Je le ſuivis, et nous allâmes dîner chez Don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou ſix Cavaliers de ſes amis.

On y fit grand'chère, et la joie, qui eſt le meilleur aſſaiſonnement des feſtins, régna dans le repas. Tous les convives contribuérent à égayer la converſation, les uns par des plaiſanteries, et les autres en racontant des hiſtoires dont ils ſe diſoient les héros. Mon Maître ne perdit pas une ſi belle occaſion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix, et d'un air ſi impoſant, qu'à l'exception de ſon Sécretaire, tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les Cavaliers devant qui ſe faiſoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on apelloit Don Lope de Vélaſco. Celui-ci, homme fort grave, au-lieu de ſe réjouïr comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda froidement ſi la conquête de Donna Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit Don Mathias. Elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade. Je lui plaîs. On me ſuit par ſon ordre. On aprend qui je ſuis. Elle m'écrit, et me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit où tout repoſe dans ſa maiſon. Je m'y trouve. On m'introduit dans ſon apartement..... Je ſuis trop diſcret pour vous dire le reſte.

A ce récit laconique, le Seigneur de Vélaſco fit paroître une grande altération ſur ſon viſage. Il ne fut pas difficile de s'appercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la Dame en queſtion. Tous ces billets, dit-il à mon Maître en le regardant d'un œil furieux, ſont abſolument faux, et ſurtout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de Donna Clara de Mendoce. Il n'y a point en Eſpagne de fille plus réſervée qu'elle. Depuis deux ans un Cavalier, qui ne vous cède ni en naiſſance ni en mérite perſonnel, met tout en uſage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs ; mais il peut ſe flater que ſi elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne ſeroit qu'à lui ſeul. Hé ! qui vous dit le contraire, interrompit Don Mathias d'un air railleur ? Je conviens avec vous que c'eſt une fille très honnête. De mon côté, je ſuis un fort honnête garçon. Par conſéquent,

vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de très honnête. Ah ! c'en est trop, interrompit Don Lope à son tour. Laissons-là les railleries. Vous êtes un imposteur. Jamais Donna Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis souffrir que vous osiez noircir sa réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, et se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon Maître, qui étoit assez brave pour un Seigneur de son caractère, mépriſa les menaces de Don Lope. Le fat ! s'écria-t-il en faisant un éclat de rire : les Chevaliers Errans soutenoient la beauté de leurs Maîtresses ; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne. Cela me paroit encore plus extravagant.

La retraite de Vélasco, à laquelle Monoade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les Cavaliers, sans y faire beaucoup d'attention, continuérent de se réjouïr, et ne se séparérent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon Maître et moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, et je comptois de bien dormir : mais je comptois sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah ! maudit portier, m'écriai-je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure ? Dites à ce garçon que je repose, et qu'il revienne tantôt. Il veut, me repliqua-t-il, vous parler en ce moment, il assure que la chose presse. Je me levai à ces mots. Je mis seulement mon haut-de-chausses et mon pourpoint, et j'allai en jurant trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, apprenez-moi, s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin ? J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au Seigneur Don Mathias, et il faut qu'il la lise tout présentement. Cela est de la dernière conséquence pour lui, je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante je pris la liberté d'aller réveiller mon Maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos ; mais l'importance ..... Que me veux-tu, interrompit-il brusquement ? Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'est une

Vol: I Pag. 182.

une lettre que j'ai à vous rendre de la part de Don Lope Vélasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, et après l'avoir lu dit au valet de Don Lope: Mon enfant, je ne me lèverois jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer; juge si je me lèverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton Maître que s'il est encore à midi et demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Va lui porter cette réponse. A ces mots, il s'enfonça dans son lit, et ne tarda guères à se rendormir.

Il se leva et s'habilla fort tranquillement entre onze heures et midi, puis il sortit en me disant qu'il me dispensoit de le suivre; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendroit, pour lui obéir. Je marchai sur ses pas jusqu'au *Pré de Saint Jérôme*, où j'apperçus Don Lope de Vélasco qui l'attendoit de pié ferme. Je me cachai pour les observer tous deux, et voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, et commencérent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se poussérent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse et de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour Don Lope. Il perça mon Maître, l'étendit par terre, et s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je courus au malheureux Don Mathias. Je le trouvai sans connoissance, et presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit, et je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avois servi d'instrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promtement à l'Hôtel sans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nipes de mon Maître; et quand j'eus porté cela chez le Barbier où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, et sur-tout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là-dessus. Il assembla ses domestiques, leur ordonna de le suivre, et nous nous rendîmes tous au *Pré de Saint Jérôme*. Nous enlevâmes Don Mathias qui respiroit encore, mais qui mourut trois heures après qu'on l'eut transporté chez lui. Ainsi périt le Seigneur Don

Mathias

Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal à propos des billets-doux supposés.

CHAPITRE IX.

Quelle Personne il alla servir après la mort de Don Mathias de Silva.

QUELQUES jours après les funerailles de Don Mathias, tous ses domestiques furent payés et congédiés. J'établis mon domicile chez le petit Barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Mélendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs j'étois devenu difficile sur l'article. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun, encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune Seigneur me paroissoit alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je n'osai m'habiller en Don César de Ribéra. Je ne pouvois, sans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me déguiser. Mais outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop mal propre, j'étois bien chaussé et bien coëffé. Je me parai donc, à l'aide du Barbier, d'une manière qui tenoit un milieu entre Don César et Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arsénie. Je trouvai Laure seule dans la même sale où je lui avois déjà parlé. Ah! c'est vous, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle m'apperçut. Je vous croyois perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir. Vous n'abusez point, à ce que je vois, des libertés que les Dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon Maître, sur les occupations que j'avois eues, et j'ajoutai fort poliment que dans mes embarras mêmes mon aimable Laure avoit toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle, je

je ne vous ferai plus de reproches, et je vous avouerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai apris le malheur de Don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaîra peut-être pas. Il y a longtems que j'entends dire à ma Maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espèce d'homme d'affaires, un garçon qui entende bien l'économie, et qui tienne un régître exact des sommes qu'on lui donnera pour faire la dépense de la maison. J'ai jetté les yeux sur votre Seigneurie, il me semble que vous ne rempliriez point mal cet emploi. Je sens, lui répondis-je, que je m'en acquiterai à merveilles. J'ai lu les *Oeconomiques d'Arisiote*, et pour tenir des régîtres c'est mon fort. Mais, mon enfant, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arsénie. Quelle difficulté, me dit Laure? J'ai juré, lui repliquai-je, de ne plus servir de Bourgeois. J'en ai même juré par le Styx. Si Jupiter n'osoit violer ce serment, jugez si un valet doit le respecter. Qu'apelles-tu des Bourgeois, repartit fièrement la Soubrette? Pour qui prends-tu les Comédiennes? Les prends-tu pour des Avocates ou pour des Procureuses? Oh sache, mon ami, que les Comédiennes sont nobles, archi-nobles par les alliances qu'elles contractent avec les Grands-Seigneurs.

Sur ce pié-là, lui dis-je, mon Infante, je puis accepter la place que vous me destinez. Je ne dérogerai point? Non sans doute, répondit-elle; passer de chez un Petit-Maître au service d'une Héroïne de Théatre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chère, et dans le fond on doit nous confondre ensemble dans la Vie Civile. En effet, ajouta-t-elle, à considérer un Marquis et un Comédien dans le cours d'une journée, c'est presque la même chose. Si le Marquis pendant les trois quarts du jour est par son sang au-dessus du Comédien, le Comédien pendant l'autre quart s'élève encore davantage au-dessus du Marquis, par un rôle d'Empereur ou de Roi qu'il représente. Cela fait, ce me semble, une compensation de noblesse et de grandeur qui nous égale aux personnes de la Cour. Oui vraiment, repris-je, vous êtes de niveau, sans contredit, les uns aux autres. Peste! les Comédiens ne sont pas des marouffles comme je croyois, et vous me donnez une forte

envie

envie de ſervir de ſi honnêtes gens. Hé bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems là pour diſpoſer ma Maîtreſſe à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque aſcendant ſur ſon eſprit. Je ſuis perſuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de ſa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de réconnoiſſance, et je l'en aſſurai avec des tranſports qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eûmes tous deux un aſſez long entretien, qui auroit encore duré, ſi un petit laquais ne fût venu dire à ma Princeſſe qu'Arſénie la demandoit. Nous nous ſeparâmes. Je ſortis de chez la Comédienne dans la douce eſpérance d'y avoir bientôt bouche à cour, et je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la Suivante, pour t'aſſurer que tu es commenſal dans cette maiſon. Viens, ſuis-moi, je vais te préſenter à ma Maîtreſſe. A ces paroles, elle me mena dans un appartement compoſé de cinq à ſix pièces de plein pié, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe! quelle magnificence! Je me crus chez une Vice-Reine, ou pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richeſſes du Monde amaſſées dans un même lieu. Il eſt vrai qu'il y en avoit de pluſieurs Nations, et qu'on pouvoit définir cet appartement, *Le Temple d'une Déeſſe où chaque Voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de ſon Pays.* J'apperçus la Divinité aſſiſe ſur un gros carreau de ſatin. Je la trouvai charmante, et graſſe de la fumée des ſacrifices. Elle étoit dans un deſhabillé galant, et ſes belles mains s'occupoient à préparer une coëffure nouvelle pour jouer ſon rôle ce jour-là. Madame, lui dit la Soubrette, voici l'Econome en queſtion. Je puis vous aſſurer que vous ne ſauriez avoir un meilleur ſujet. Arſénie me regarda très attentivement, et j'eus le bonheur de ne lui pas déplaîre. Comment donc, Laure, s'écria-t-elle! mais voilà un fort joli garçon, je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Enſuite m'adreſſant la parole: Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, et je n'ai qu'un mot à vous dire: vous ſerez content de moi, ſi je le ſuis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts pour la ſervir à ſon gré. Comme je vis que nous étions d'accord,

d'accord, je ſortis ſur le champ pour aller chercher mes hardes, et je revins m'inſtaler dans cette maiſon.

CHAPITRE X.

Qui n'eſt pas plus long que le précédent.

IL étoit à peu près l'heure de la Comédie. Ma Maîtreſſe me dit de la ſuivre avec Laure au Théatre. Nous entrâmes dans ſa loge, où elle ôta ſon habit de ville, et en prit un autre plus magnifique pour paroître ſur la ſcène. Quand le ſpectacle commença, Laure me conduiſit, et ſe plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir et entendre parfaitement bien les Acteurs. Ils me déplûrent pour la plupart, à cauſe ſans-doute que Don Pompéio m'avoit prévenu contre eux. On ne laiſſoit pas d'en aplaudir pluſieurs, et quelques-uns de ceux-là me firent ſouvenir de la Fable du Cochon.

Laure m'aprenoit le nom des Comédiens et des Comédiennes, à meſure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne ſe contentoit pas de les nommer, la médiſante en faiſoit de jolis portraits. Celui-ci, diſoit-elle, a le cerveau creux, celui-là eſt un inſolent. Cette mignonne que vous voyez, et qui a l'air plus libre que gracieux, s'apelle Roſarda. Mauvaiſe acquiſition pour la Compagnie. On devroit mettre cela dans la Troupe qu'on lève par ordre du Vice-Roi de la Nouvelle-Eſpagne, et qu'on va faire inceſſamment partir pour l'Amérique. Regardez bien cet Aſtre lumineux qui s'avance, ce beau Soleil couchant, c'eſt Caſtilda. Si depuis qu'elle a des Amans, elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une Princeſſe d'Egypte, elle en pourroit faire élever une qui iroit juſqu'au troiſième Ciel. Enfin Laure déchira tout le monde par des médiſances. Ah la méchante langue! Elle n'épargna pas même ſa Maîtreſſe.

Cependant, j'avoûerai mon foible, j'étois charmé de ma Soubrette, quoique ſon caractère ne fût pas moralement bon. Elle médiſoit avec un agrément qui me faiſoit aimer juſqu'à ſa malignité. Elle ſe levoit dans les entr'actes, pour aller voir ſi Arſénie n'avoit pas beſoin de ſes ſervices; mais au-lieu de venir promtement reprendre ſa place, elle s'amu-

s'amuſoit derrière le Théatre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajolloient. Je la ſuivis une fois pour l'obſerver, et je remarquai qu'elle avoit bien des connoiſſances. Je comptai juſqu'à trois Comédiens qui l'arrêtérent l'un après l'autre pour lui parler, et ils me parurent s'entretenir avec elle très familièrement. Cela ne me plut point, et pour la prémière fois de ma vie je ſentis ce que c'eſt que d'être jaloux. Je retournai à ma place ſi réveur et ſi triſte, que Laure s'en apperçut auſſi-tôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas, me dit-elle avec étonnement ? Quelle humeur noire s'eſt emparée de toi depuis que je t'ai quité ? Tu as l'air ſombre et chagrin. Ma Princeſſe, lui répondis-je, ce n'eſt pas ſans raiſon. Vos allures ſont un peu vives, je viens de vous voir avec des Comédiens .... Ah le plaiſant ſujet de triſteſſe, interrompit-elle en riant ! Quoi ! cela te fait de la peine ? Oh vraiment tu n'es pas au bout, tu verras bien d'autres choſes parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aiſées. Point de jalouſie, mon enfant. Les jaloux, chez le Peuple Comique, paſſent pour des ridicules, auſſi n'y en a-t-il preſque point. Les Pères, les Maris, les Frères, les Oncles et les Couſins ſont les gens du monde les plus commodes, et ſouvent même c'eſt eux qui établiſſent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de perſonne, et à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de ſon cœur, puis elle m'aſſura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette aſſurance, dont je pouvois douter ſans paſſer pour un eſprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'allarmer, et je lui tins parole. Je la vis, dès le ſoir même, s'entretenir en particulier et rire avec des hommes. A l'iſſue de la Comédie, nous nous en retournâmes avec notre Maîtreſſe au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux Seigneurs et un Comédien qui y venoient ſouper. Outre Laure et moi, il y avoit pour domeſtiques dans cette maiſon une cuiſinière, un cocher et un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuiſinière, qui n'étoit pas moins habile que la Dame Jacinte, aprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre et le petit laquais mirent le couvert, et je dreſſai le buffet compoſé de la

plus

plus belle vaiſſelle d'argent et de pluſieurs vaſes d'or; autres offrandes que la Déeſſe du Temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, et je ſervis d'échanſon, pour montrer à ma Maîtreſſe que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des Comédiennes pendant le repas. Elles faiſoient les Dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du prémier rang. Bien loin de traiter d'*Excellence* les Seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *Seigneurie*, elles les appelloient ſimplement par leur nom. Il eſt vrai que c'étoit eux qui les gâtoient et qui les rendoient ſi vaines, en ſe familiariſant un peu trop avec elles. Le Comédien, de ſon côté, comme un Acteur accoutumé à faire le Héros, vivoit avec eux ſans façon; il buvoit à leur ſanté, et tenoit, pour ainſi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le Marquis et le Comédien ſont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le ſont encore davantage pendant la nuit, puiſqu'ils la paſſent toute entière à boire enſemble.

Arſénie et Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échapa mille diſcours hardis entremêlés de menues faveurs et de minauderies, qui furent bien favourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma Maîtreſſe en amuſoit un par un badinage innocent, ſon amie, qui ſe trouvoit entre les deux autres, ne faiſoit point la Suzanne avec eux. Dans le tems que je conſidérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adoleſcent, on apporta le fruit. Alors je mis ſur la table des bouteilles de liqueurs et des verres, et je diſparus pour aller ſouper avec Laure qui m'attendoit. Hé bien, Gil Blas, me dit-elle, que penſes-tu de ces Seigneurs que tu viens de voir? Ce ſont ſans-doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arſénie et de Florimonde. Non, reprit-elle, ce ſont des voluptueux qui vont chez les coquettes ſans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaiſance, et ils ſont aſſez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Graces au Ciel, Florimonde et ma Maîtreſſe ſont à préſent ſans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, et qui veulent faire tous les plaiſirs d'une maiſon, parce qu'ils en ſont toute la dépenſe. Pour moi j'en ſuis bien aiſe, et je ſoutiens qu'une coquette ſenſée doit fuir ces ſortes d'engage-

gagemens. Pourquoi se donner un maître? Il vaut mieux gagner sou à sou un équipagé, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix-là.)

Lorsque Laure étoit en train de parler, et elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coutoient rien. Quelle volubilité de langue; Elle me conta mille avantures arrivées aux Actrices de la Troupe du Prince, et je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement j'étois dans un âge où ils ne font guères d'horreur; et il faut ajouter que la Soubrette savoit si bien peindre les déréglemens, que je n'y enviſageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'aprendre seulement la dixième partie des exploits des Comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les Seigneurs et le Comédien se retirérent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent sortis, ma Maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains: Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain matin à la provision. Cinq ou six de nos Messieurs et de nos Dames doivent diner ici, ayez soin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la Troupe même. Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions. Sachez qu'il ne faut point dire la Troupe, il faut dire la Compagnie. On dit bien une troupe de Bandits, une troupe de Gueux, une troupe d'Auteurs, mais aprenez qu'on doit dire une Compagnie de Comédiens. Les Acteurs de Madrid sourtout méritent bien qu'on apelle leur Corps une Compagnie. Je demandai pardon à ma Maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux. Je la supliai très humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite, quand je parlerois de Messieurs les Comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirois toujours la Compagnie.

CHA-

CHAPITRE XI.

Comment les Comédiens vivoient enſemble, et de quelle manière ils traitoient les Auteurs.

JE me mis donc en campagne le lendemain matin, pour commencer l'exercice de mon emploi d'Econome. C'étoit un jour maigre. J'achetai, par ordre de ma Maîtreſſe, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux et d'autres petits piés. Comme Meſſieurs les Comédiens n'étoient pas contens des manières de l'Egliſe à leur égard, ils n'en obſervoient pas avec exactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien paſſer les trois jours du Carnaval. La cuiſinière eut dequoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le diner, Arſénie ſe leva, et demeura juſqu'à midi à ſa toilette... Alors les Seigneurs Roſimiro et Ricardo, Comédiens, arrivérent. Il ſurvint enſuite deux Comédiennes, Conſtance et Célinaura; et un moment après parut Florimonde, accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Segnor Cavallèro* des plus leſtes. Il avoit les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes de feuillemorte, un haut-de-chauſſes bien étroit, et l'on voyoit aux ouvertures de ſon pourpoint une chemiſe fine avec une fort belle dentelle. Ses gands et ſon mouchoir étoient dans la concavité de la garde de ſon épée, et il portoit ſon manteau avec une grace toute particulière.

Néanmoins, quoiqu'il eût bonne mine, et qu'il fût très bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque choſe de ſingulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce Gentilhomme-là ſoit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractère marqué. Dés qu'il entra dans l'appartement d'Arſénie, il courut, les bras ouverts, embraſſer les Actrices et les Acteurs, l'un après l'autre, avec des démonſtrations plus outrées que celles des Petits-Maîtres. Je ne changeai point de ſentiment, lorſque je l'entendis parler. Il appuyoit ſur toutes ſes ſyllabes, et prononçoit ſes paroles d'un ton emphatique, avec des geſtes et des yeux accommodés au ſujet. J'eus la curioſité de demander à Laure ce que c'étoit que ce Cavalier: Je te pardonne, me dit-

elle

elle, ce mouvement curieux : il eſt impoſſible de voir et d'entendre pour la prémière fois le Seigneur Carlos Alonſo de la Ventoléria, ſans avoir l'envie qui te preſſe. Je vais te le peindre au naturel. Prémièrement, c'eſt un homme qui a été Comédien. Il a quité le Théatre par fantaiſie, et s'en eſt depuis repenti par raiſon. As-tu remarqué ſes cheveux noirs? Ils ſont teints, auſſi-bien que ſes ſourcils et ſa mouſtache. Il eſt plus vieux que Saturne. Cependant, comme au tems de ſa naiſſance ſes parens ont négligé de faire écrire ſon nom ſur les régîtres de ſa Paroiſſe, il a profité de leur négligence, et ſe dit plus jeune qu'il n'eſt de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs c'eſt le perſonnage d'Eſpagne le plus rempli de lui-même. Il a paſſé les douze prémiers luſtres de ſa vie dans une ignorance craſſe; mais pour devenir ſavant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeler en Grec et en Latin. De plus il ſait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a récités tant de fois comme de ſon crû, qu'il eſt parvenu à ſe figurer qu'ils en ſont effectivement. Il les fait venir dans la converſation, et on peut dire que ſon eſprit brille aux dépens de ſa mémoire. Au reſte on dit que c'eſt un grand Acteur. Je veux le croire pieuſement. Je t'avoûerai toute fois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici, et je lui trouve, entre autres défauts, une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante, qui donne un air antique et ridicule à ſa déclamation.

Tel fut le portrait que ma Soubrette me fit de cet Hiſtrion honoraire, et véritablement je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueillenx. Il faiſoit auſſi le beau parleur, et il ne manqua pas de tirer de ſon ſac deux ou trois contes, qu'il débita d'un air impoſant et bien étudié. D'une autre part, les Comédiennes et les Comédiens qui n'étoient point venus-là pour ſe taire ne furent pas muëts. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades abſens, d'une manière peu charitable à la vérité; mais c'eſt une choſe qu'il faut pardonner aux Comédiens, comme aux Auteurs. La converſation s'échauffa donc contre le prochain. Vous ne ſavez pas, Meſdames, dit Roſimiro, un nouveau trait de Céſarino notre cher confrère? Il a acheté ce matin des bas de ſoie, des rubans et des dentelles, qu'il s'eſt fait apporter à l'aſſemblée par un petit.

Page,

Page, comme de la part d'une Comteſſe. Quelle friponnerie, dit le Seigneur de la Ventoléria en ſouriant d'un air fat et vain ? De mon tems on étoit de meilleure foi. Nous ne ſongions point à compoſer de pareilles fables. Il eſt vrai que les Femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Elles faiſoient elles-mêmes les emplettes, elles avoient cette fantaiſie. Parbleu, dit Ricardo du même ton, cette fantaiſie les tient bien encore ; et s'il étoit permis de s'expliquer là-deſſus... Mais il faut taire ces ſortes d'avantures, ſur-tout quand des perſonnes d'un certain rang y ſont intéreſſées.

Meſſieurs, interrompit Florimonde, laiſſez-là de grace vos bonnes fortunes, elles ſont connues de-toute la terre. Parlons d'Iſménie. On dit que ce Seigneur, qui a fait tant de dépenſes pour elle, vient de lui échaper. Oui vraiment, s'écria Conſtance, et je vous dirai de plus, qu'elle perd un petit Homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruïné. Je ſai la choſe d'original. Son Mercure a fait un *qui pro quo* ; il a porté au Seigneur un billet qu'elle écrivoit à l'Homme d'affaires, et a remis à l'Homme-d'affaires une lettre qui s'addreſſoit au Seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignonne, reprit Florimonde. Oh pour celle du Seigneur, repartit Conſtance, elle eſt peu conſidérable. Le Cavalier a mangé preſque tout ſon bien, mais le petit Homme d'affaires ne faiſoit que d'entrer ſur les rangs. Il n'a point encore paſſé par les mains des coquettes, c'eſt un ſujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette ſorte avant le dîner, et leur entretien roula ſur la même matière lorſqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point ſi j'entreprenois de rapporter tous les autres diſcours pleins de médiſance et de fatuïté, que j'entendis, le Lecteur trouvera bon que je les ſuprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'Auteur, qui arriva chez Arſénie ſur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma Maîtreſſe. Madame, un homme en linge ſale, crotté juſqu'a l'échine, et qui ſauf votre reſpect a tout l'air d'un Poëte, demande à vous parler. Qu'on le faſſe monter, répondit Arſénie. Ne bougeons, Meſſieurs, c'eſt un Auteur. Effectivement c'en étoit un, dont on avoit accepté une Tragédie, et qui apportoit un rôle à ma Maîtreſſe. Il s'appelloit Pédro de Moya. Il fit en entrant cinq ou ſix profondes révérences

à la compagnie, qui ne ſe leva ni même ne le ſalua point. Arſénie répondit ſeulement par une ſimple inclination de tête aux civilités donc il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant et embarraſſé. Il laiſſa tomber ſes gands et ſon manteau. Il les ramaſſa, s'aprocha de ma Maîtreſſe, et lui préſentant un papier plus reſpectueuſement qu'un Plaideur ne préſente un placet à ſon Juge: Madame, lui dit-il, agréez de grace le rôle que je prens la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide ét mépriſante, et ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre Auteur, qui ſe ſervant de l'occaſion pour diſtribuer d'autres perſonnages, en donna un à Roſimiro et un autre à Florimonde, qui n'en uſérent pas plus honnêtement avec lui qu'Arſénie. Au contraire le Comédien, fort obligeant de ſon naturel, comme ces Meſſieurs le ſont pour la plûpart, l'inſulta par de piquantes railleries. Pédro de Moya les ſentit. Il n'oſa toutefois les relever, de peur que ſa Pièce n'en pâtit. Il ſe retira ſans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans ſon dépit il ne manqua pas d'apoſtropher en lui-même les Comédiens comme ils le méritoient; et les Comédiens de leur côté, quand il fut ſorti, commencerent à parler des Auteurs avec beaucoup de courtoiſie. Il me ſemble, dit Florimonde, que le Seigneur Pédro de Moya ne s'en va pas fort ſatisfait.

Hé, Madame, s'écria Roſimiro, de quoi vous inquiétez-vous? Les Auteurs ſont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce ſeroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits Meſſieurs, je les connois, ils s'oublieroient bientôt. Traitons-les toûjours en eſclaves, et ne craignons point de laſſer leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, et ils ſont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs Pièces. Vous avez raiſon, dit Arſénie, nous ne perdons que les Auteurs dont nous faiſons la fortune. Pour ceux-là, ſitôt que nous les avons bien placés, l'aiſe les gagne, et ils ne travaillent plus. Heureuſement la compagnie s'en conſole, et le Public n'en ſouffre point.

On

On aplaudit à ces beaux diſcours ; et il ſe trouva que les Auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des Comédiens, leur en devoient encore de reſte. Ces Hiſtrions les mettoient au deſſous d'eux, et certes ils ne pouvoient les mépriſer davantage.

CHAPITRE XII.

Gil Blas ſe met dans le goût du Théatre, il s'abandonne aux délices de la Vie Comique, et s'en dégoûte peu de tems après.

LES conviés demeurérent à table juſqu'à ce qu'il fallut aller au Théatre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les ſuivis, et je vis encore la Comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaiſir, que je réſolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, et inſenſiblement je m'accoutumai aux Acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particuliérement charmé de ceux, qui brailloient et gefticuloient le plus ſur la ſcène, et je n'étois pas ſeul dans ce goût-là.

La beauté des Pièces ne me touchoit pas moins, que la manière dont on les repréſentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, et j'aimois entre autres celles où l'on faiſoit paroître tous les Cardinaux ou les douze Pairs de France. Je retenois des morceaux de ces Poëmes incomparables. Je me ſouviens que j'apris par cœur, en deux jours, une Comédie entière, qui avoit pour titre *La Reine des Fleurs* La Roſe, qui étoit la Reine, avoit pour confidente la Violette, et pour écuyer le Jaſmin. Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces Ouvrages, qui me ſembloient faire beaucoup d'honneur à l'eſprit de nôtre Nation.

Je ne me contentais pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces Chef-d'œuvres Dramatiques ; je m'attachai à me perfectionner le goût, et pour y parvenir ſurement, j'écoutois avec une avide attention tout ce que diſoient les Comédiens, S'ils louoient une Pièce, je l'eſtimois : leur paroiſſoit-elle mauvaiſe, je la mépriſois. Je m'imaginois qu'ils ſe connoiſſoient en Pièces de Théatre, comme les Jouailliers en diamans. Néanmoins la Tragédie de Pédro de Moya eut un très grand ſuccès, quoi

qu'ils euſſent jugé qu'elle ne réuſſiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens ſuſpects ; et j'aimai mieux penſer que le public n'avoit pas le ſens-commun, que de douter de l'infaillibilité de la compagnie. Mais on m'aſſura de toutes parts qu'on aplaudiſſoit ordinairement les Pièces nouvelles dont les Comédiens n'avoient pas bonne opinion ; et qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec aplaudiſſement, étoient preſque toujours ſifflées. On me dit que c'étoit une de leurs règles de juger mal des Ouvrages, et là-deſſus on me cita mille ſuccès des Pièces qui avoient démenti leurs déciſions. J'eus beſoin de toutes ces preuves pour me déſabuſer.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on repréſentoit pour la prémière fois une Comédie nouvelle. Les Comédiens l'avoient trouvée froide et ennuyeuſe. Ils avoient même jugé qu'on ne l'achèveroit pas. Dans cette penſée, ils en jouérent le premier Acte, qui fut fort aplaudi. Cela les étonna. Ils jouent le ſecond Acte, le Public le reçoit encore mieux que le prémier. Voilà mes Acteurs déconcertés. Comment diable, dit Roſimiro, cette Comédie prend ! Enfin ils jouënt le troiſième Acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprens rien, dit Ricardo, nous avons cru que cette Pièce ne ſeroit pas goûtée, voyéz le plaiſir qu'elle fait à tout le monde. Meſſieurs, dit alors un Comédien fort naïvement, c'eſt qu'il y a mille traits d'eſprit que nous n'avons pas remarqués.

Je ceſſai donc de regarder les Comédiens comme d'excellens juges, et je devins un juſte apréciateur de leur mérite. Ils juſtifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des Actrices et des Acteurs que les aplaudiſſemens avoient gâtés ; et qui ſe conſidérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au Public lorſqu'ils jouoient. J'étois choqué de leurs défauts ; mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, et je me plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pu m'en défendre ? Tous les diſcours que j'entendois parmi eux étoient pernicieux pour la Jeuneſſe, et je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas ſçû ce qui ſe paſſoit chez Caſilda, chez Conſtance et chez les autres Comédiens, la maiſon d'Arſénie toute ſeule

ſeule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux Seigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des Petits-Maîtres, des Enfans de famille que les Uſuriers mettoient en état de faire de la dépenſe ; et quelquefois on y recevoit auſſi des Traitans, qui bien loin d'être payés comme dans leurs aſſemblées pour leur droit de préſence, payoient-là pour avoir droit d'être préſens.

Florimonde, qui demeuroit dans une maiſon voiſine, dinoit et ſoupoit tous les jours avec Arſénie. Elles paroiſſoient toutes deux dans une union qui ſurprenoit bien des gens. On étoit étonné que des Coquettes fuſſent en ſi bonne intelligence, et l'on s'imaginoit qu'elles ſe brouilleroient tôt ou tard pour quelque Cavalier ; mais on connoiſſoit mal ces amies parfaites. Une ſolide amitié les uniſſoit. Au-lieu d'être jalouſes comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes, que de s'en diſputer ſottement les ſoupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illuſtres aſſociées, profitoit auſſi de ſes beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choſes. Cependant je ne fis point le jaloux, j'avois promis de prendre là-deſſus l'eſprit de la Compagnie. Je diſſimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en converſation particulière. Elle me répondit toûjours que c'étoit un Oncle ou un Couſin. Qu'elle avoit de parens! Il falloit que ſa famille fût plus nombreuſe que celle du Roi Priam. La Soubrette ne s'en tenoit pas même à ſes Oncles et à ſes Couſins, elle alloit encore quelquefois amorcer des étrangers, et faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au Lecteur une idée juſte et préciſe, étoit auſſi jeune, auſſi jolie et auſſi coquette que ſa Maîtreſſe, qui n'avoit point d'autre avantage ſur elle que celui de divertir publiquement le Public. Je cédai au torrent pendant trois ſemaines ; je me livrai à toute ſorte de voluptés ; mais je dirai en même tems qu'au milieu des plaiſirs, je ſentois ſouvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, et qui mêloient de l'amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentoient à meſure que je devenois plus débauché ; et par un effet de mon heu-

reux naturel, les desordres de la Vie Comique commencérent à me faire horreur. Ah! misérable, me dis-je à moi-même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée en prenant un autre parti que celui de Précepteur? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête-homme? Te convient-il d'être avec des gens si vicieux? L'envie, la colère et l'avarice règnent chez les uns, la pudeur est bannie de chez les autres; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance et à la paresse, et l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait, je ne veux pas demeurer plus long-tems avec les sept péchés mortels.

Fin du troisiéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I.

Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des Comédiennes, quite le ſervice d'Arſénie, et trouve une plus honnête maiſon.

UN reſte d'honneur et de religion, que je ne laiſſois pas de conſerver parmi des mœurs ſi corrompues, me fit réſoudre, non ſeulement à quiter Arſénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant ceſſer d'aimer, quoique je ſuſſe bien qu'elle me faiſoit mille infidélités. Heureux qui peut ainſi profiter des momens de raiſon qui viennent troubler les plaiſirs dont il eſt trop occupé? Un beau matin, je fis mon paquet; et ſans compter avec Arſénie, qui ne me devoit à-la-vérité preſque rien, ſans prendre congé de ma chère Laure, je ſortis de cette maiſon, où l'on ne reſpiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plutôt fait une ſi bonne action, que le Ciel m'en récompenſa. Je rencontrai l'Intendant de feu Don Mathias mon Maître. Je le ſaluai. Il me reconnut, et s'arrêta pour me demander qui je ſervois. Je lui répondis que depuis un inſtant j'étois hors de condition, qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arſénie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en ſortir de mon propre mouvement; pour ſau-

ver mon innocence. L'Intendant, comme s'il eût été ſcrupuleux de ſon naturel, approuva ma délicateſſe, et me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageuſement, puiſque j'étois un garçon ſi plein d'honneur. Il accomplit ſa promeſſe, et me mit dès ce jour-là chez Don Vincent de Guzman, dont il connoiſſoit l'Homme-d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maiſon, auſſi ne me ſuis-je point repenti dans la ſuite d'y avoir demeuré. Don Vincent étoit un vieux Seigneur fort riche, qui vivoit depuis pluſieurs années ſans procès et ſans femme, les Médecins lui ayant ôté la ſienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pu conſerver longtems, ſi elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au-lieu de ſonger à ſe remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, ſa fille unique, qui entroit alors dans ſa vingt-ſixième année, et pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un eſprit excellent et très cultivé. Son Père étoit un petit génie, mais il poſſédoit l'heureux talent de bien gouverner ſes affaires. Il avoit un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards: il aimoit à parler, et ſur toutes choſes de guerre et de combats. Si par malheur on venoit à toucher cette corde en ſa préſence, il embouchoit dans le moment la trompette héroïque: ſes auditeurs ſe trouvoient trop heureux, quand ils en étoient quites pour la rélation de deux ſièges et de trois batailles. Comme il avoit conſumé les deux tiers de ſa vie dans le Service, ſa mémoire étoit une ſource inépuiſable de faits divers, qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaiſir qu'il les racontoit. Ajoutez à cela qu'il étoit bègue et diffus, ce qui rendoit ſa manière de conter fort deſagréable. Au reſte je n'ai point vu de Seigneur d'un ſi bon caractère. Il avoit l'humeur égale. Il n'étoit ni entêté, ni capricieux! j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de ſon bien, il vivoit honorablement. Son domeſtique étoit compoſé de pluſieurs valets, et de trois femmes qui ſervoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'Intendant de Don Mathias m'avoit procuré un bon poſte, et je ne ſongeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connoître le terrain, j'étudiai les inclinations des uns et des autres; puis reglant ma conduite là-deſſus, je

ne

me tardai guères à prévenir en ma faveur mon Maître et tous les domestiques.

Il y avoit déjà près d'un mois que j'étois chez Don Vincent, lorsque je crus m'appercevoir que sa fille me distinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venoient à s'arrêter sur moi, il me sembloit y remarquer une sorte de complaisance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laissoit tomber sur les autres. Si je n'eusse pas fréquenté des Petits-Maîtres et des Comédiens, je ne me serois jamais avisé de m'imaginer qu'Aurore pensât à moi ; mais je m'étois un peu gâté parmi ces Messieurs, chez qui les Dames mêmes les plus qualifiées ne sont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, disois-je, on en croit quelques-uns de ces Histrions, il prend quelquefois à des Femmes de qualité certaines fantaisies dont ils profitent. Que sai-je si ma Maîtresse n'est point sujette à ces fantaisies-là ? Mais non, ajoutois-je un moment après, je ne puis me le persuader. Ce n'est point une de ces Messalines, qui démentant la fierté de leur naissance, abaissent indignement leurs regards jusques dans la poussière, et se déshonorent sans rougir. C'est plutôt une de ces filles vertueuses, mais tendres, qui satisfaites des bornes que leur vertu prescrit à leur tendresse, ne se font pas un scrupule d'inspirer et de sentir une passion délicate qui les amuse sans péril.

Voilà comme je jugeois de ma Maîtresse, sans savoir précisément à quoi je devois m'arrêter. Cependant lorsqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me sourire, et de témoigner de la joie. On pouvoit, sans passer pour fat, donner dans de si belles apparences. Aussi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement éprise de mon mérite, et je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domestiques, à qui l'amour rend la servitude si douce. Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de soin de ma personne que je n'en avois eu jusqu'alors. Je dépensai en linge, en pommades et en essences, tout ce que j'avois d'argent. La prémière chose que je faisois le matin, c'étoit de me parer et de me parfumer, pour n'être point en négligé s'il falloit me présenter devant ma Maîtresse. Avec cette attention que j'apportois à m'ajuster, et les autres mouvemens

que je me donnois pour plaire, je me flatois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on apelloit Ortiz. C'étoit une vieille perſonne, qui demeuroit depuis plus de vingt ans chez Don Vincent. Elle avoit élevé ſa fille, et conſervoit encore la qualité de Duègne, mais elle n'en rempliſſoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au-lieu d'éclairer comme autrefois les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Un ſoir la Dame Ortiz ayant trouvé l'occaſion de me parler ſans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas que ſi j'étois ſage et diſcret je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'aprendroit-là des choſes que je ne ſerois pas fâché de ſavoir. Je répondis à la Duègne, en lui ſerrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, et nous nous ſéparâmes vite, de peur d'être ſurpris. Que le tems me dura depuis ce moment juſqu'au ſouper, quoiqu'on ſoupât de fort bonne heure, et depuis le ſouper juſqu'au coucher de mon Maître! Il me ſembloit que tout ſe faiſoit dans la maiſon avec une lenteur extraordinaire. Pour furcroît d'ennui, lorſque Don Vincent fut retiré dans ſon appartement, au lieu de ſonger à ſe repoſer, il ſe mit à rebattre ſes campagnes de Portugal, dont il m'avoit déjà ſouvent étourdi. Mais ce qu'il n'avoit point encore fait, et ce qu'il me gardoit pour ce ſoir-là, il me nomma tous les Officiers qui s'étoient diſtingués de ſon tems, il me raconta même leurs exploits. Que je ſouffris à l'écouter juſqu'au bout! il acheva pourtant de parler, et ſe coucha. Je paſſai auſſitôt dans une petite chambrette où étoit mon lit, et d'où l'on deſcendoit dans le jardin par un eſcalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pommade. Je pris une chemiſe blanche, après l'avoir bien parfumée; et quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flater l'entêtement de ma Maîtreſſe, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avoit regagné ſon appartement, et que l'heure du Berger étoit paſſée. Je m'en pris à Don Vincent; mais comme je maudiſſois ſes campagnes, j'entendis ſonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, et qu'il étoit impoſſible qu'il ne fût pas du-moins une heure

heure après minuit. Cependant je me trompois si bien, qu'un gros quart-d'heure après je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis-je alors en moi-même, je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne se plaindra pas du-moins de mon exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit! Promenons-nous dans ce jardin, et songeons au rôle que je dois jouer. Il est assez nouveau pour moi. Je ne suis point encore fait aux fantaisies des femmes de qualité. Je sai de quelle manière on en use avec les Grizettes et les Comédiennes: vous les abordez d'un air familier, et vous brusquez sans façon l'avanture. Mais il faut une autre manœuvre avec une Personne de condition. Il faut; ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre et respectueux, sans pourtant être timide. Au-lieu de vouloir hâter son bonheur par ses emportemens, il doit l'attendre d'un moment de foiblesse.

C'est ainsi que je raisonnois, et je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me représentois qu'en peu de tems j'aurois le plaisir de me voir aux piés decet aimable Objet, et de lui dire mille choses passionnées. Je rapellai même dans ma mémoire, tous les endroits de nos Pièces de Théatre dont je pouvois me servir dans notre tête-à-tête, et me faire honneur. Je comptois de les bien appliquer, et j'espérois qu'à l'exemple de quelques Comédiens de ma connoissance, je passerois pour avoir de l'esprit, quoique je n'eusse que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces pensées, qui amusoient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon Maître, j'entendis sonner onze heures. Je pris courage, et me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, et tantôt assis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendois depuis si longtems, minuit, sonna. Quelques instans après, Ortiz, aussi ponctuelle mais moins impatiente que moi, parut : Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous-êtes ici? Deux-heures, lui répondis-je. Ah vraiment, reprit-elle en riant, vous êtes bien exact! C'est un plaisir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne sauriez-trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma Maîtresse veut

avoir

avoir un entretien particulier avec vous, je ne vous en dirai pas davantage, le reſte eſt un ſecret que vous ne devez apprendre que de ſa propre bouche. Suivez-moi, je vais vous conduire à ſon appartement. A ces mots, la Duègne me prit la main, et par une petite porte dont elle avoit la clé, elle me mena miſtérieuſement dans la chambre de ſa Maitreſſe.

CHAPITRE II.

Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent enſemble.

JE trouvai Aurore en deſhabillé. Je la ſaluai fort reſpectueuſement, et de la meilleure grace qu'il me fut poſſible. Elle me reçut d'un air riant, me fit aſſeoir auprès d'elle malgré moi, et dit à ſon ambaſſadrice de paſſer dans une autre chambre. Après ce prélude, qui ne me déplut point, elle m'adreſſa la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous appercevoir que je vous regarde favorablement, et vous diſtingue de tous les autres domeſtiques de mon Père ; et quand mes regards ne vous auroient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le tems de m'en dire davantage Je crus qu'en homme poli je devois épargner à ſa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec tranſport, et me jettant aux piés d'Aurore, comme un Héros de Théatre qui ſe met à genoux devant ſa Princeſſe, je m'écriai d'un ton de déclamateur : Ah ! Madame ! ſeroit-il bien poſſible que Gil Blas, juſqu'ici le jouët de la fortune et le rebut de la nature entière, eût le bonheur de vous avoir inſpiré des ſentimens.... Ne parlez pas ſi haut, interrompit ma Maîtreſſe en riant ; vous allez réveiller mes femmes, qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous, reprénez votre place, et m'écoutez juſqu'au bout ſans me couper la parole. Oui Gil Blas, pourſuivit-elle en reprenant ſon ſérieux, je vous veux du bien ; et pour vous prouver que je vous eſtime, je vais vous faire confidence d'un ſecret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune Cavalier, beau, bienfait, et d'une

d'une naiſſance illuſtre. Il ſe nomme Don Louis Pachéco. Je le vois quelquefois à la promenade et aux ſpectacles, mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il eſt, et s'il n'a point de mauvaiſes qualités. C'eſt de quoi pourtant je voudrois bien être inſtruite. J'aurois beſoin d'un homme qui s'enquît ſoigneuſement de ſes mœurs, et m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous. Je crois que je ne riſque rien à vous charger de cette commiſſion. J'eſpère que vous vous en acquiterez avec tant d'adreſſe et de diſcrétion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma Maîtreſſe ceſſa de parler en cet endroit pour entendre ce que je lui répondrois là-deſſus. J'avois d'abord été déconcerté d'avoir pris ſi deſagréablement le change; mais je me remis promtement l'eſprit, et ſurmontant la honte que cauſe toujours la témérité quand elle eſt malheureuſe, je témoignai à la Dame tant de zèle pour ſes intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à ſon ſervice, que ſi je ne lui ôtai pas la penſée que je-m'étois follement flaté de lui avoir plû, du moins je lui fis connoître que je ſavois bien réparer une ſottiſe. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de Don Louis. Après quoi la Dame Ortiz; que ſa Maîtreſſe rapella, me remena dans le jardin, et me dit en me quitant: Bon ſoir, Gil Blas je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au prémier rendez-vous, je connois trop votre ponctualité là-deſſus.

Je retournai dans ma chambre, non ſans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins aſſez raiſonnable, pour faire réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma Maîtreſſe que ſon amant. Je ſongeai même que cela pourroit me mener à quelque choſe; que les courtiers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines; et je me couchai dans la réſolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je ſortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier, tel que Don Louis, ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voiſinage; mais les perſonnes à qui je m'adreſſai, ne purent pleinement ſatisfaire ma curioſité. Ce qui m'obligea le jour ſuivant à recommencer mes perquiſitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hazard dans

dans la rue un garçon de ma connoiſſance. Nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il paſſa dans ce moment un de ſes amis qui nous aborda, et nous dit qu'il venoit d'être chaſſé de chez Don Joſeph Pachéco, Père de D. Louis, pour un quartaut de vin qu'on l'accuſoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une ſi belle occaſion de m'informer de tout ce que je ſouhaitois d'apprendre; et je fis tant par mes queſtions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en état de tenir parole à ma Maîtreſſe. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir à la même heure et de la même manière que la prémière fois. Je n'avois pas ce ſoir-là tant d'inquiétude; et bien loin de ſouffrir impatiemment les diſcours de mon vieux Patron, je le remis ſur ſes campagnes, j'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde, et ce ne fut qu'après l'avoir entendu ſonner à pluſieurs horloges, que je deſcendis dans le jardin, ſans me pommader et me parfumer; je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très fidèle Duègne, qui me reprocha malicieuſement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, et je me laiſſai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda dès-que je parus, ſi je m'étois bien informé de Don Louis. Oui, Madame, lui dis-je, et je vais vous apprendre en deux mots ce que j'en ſai. Je vous dirai prémièrement qu'il partira bientôt pour s'en retourner à Salamanque achever ſes études. C'eſt un jeune cavalier rempli d'honneur et de probité. Pour du courage, il n'en ſauroit manquer, puiſqu'il eſt Gentilhomme et Caſtillan. De plus, il a beaucoup d'eſprit, et les manières fort agréables; mais ce qui peut-être ne ſera guères de votre goût, c'eſt qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes Seigneurs, il eſt diablement libertin. Savez-vous qu'à ſon âge il a déjà eu à bail deux Comédiennes? Que m'aprenez-vous reprit Aurore! quelles mœurs! Mais êtes vous bien aſſuré, Gil Blas, qu'il mène une vie ſi licencieuſe? Oh je n'en doute pas, Madame, lui repartis-je. Un valet, qu'on a chaſſé de chez lui ce matin, me l'a dit, et les valets ſont fort ſincères quand ils s'entretiennent des défauts de leurs Maîtres. D'ailleurs il fréquente Don Alexo Ségiar, Don Antonio Centellès, et Don Fernand de Gamboa. Cela ſeul prouve démonſtrativement ſon libertinage. C'eſt aſſez, Gil Blas, dit

dit alors ma Maîtreſſe, en ſoupirant ; ſur votre rapport je vais combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déja jetté de profondes racines dans mon cœur, je ne deſeſpère pas de l'en arracher. Allez, pourſuivit-elle en me mettant entre les mains une petite bourſe qui n'étoit pas vuide, voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous bien de révéler mon ſecret, ſongez que je l'ai confié à votre ſilence.

J'aſſurai ma Maîtreſſe qu'elle pouvoit demeurer tranquille, et que j'étois l'Harpocrate * des valets confidens. Après cette aſſurance, je me retirai fort impatient de ſavoir ce qu'il y avoit dans la bourſe. J'y trouvai vingt piſtoles. Auſſitôt je penſai qu'Aurore m'en auroit ſansdoute donné davantage, ſi je lui euſſe annoncé une nouvelle agréable, puis qu'elle en payoit ſi bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les Gens de Juſtice, qui fardent quelquefois la vérité dans leur Procès Verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit dans ſa naiſſance une galanterie qui m'eût été très utile dans la ſuite. J'avois pourtant la conſolation de me voir dédommagé de la dépenſe que j'avois faite ſi mal à propos en pommades et parfums.

CHAPITRE III.

Du grand changement qui arriva chez Don Vincent ; et de l'étrange réſolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.

IL arriva, peu de tems après cette avanture, que le Seigneur Don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été dans un âge fort avancé, les ſymptômes de ſa maladie parurent ſi violens, qu'on eût craint un évènement funeſte. Dès le commencement du mal, on fit venir les deux plus fameux Médecins de Madrid. L'un s'apelloit le Docteur Andros, et l'autre le Docteur Oquétos. Ils examinérent attentivement la maladie, et convinrent tous deux, après une exacte obſervation, que les humeurs étoient en fougue, mais ils ne s'accordérent qu'en cela l'un et l'autre. Il faut, dit Andros, ſe hâter de purger les humeurs quoique crues, pendant qu'elles ſont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne ſe fixent

* *C'étoit chez les Anciens le Dieu du Silence.*

fixent sur quelque partie noble. Oquétos soutint au contraire, qu'il faloit attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le prémier, est directement opposée à celle du Prince de la Médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre dès les prémiers jours, et dit en termes formels qu'il faut être prompt à purger, quand les humeurs sont en *orgasme*, c'est-à-dire en fougue. Oh c'est ce qui vous trompe, repartit Oquétos. Hippocrate par le mot d'*orgasme* n'entend pas la fougue, il entend plutôt la coction des humeurs.

Là-dessus nos Docteurs s'échauffent. L'un rapporte le Texte Grec, et cite tous les Auteurs qui l'ont expliqué comme lui. L'autre s'en fiant à une Traduction Latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la question. Cependant se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Aussitôt Andros, qui étoit le plus jeune, se retira, non sans lancer à son ancien quelques traits railleurs sur l'*orgasme*. Voila donc Oquétos triomphant. Comme il étoit dans les principes du Docteur Sangrado, il commença par faire saigner abondamment le malade, attendant pour le purger que les humeurs fussent cuites; mais la Mort, qui craignoit sans doute qu'une purgation si sagement différée ne lui enlevât sa proie, prévint la coction, et emporte mon Maître. Telle fut la fin du Seigneur Don Vincent, qui perdit la vie, parce que son Médecin ne savoit pas le Grec.

Aurore, après avoir fait à son Père des funérailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maîtresse de ses volontés, elle congédia quelques domestiques, en leur donnant des recompenses proportionnées à leurs services, et se retira bientôt à un château qu'elle avoit sur les bords du Tage entre Sacédon et Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, et qui la suivirent à la campagne. J'eus même le bonheur de lui devenir nécessaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avois fait de Don Louis, elle aimoit encore ce cavalier; ou plutôt n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y étoit entièrement abandonnée. Elle n'avoit plus besoin de prendre des précautions pour me parler

ler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier Don Louis; quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans-cesse, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes sortes de desordres, mais tel que je voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, constant. Elle s'attendrit en disant ces paroles, et ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en falut que je ne pleurasse aussi, tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour, que de paroître si sensible à ses peines. Mon-ami continua-t-elle, après avoir essuyé ses beaux yeux, je vois que tu es d'un très bon naturel, et je suis si satisfaite de ton zèle, que je promets de le bien récompenser. Ton secours, mon cher Gil Blas, m'est plus nécessaire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe. Tu vas le trouver fort bizarre. Aprends que je veux partir au-plutôt pour Salamanque. La je pretends me déguiser en cavalier, et sous le nom de Don Félix je ferai connoissance avec Pachéco. Je tâcherai de gagner sa confiance et son amitié. Je lui parlerai souvent d'Aurore de Guzman, dont je passerai pour cousin. Il souhaitera peut-être de la voir, et c'est où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque. Dans l'un je ferai Don Félix, dans l'autre Aurore; et m'offrant aux yeux de Don Louis, tantôt travestie en homme, tantôt sous mes habits naturels, je me flate que je pourrai l'amener peu à peu à la fin que je me propose. Je demeure d'accord, ajouta-t-elle, que mon projet est extravagant; mais ma passion m'entraine, et l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir sur la démarche que je veux hazarder.

J'étois fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Cependant, quelque déraisonnable que je le trouvasse, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire je commençai à dorer le pilule, et j'entrepris de prouver que ce fou projet n'etoit qu'un jeu d'esprit agréable et sans conséquence. Cela fit plaisir à ma Maîtresse. Les amans veulent qu'on flate leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes plus cette entreprise téméraire que comme une comédie dont il ne falloit songer qu'à bien concerter la représentation. Nous choisîmes nos acteurs dans le domestique; puis nous distribuâmes les rôles: ce qui se passa sans clameurs et sans querelle, parce que nous n'étions

TAYLOR INST

n'étions pas des Comédiens de profeſſion. Il fut réſolu que la Dame Ortiz ſeroit la Tante d'Aurore ſous le nom de Donna Kiména de Guſman, qu'on lui donneroit un valet et une ſuivante; et qu'Aurore traveſtie en cavalier m'auroit pour valet de chambre, avec une de ſes femmes déguiſée en page pour la ſervir en particulier. Les perſonnages ainſi règlés nous returnâmes à Madrid, où nous aprîmes que D. Louis y étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guères à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions beſoin. Lorſqu'ils furent achevés, ma Maîtreſſe les fit emballer proprement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en tems et lieu; puis laiſſant le ſoin de ſa maiſon à ſon homme d'affaires, elle partit dans un caroſſe à quatre mules, et prit le chemin du Royaume de Léon, avec tous ceux de ces domeſtiques qui avoient quelque rôle à jouer dans cette Pièce.

Nous avions déjà traverſé la Caſtille Vieille, quand l'eſſieu du caroſſe ſe rompit. C'étoit entre Avila et Villaſlor, à trois ou quatre cens pas d'un château qu'on appercevoit au pié d'une montagne. La nuit aprochoit, et nous étions aſſez embarraſſés. Mais il paſſa par hazard auprès de nous un payſan, qui nous tira d'embarras. Il nous aprit que le château qui s'offroit à notre vue, appartenoit à Donna Elvira veuve de Don Pédro de Pinarès; et il nous dit tant de bien de cette Dame, que ma Maîtreſſe m'envoya au château demander de ſa part un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du payſan. Elle me reçut d'un air gracieux, et fit à mon compliment la réponſe que je deſirois. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînérent doucement le caroſſe. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de Don Pédro, qui venoit au devant de ma Maîtreſſe. Je paſſerai ſous ſilence les diſcours que la civilité obligea de tenir de part et d'autre en cette occaſion. Je dirai ſeulement qu'Elvire étoit une Dame déja dans un âge avancé, mais très polie, et qu'elle ſavoit mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hoſpitalité. Elle conduiſit Aurore dans un appartement ſuperbe, où la laiſſant repoſer quelques momens, elle vint donner ſon attention juſqu'aux moindres choſes qui nous regardoient. Enſuite, quand le ſouper fut prêt, elle ordonna qu'on ſervît dans la-

chambre

chambre d'Aurore, où elles ſe mirent toutes deux à table. La veuve de Don Pédro n'étoit pas de ces perſonnes qui font mal les honneurs d'un repas, en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaye, et ſoutenoit agréablement la converſation. Elle s'exprimoit noblement et en beaux termes. J'admirois ſon eſprit, et le tour fin qu'elle donnoit à ſes penſées. Aurore en paroiſſoit auſſi charmée que moi. Elles liérent amitié l'une avec l'autre, et ſe promirent réciproquement d'avoir enſemble un commerce de lettres. Comme notre caroſſe ne pouvoit être racommodé que le jour ſuivant, et que nous courions riſque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions le lendemain au château. On nous ſervit à notre tour des viandes avec profuſion, et nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avions été régalés.

Le jour d'après, ma Maîtreſſe trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dinérent dans une grande ſalle où il y avoit pluſieurs tableaux. On en remarquoit un, entre autres, dont les figures étoient merveilleuſement bien repréſentées; mais il offroit aux yeux un ſpectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverſe et noyé dans ſon ſang y étoit peint, et tout mort qu'il paroiſſoit, il avoit un air menaçant. On voyoit auprès de lui une jeune Dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût auſſi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans ſon ſein, et rendoit les derniers ſoupirs, en attachant ſes regards mourans ſur un jeune-homme qui ſembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le Peintre avoit encore chargé ſon tableau d'une figure qui n'échappa pas à mon attention. C'étoit un vieillard de bonne mine, qui vivement touché des objets qui frappoient ſa vue, ne s'y montroit pas moins ſenſible que le jeune-homme. On eût dit que ces images ſanglantes leur faiſoient ſentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impreſſions. Le vieillard, plongé dans une profonde triſteſſe, en paroiſſoit comme accablé, au-lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choſes étoient peintes avec des expreſſions ſi fortes, que nous ne pouvions nous laſſer de les regarder. Ma Maîtreſſe demanda quelle hiſtoire ce tableau repréſentoit. Madame, lui dit Elvire, c'eſt une peinture fidèle des malheurs de ma famille. Cette

réponſe

réponſe piqua la curioſité d'Aurore, qui témoigna un ſi grand deſir d'en ſavoir d'avantage, que la veuve de Don Pèdre ne put ſe diſpenſer de lui promettre la ſatisfaction qu'elle ſouhaitoit. Cette promeſſe qui ſe fit devant Ortiz, ſes deux compagnes et moi, nous arrêta tous quatre dans la ſalle après le repas. Ma Maîtreſſe voulut nous renvoyer; mais Elvire, qui s'apperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en diſant que l'hiſtoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du ſecret. Un moment après elle commença ſon récit en ces termes.

CHAPITRE IV.

Le Mariage de vengeance.

NOUVELLE.

ROGER, Roi de Sicile, avoit un frère et une ſœur. Ce frère, apellé Mainfroi, ſe révolta contre lui, et alluma dans le Royaume une guerre qui fut dangereuſe et ſanglante; mais il eut le malheur de perdre deux batailles, et de tomber entre les mains du Roi, qui ſe contenta de lui ôter la liberté pour le punir de ſa révolte. Cette clémence ne ſervit qu'à faire paſſer Roger pour un barbare dans l'eſprit d'une partie de ſes Sujets. Ils diſoient qu'il n'avoit ſauvé la vie à ſon frère, que pour exercer ſur lui une vengeance lente et inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroi ſouffroit dans ſa priſon qu'à ſa ſœur Mathilde. En effet cette Princeſſe avoit toujours haï ce Prince, et ne ceſſa point de le perſécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de tems après lui, et l'on regarda ſa mort comme une juſte punition de ſes ſentimens dénaturés.

Mainfroi laiſſa deux fils, ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le deſir de venger leur Père ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas ſi bien abattu, qu'il ne pût cauſer de nouveaux troubles dans l'Etat. Il communiqua ſon deſſein au Sénateur Léontio

Léontio Siffrédi ſon Miniſtre, qui pour l'en détourner ſe chargea de l'éducation du Prince Enrique qui étoit l'ainé, et lui conſeilla de confier au Connêtable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on apelloit Don Pèdre. Roger, perſuadé que ſes neveux ſeroient élevés par ces deux hommes dans la ſoumiſſion qu'ils lui devoient, les leurs abandonna, et prit ſoin lui-même de Conſtance ſa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, et fille unique de la Princeſſe Mathilde. Il lui donna des femmes et des maîtres, et n'épargna rien pour ſon éducation.

Léontio Siffrédi avoit un château à deux petites lieuës de Parme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit-là que ce Miniſtre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour ſur le Trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce Prince des qualités ſi aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'eût point eu d'enfans. Il avoit pourtant deux filles. L'ainée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le Prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite; et la cadette, appellée Porcie, après avoir en naiſſant cauſé la mort de ſa Mère, étoit encore au berceau. Blanche et le Prince Enrique ſentirent de l'amour l'un pour l'autre, dès qu'ils furent capables d'aimer, mais il n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le Prince néanmoins ne laiſſa pas quelquefois d'en trouver l'occaſion. Il ſut même ſi bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffrédi a lui permetre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva juſtement dans ce tems-là que Léontio fut obligé, par ordre du Roi, de faire un voyage dans une Province des plus reculées de l'Ile. Pendant ſon abſence, Enrique fit faire une ouverture au mur de ſon appartement, qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une couliſſe de bois qui ſe fermoit et s'ouvroit ſans qu'elle parût, parce qu'elle étoit ſi étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevoir l'artifice. Un habile Architecte que le Prince avoit mis dans ſes intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de ſecret.

L'amoureux Enrique s'introduiſoit par-là quelquefois dans la chambre de ſa Maîtreſſe, mais il n'abuſoit point de ſes bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée ſecrette dans ſon appartement, du moins ce n'avoit

n'avoit été que ſur les aſſurances qu'il lui avoit données, qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiète. Elle avoit apris que Roger étoit très malade, et qu'il venoit de mander Siffrédi, comme Grand-Chancelier du Royaume, pour le rendre dépoſitaire des ſes dernières volontés. Elle ſe repréſentoit déjà ſur le trône ſon cher Enrique, et craignoit de le perdre dans ce haut rang. Cette crainte lui cauſoit une étrange agitation. Elle avoit même les larmes aux yeux, lorſqu'il parut devant elle. Vous pleurez, Madame, lui dit-il; que dois-je penſer de la triſteſſe où je vous vois plongée? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes alarmes. Le Roi votre Oncle ceſſera bientôt de vivre, et vous allez remplir ſa place. Quand j'enviſage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un Monarque voit les choſes d'un autre œil qu'un Amant, et ce que faiſoit tous ſes deſirs, quand il reconnoiſſoit un pouvoir au-deſſus du ſien, ne le touche plus que foiblement ſur le trône. Soit preſſentiment, ſoit raiſon, je ſens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, et que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de vos ſentimens, je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, repliqua le Prince, vos craintes ſont obligeantes, et juſtifient mon attachement à vos charmes; mais l'excès où vous portez vos défiances offenſe mon amour, et, ſi je l'oſe dire, l'eſtime que vous me devez. Non, non, ne penſez pas que ma deſtinée puiſſe être ſéparée de la vôtre. Croyez plutôt que vous ſeule ferez toujours ma joie, et mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens ſi doux? Ah Seigneur! reprit la fille de Léontio, dès que vous ſerez couronné, vos Sujets pourront vous demander pour Reine une Princeſſe deſcendue d'une longue ſuite de Rois, et dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux Etats aux vôtres; et peut-être, hélas! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi trop promte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le Ciel diſpoſe du Roi mon Oncle, et me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en préſence

ſence de toute ma cour. J'en atteſte tout ce qu'on reconnoît de plus ſacré parmi nous.

Les proteſtations d'Enrique raſſurérent la fille de Siffrédi. Le reſte de leur entretien roula ſur la maladie du Roi. Enrique fit voir la bonté de ſon naturel. Il plaignit le ſort de ſon Oncle, quoiqu'il n'eût pas ſujet d'en être fort touché; et la force du ſang lui fit regreter un Prince dont la mort lui promettoit une couronne. Blanche ne ſavoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le Connêtable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle ſortoit de l'appartement de ſon Père, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffrédi, qui agréa ſa recherche; mais la maladie de Roger étant ſurvenue dans ce tems-là, ce mariage demeura ſuſpendu, et Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut ſurpris de voir entrer dans ſon appartement Léontio ſuivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce Miniſtre, la nouvelle que je vous apporte aura de quoi vous affliger, mais la conſolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le Roi votre Oncle vient de mourir. Il vous laiſſe par ſa mort héritier de ſon ſceptre. La Sicile vous eſt ſoumiſe. Les Grands du Royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche; et je viens Seigneur, avec ma fille, vous rendre les prémiers et les plus ſincères hommages que vous doivent vos nouveaux ſujets. Le Prince, qui ſavoit bien que Roger depuis deux mois etoit atteint d'une maladie qui le dètruiſoit peu-à peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement ſubit de ſa condition, il ſentit naître dans ſon cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque tems, puis rompant le ſilence, il adreſſa ces paroles à Léontio: Sage Siffrédi, je vous regarde toujours comme mon Père. Je ferai gloire de me régler par vos conſeils, et vous regnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'aprochant d'une table ſur la quelle étoit une écritoire, et prenant une feuille blanche il écrivit ſon nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, Seigneur, lui dit Siffrédi? Vous marquer ma reconnoiſſance et mon eſtime, répondit Enrique. Enſuite ce Prince préſenta la feuille

feuille à Blanche, et lui dit, Recevez, Madame, ce gage de ma foi, et de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, et fit cette réponse au Prince. Seigneur, je reçois avec respect les graces de mon Roi ; mais je dépends d'un Père, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui conseillera.

Elle donna effectivement à son Pére la signature d'Enrique. Alors Siffrédi remarqua ce qui jusqu'à ce moment étoit échappé à sa pénétration. Il démêla les sentimens du Prince, et lui dit. Votre Majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai point de la confiance .... Mon cher Léontio, interompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fassiez de mon billet, j'en aprouverai la disposition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme, Ordonnez-y les aprêts de mon couronnement, et dites à mes Sujets que je vais sur vos pas recevoir le serment de leur fidélité, et les assurer de mon affection. Ce Ministre obéit aux ordres de son nouveau Maître, et prit avec sa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le Prince partit aussi de Belmonte, plus occupé de son amour que du haut rang où il alloit monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on poussa mille cris de joie, et il entra parmi les acclamations du peuple dans le Palais, où tout étoit déjà prêt pour la cérémonie. Il y trouva la Princesse Constance vétue de longs habillemens de deuil. Elle paroissoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devoient un compliment réciproque sur la mort de ce Monarque, ils s'en acquitérent l'un et l'autre avec esprit ; mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique que de celle de Constance, qui malgré les démêlés de leur famille n'a voit pu haïr ce Prince. Il se plaça sur le trône, et la Princesse s'assit à ses côtès sur un fauteuil un peu moins élevé. Les Grands du Royaume prirent leurs places, chacun selon son rang. La cérémonie commença, et Léontio, comme Grand-Chancelier de l'Etat et Dépositaire du Testament du feu Roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet Acte contenoit en substance ; Que Roger se voyant sans enfans nommoit pour son

ſon ſucceſſeur le fils aîné de Mainfroi, à condition qu'il épouſeroit la Princeſſe Conſtance ; et que s'il refuſoit ſa main, la Couronne de Sicile, à ſon excluſion, tomberoit ſur la tête de l'Infant Don Pèdre ſon frère, à la même condition.

Ces paroles ſurprirent étrangement Enrique. Il en ſentit une peine inconcevable, et cette peine devint encore plus vive, lorſque Léontio, après avoir achevé la lecture du Teſtament, dit à toute l'Aſſemblée : Seigneurs, ayant raporté les dernières intentions du feu Roi à notre nouveau Monarque, ce généreux Prince conſent d'honorer de ſa main la Princeſſe Conſtance ſa couſine. A ces mots, Enrique interrompit le Chancelier : Léontio, lui dit-il, ſouvenez-vous de l'écrit que Blanche vous .... Seigneur, interrompit avec précipitation Siffrédi, ſans donner le tems au Prince de s'expliquer, le voici. Les Grands du Royaume, pourſuivit-il en montrant le billet à l'aſſemblée, y verront par l'auguſte ſeing de Votre Majeſté, l'eſtime que vous faites de la Princeſſe, et la déférance que vous avez pour les dernières volontés du feu Roi votre Oncle. Ayant achevé ces paroles, il ſe mit à lire le billet dans les termes, dont il l'avoit rempli lui-même, Le nouveau Roi y faiſoit à ſes peuples, dans la forme la plus autentique, une promeſſe d'épouſer Conſtance, conformément aux intentions de Roger. La ſalle retentit de longs cris de joie : vive notre magnanime Roi Enrique s'écriérent tous ceux qui étoient préſens. Comme on n'ignoroit pas l'averſion que ce Prince avoit toujours marquée pour la Princeſſe, on avoit craint avec raiſon, qu'il ne ſe révoltât contre la condition du Teſtament, et ne cauſât des mouvemens dans le Royaume : mais la lecture du billet, en raſſurant là-deſſus les Grands et le Peuple, excitoit ces acclamations générales, qui déchiroient en ſecret le cœur du Monarque.

Conſtance, qui par l'intérêt de ſa gloire et par un ſentiment de tendreſſe, y prenoit plus de part que perſonne, choiſit ce tems pour l'aſſurer de ſa reconnoiſſance. Le Prince eut beau vouloir ſe contraindre, il reçut le compliment de la Princeſſe avec tant de trouble ; il étoit dans un ſi grand deſordre, qu'il ne put même lui répondre ce que la bienſéance exigeoit de lui. Enfin cédant à la violence qu'il ſe faiſoit, il s'aprocha de Siffrédi, que

le devoir de sa charge obligeoit de se tenir assez près de sa personne, et lui dit tout bas: Que faites vous, Léontio? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'étoit point destiné pour cet usage. Vous trahissez .... Seigneur, interrompit encore Siffrédi d'un ton ferme, songez à votre gloire. Si vous refusez de suivre les volontés du Roi votre Oncle, vous perdez la Couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainsi, qu'il s'éloigna du Roi pour l'empêcher de lui repliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il se sentoit agité de mouvemens contraires. Il étoit irrité contre Siffrédi, Il ne pouvoit se résoudre à quiter Blanche, et partagé entre elle et l'intérêt de sa gloire, il fut assez longtems incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il se détermina pourtant, et crut avoir trouvé le moyen de conserver la fille de Siffrédi, sans renoncer au trône. Il feignit de vouloir se soumettre aux volontés de Roger, se proposant, tandis qu'on solliciteroit à Rome la dispense de son mariage avec sa cousine, de gagner par ses bienfaits les Grands du Royaume, et d'établir si bien sa puissance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du Testament.

Dès qu'il eut formé ce dessein, il devint plus tranquile, et se tournant vers Constance, il lui confirma ce que le Grand Chancelier avoit lu devant toute l'assemblée. Mais au moment même qu'il se trahissoit jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arrive dans la salle du Conseil. Elle y venoit par ordre de son Père rendre ses devoirs à la Princesse, et ses oreilles en entrant furent frapées des paroles d'Enrique. Outre cela, Léontio ne voulant pas qu'elle pût douter de son malheur, lui dit en la présentant à Constance: Ma fille, rendez vos hommages à votre Reine, souhaitez-lui les douceurs d'un régne florissant et d'un heureux hymen. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entrepit inutilement de cacher sa douleur. Son visage rougit et pâlit successivement, et tout son corps frissonna. Cependant la Princesse n'en eut aucun soupçon. Elle attribua le desordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, et peu accoutumée à la Cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune Roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, et le desespoir qu'il remarquoit dans ses yeux le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que, jugeant

geant sur les apparances, elle ne le crût infidèle. Il auroit eu moins d'inquiétude, s'il eût pu lui parler. Mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainsi dire, avoit les yeux sur lui? D'ailleurs le cruel Siffrédi lui en ôta l'espérance. Ce Ministre, qui lisoit dans le cœur de ces deux amans, et vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit causer dans l'Etat, fit adroitement sortir sa fille de l'assemblée, et reprit avec elle le chemin de Belmonte, résolu, pour plus d'une raison, de la marier au plutôt.

Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui fit connoître toute l'horreur de sa destinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promise au Connêtable. Juste Ciel! s'écria-t-elle, emportée par un mouvement de douleur que la présence de son Père ne put reprimer, à quels affreux suplices réserviez-vous la malheureuse Blanche! Son transport fut même si violent, que toutes les puissances de son ame en furent suspendues. Son corps se glaça, et devenant froide et pâle, elle tomba évanouïe entre les bras de son Père. Il fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins, quoiqu'il ressentît vivement ses peines, sa prémière résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur, que par l'eau que Siffrédi lui jetta sur le visage; et lorsqu'en ouvrant ses yeux languissans, elle l'apperçut qui s'empressoit à la secourir; Seigneur lui dit-elle d'une voix presque éteinte, j'ai honte de vous laisser voir ma foiblesse; mais la mort qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille qui a pu disposer de son cœur sans votre aveu. Non, ma chère Blanche répondit Léontio, vous ne mourrez point, et votre vertu reprendra sur vous son empire. La recherche du Connêtable vous fait honneur. C'est le parti le plus considérable de l'Etat, ... J'estime sa personne et son mérite interrompit Blanche; mais Seigneur, le Roi m'avoit fait espérer..... Ma fille, interrompit à son tour Siffrédi, je sai tout ce que vous pouvez dire là-dessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour ce Prince, et ne la desaprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de sa gloire et celui de l'Etat ne l'obligeoient pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'é-

pouſer cette Princeſſe, que le feu Roi l'a déſigné ſon ſucceſſeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la Couronne, de Sicile ? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puiſque nous ne pouvons aller contre les deſtinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire de ne pas laiſſer voir à tout le Royaume, que vous vous êtes flatée d'une eſpérance frivole ! Votre ſenſibilité pour le Roi donneroit même lieu à des bruits déſavantageux pour vous ; et le ſeul moyen de vous en préſerver, c'eſt d'epouſer le Connêtable. Enfin Blanche, il n'eſt plus tems de délibérer. Le Roi vous cède pour un trône. Il épouſe Conſtance. Le Connêtable a ma parole. Dégagez-la, je vous en prie ; et s'il eſt néceſſaire pour vous y réſoudre que je me ſerve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quita, pour lui laiſſer faire ſes réfléxions ſur ce qu'il venoit de lui dire. Il eſpéroit qu'après avoir peſé les raiſons dont il s'étoit ſervi pour ſoutenir ſa vertu contre le panchant de ſon cœur, elle ſe détermineroit d'elle-même à ſe donner au Connêtable. Il ne ſe trompa point. Mais combien en coûta-t-il à la triſte Blanche pour prendre cette réſolution ! Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ſes preſſentimens ſur l'infidélité d'Enrique tournés en certitude, et d'être contrainte en le perdant de ſe livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui cauſoit des tranſports d'affliction ſi violens, que tous ſes momens devenoient pour elle des ſuplices nouveaux. Si mon malheur eſt certain, s'écrioit-elle, comment y puis-je réſiſter ſans mourir ? Impitoyable Deſtinée, pourquoi me repaiſſois-tu des plus douces eſpérances, ſi tu devois me précipiter dans un abîme de maux ? Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité ! As-tu donc pu mettre ſi-tôt en oubli la foi que tu m'as jurée ? Pour te punir de m'avoir ſi cruellement trompée, faſſe le Ciel que le lit conjugal que tu vas ſouiller par un parjure, ſoit moins le théatre de tes plaiſirs que de tes remords ! Que les careſſes de Conſtance verſent un poiſon dans ton cœur infidèle ! Puiſſe ton hymen devenir auſſi affreux que le mien ! Oui, traître, je vais épouſer le Connêtable que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'avoir

voir si mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma Religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me restent à vivre, ne soient qu'un tissu malheureux de peines et d'ennuis. Si tu conserves encore pour moi quelque sentiment d'amour, ce sera te mortifier que de me jetter à tes yeux entre les bras d'un autre; et si tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra se vanter d'avoir produit une femme qui s'est punie elle-même d'avoir trop légèrement disposé de son cœur.

Ce fut dans une pareille situation que cette triste victime de l'amour et du devoir, passa la nuit qui précéda son mariage avec le Connêtable. Siffrédi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il souhaitoit, se hâta de profiter de cette disposition favorable. Il fit venir le Connêtable à Belmonte le jour même, et le maria secrettement avec sa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche! Ce n'étoit point assez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, et de se donner à un objet haï; il falloit encore qu'elle contraignît ses sentimens devant un mari prévenu pour-elle de la passion la plus ardente, et naturellement jaloux. Cet époux charmé de la posséder, étoit sans cesse à ses genoux. Il ne lui laissoit pas seulement la triste consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio sentit redoubler son affliction. Mais que devint elle, lorsque ses femmes, après l'avoir deshabillée la laissèrent seule avec le Connêtable? Il lui demanda respectueusement la cause de l'abattement où elle sembloit être. Cette question embarrassa Blanche, qui feignit de se trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé mais il ne demeura pas longtems, dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, et qu'il la pressoit de se mettre au lit, ses instances, qu'elle expliqua mal, présentèrent à son esprit une image si cruelle, que ne pouvant plus se contraindre, elle donna un libre cours à ses soupirs et à ses larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ses vœux! Il ne douta plus que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de sinistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connoissance le mît dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons. Il

redoubla ſes empreſſemens, et continua de preſſer ſon épouſe de ſe coucher, l'aſſurant qu'il lui laiſſeroit prendre tout le repos dont elle avoit beſoin. Il s'offrit même d'apeller ſes femmes, ſi elle jugeoit que leur ſecours pût apporter quelque ſoulagement à ſon mal. Blanche s'étant raſſurée ſur cette promeſſe, lui dit que le ſommeil ſeul lui étoit néceſſaire dans la foibleſſe où elle ſe ſentoit. Il feignit de la croire. Ils ſe mirent tous deux au lit, et paſſérent une nuit bien différente de celles que l'amour et l'hymenée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffrédi ſe livroit à ſa douleur, le Connêtable cherchoit en lui même ce qui pouvoit lui rendre ſon mariage ſi rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival ; mais quand il vouloit le découvrir, il ſe perdoit dans ſes idées. Il ſavoit ſeulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà paſſé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorſqu'un bruit ſourd frappa ſes oreilles. Il fut ſurpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ſes pas dans la chambre. Il crut ſe tromper ; car il ſe ſouvint qu'il avoit fermé la porte-lui même, après que les femmes de Blanche furent ſorties. Il ouvrit le rideau, pour s'éclaircir par ſes propres yeux de la cauſe du bruit qu'il entendoit ; mais la lumière qu'on avoit laiſſé dans la cheminée s'étoit éteinte, et bientôt il ouït une voix foible et languiſſante, qui apella Blanche, à pluſieurs repriſes. Alors ſes ſoupçons jaloux le tranſportérent de fureur, et ſon honneur allarmé l'obligeant à ſe lever pour prévenir un affront, ou pour en tirer vengeance, il prit ſon épée, et marcha du côté que la voix lui ſembloit partir. Il ſent une épée nue qui s'oppoſe à la ſienne. Il avance, on ſe retire. Il pourſuit, on ſe dérobe à ſa pourſuite. Il cherche celui qui ſemble le fuir par tous les endroits de la chambre autant que l'obſcurité le peut permettre, et ne le trouve pas. Il s'arrête il écoute, et n'entend plus rien. Quel enchantement ! Il s'aproche de la porte, dans la penſée qu'elle avoit favoriſé la fuite de ce ſecret ennemi de ſon honneur ; mais elle étoit fermée au verrouil comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette avanture, il appella ceux de ſes gens qui étoient le plus à portée d'entendre ſa voix ; et comme il ouvrit la porte pour cela, il

en

en ferma le passage, et se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchoit.

A ses cris redoublés, quelques domestiques accoururent avec des flambeaux. Il prend une bougie, et fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant son épée nue. Il n'y trouva cependant personne, ni aucune marque apparente qu'on y fût entré. Il n'apperçut point de porte secrète, ni d'ouverture par où l'on eût pu passer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Léontio, après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, et qu'il s'étoit trompé. Il rencontra son Beau-père, qui sortoit de son appartement au bruit qu'il avoit ouï, et lui racontant ce qui venoit de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation et d'une profonde douleur.

Siffrédi fut surpris de l'avanture. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable ; et jugeant tout possible à l'amour du Roi, cette pensée l'affligea vivement. Mais bien loin de flater les soupçons jaloux de son gendre, il lui représenta d'un air d'assurance, que cette voix qu'il s'imaginoit avoir entendue, et cette épée qui s'étoit opposée à la sienne, ne pouvoient être que des fantômes d'une imagination séduite par la jalousie ; qu'il étoit impossible que quelqu'un fût entré dans la chambre de sa fille ; qu'à l'égard de la tristesse qu'il avoit remarquée dans son épouse, quelque indisposition l'avoit peut-être causée ; que l'honneur ne devoit point être responsable des altérations du tempérament ; que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un désert, et qui se voit brusquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le tems de connoître et d'aimer, pouvoit bien être la cause de ces pleurs, de ces soupirs, et de cette vive affliction dont il se plaignoit ; que l'amour dans le cœur des filles d'un sang noble, ne s'allumoit que par le tems, et par les services; qu'il l'exhortoit à calmer ses inquiétudes, à redoubler sa tendresse et ses empressemens pour disposer Blanche à devenir plus sensible ; et qu'il le

prioit

prioit enfin de retourner vers elle perſuadé que ſes défiances et ſon trouble offenſoient ſa vertu.

Le Connêtable ne répondit rien aux raiſons de ſon Beau-père, ſoit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le deſordre où étoit ſon eſprit, ſoit qu'il jugeât plus à propos de diſſimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un évènement ſi dénué de vraiſemblance. Il retourna dans l'appartement de ſa femme, ſe remit auprès d'elle et tâcha d'obtenir du ſommeil quelque relâche à ſes inquiétudes Blanche, de ſon côté, n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choſes que ſon époux, et ne pouvoit prendre pour illuſion une avanture dont elle ſavoit le ſecret et les motifs. Elle étoit ſurpriſe qu'Enrique cherchât à s'introduire dans ſon appartement, après avoir donné ſi ſolemnellement ſa foi à la Princeſſe Conſtance. Au-lieu de s'aplaudir de cette démarche, et d'en ſentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvel outrage, et ſon cœur en étoit enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffrédi, prévenue contre le jeune Roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux Prince, plus épris que jamais de Blanche, ſouhaitoit de l'entretenir pour la raſſurer contre les apparences qui le condemnoient. Il ſeroit venu plutôt à Belmonte pour cet effet, ſi tous les ſoins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui euſſent permis; mais il n'avoit pu avant cette nuit ſe dérober à ſa cour. Il connoiſſoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé pour être en peine de ſe gliſſer dans le château de Siffrédi, et même il conſervoit encore la clé d'une porte ſecrète par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par-là qu'il gagna ſon ancien appartement, et qu'enſuite il paſſa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce Prince, d'y trouver un homme, et de ſentir une épée oppoſée à la ſienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, et ne fît punir à l'heure même l'audacieux qui oſoit lever ſa main ſacrilège ſur ſon propre Roi; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Léontio ſuſpendit ſon reſſentiment. Il ſe retira de la même manière qu'il étoit venu, et plus troublé qu'auparavant il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens avant le

jour,

jour, et s'enferma dans ſon appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne ſongeoit qu'a retourner à Belmonte. Sa ſureté, ſon honneur, et ſur-tout ſon amour, ne lui permettoient pas de différer l'éclairciſſement de toutes les circonſtances d'une ſi cruelle avanture.

Dès qu'il fut jour il commanda ſon équipage de chaſſe, et ſous prétexte de prendre ce divertiſſement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ſes piqueurs, et quelques-uns de ſes courtiſans. Il ſuivit quelque tems la chaſſe pour cacher ſon deſſein, et lorſqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, et prit ſeul le chemin du château de Léontio. Il connoſſoit trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer, et ſon impatience ne lui permettant pas de ménager ſon cheval, il eut en peu de tems parcouru tout l'eſpace qui le ſéparoit de l'objet de ſon amour. Il cherchoit dans ſon eſprit quelque prétexte plauſible pour ſe procurer un entretien ſecret avec la fille de Siffrédi, quand traverſant une petite route qui aboutiſſoit à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes aſſiſes, qui s'entretenoient au pié d'un arbre. Il ne douta point que ces perſonnes ne fuſſent du château, et cette vue lui cauſa de l'émotion; mais il fut bien plus agité, lorſque ces femmes s'étant tournées de ſon côté au bruit que ſon cheval faiſoit en courant, il reconnut ſa chère Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Niſe, celle de ſes femmes qui avoit le plus de part à ſa confiance, pour pleurer du moins ſon malheur en liberté.

Il vola, il ſe précipita pour ainſi dire à ſes piés, et voyant dans ſes yeux tous les ſignes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il ſuſpendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avouë, me peignent coupable à vos yeux; mais quand vous ſerez inſtruite du deſſein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime, vous paroîtra une preuve de mon innocence et de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne ſervirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre, mais les ſanglots étouffèrent ſa voix. Le Prince étonné de ſon ſaiſiſſement, lui dit: Quoi, Ma-

dame je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne etmême ma vie pour me conserver à vous? Alors la fille de Léontio faisant un effort sur elle pour s'expliquer, lui dit : Seigneur, vos promesses ne sont plus de saison, rien desormais ne peut lier ma destinée à la vôtre. Ah Blanche ! interrompit brusquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut vous enlever à mon amour ? Qui voudra s'opposer à la fureur d'un Roi qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laisser ravir à ses espérances? Tout votre pouvoir, Seigneur, reprit languissamment la fille de Siffrédi, devient inutile contre les obstacles qui nous séparent. Je suis femme du Connêtable.

Femme du Connêtable, s'écria le Prince en reculant de quelques pas ! Il ne put continuer, tant il fut saisi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnèrent. Il se laissa tomber au pié d'un arbre qui se trouva derrière lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, et n'avoit de libre que les yeux qu'il attacha sur Blanche d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit sensible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit de son côté d'un air qui lui faisoit assez connoître que ses mouvemens étoient peu différens des siens ; et ces deux amans infortunés gardoient entre eux un silence qui avoit quelque chose d'affreux. Enfin le Prince revenant un peu de son desordre par un effort de son courage, reprit la parole, et dit à Blanche en soupirant : Madame, qu'avez-vous fait? Vous m'avez perdu, et vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le Prince sembloit lui faire des reproches, lorsqu'elle croyoit avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui : Quoi, Seigneur, répondit-elle, vous ajoutez la dissimulation à l'infidélité? Vouliez-vous que je démentisse mes yeux et mes oreilles, et que malgré leur rapport je vous crusse innocent ? Non Seigneur, je vous l'avoue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, Madame, repliqua le Roi, ces témoins qui vous paroissent si fidèles, vous en ont imposé. Ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir. Et il n'est pas moins vrai que je suis innocent et fidèle, qu'il est vrai que vous êtes l'épouse du Connêtable.

Hé

Hé quoi, Seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Conſtance le don de votre main et de votre cœur ? Vous n'avez point aſſuré les Grands de l'Etat que vous rempliriez les volontes du feu Roi, et la Princeſſe n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux ſujets en qualité de Reine et d'Epouſe du Prince Enrique ? Mes yeux étoient-ils donc faſcines ? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût ballancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône ; et ſans vous abaiſſer à feindre ce que vous ne ſentez plus et ce que vous n'avez peut-être jamais ſenti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus aſſurée avec Conſtance, qu'avec la fille de Léontio ! Vous avez raiſon, Seigneur, un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû, que le cœur d'un Prince tel que vous. J'étois trop vaine d'oſer prétendre à l'un et à l'autre, mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous ſavez les alarmes que je vous ai témoignées ſur votre perte, qui me ſembloit preſque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous raſſurée ? Faloit-il diſſiper mes craintes ? J'aurois accuſé le ſort plutôt que vous, et du-moins vous auriez conſervé mon cœur, au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'eſt plus tems préſentement de vous juſtifier. Je ſuis l'épouſe du Connêtable, et pour m'épargner la ſuite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, ſouffrez Seigneur, que ſans manquer au reſpect que je vous dois, je quite un Prince qu'il ne m'eſt plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle ſe trouvoit. Arrêtez, Madame, s'écria-t-il. Ne déſeſpérez point un Prince plus diſpoſé à renverſer un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ſes nouveaux Sujets. Ce ſacrifice eſt préſentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au Connêtable, avant que de faire éclater des tranſports ſi généreux. Puiſque je ne ſuis plus libre, il m'importe peu que la Sicile ſoit réduite en cendres, et à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foibleſſe de laiſſer ſurprendre mon cœur, du-moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, et de faire voir au nouveau Roi de Sicile que l'épouſe du Connêtable n'eſt plus l'amante

mante du Prince Enrique. En parlant de cette sorte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra brusquement avec Nise, et fermant après elle cette porte, elle laissa le Prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté, par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche, s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes sermens et les vôtres, nous sommes séparés. L'idée que je m'étois faite de posseder vos charmes, n'étoit donc qu'une vaine illusion? Ah, cruelle, que j'achette chèrement l'avantage de vous avoir fait aprouver mon amour!

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit a ce toutes les horreurs de la jalousie; et cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut sur le point d'immoler à son ressentiment le Connetable et Siffredi même. La raison toutefois calma peu-à-peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyoit d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avoit de son infidélité, le mettoit au desespoir. Il se flatoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le Connêtable, et il se résolut à le faire arrêter comme un homme suspect dans les conjonctures où l'Etat se trouvoit. Il en donna l'ordre au Capitaine de ses Gardes, qui se rendit a Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, et le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit la consternation à Belmonte. Siffrédi partit sur le champ pour aller répondre au Roi de l'innocence de son gendre, et lui représenter les suites fâcheuses d'un pareil empriſonnement. Ce Prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de son Ministre, et qui vouloit au moins se ménager une libre entrevue avec Blanche avant que de relâcher le Connêtable, avoit expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain; mais Léontio, malgré cette défence, fit si bien qu'il entra dans la chambre du Roi. Seigneur, dit-il, en se présentant devant lui, s'il est permis à un Sujet respectueux et fidèle de se plaindre de son Maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre? Votre Majesté a-t-elle bien reflechi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, et sur les

suites

ſuites d'un empriſonnement qui peut aliéner de votre ſervice les perſonnes qui rempliſſent les poſtes de l'Etat les plus importans? J'ai des avis certains, répondit le Roi, que le Connêtable a des intelligences criminelles, avec l'Infant Don Pèdre. Des intelligences criminelles, interrompit avec ſurpriſe Léontio! Ah Seigneur, ne le croyez pas! On abuſe Votre Majeſté. La trahiſon n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffrédi; et il ſuffit au Connêtable qu'il ſoit mon gendre pour être à couvert de tout ſoupçon. Le Connêtable eſt innocent, mais des vues ſecrettes vous ont porté à le faire arrêter.

Puiſque vous me parlez ſi ouvertement, repartit le Roi, je vais vous parler de la même manière. Vous-vous plaignez de l'empriſonnement du Connêtable. He! n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté? C'eſt vous, barbare Siffrédi, qui m'avez ravi mon repos, et réduit par vos ſoins officieux à envier le ſort des plus vils mortels; car ne vous flatez pas, que j'entre dans vos idées; mon mariage avec Conſtance eſt vainement réſolu .... Quoi, Seigneur, interrompit en frémiſſant Léontio, vous pourriez ne point épouſer la Princeſſe, après l'avoir flatée de cette eſpérance aux yeux de tous vos peuples? Si je trompe leur attente, repliqua le Roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la néceſſité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Conſtance, un billet que j'avois fait à votre fille? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tiranniſer le cœur de Blanche, en lui faiſant épouſer un homme qu'elle n'aimoit pas? et quel droit avez-vous ſur le mien, pour en diſpoſer en faveur d'une Princeſſe que je hais? Avez-vous oublié qu'elle eſt fille de cette cruelle Mathilde, qui foulant aux piés les droits du ſang et de l'humanité, fit expirer mon Père dans les rigueurs d'une captivité? Et je l'épouſerois! Non, Siffrédi, perdez cette eſpérance! Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes, et ſes ſillons inondés de ſang!

L'ai-je bien entendu, s'écria Léontio! Ah! Seigneur que me faites-vous enviſager! quelles terribles menaces! Mais je m'allarme mal-à-propos, continua-t-il en changeant

ant de tor. Vous chériſſez trop vos ſujets pour leur procurer une ſi triſte deſtinée. Vous ne vous laiſſerez point ſurmonter par l'amour. Vous ne vous ternirez pas vos vertus en tombant dans les foibleſſes des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au Connêtable, je ne l'ai fait, Seigneur, que pour acquérir à Votre Majeſté un ſujet vaillant, qui pût appuyer de ſon bras, et de l'armée dont il diſpoſe, vos intérêts contre ceux du Prince Don Pèdre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds ſi étroits .... Hé ! ce ſont ces nœuds, s'écria le Prince Enrique, ce ſont ces funeſtes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami pourquoi me porter un coup ſi ſenſible ? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur ? Que ne me laiſſiez-vous ſoutenir mes droits moi-même ? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes ſujets qui voudront s'y oppoſer ? J'aurois bien ſu punir le Connêtable, s'il m'eût, déſobéi. Je ſai que les Rois ne ſont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples eſt le prémier devoir. Mais doivent-ils être les eſclaves de leurs ſujets ? et du moment que le Ciel les choiſit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de diſpoſer de leurs affections ? Ah s'ils n'en peuvent joüir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffrédi, cette ſouveraine puiſſance que vous m'avez voulu aſſûrer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, Seigneur, repliqua le Miniſtre, que c'eſt au mariage de la Princeſſe que le feu Roi votre Oncle attache la ſucceſſion de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette diſpoſition ? Avoit-il reçu cette indigne loi du Roi Charles ſon frére, lorſqu'il lui ſuccéda ? Deviez-vous avoir la foibleſſe de vous ſoumettre à une condition ſi injuſte? Pour un Grand-Chancelier, vous êtes bien mal inſtruit de nos uſages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Conſtance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promeſſe. Et ſi Don Pèdre fonde ſur mon refus l'eſpérance de monter ſur le trône, ſans engager les peuples dans un démêlé qui couteroit trop de ſang, l'épée pourra décider entre nous, qui des deux ſera le plus digne de règner. Léontio n'oſa le preſſerd *avantage*, et ſe contenta de lui demander à genoux la liberté

de

de ſon gendre, ce qu'il obtint. Allez, lui dit le Roi, retournez à Belmonte, le Connêtable vous y ſuivra bientôt. Le Miniſtre ſortit et regagna Belmonte, perſuadé que ſon gendre marcheroit inceſſamment ſur ſes pas. Il ſe trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, et pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargiſſement de ſon époux.

Pendant ce tems-là, le Connêtable faiſoit de cruelles réflexions. Son empriſonnement lui avoit ouvert les yeux ſur la véritable cauſe de ſon malheur. Il s'abandonna tout entier à ſa jalouſie, et démentant la fidélité qui l'avoit juſqu'alors rendu ſi recommandable, il ne reſpira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le Roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche, pour les ſurprendre enſemble il pria le Gouverneur du Château de Palerme de le laiſſer ſortir de priſon, l'aſſurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le Gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y conſentit d'autant plus facilement, qu'il avoit déjà ſu que Siffrédi avoit obtenu ſa liberté, et même il lui fit donner un cheval pour ſe rendre à Belmonte. Le Connêtable y étant arrivé, attacha ſon cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clé, et fut aſſez heureux pour ſe gliſſer dans le château ſans rencontrer perſonne. Il gagna l'appartement de ſa femme, et ſe cacha dans l'antichambre derrière un paravant qu'il y trouva ſous ſa main. Il ſe propoſoit d'obſerver de là tout ce qui ſe paſſeroit, et de paroître ſubitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit ſortir Niſe, qui venoit de quiter ſa Maîtreſſe pour ſe retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffrédi, qui avoit pénétré ſans peine le motif de l'empriſonnement de ſon mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas cette nuit à Belmonte, quoique ſon Père lui eût dit que le Roi l'avoit aſſuré que le Connêtable partiroit bientôt après lui. Elle ne doutoit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir et l'entretenir en liberté. Dans cette penſée, elle attendoit ce Prince pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles ſuites pour elle. Effectivement peu de tems après la retraite de Niſe, la couliſſe s'ouvrit, et le Roi vint ſe jetter aux genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me con-

condamnez point ſans m'entendre. Si j'ai fait empriſonner le Connétable, ſongez que c'étoit le ſeul moyen qui me reſtoit pour me juſtifier. N'imputez donc qu'à vous ſeule cet artifice. Pourquoi refuſiez-vous de m'entendre ce matin ? Helas! votre époux ſera libre demain, et je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez-moi donc pour la derniere fois. Si votre perte rend mon ſort déplorable, accordez-moi du moins la triſte conſolation de vous apprendre que je ne me ſuis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Conſtance le don de ma main, c'eſt que je ne pouvois m'en diſpencer dans la ſituation où votre Père avoit réduit les choſes. Il faloit tromper la Princeſſe pour votre intérêt et pour le mien, pour vous aſſurer la couronne et la main de votre amant. Je me promettois d'y réuſſir. J'avois déjà pris des meſures pour rompre cet engagement, mais vous avez détruit mon ouvrage; et diſpoſant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendu contens.

Il acheva ce diſcours avec des ſignes ſi viſibles d'un véritable deſeſpoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de ſon innocence. Elle en eut d'abord de la joie. Enſuite le ſentiment de ſon infortune en devint plus vif. Ah! Seigneur, dit-elle au Prince, après la diſpoſition que le deſſin a fait de nous, vous me cauſez une peine nouvelle, en m'aprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuſe! Mon reſſentiment m'a ſéduite. Je me ſuis cruë abandonnée, et dans mon dépit j'ai reçu la main du Connêtable, que mon Père m'a préſentée. J'ai fait le crime, et nos malheurs. Hélas! dans le tems que je vous accuſois de me tromper, c'étoit donc moi trop crédule amante, qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels ? Vengez-vous, Seigneur, à votre tour. Ha ſſez, l'ingrate Blanche..... Oubliez..... Hé, le puis-je, Madame, interrompit triſtement Enrique ? Le moyen d'arracher de mon cœur une paſſion que votre injuſtice même ne ſauroit éteindre? Il faut pourtant vous faire cet effort, Seigneur, reprit en ſoupirant la fille de Siffrédi.... Hé? ſerez-vous capable de cet effort, repliqua le Roi? Je ne me promets pas d'y réuſſir repartit-elle, mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah cruelle, dit le Prince, vous oublierez facile-

ment

ment Enrique, puiſque vous pouvez en former le deſſein! Quelle eſt donc votre penſée, dit Blanche d'un ton plus ferme! Vous flatez-vous que je puiſſe vous permettre de continuer à me rendre des ſoins? Non Seigneur, renoncez à cette eſpérance. Si je n'étois pas née pour être Reine, le Ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux eſt comme vous, Seigneur, de la noble Maiſon d'Anjou: et quand ce que je lui dois n'oppoſeroit pas un obſtacle inſurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les ſouffrir. Je vous conjure de vous retirer, il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie, s'écria le Roi! Ah Blanche, eſt-il poſſible que vous me traitiez avec tant de rigueur! Ce n'eſt donc point aſſez pour m'accabler, que vous ſoyez entre les bras du Connêtable? vous voulez encore m'interdire votre vue, la ſeule conſolation qui me reſte. Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffrédi, en verſant quelques larmes. La vue de ce qu'on à tendrement aimé n'eſt plus un bien, lorſqu'on à perdu l'eſpérance de le poſſéder. Adieu, Seigneur, fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire et à ma réputation. Je vous le demande auſſi pour mon repos. Car enfin, quoique ma vertu ne ſoit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le ſouvenir de votre tendreſſe me livre des combats ſi cruels, qu'il m'en coute trop pour les ſoutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renverſa, ſans y penſer, un flambeau qui étoit ſur une table derrière elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramaſſe; et pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, et gagne le cabinet de Niſe, qui n'étoit pas encore couchée; puis elle revient avec de la lumière. Le Roi qui attendoit ſon retour, ne la vit pas plutôt, qu'il ſe remit à la preſſer de ſouffrir ſon attachement. A la voix de ce Prince, le Connêtable, l'épée à la main, entra bruſquement dans la chambre preſque en même tems que ſon épouſe, et s'avançant vers Enrique avec tout le reſſentiment que ſa rage lui inſpiroit: C'en eſt trop, tiran, lui cria-t-il, ne crois pas que je ſois aſſez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur! Ah! traître, lui répondit le Roi, en ſe mettant en défenſe, ne t'imagine pas toi-même pouvoir exécuter ton deſſein impunément! A ces mots ils commencérent un com-

combat, qui fut trop vif pour durer longtems. Le Connêtable craignant que Siffrédi et ſes domeſtiques n'accouruſſent trop vite aux cris que pouſſoit Blanche, et ne s'oppoſaſſent à ſa vengeance, ne ſe ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit ſi mal ſes meſures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de ſon ennemi. Elle lui entra dans le corps juſqu'à la garde. Il tomba, et le Roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Léontio, touchée de l'etat où elle voyoit ſon époux, et ſurmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, ſe jetta à terre, et s'empreſſa de le ſecourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle, pour ſe laiſſer attendrir aux témoignages qu'elle lui donnoit de ſa douleur et de ſa compaſſion. La mort dont il ſentoit les aproches, ne put étouffer les tranſports de ſa jalouſie. Il n'enviſagea dans ces derniers momens que le bonheur de ſon rival; et cette idée lui parut ſi affreuſe, que rapellant tout ce qui lui reſtoit deforce, il leva ſon épée qu'il tenoit encore, et la plongea toute entière dans le ſein de Blanche. Meurs, lui dit-il en la perçant, meurs, infidèle épouſe, puiſque les nœuds de l'hymenée n'ont pu me conſerver une foi que tu m'avois jurée ſur les autels! Et toi, pourſuivit-il, Enrique, ne t'aplaudis point de ta déſtinée, tu ne ſaurois jouïr de mon malheur, je meurs content. En achevant de parler de cette ſorte, il expira, et ſon viſage, tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque choſe de fier et de terrible. Celui de Blanche offroit un ſpectacle bien différent. Le Coup qui l'avoit frapée étoit mortel. Elle tomba ſur le corps mourant de ſon époux, et le ſang de l'innocente victime ſe confondoit avec celui de ſon meurtrier, qui avoit ſi bruſquement exécuté ſa cruelle réſolution, que le Roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce Prince infortuné fit un cri en voyant tomber Blanche, et plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il ſe mit en devoir de lui rendre les mêmes ſoins qu'elle avoit voulu prendre, et dont elle lui dit d'une voix mourante: Seigneur, votre peine eſt inutile. Je ſuis la victime que le ſort impitoyable demande. Puiſſe-t-il appaiſer ſa colére, et aſſurer le bonheur de votre règne! Comme elle achevoit ſes paroles, Léontio, attiré par les cris qu'elle avoit

voit pouſſés, arriva dans la chambre, et ſaiſi des objets qui ſe préſentoient à ſes yeux, il demeura immobile. Blanche, ſans l'appercevoir, continua de parler au Roi. Adieu, Prince lui dit-elle, conſervez chèrement ma mémoire ; ma tendreſſe et mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de reſſentiment contre mon Père. Ménagez ſes jours et ſa douleur, et rendez juſtice à ſon zèle. Surtout faites connoître mon innocence, c'eſt ce que je vous recommande plus que toute autre choſe. Adieu mon cher Enrique .... je meurs ..... recevez mon dernier ſoupir.

A ces mots elle mourut. Le Roi garda quelque tems un morne ſilence, enſuite il dit à Siffrédi, qui paroiſſoit dans un accablement mortel : Voyez Léontio, contemplez votre ouvrage. Conſidérez dans ce tragique évènement le fruit de vos ſoins officieux, et de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choſes qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il ſuffit de dire qu'i s firent l'un et l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès-que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le Roi conſerva toute ſa vie un tendre ſouvenir de ſon amante, il ne put ſe réſoudre à épouſer Conſtance. L'Infant Don Pèdre ſe joignit à cette Princeſſe, et tous deux ils n'épargnérent rien pour faire valoir la diſpoſition du teſtament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au Prince Enrique, qui vint à bout de ſes ennemis. Pour Siffrédi, le chagrin qu'il eut d'avoir cauſé tant de malheurs, le détacha du monde, et lui rendit inſupportable le ſéjour de ſa patrie. Il abandonna la Sicile, et paſſant en Eſpagne avec Porcie, la fille qui lui reſtoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de Blanche, et il eut, avant que de mourir, la conſolation de marier Porcie. Elle épouſa Don Jérôme de Silva, et je ſuis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, pourſuivit la veuve de Don Pédro de Pinarès, l'hiſtoire de ma famille, et un fidèle récit des malheurs qui ſont répréſentés dans ce tableau, que Léontio mon Aïeul fit faire, pour laiſſer à ſa poſtérité un monument de cette funeſte avanture.

CHAPITRE V.

De ce que fit Aurore de Guſman lorſqu'elle fut à Salamanque.

ORTIZ, ſes compagnes et moi, après avoir entendu cette hiſtoire, nous ſortîmes de la ſalle, où nous laiſſâmes Aurore avec Elvire. Elles y paſſérent le reſte de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre, et le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à ſe quiter, que deux amies qui ſe ſont fait une douce habitude de vivre enſemble.

Enfin nous arrivâmes ſans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maiſon toute meublée, et la Dame Ortiz, ainſi que nous en étions convenus, prit le nom de Donna Kiména de Guzman. Elle avoit été trop long-tems Duègne, pour n'être pas une bonne actrice. Elle ſortit un matin avec Aurore, une femme de chambre et un valet, et ſe rendit à un hôtel garni, où nous avions apris que Pachéco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il y avoit quelque appartement à louer. On lui répondit qu'oui, et on lui en montra un aſſez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'Hôteſſe, en lui diſant que c'étoit pour un de ſes neveux, qui venoit de Tolède étudier à Salamanque, et qui devoit arriver ce jour-là.

La Duègne et ma Maîtreſſe, après s'être aſſurées de ce logement, revinrent ſur leurs pas, et la belle Aurore ſans perdre de tems ſe traveſtit en cavalier. Elle couvrit ſes cheveux noirs d'une fauſſe chevelure blonde, ſe teignit les ſourcils de la même couleur, et s'ajuſta de ſorte qu'elle pouvoit fort bien paſſer pour un jeune Seigneur. Elle avoit l'action libre et aiſée, et à la réſerve de ſon viſage, qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahiſſoit ſon déguiſement. La ſuivante qui devoit lui ſervir de page, s'habilla auſſi, et nous n'appréhendions point qu'elle fît mal ſon perſonnage; outre qu'elle avoit un petit air effronté, qui convenoit fort à ſon rôle. L'après-dinée, ces deux actrices ſe trouvant en état de paroître ſur la ſcène, c'eſt-à-dire dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin

chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en caroſſe, et nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions beſoin.

L'Hôteſſe, apellée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, et nous conduſit à notre appartement, où nous commençâmes à l'entretenir. Nous convinmes de la nourriture qu'elle auroit ſoin de nous fournir, et de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandâmes enſuite ſi elle avoit bien des penſionnaires. Je n'en ai pas préſentement, nous répondit-elle. Je n'en manquerois point ſi j'étois d'humeur à prendre toute ſorte de perſonnes, mais je ne veux que de jeunes Seigneurs. J'en attends ce ſoir un qui vient de Madrid achever ici ſes études. C'eſt Don Louis de Pachéco, vous en avez peut-être entendu parler. Non, lui dit Aurore, je ne ſai quel homme c'eſt, et vous me ſerez plaiſir de me l'aprendre, puiſque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'Hôteſſe en régardant ce faux cavalier, c'eſt une figure toute brillante, il eſt fait à peu près comme vous. Ah que vous ſerez bien enſemble l'un et l'autre! Par Saint Jaques! je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils Seigneurs d'Eſpagne. Ce Don Louis, repliqua ma Maîtreſſe, aeu ſans doute en ce pais-ci mille bonnes fortunes? Oh, je vous en aſſure, repartit la vieille, c'eſt un verd galand ſur ma parole. Il n'a qu'à ſe montrer pour faire des conquêtes. Il à charmé entre autres une Dame qui à de la jeuneſſe et de la beauté. On la nomme Iſabelle. C'eſt la fille d'un vieux Docteur en Droit. Elle en eſt ce qui s'apelle folle. Et dites moi, ma Bonne, interrompit Aurore avec précipitation, en eſt-il fort amoureux? Il l'aimoit répondit Bernarda Ramirez, avant ſon départ pour Madrid; mais je ne ſai s'il l'aime encore, car il eſt un peu ſujet à caution. Il court de femme en femme, comme tous les jeunes cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes auſſitôt par la fenêtre, et nous apperçumes deux hommes qui deſcendoient de cheval. C'étoit Don Louis de Pachéco lui-même, qui arrivoit de Madrid avec un valet de chambre. La vieille nous quita pour aller le recevoir, et ma Maîtreſſe ſe diſpoſa, non ſans émotion à

jouer

jouer le rôle de Don Félix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement Don Louis encore tout botté. Je viens d'aprendre, dit-il en saluant Aurore, qu'un jeune Seigneur Tolédan est logé dans cet hôtel. Il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de l'avoir pour convive. Pendant que ma Maîtresse répondoit à ce compliment, Pachéco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Aussi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vu de si beau ni de si bien fait. Après force discours pleins de politesse de part et d'autre, Don Louis se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Tandis qu'il y faisoit ôter ses bottes et changeoit d'habit et de linge, une espèce de page qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par hazard Aurore sur l'escalier. Il la prit pour Don Louis, et lui remettant le billet dont il étoit chargé : Tenez, Seigneur Cavalier, lui dit il, quoique je ne connoisse pas le Seigneur Pachéco, je ne crois pas avoir besoin de vous demander si vous l'êtes, je suis persuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma Maîtresse avec une présence d'esprit admirable, vous ne vous trompez pas assurément. Vous vous acquitez de vos commissions à merveilles. Je suis Don Louis de Pachéco. Allez, j'aurai soin de faire tenir ma réponse. Le page disparut, et Aurore s'enfermant avec sa suivante et moi, ouvrit la lettre, et nous lut ces paroles. *Je viens d'aprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle ! J'en ai pensé perdre l'esprit. Mais aimez-vous encore Isabelle ? Hâtez-vous de l'assurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaisir, si elle vous retrouve fidèle.*

Le billet est passionné, dit Aurore, il marque une ame bien épriſe. Cette Dame est une rivale qui doit m'allarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en détacher Don Louis, et pour empêcher même qu'il ne la revoie. L'entrepriſe, je l'avoue, est difficile, cependant je ne désespère pas d'en venir à bout. Ma Maîtresse se mit à rêver là dessus, et un moment après elle ajouta, je vous les garantis brouillés en moins de vingt-quatre heures. En effet Pachéco s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, et renoua l'entretien avec Aurore avant le souper. Seigneur Cavalier, lui dit-

il

il en plaisantant, je crois que les maris et les amans ne doivent pas se réjouïr de votre arrivée à Salamanque, vous allez leur causer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Ecoutez, lui répondit ma Maitresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée, Don Felix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. Je suis déja venu dans ce pais-ci. Je sai que les femmes n'y sont pas insensibles. Il y a un mois que je passai par cette ville, je m'y arrêtai huit jours, et je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux Docteur en Droit.

Je m'apperçus que Don Louis se troubla à ces paroles. Peut-on, sans indiscrétion, reprit-il, vous demander le nom de la Dame; Comment sans indiscrétion, s'écria le Faux Don Félix! Pourquoi vous ferois-je un mystère de cela? Me croyez-vous plus discret que les autres Seigneurs de mon âge? Ne me faites point cette injustice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne mérite pas tant de ménagement. Ce n'est qu'une petite bourgeoise. Un homme de qualité ne s'occupe pas sériusement d'une grisette, et croit même lui faire honneur en la deshonorant. Je vous apprendrai donc sans façon que la fille du Docteur, se nomme Isabelle. Et le Docteur interrompit impatiemment Pachéco, s'apelleroit-il le Seigneur Murcia de la Lianna? Justement, repliqua ma Maîtresse. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure. Lisez-la, et vous verrez si la Princesse me veut du bien. Don Louis jetta les yeux sur le billet, et reconnoissant l'écriture, il demeura confus et interdit. Que vois-je, poursuivit alors Aurore d'un air étonné! vous changez de couleur! Je-crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette Dame! Ah que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchise!

Je vous en sai très bon gré moi, dit Don Louis avec un transport mêlé de dépit et de colère. La perfide! la volage! Don Félix, que ne vous dois-je point! Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conservée encore longtems. Je m'imaginois être aimé; que dis je aimé! je croyois être adoré d'Isabelle. J'avois quelque estime pour cette créature-là, et je vois bien que ce n'est qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'aprouve

votre

votre reſſentiment, dit Aurore en marquant à ſon tour de l'indignation. La fille d'un Docteur en Droit devoit bien ſe contenter d'avoir pour amant un jeune Seigneur auſſi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuſer ſon inconſtance ; et bien loin d'agréer le ſacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends, pour la punir, dédaigner ſes bontés. Pour moi, reprit Pachéco, je ne la reverrai de ma vie, c'eſt la ſeule vengeance que j'en doistirer. Vous avez raiſon, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins, pour lui faire connoître juſqu'à quel point nous la mépriſons tous deux, je ſuis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet inſultant. J'en ferai un paquet, que je lui enverrai pour réponſe à ſa lettre. Mais avant que nous en venions à cette extrémité, conſultez votre cœur, peut-être vous repentirez-vous un jour d'avoir rompu avec Iſabelle. Non, non, interrompit Don Louis, je n'aurai jamais cette foibleſſe ; et je conſens que pour mortifier l'ingrate, nous faſſions ce que vous me propoſez.

Auſſitôt j'allai chercher du papier et de l'encre, et *ils* ſe mirent à compoſer l'un et l'autre des billets forts obligeans pour la fille du Docteur Murcia de la Lianna. Pachéco ſur-tout ne pouvoit trouver des termes aſſez forts à ſon gré pour exprimer ſes ſentimens, et il déchira cinq ou ſix lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas aſſez dures. Il en fit pourtant une dont il fût content, et dont il avoit ſujet de l'être, elle contenoit ces paroles *Aprenez à vous connoître, ma Princeſſe, et n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite que le votre pour m'attacher. Vous n'êtes pas même aſſez agréable pour m'amuſer quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amuſement des derniers Ecoliers de l'Univerſité.* Il écrivit donc ce billet gracieux, et lorſqu'Aurore eut achevé le ſien, qui n'étoit pas moins offenſant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, et me donnant le paquet : Tien, Gil Blas, me dit elle, fais enſorte qu'Iſabelle reçoive cela ce ſoir. Tu m'entends bien, ajouta-t-elle, en me faiſant des yeux un ſigne que je compris parfaitement. Oui Seigneur, lui répondis-je, vous ſerez ſervi comme vous le ſouhaitez.

Je

Je ſortis en même tems, et quand je fus dans la ruë, je me dis à moi-même : Oh ça, Monſieur Gil Blas, vous faites donc le valet dans cette comédie? Hé bien, mon ami, montrez que vous avez aſſez d'eſprit pour remplir un ſi beau rôle. Le Seigneur Don Félix s'eſt contenté de vous faire un ſigne. Il compte, comme vous voyez, ſur vôtre intelligence, a-t-il tort? Non. Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je faſſe tenir ſeulement le billet de Don Louis, c'eſt ce que ſignifie ce ſigne-là; rien n'eſt plus intelligible. Je ne balançai point à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pachéco, et je la portai chez le Docteur Murcia, dont j'eus bientôt apris la demeure. Je trouvai à la porte de ſa maiſon le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni. Frère, lui dis-je, ne ſerlez-vous point par hazard domeſtique de la fille de Monſieur le Docteur Murcia? Il me répondit qu'oui. Vous avez lui repliquai-je, la phyſionomie ſi officieuſe, que j'oſe vous prier de rendre un billet doux à vôtre Maîtreſſe.

Le petit page me demanda de quelle part je l'aportois, et je ne lui eus pas ſitôt reparti que c'étoit de celle de Don Louis de Pachéco, qu'il me dit : Cela étant, ſuivez moi, j'ai ordre de vous faire entrer, Iſabelle veut vous entretenir. Je me laiſſai introduire dans un cabinet où je ne tardai guères à voir paroître la Sennora. Je fus frappé de la beauté de ſon viſage, je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avoit un air mignon et enfantin, mais cela n'empêchoit pas que depuis trente bonnes années pour le moins elle ne marchât ſans liſière. Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à Don Louis de Pachéco? Je lui répondis que j'étois ſon valet de chambre depuis trois ſemaines. Enſuite je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois, il ſembloit qu'elle ſe défiât du rapport de ſes yeux. Effectivement elle ne s'attendoit à rien moins, qu'à une pareille réponſe. Elle éleva ſes regards vers le Ciel, ſe mordit les lévres, et pendant quelque tems ſa contenance rendit témoignage des peines de ſon cœur. Puis tout à coup m'adreſſant la parole; mon ami, me dit-elle, Don Louis eſt-il devenu fou? Aprenez moi, ſi vous le ſavez, pourquoi il m'écrit ſi galamment. Quel démon peut

l'agiter ? S'il veut rompre avec moi, ne le ſauroit-il faire ſans m'outrager par des lettres ſi brutales ?

Madame lui dis-je, mon Maître a tort aſſurément, mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le ſecret, je vous découvrirois tout le myſtère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation. Ne craignez point que je vous commette, expliquez vous hardiment. Hé bien, repris-je, voici le fait en deux mots. Un moment après vôtre lettre reçue, il eſt entré dans nôtre hôtel une Dame couverte d'une mante des plus épaiſſes. Elle a demandé le Seigneur de Pachéco, lui a parlé quelque tems en particulier, et ſur la fin de la converſation, j'ai entendu qu'elle lui a dit. Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais. Ce n'eſt pas tout. Il faut pour ma ſatisfaction, que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter. J'exige cela de vous. Don Louis a fait ce qu'elle deſiroit, puis me mettant le papier entre les mains ; Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le Docteur Murcia de Lianna, et fais adroitement tenir ce poulet à ſa fille Iſabelle.

Vous voyez bien, Madame, pourſuivis-je, que cette lettre deſobligeante eſt l'ouvrage d'une rivale, et que par conſéquent mon Maître n'eſt pas ſi coupable. O Ciel ! s'écria-t-elle, il l'eſt encore plus que je ne penſois. Son infidélité m'offenſe plus que les mots piquans que ſa main a tracés. Ah l'infidèle ! il a pu former d'autres nœuds.. ... Mais, ajouta-t-elle en prenant un air fier qu'il s'abandonne ſans contrainte à ſon nouvel amour. Je ne prétends point le traverſer. Dites lui qu'il n'avoit pas beſoin de m'inſulter, pour m'obliger à laiſſer le champ libre à ma rivale, et que je mépriſe trop un amant ſi volage, pour avoir la moindre envie de le rapeller. A ce diſcours elle me congédia, et ſe retira fort irritée contre Don Louis.

Je ſortis fort ſatisfait de moi, et je compris que ſi je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois un habile fourbe. Je m'en retournai à nôtre hôtel où je trouvai les Seigneurs Mendoce et Pachéco qui ſoupoient enſemble, et s'entretenoient comme s'ils ſe fuſſent connus de longue main. Aurore s'apperçut à mon air content que je ne m'étois point mal acquité de ma commiſſion. Te voilà

donc

donc de retour ? Gil Blas, me dit-elle, rends-nous compte de ton meſſage. Je dis que j'avois donné le paquet en main propre, et qu'Iſabelle, après avoir lu les deux billetsdoux, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit miſe à rire comme une folle, en diſant, Par ma foi ! les jeunes Seigneurs ont un joli ſtile. Il faut avouer que les autres perſonnes n'écrivent pas ſi agréablement. C'eſt fort bien ſe tirer d'embarras, s'écria ma Maîtreſſe, et voilà certainement une coquette des plus ſieffées. Pour moi, dit Don Louis, je ne reconnois point Iſabelle à ces traits-là. Il faut qu'elle ait changé de caractère pendant mon abſence. J'aurois jugé d'elle auſſi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui ſavent prendre toutes ſortes de formes. J'en ai aimé une de celles là, et j'en ai été long-tems la dupe. Gil Blas vous le dira, elle avoit un air de ſageſſe à tromper toute la Terre. Il eſt vrai, dis-je en me mêlant à la converſation, que c'étoit un minois à piper les plus fins, j'y aurois moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce et Pachéco firent de grands éclats de rire en m'entendant parler ainſi ; l'un à cauſe du témoignage que je portois contre une Dame imaginaire ; et l'autre rioit ſeulement des termes dont je venois de me ſervir. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de ſe maſquer, et le réſultat de tous nos diſcours fut, qu'Iſabelle demeura duement atteinte et convaincue d'être une franche coquette. Don Louis proteſta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais, et Don Félix à ſon exemple jura qu'il auroit toujours pour elle un parfait mépris. Enſuite de ces proteſtations, ils ſe liérent d'amitié tous deux, et ſe promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils paſſérent après ſouper à ſe dire des choſes gracieuſes, et enfin ils ſe ſéparèrent pour s'aller repoſer chacun dans ſon appartement. Je ſuivis Aurore dans le ſien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du Docteur. Je n'oubliai pas la moindre circonſtance. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embraſſât de joie. Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je ſuis charmée de ton eſprit. Quand on a le malheur d'être engagé dans une paſſion qui nous oblige de recourir à des ſtratagêmes, quel avantage d'avoir dans ſes intérêts un garçon auſſi ſpirituel que toi ! Courage, mon

ami. Nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embaraſſer, cela ne va pas mal. Mais comme les amans ſont ſujets à d'étranges retours, je ſuis d'avis de bruſquer l'avanture, et de mettre en jeu dès demain Aurore de Guſman. J'approuvai cette penſée, et laiſſant le Seigneur Don Félix avec ſon page, je me retirai dans un cabinet où étoit mon lit.

CHAPITRE VI.

Quelles ruſes Aurore mit en uſage pour ſe faire aimer de Don Louis de Pachéco.

LES deux nouveaux amis ſe raſſemblérent le lendemain matin. Ils commencérent la journée par des embraſſades, qu'Aurore fut obligée de donner et de recevoir pour bien jouer le rôle de Don Félix. Ils allérent enſemble ſe promener dans la ville, et je les accompagnai avec Chilindron, valet de Don Louis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'Univerſité, pour regarder quelques affiches de Livres qu'on venoit d'attacher à la porte. Pluſieurs perſonnes s'amuſoient auſſi à les lire, et j'apperçus parmi ceux-là un petit homme qui diſoit ſon ſentiment ſur ces Ouvrages affichés. Je remarquai qu'on l'écoutoit avec une extrême attention, et je jugeai en même tems qu'il croyoit la mériter. Il paroiſſoit vain, et il avoit l'eſprit déciſif, comme l'ont la plupart des petits hommes. Cette *nouvelle Traduction d'Horace*, diſoit-il que vous voyez annoncée au public en ſi gros caractères, eſt un Ouvrage en proſe compoſé par un vieil Auteur du Collège. C'eſt un Livre fort eſtimé des Ecoliers. Ils en ont conſumé quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres Livres, il les frondoit tous ſans charité. C'étoit apparemment quelque Auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre juſqu'au bout, mais il me falut ſuivre Don Louis et Don Félix, qui ne prenant pas plus de plaiſir à ſes diſcours, que d'intérêt aux Livres qu'il critiquoit, s'éloignérent de lui et de l'Univerſité.

Nous revinmes à nôtre hôtel à l'heure du diner. Ma Maîtreſſe ſe mit à table avec Pachéco, et fit adroitement tomber

tomber la conversation sur sa famille. Mon Père, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendoce, qui s'est établi à Tolède ; et ma Mère est propre sœur de Donna Kiména de Guzman, qui depuis quelques jours est venue à Salamanque pour une affaire importante avec sa nièce Aurore, fille unique de Don Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit Don Louis, mais on m'en a souvent parlé, ainsi que d'Aurore vôtre cousine. Dois-je croire ce qu'on dit d'elle ? On assure que rien n'égale son esprit et sa beauté. Pour de l'esprit, reprit Don Félix, elle n'en manque pas, elle l'a même assez cultivé. Mais ce n'est point une si belle personne, on trouve que nous nous ressemblons beaucoup. Si cela est, s'écria Pachéco, elle justifie sa réputation. Vos traits sont réguliers, vôtre cousine doit être charmante. Je voudrois bien la voir et l'entretenir. Je m'offre à satisfaire vôtre curiosité, repartit le faux Mendoce, et même dès ce jour. Je vous mène cette après-dinée chez ma Tante.

Ma Maîtresse changea tout-à-coup d'entretien, et parla de choses indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils se disposoient tous deux à sortir pour aller chez Donna Kiména, je pris les devans, et courus avertir la Duègne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas pour accompagner Don Félix, qui conduisit enfin chez sa Tante le Seigneur Don Louis. Mais à peine furent-ils entrés dans la maison, qu'ils rencontrèrent la Dame Chimène, qui leur fit signe de ne point faire de bruit. Paix, paix, leur dit-elle d'une voix basse, vous réveillerez ma nièce. Elle a depuis hier une migraine effroyable qui ne fait que de la quiter, et la pauvre enfant repose depuis un quart d'heure. Je suis fâché de ce contre-tems, dit Mendoce. J'espérois que nous verrions ma cousine. J'avois fait fête de ce plaisir à mon ami Pachéco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en souriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les Cavaliers eurent une conversation fort courte avec la vieille, et se retirèrent.

Don Louis nous mena chez un jeune Gentilhomme de ses amis, qu'on appelloit Don Gabriel de Pédres. Nous y passâmes le reste de la journée, nous y soupâmes même, et nous n'en sortîmes que sur les deux heures après minuit

pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorſque nous rencontrâmes ſous nos piés dans la rue deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étoit des malheureux qu'on venoit d'aſſaſſiner, et nous nous arrêtâmes pour les ſecourir s'il en étoit encore tems. Comme nous cherchions à nous inſtruire, autant que l'obſcurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils ſe trouvoient, la Patrouille arriva. Le Commandant nous prit d'abord pour des aſſaſſins, et nous fit environner par ſes gens ; mais il eut meilleure opinion de nous, lorſqu'il nous eut entendu parler, et qu'à la faveur d'une lanterne ſourde il vit les traits de Mendoce et de Pachéco. Ses Archers, par ſon ordre, examinerent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués, et il ſe trouva que c'étoit un gros Licentié avec ſon valet, tous deux pris de vin, ou plutôt ivres-morts. Meſſieurs, s'écria un des Archers, je reconnois ce gros vivant. Hé! c'eſt le Seigneur Licentié Guyomar, Recteur de nôtre Univerſité. Tel que vous le voyez, c'eſt un grand perſonnage, un génie ſupérieur. Il n'y a point de Philoſophe qu'il ne terraſſe dans une diſpute. Il a un flux de bouche ſans pareil. C'eſt dommage qu'il aime un peu trop le vin, le procès, et la griſette. Il revient de ſouper de chez ſon *Iſabelle*. Où par malheur ſon guide s'eſt enivré comme lui. Ils ſont tombés l'un et l'autre dans le ruiſſeau. Ayant que le bon Licentié fût Recteur, cela lui arrivoit aſſez ſouvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laiſſâmes ces ivrognes entre les mains de la Patrouille, qui eut ſoin de les porter chez eux. Nous regagnâmes nôtre hôtel, et chacun ne ſongea qu'à ſe repoſer.

Don Félix et Don Louis ſe levérent ſur le midi, et Aurore de Guzman fut la prémière choſe dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma Maîtreſſe, va chez ma Tante Donna Kiména, et lui demande ſi nous pouvons aujourd'hui, le Seigneur Pachéco et moi, voir ma couſine. Je ſortis pour m'acquiter de cette commiſſion, ou plutôt pour concerter avec la Duègne ce que nous avions à faire; et quand nous eûmes pris enſemble de juſtes meſures, je vins rejoindre le faux Mendoce. Seigneur, lui dis-je, vôtre couſine Aurore ſe porte à merveilles.

Elle

Elle m'a chargé elle même de vous témoigner de sa part que vôtre visite ne lui sauroit être que très agréable ; Donna Kiména m'a dit d'assurer le Seigneur Pachéco, qu'il sera toujours parfaitement bien reçu chez elle sous vos auspices.

Je m'apperçus que ces dernières paroles firent plaisir à Don Louis. Ma Maîtresse le remarqua de même, et en conçut un heureux présage. Un moment avant le dîner le valet de la Sennora Kiména parut, et dit à Don Félix : Seigneur, un homme de Tolède est venu vous demander chez Madame vôtre Tante, et y a laissé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, et y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix : *Si vous avez envie d'aprendre des nouvelles de vôtre Père, et des choses de conséquence pour vous, ne manquez pas aussitôt la présente reçue de vous rendre au* Cheval Noir *auprès de l'Université.* Je suis, dit-il, trop curieux de savoir ces choses importantes, pour ne pas satisfaire ma curiosité tout-à-l'heure. Sans adieu Pachéco, continua-t-il ; si je ne suis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma Tante. J'irai vous y joindre dans l'après-dînée. Vous savez ce que Gil Blas vous a dit de la part de donna Kiména, vous êtes en droit de faire cette visite. Il sortit en parlant de cette sorte, et m'ordonna de le suivre.

Vous vous imaginez bien qu'au-lieu de prendre la route du *Cheval Noir*, nous enfilâmes celle de la maison où étoit Ortiz. Dès que nous y fumes arrivés, Aurore ôta sa chevelure blonde, lava et frotta ses sourcils ; mit un habit de femme et devint une belle brune, telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que son déguisement la changeoit à un point, qu'Aurore et Don Félix paroissoient deux personnes différentes. Il sembloit même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme. Il est vrai que ses escarpins, car elle en avoit d'une hauteur excessive, n'y contribuoient pas peu. Lorsqu'elle eut ajouté à ses charmes tous les secours que l'art leur pouvoit prêter, elle attendit Don Louis avec une agitation mêlée de crainte et d'espérance. Tantôt elle se fioit à son esprit et à sa beauté, et tantôt elle apréhendoit de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz de son côté se prépara de son mieux à seconder ma Maîtresse. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pachéco me vît

dans cette maiſon, et que ſemblable aux Acteurs qui ne paroiſſent qu'au dernier Acte d'une Pièce, je ne devois me montrer que ſur la fin de la viſite, je ſortis auſſitôt que j'eus diné.

Enfin tout étoit en état quand Don Louis arriva. Il fut reçu très agréablement de la Dame Chimène, et il eut avec Aurore une converſation de deux ou trois heures ; après quoi j'entrai dans la chambre où ils étoient, et m'adreſſant au Cavalier : Seigneur, lui dis-je, Don Félix mon Maître ne viendra point ici d'aujourd'hui. Il vous prie de l'excuſer. Il eſt avec trois hommes de Tolède, dont il ne peut ſe débarraſſer. Ah ! le petit libertin, s'écria Donna Kiména, il eſt ſans doute en débauche. Non, Madame, repris-je, ils s'entretient avec eux d'affaires fort ſérieuſes. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir ſe rendre ici. Il m'a chargé de vous le dire, auſſi-bien qu'à Donna Aurore. Oh ! je ne reçois point ſes excuſes, dit ma Maîtreſſe. Il ſait que j'ai été indiſpoſée ; il devoit marquer un peu plus d'empreſſement pour les perſonnes à qui le ſang le lie. Pour le punir, je ne le veux voir de quinze jours. Hé ! Madame, dit alors Don Louis, ne formez point une ſi cruelle réſolution, Don Félix eſt aſſez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaiſantérent quelque tems là-deſſus, enſuite Pachéco ſe retira. La belle Aurore change auſſitôt de forme, et reprend ſon habit de cavalier. Elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui eſt poſſible. Je vous demande pardon, cher-ami, dit-elle à Don Louis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma Tante, mais je n'ai pu me défaire des perſonnes avec qui j'étois. Ce qui me conſole, c'eſt que vous avez eu du moins tout le loiſir de ſatisfaire vos deſirs curieux. Hé bien que penſez-vous de ma couſine ? J'en ſuis enchanté, répondit Pachéco. Vous aviez raiſon de dire que vous vous reſſemblez. Je n'ai jamais vu de traits plus ſemblables. C'eſt le même tour de viſage. Vous avez, les mêmes yeux, la même bouche, le même ſon de voix. Il y a pourtant quelque différence entre vous deux. Aurore eſt plus grande que vous ; elle eſt brune, et vous êtes blond ; vous êtes enjoué, elle eſt ſérieuſe. Voilà tout ce qui vous diſtingue l'un de l'autre. Pour de l'eſprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une ſubſtance céleſte puiſſe en avoir

plus

plus que votre couſine. En un mot, c'eſt une perſonne d'un mérite accompli.

Le Seigneur Pachéco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que Don Félix lui dit en ſouriant ; Ami, n'allez plus chez Donna Kiména, je vous le conſeille pour vôtre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du païs, et vous inſpirer une paſſion ..... Je n'ai pas beſoin de la revoir, interrompit-il pour en devenir amoureux. L'affaire en eſt faite. J'en ſuis fâché pour vous, repliqua le faux Mendoce ; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, et ma couſine n'eſt pas une Iſabelle. Je vous en avertis, elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes, repartit Don Louis ! Peut-on en avoir d'autres ſur une fille de ſon ſang ? Hélas ! je m'eſtimerois le plus heureux de tous les hommes, ſi elle aprouvoit ma recherche, et vouloit lier ſa deſtinée à la mienne.

En le prenant ſur ce ton-là, reprit Don Félix, vous m'intéreſſez à vous ſervir. Oui, j'entre dans vos ſentimens, je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, et je veux des demain gagner ma Tante, qui a beaucoup de crédit ſur ſon eſprit. Pachéco rendit mille graces au cavalier qui lui faiſoit de ſi belles promeſſes, et nous nous appercûmes avec joie que nôtre ſtratagême ne pouvoit aller mieux. Le jour ſuivant nous augmentâmes encore l'amour de Don Louis par une nouvelle invention. Ma Maîtreſſe vint le rejoindre, après avoir été trouver Donna Kiména, comme pour la rendre favorable à ce cavalier. J'ai parlé à ma Tante, lui dit-elle, et je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts. Elle étoit furieuſement prévenue contre vous. Je ne ſai qui vous a fait paſſer dans ſon eſprit pour un libertin ; mais j'ai pris vivement vôtre parti, et j'ai détruit enfin la mauvaiſe impreſſion qu'on lui avoit donnée de vos mœurs.

Ce n'eſt pas tout, pourſuivit Aurore, je veux que vous ayez en ma préſence un entretien avec ma Tante, nous acheverons de vous aſſûrer ſon appui. Pachéco témoigna une extréme impatience d'entretenir Donna Kiména, et cette ſatisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduiſit à la Dame Ortiz, et ils eurent tous trois une converſation, où Don Louis fit voir qu'en peu de tems il s'étoit laiſſé fort enflammer. L'a-

droite Kiména feignit d'être touchée de toute la tendreſſe qu'il faiſoit paroître, et promit au cavalier de faire tous ſes efforts pour engager ſa nièce à l'épouſer. Pachéco ſe jetta aux piés d'une ſi bonne Tante, et la remercia de ſes bontés. La-deſſus Don Félix demanda ſi ſa couſine étoit levée. Non, répondit la Duègne, elle repoſe encore, et vous ne ſauriez la voir préſentement ; mais revenez cette après-dinée, et vous lui parlerez à loiſir. Cette réponſe de la Dame Chimène redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de Don Louis, qui trouva le reſte de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenoit pas peu de plaiſir à l'obſerver, et à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore, et lorſqu'ils eurent diné, Don Félix dit à Pachéco, il me vient une idée. Je ſuis d'avis d'aller chez ma Tante quelques momens avant vous. Je veux parler en particulier à ma couſine, et découvrir, s'il eſt poſſible, dans quelle diſpoſition ſon cœur eſt à votre égard. Don Louis aprouva cette penſée. Il laiſſa ſortir ſon ami, et ne partit qu'une heure après lui. Ma Maîtreſſe profita ſi bien de ce tems-là, qu'elle étoit habillée en femme, quand ſon amant arriva. Je croyois dit ce cavalier, après avoir ſalué Aurore et la Duègne, je croyois trouver ici Don Félix. Vous le verrez dans un inſtant, répondit Donna Kiména, il écrit dans mon cabinet. (Pachéco parut ſe payer de cette défaite, et lia converſation avec les Dames.) Cependant, malgré la préſence de l'objet aimé, il s'apperçut que les heures s'écouloient ſans que Mendoce ſe montrât ; et comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque ſurpriſe, Aurore changea tout-à-coup de contenance, ſe mit à rire, et dit à Don Louis : Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas encore le moindre ſoupçon de la ſupercherie qu'on vous fait ? Une fauſſe chevelure blonde et des ſourcils teints me rendent-ils ſi différente de moi même qu'on puiſſe s'y tromper juſques-là ? Deſabuſez-vous donc, Pachéco : continua-t-elle en reprenant ſon ſérieux, aprenez que Don Félix de Mendoce et Aurore de Guzman ne ſont qu'une même perſonne.

Elle ne ſe contenta pas de le tirer de cette erreur, elle avoua la foibleſſe qu'elle avoit pour lui, et toutes les démarches

marches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le voyoit enfin rendu. Don Louis ne fut pas moins charmé que surpris de ce qu'il entendit. Il se jetta aux piés de ma Maîtresse, et lui dit avec transport : Ah belle Aurore ! croirai-je en effet que je suis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés ? Que puis-je faire pour les reconnoître ? Un éternel amour ne sauroit assez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres et passionnés ; après quoi les amans parlérent des mesures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accompliſſement de leurs desirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions nôtre comédie par un mariage. Ce dessein fut presque aussitôt exécuté que conçu. Quinze jours après Don Louis épousa ma Maîtresse, et leurs noces donnérent lieu à des fêtes et à des réjouïssances infinies.

CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition, il passe au service de Don Gonzale de Pachéco.

TROIS semaines après ce mariage, ma Maîtresse voulut récompenser les services que je lui avois rendus. Elle me fit présent de cent pistoles, et me dit : Gil Blas mon ami, je ne vous chasse point de chez moi, je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaîra ; mais un Oncle de mon mari, Don Gonzale de Pachéco, souhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaisir de vous donner à lui. C'est un vieux Seigneur, ajouta-t-elle, un homme d'un très bon caractère, vous serez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés, et comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se présentoit, que je ne sortois point de la famille. J'allai donc un matin, de la part de la nouvelle mariée, chez le Seigneur Don Gonzale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon, qu'un page venoit de lui apporter. Le Vieillard avoit

avoit la mouſtache en papillottes, les yeux preſque éteints, avec un viſage pâle et décharné. C'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeuneſſe, et qui ne ſont guères plus ſages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, et me dit que ſi je voulois le ſervir avec autant de zèle que j'avois ſervi ſa nièce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux ſort. Je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, et dès ce moment il me retint à ſon ſervice.

Me voilà donc à un nouveau Maître, et Dieu ſait quel homme c'étoit. Quand il ſe leva, je crus voir la réſurrection de Lazare. Imaginez vous un grand corps ſi ſec, qu'en le voyant à nud on auroit fort bien pu apprendre l'Oſtéologie. Il avoit les jambes ſi menues, qu'elles me parurent encore très fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une ſur l'autre. Outre cela, cette momie vivante étoit aſthmatique, et touſſoit à chaque parole qui lui ſortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda enſuite du papier et de l'ancre écrivit un billet qu'il cacheta, et le fit porter à ſon adreſſe par le page qui lui avoit donné un bouillon ; puis ſe tournant de mon côté : Mon ami, dit-il, c'eſt toi que je prétends deſormais charger de mes commiſſions, et particulièrement de celles qui regarderont Donna Eufraſia. Cette Dame eſt une jeune perſonne que j'aime, et dont je ſuis tendrement aimé.

Bon Dieu, dis-je auſſitôt en moi-même ! Hé ! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puiſque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolâtre ? Gil Blas, pourſuivit-il, je te menerai chez elle dès aujourd'hui, j'y ſoupe preſque tous les ſoirs. Tu ſeras charmé de ſon air ſage et retenu. Bien loin de reſſembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeuneſſe, et s'engagent ſur les apparences, elle a l'eſprit déja mûr et judicieux ; elle veut des ſentimens dans un homme, et préfère aux figures les plus brillantes un amant qui ſait aimer. Le Seigneur Don Gonzale ne borna point là l'éloge de ſa Maîtreſſe, il entreprit de la faire paſſer pour l'abrégé de toutes les perfections ; mais il avoit un auditeur aſſez difficile à perſuader là-deſſus. Après toutes les manœuvres que j'avois vu faire aux Comédiennes, je ne croyois

croyois pas les vieux Seigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant par complaisance d'ajouter foi à tout ce que me dit mon Maître. Je fis plus, je vantai le discernement et le bon goût d'Eufrasie. Je fus même assez impudent pour avancer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus aimable. Le bon homme ne sentit point que je lui donnois de l'encensoir par le nez, au contraire il s'aplaudit de mes paroles ; tant il est vrai qu'un flateur peut tout risquer avec les Grands, ils se prêtent jusqu'aux flateries les plus outrées.

Le Vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec une pincette ; puis il se lava les yeux, pour ôter une épaisse chassie dont ils étoient pleins. Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains ; et quand il eut fait ses ablutions, il teignit en noir sa moustache, ses sourcils et ses cheveux. Il fut plus long-tems à sa toilette qu'une vieille Douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevoit de s'ajuster, il entra un autre Vieillard de ses amis, qu'on nommoit le Comte d'Asumar. Celui-ci laissoit voir ses cheveux blancs, s'appuyoit sur un bâton, et sembloit se faire honneur de sa vieillesse : au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pachéco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, Comte, répondit mon Maître. En même tems ils s'embrassèrent, s'assirent, et commencèrent à s'entretenir en attendant qu'on servît.

Leur conversation roula d'abord sur une Course de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours. Ils parlèrent des cavaliers qui y avoient montré le plus d'adresse et de vigueur ; et là-dessus le vieux Comte, tel que Nestor, à qui toutes les choses présentes donnoient occasion de louer les choses passées, dit en soupirant : Hélas ! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vu autrefois, ni les tournois ne se font pas avec autant de magnificence qu'on les faisoit dans ma jeunesse. Je riois en moi-même de la prévention du bon Seigneur d'Asumar, qui ne s'en tint pas aux tournois ? Je me souviens, quand il fut à table, et qu'on apporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches qu'on avoit servies : De mon tems les pêches étoient bien plus grosses qu'elles ne le sont à présent, la Nature s'affoiblit de jour

en

en jour. Sur ce pié-là, dit en ſouriant Don Gonzale, les pêches du tems d'Adam devoient être d'une groſſeur merveilleuſe.

Le Comte d'Aſumar demeura preſque juſqu'au ſoir avec mon Maître, qui ne ſe vit pas plutôt débaraſſé de lui, qu'il ſortit en me diſant de le ſuivre. Nous allâmes chez Eufraſie, qui logeoit à cent pas de nôtre maiſon, et nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle étoit galamment habillée, et avoit un air de jeuneſſe qui me la fit prendre pour une mineure, quoiqu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit paſſer pour jolie, et j'admirai bientôt ſon eſprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant avec des maniéres libres ; il y avoit de la modeſtie dans ſon action comme dans ſes diſcours, et elle parloit le plus ſpirituellement du monde, ſans paroître ſe donner pour ſpirituelle. O Ciel, dis-je, en moi-même, eſt-il poſſible qu'une perſonne qui ſe montre ſi réſervée, ſoit capable de vivre dans le libertinage ! Je m'imaginois que toutes les femmes galantes devoient être effrontées. J'étois ſurpris d'en voir une modeſte en apparence, ſans faire réflexion que ces Princeſſes ſavent ſe compoſer de toutes les façons, et ſe conformer au caractère des Gens riches et des Seigneurs qui tombent entre leurs mains. Veulent-ils de l'emportement ? elles ſont vives et pétulantes. Aiment-ils la retenue ? elles ſe parent d'un extérieur ſage et vertueux. Ce ſont de vrais caméléons, qui changent de couleur ſuivant l'humeur et le génie des hommes qui les aprochent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des Seigneurs qui demandent des Beautés hardies ; il ne pouvoit ſouffrir celles-là, et il falloit pour le piquer qu'une femme eût un air de Veſtale. Auſſi Eufraſie ſe régloit là-deſſus, et faiſoit voir que les bonnes Comédiennes n'étoient pas toutes à la Comédie. Je laiſſai mon Maître avec ſa Nymphe, et je deſcendis dans une ſalle, où je trouvai une vieille femme de chambre, que je reconnus pour une créature qui avoit été ſuivante d'une Comédienne. De ſon côté, elle me remit. Hé vous voilà, Seigneur Gil Blas, me dit-elle ? Vous êtes donc ſorti de chez Arſénie, comme moi de chez Conſtance ? Oh vraiment, lui répondis-je, il y a longtems que je l'ai quitée. J'ai même

ſervi

ſervi depuis une Fille de condition. La vie des perſonnes de Théatre n'eſt guères de mon goût. Je me ſuis donné mon congé moi-même, ſans daigner avoir le moindre éclairciſſement avec Arſénie. Vous avez bien fait, reprit la ſoubrette, nommée Béatrix ; j'en ai uſé à peu près de la même manière avec Conſtance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement. Elle les reçut ſans me dire une ſyllabe, et nous nous ſéparâmes aſſez cavalièrement.

Je ſuis ravi, lui dis-je que nous nous retrouvions dans une maiſon plus honorable. Donna Eufraſie me paroit une façon de Femme de qualité, et je la crois d'un très bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille ſuivante, elle a de la naiſſance ; et pour ſon humeur, je puis vous aſſurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'eſt point de ces Maîtreſſes emportées et difficiles, qui trouvent à redire à tout, qui crient ſans ceſſe, tourmentent leurs domeſtiques, et dont le ſervice en un mot eſt un enfer. Je ne l'ai pas encore entendu gronder une ſeule fois. Quand il m'arrive de ne pas faire les choſes à ſa fantaiſie, elle me reprend ſans colère, et jamais il ne lui échappe de ces épithétes dont les Dames violentes ſont ſi libérales. Mon Maître, repris-je, eſt auſſi fort doux, c'eſt le meilleur de tous les humains ; et ſur ce pié-là, nous ſommes vous et moi beaucoup mieux que nous n'étions chez nos Comédiennes. Mille fois mieux, repartit Béatrix. Je menois une vie tumultueuſe, au lieu que je vis préſentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le Seigneur Don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma ſolitude, et j'en ſuis bien-aiſe. Il y a long tems que j'ai de l'affection pour vous, et j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour amant. Mais enfin j'eſpère que je ne ſerai pas moins heureuſe qu'elle. Si je n'ai pas ſa jeuneſſe et ſa beauté, en récompenſe je hais la coquetterie, et je ſuis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Béatrix étoit une de ces perſonnes qui ſont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leur demanderoit pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ces avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'apperçut que je la mépriſois, et même j'eus la politeſſe de

de lui parler de manière qu'elle ne perdit pas toute eſpérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avois fait la conquête d'une vieille ſuivante, et je me trompai encore dans cette occaſion. La ſoubrette n'en uſoit pas ainſi avec moi ſeulement pour mes beaux yeux : ſon deſſein étoit de m'inſpirer de l'amour, pour me mettre dans les intérêts de ſa Maîtreſſe : pour qui elle ſe ſentoit ſi zèlée, qu'elle ne s'embarraſſoit point de ce qu'il lui en couteroit pour la ſervir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin, que je portai de la part de mon Maître un billet-doux à Eufraſie. Cette Dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choſes obligeantes, et la femme de chambres s'en méla auſſi. L'une admiroit ma phyſionomie, l'autre me trouvoit un air de ſageſſe et de prudence. A les entendre, le Seigneur Don Gonzale poſſédoit en moi un tréſor. En un mot, elles me louérent tant, que je me défiai des louanges qu'elles me donnérent. J'en pénétrai les motifs, mais je les reçus en apparence avec toute la ſimplicité d'un ſot ; et par cette contre-ruſe je trompai les friponnes, qui levérent enfin le maſque.

Ecoute, Gil Blas, me dit Eufraſie, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agiſſons de concert, mon ami. Don Gonzale eſt vieux, et d'une ſanté ſi délicate que la moindre fièvre, aidée d'un bon Médecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui reſtent, et faiſons enſorte qu'il me laiſſe la meilleure partie de ſon bien. Je t'en ferai bonne part. Je te le promets, et tu peux compter ſur cette promeſſe, comme ſi je te la faiſois par devant tous les Notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, diſpoſez de votre ſerviteur, vous n'avez qu'à me preſcrire la conduite que je dois tenir, et vous ſerez ſatisfaite. Hé bien, reprit-elle, il faut obſerver ton Maître, et me rendre compte de tous ſes pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manquez pas de faire tomber la converſation ſur les femmes, et de là prends, mais avec art, occaſion de lui dire du bien de moi. Occupe le d'Eufraſie autant qu'il te ſera poſſible. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui ſe paſſe dans la famille des Pachéco. Si tu t'apperçois que quelque parent de Don Gonzale ait de grandes aſſiduités auprès de lui, et couche en jouë ſa ſucceſſion, tu m'en avertiras auſſitôt.

Je

Je ne t'en demande pas davantage, je le coulerai à fond en peu de tems. Je connois les divers caractères des parens de ton Maître, je sai quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, et j'ai déja mis assez mal dans son esprit tous ses neveux et ses cousins.

Je jugeai par ces instructions, et par d'autres qu'y joignit Eufrasie, que cette Dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé Don Gonzale à vendre une terre dont elle avoit touché l'argent. Elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nipes, et de plus elle espéroit qu'il ne l'oublieroit pas dans son testament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on exigeoit de moi ; et pour ne rien dissimuler, je doutai en m'en retournant au logis si je contribuerois à tromper mon Maître, ou si j'entreprendrois de le détacher de sa Maitresse. L'un de ces deux partis me paroissoit plus honnête que l'autre, et je me sentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs Eufrasie ne m'avoit rien promis de positif, et cela peut-être étoit cause qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir Don Gonzale avec zèle, et je me persuadai qui si j'étois assez heureux pour l'arracher à son idole, je serois mieux payé de cette bonne action, que des mauvaises que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me proposois, je me montrai tout dévoué au service de Donna Eufrasie. Je lui fis accroire que je parlois d'elle incessamment à mon Maître, et là-dessus je lui débitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'elle me crût entièrement dans ses intérêts. Pour mieux en imposer encore, j'affectai de paroître amoureux de Béatrix, qui ravie à son âge de voir un jeune homme à ses trousses, ne se soucioit guères d'être trompée, pourvu que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos Princesses, mon Maître et moi, cela faisoit deux tableaux différens dans le même goût. Don Gonzale, sec et pâle comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agonisant quand il vouloit faire les yeux doux ; et mon Infante, à mesure que je me montrois plus passionné, prenoit des manières enfantines, et faisoit tout le manège d'une vieille coquette. Aussi avoit elle quarante ans d'école

d'école pour le moins. Elle s'étoit rafinée au ſervice de quelques unes de ces héroïn s de galanterie, qui ſavent plaire juſques dans leur vieilleſſe et qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentois pas d'aller tous les ſoirs avec mon Maître chez Eufraſie, j'y allois quelquefois tout ſeul pendant le jour. Mais à quelque heure que j'entraſſe dans cette maiſon, je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y découvrois pas la moindre trace d'infidélité. Ce qui ne m'étonnoit pas peu, car je ne pouvois penſer qu'une ſi jolie Dame fût exactement fidèle à Don Gonzale. En quoi certes je ne faiſois pas un jugement téméraire ; car la belle Eufraſie, comme vous le verrez bientôt, pour attendre plus patiemment la ſucceſſion de mon Maître, s'étoit pourvue d'un amant plus convenable à une femme de ſon âge.

Un matin je portois, à mon ordinaire, un poulet à la Princeſſe. J'apperçus, tandis que j'étois dans ſa chambre, les piés d'un homme caché derrière une tapiſſerie. Je ſortis ſans faire ſemblant de les avoir remarqués ; mais quoique cet objet ne dût guères me ſurprendre, et que la choſe ne roulât pas ſur mon compte, je ne laiſſai pas d'en être fort ému. Ah perfide! dis-je en moi-même avec indignation, Scélérate Eufraſie! tu n'es pas ſatisfaite d'en impoſer à un bon vieillard, en lui perſuadant que tu l'aimes ; il faut que tu te livres à un autre pour mettre le comble à ta trahiſon! Que j'étois fat, quand j'y penſe, de raiſonner de la ſorte! Il falloit plutôt rire de cette avanture, et la regarder comme une compenſation des ennuis et des langueurs qu'il y avoit dans le commerce de mon Maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me ſervir de cette occaſion pour faire le bon valet. Mais au-lieu de modérer mon zèle, j'entrai avec chaleur dans les intérêts de Don Gonzale, et lui fis un fidèle rapport de ce que j'avois vu. J'ajoutai même à cela, qu'Eufraſie m'avoit voulu ſéduire. Je ne lui diſſimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, et il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement ſa Maîtreſſe. Il fut frappé de mes diſcours ; et une petite émotion de colère qui parut ſur ſon viſage, ſembla préſager que la Dame ne lui ſeroit pas impunément infidèle. C'eſt aſſez Gil Blas, me dit-il, je ſuis très ſenſible à l'attachement que je te vois à mon

à mon ſervice, et ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Euſraſie, je veux l'accabler de reproches, et rompre avec l'ingrate. A ces mots, il ſortit effectivement pour ſe rendre chez elle, et il me diſpenſa de le ſuivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclairciſſement.

J'attendis, le plus impatiemment du monde, que mon Maître fût de retour. Je ne doutois point qu'ayant un auſſi grand ſujet qu'il en avoit de ſe plaindre de ſa Nymphe, il ne revînt détaché de ces attraits. Dans cette penſée, je m'aplaudiſſois de mon ouvrage. Je me repréſentois la ſatisfaction qu'auroient les héritiers naturels de Don Gonzale, quand ils aprendroient que leur parent n'étoit plus le jouet d'une paſſion ſi contraire à leurs intérêts. Je me flatois qu'ils m'en tiendroient compte, et qu'enfin j'allois me diſtinguer des autres valets de chambre, qui ſont ordinairement plus diſpoſés à entretenir leurs Maîtres dans la débauche, qu'à les en retirer. J'aimois l'honneur, et je penſois avec plaiſir que je paſſerois pour le Coryphée des Domeſtiques. Mais une idée ſi agréable s'évanouït quelques heures après. Mon Patron arriva. Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très vif avec Euſraſie. Elle ſoutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, ſi on l'en croit qu'un impoſteur, qu'un valet conſacré à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnes rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ſes yeux des pleurs véritables. Elle m'a juré par ce qu'il y a de plus ſacré, qu'elle ne t'a fait aucune propoſition, et qu'elle ne voit pas un homme. Béatrix, qui me paroit une bonne fille, m'a proteſté la même choſe, deſorte que ma colère s'eſt appaiſée malgré moi.

Hé quoi, Monſieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma ſincérité? Vous défiez vous . . . . Non, mon enfant, interrompit-il à ſon tour, je te rends juſtice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je ſuis perſuadé que mon intérêt ſeul te touche, et je t'en ſai bon gré. Mais les apparences ſont trompeuſes. Peut-être n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginois voir? et dans ce cas, juge juſqu'à quel point ton accuſation doit être déſagréable à Euſraſie. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer. Il faut même que je lui faſſe le ſacrifice qu'elle exige de moi, et

ce

ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, et je t'assure que je n'y ai consenti qu'à regret, mais je ne saurois faire autrement. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus je prétends te placer chez une Dame de mes amies, où tu seras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zèle contre moi. Je maudis Eufrasie, et déplorai la foiblesse de Don Gonzale de s'en être laissé posséder. Le bon Vieillard sentoit assez qu'en me congédiant pour plaire seulement à sa Maîtresse, il ne faisoit pas une action des plus viriles; aussi, pour compenser sa molleſſe, et me faire mieux avaler la pillule, il me donna cinquante ducats, et me mena le jour suivant chez la Marquise de Chaves. Il dit en ma présence à cette Dame, que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités; qu'il m'aimoit; et que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la prioit de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques, si bien que je me trouvai tout-à-coup dans une nouvelle maison.

CHAPITRE VIII.

De quel caractère étoit la Marquise de Chaves, et quelles personnes alloient ordinairement chez elle.

LA Marquise de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande et bien faite. Elle jouissoit d'un revenu de dix mille ducats, et n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de passer pour la Dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de Personnes de qualité et de Gens de lettres qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que ce qu'elle disoit, à lui donner cette réputation. C'est une chose dont je ne déciderai point. Je me contenterai de dire, que son nom emportoit une idée de génie supérieur, et que sa maison étoit appellée par excellence dans la ville *le Bureau des Ouvrages d'esprit.*

Effective-

Effectivement on y lisoit chaque jour tantôt des Poémes Dramatiques, et tantôt d'autres Poésies, mais on n'y faisoit guéres que des lectures sérieuses Les Pièces Comiques y étoient mépriſées. On n'y regardoit la meilleure Comédie, ou le Roman le plus ingénieux et le plus égayé, que comme une foible production qui ne méritoit aucune loüange; au lieu que le moindre Ouvrage sérieux, une Ode, une Eglogue, un Sonnet, y passoit pour le plus grand effort de l'Esprit humain. Il arrivoit souvent que le Public ne confirmoit pas les jugemens du Bureau, et même il sifloit quelquefois impoliment les Pièces qu'on y avoit fort aplaudies.

J'étois Maître de salle dans cette maison, c'eſt-à-dire, que mon emploi consistoit à tout préparer dans l'appartement de ma Maîtresse pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes et des carreaux pour les femmes ; après quoi je me tenois à la porte de la chambre, pour annoncer et introduire les personnes qui arrivoient. Le premier jour, à mesure que je les faisois entrer, le Gouverneur des Pages, qui par hazard étoit alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignoit agréablement. Il se nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid et railleur, et ne manquoit pas d'esprit. D'abord un Evêque se présenta. Je l'annonçai, et quand il fut entré le Gouverneur me dit : Ce Prélat eſt d'un caractère assez plaisant. Il a quelque crédit à la Cour, mais il voudroit bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de services à tout le monde, et ne sert personne. Un jour il rencontra chez le Roi un cavalier qui le salua. Il l'arrête, l'accable de civilités, et lui serrant la main : Je suis, lui dit-il, tout acquis à vôtre Seigneurie. Mettez-moi, de grace, à l'épreuve; je ne mourrai point content, si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnoissance; et quand ils furent tous deux séparés, le Prélat dit à un de ses Officiers qui le suivoit : Je crois connoître cet homme-là, j'ai une idée confuse de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'Evêque, le fils d'un Grand parut, et lorsque je l'eus introduit dans la chambre de ma Maîtresse : Ce Seigneur, me dit Molina, eſt encore un original. Imaginez-vous qu'il entre souvent dans une maison

ſon pour traiter d'une affaire importante avec le Maître du logis, qu'il quite ſans ſe ſouvenir de lui en parler. Mais, ajouta le Gouverneur, en voyant arriver deux femmes, voici Dona Angela de Pannafiel et Donna Margarita de Montalvan. Ce ſont deux Dames qui ne ſe reſſemblent nullement. Donna Margarita ſe pique d'être philoſophe. Elle va tenir tête aux plus profonds Docteurs de Salamanque, et jamais ſes raiſonnemens ne cederont à leurs raiſons. Pour Donna Angéla, elle ne fait point la ſavante, quoiqu'elle ait l'eſprit cultivé. Ses diſcours ont de la juſteſſe, ſes penſées ſont fines, ſes expreſſions délicates, nobles et naturelles. Ce dernier caractère eſt aimable, dis-je à Molina, mais l'autre ne convient guères, ce me ſemble, au beau ſéxe. Pas trop, répondit-il en ſouriant ; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la Marquiſe, notre Maîtreſſe, continua-t-il, eſt auſſi un peu entichée de philoſophie. Qu'on va diſputer ici aujourd'hui ! Dieu veuille que la religion ne ſoit pas intéreſſée dans la diſpute.

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme ſec, qui avoit l'air grave et renfrogné. Mon Gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, eſt un de ces Eſprits ſérieux qui veulent paſſer pour de grands génies, à la faveur de quelques ſentences tirées de Sénèque, et qui ne ſont que de ſots perſonnages, à les examiner fort ſérieuſement. Il vint enſuite un cavalier d'aſſez belle taille, qui avoit la mine Grecque, c'eſt-à-dire, le maintien plein de ſuffiſance. Je demandai qui c'étoit. C'eſt un Poëte Dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en ſa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre ſols ; mais en récompenſe il vient avec ſix lignes de proſe de ſe faire un établiſſement conſidérable.

J'allois m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à ſi peu de frais, quand j'entendis un grand bruit ſur l'eſcalier. Bon, s'écria le Gouverneur, voici le Licentié Campanario. Il s'annonce lui même avant qu'il paroiſſe, il ſe met à parler dès la porte de la rue, et en voilà juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti de la maiſon. En effet tout retentiſſoit de la voix du bruyant Licéntié, qui entra enfin dans l'antichambre avec un Bachelier de ſes amis, et qui ne déparla point tant que dura ſa viſite. Le Seigneur Campanario, dis-je à Molina, eſt apparemment un beau génie.

Oui,

Oui, répondit mon Gouverneur, c'eſt un homme qui a des ſaillies brillantes, des expreſſions détournées, il eſt réjouiſſant. Mais outre que c'eſt un parleur impitoyable, il ne laiſſe pas de ſe répéter : et pour n'eſtimer les choſes qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable et comique dont il aſſaiſonne ce qu'il dit, en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ſes traits ne feroit pas grand honneur à un recueil de Bons mots.

Il vint encore d'autres perſonnes dont Molina me fit de plaiſans portraits. Il n'oublia pas de me peindre auſſi la Marquiſe. Je vous donne, me dit-il, nôtre Patrone pour un eſprit aſſez uni, malgré ſa philoſophie. Elle n'eſt point d'une humeur difficile, et on a peu de caprices a eſſuyer en la ſervant. C'eſt une Femme de qualité des plus raiſonnables que je connoiſſe, elle n'a même aucune paſſion. Elle eſt ſans goût pour le jeu comme pour la galanterie, et n'aime que la converſation. Sa vie ſeroit bien ennuyeuſe pour la plupart des Dames. Le Gouverneur, par cet éloge, me prévint en faveur de ma Maîtreſſe. Cependant quelques jours après je ne pus m'empêcher de la ſoupçonner de n'être pas ſi ennemie de l'amour, et je vais dire ſur quel fondement je conçus ce ſoupçon.

Un matin, pendant qu'elle étoit à ſa toilette, il ſe préſenta devant moi un petit homme de quarante ans, deſagréable de ſa figure, plus craſſeux que l'Auteur Pédro de Noya, et fort boſſu par deſſus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à Madame la Marquiſe. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit il fiérement. Dites lui que je ſuis le Cavalier, dont elle s'eſt entretenue hier avec Donna Anna de Vélaſco. Je l'introduiſis dans l'appartement de ma Maîtreſſe, et je l'annonçai. La Marquiſe fit auſſitôt une exclamation, et dit avec un tranſport de joie qu'il pouvoit entrer. Elle ne ſe contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes ſes femmes à ſortir de la chambre ; deſorte que le petit boſſu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura ſeul avec elle. Les Soubrettes et moi nous rîmes un peu de ce beau tête-à-tête, qui dura près d'une heure; apr èsquoi ma Patrone congédia le boſſu, lui faiſant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très contente de lui.

Elle

Elle avoit effectivement pris tant de goût à ſon entretien, qu'elle me dit le ſoir en particulier : Gil Blas, quand le boſſu reviendra, faites le entrer dans mon appartement le plus ſecrettement que vous pourrez. J'obéis. Dès que le petit homme revint, et ce fut le lendemain matin, je le conduiſis par une ſcalier dérobé juſques dans la chambre de Madame. Je fis pieuſement la même choſe deux ou trois fois, ſans m'imaginer qu'il pût y avoir de la galanterie. Mais la malignité, qui eſt ſi naturelle à l'homme, me donna bientôt d'étranges idées, et je conclus que la Marquiſe avoit des inclinations bizarres, ou que le boſſu faiſoit le perſonnage d'un entremetteur.

Prévenu de cette opinion, je diſois ſouvent en moi-même. Si ma Maîtreſſe aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne ; mais ſi elle eſt entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuſer cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la Patrone ! Le petit boſſu ſe mêloit de magie, et comme on avoit vanté ſon ſavoir à la Marquiſe, qui ſe prêtoit volontiers aux preſtiges des Charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faiſoit voir dans le verre, montroit à tourner le ſas, et révéloit pour de l'argent tous les myſteres de la Cabale ; ou bien, pour parler plus juſte, c'étoit un fripon qui ſubſiſtoit aux dépens des perſonnes trop crédules, et l'on diſoit qu'il avoit ſous contribution pluſieurs femmes de qualité.

CHAPITRE IX.

Par quel incident Gil Blas ſortit de chez la Marquiſe de Chaves, & ce qu'il devint.

IL y avoit déja ſix mois que je demeurois chez la Marquiſe de Chaves, et j'avoue que j'étois content de ma condition. Mais la deſtinée que j'avois à remplir, ne me permit pas de faire un plus long ſéjour dans la maiſon de cette dame, ni même à Madrid. Je vais conter l'avanture qui m'obligea de m'en éloigner.

Parmi les femmes de ma Maîtreſſe il y en avoit une qu'on appelloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune et belle, je la trouvai d'un ſi bon caractère, que je m'y attachai ſans ſavoir qu'il me faudroit diſputer ſon cœur. Le Sé-

cretaire

cretaire de la Marquiſe, homme fier et jaloux, étoit épris de ma Princeſſe. Il ne s'apperçut pas plutôt de mon amour, que ſans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il réſolut de ſe battre avec moi. Pour cet effet il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui me venoit à peine aux épaules, et qui me paroiſſoit tres foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit apellé. Je comptois bien de remporter une victoire aiſée, et de m'en faire un mérite auprès de Porcie; mais l'évènement ne répondit point à mon attente. Le petit Sécretaire, qui avoit deux ou trois ans de ſalle, me deſarma comme un enfant, et me préſentant la pointe de ſon épée : Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de mort, ou bien donne moi ta parole d'honneur que tu ſortiras aujourd'hui de chez la Marquiſe de Chaves, et que tu ne penſeras plus à Porcie. Je lui fis cette promeſſe, et je la tins ſans répugnance. Je me faiſois une peine de paroître devant les domeſtiques de notre hôtel après avoir été vaincu, et ſurtout devant la belle Hélène, qui avoit fait le ſujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nipes et d'argent, et dès le même jour je marchai vers Tolède, la bourſe aſſez bien garnie, et le dos chargé d'un paquet compoſé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fuſſe point engagé à quiter le ſéjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter du moins pour quelques années. Je formai la réſolution de parcourir l'Eſpagne, et de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, diſois-je, me mènera loin. Je ne le dépenſerai pas indiſcrettement, et quand je n'en aurai plus je me remettrai à ſervir. Un garçon fait comme je ſuis, trouvera des conditions de reſte, quand il lui plaira d'en chercher.

J'avois particulièrement envie de voir Tolède. J'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je paſſai pour un cavalier d'importance, à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne manquai pas de me parer, et par des airs de petit-maître qui j'affectai de me donner. Il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voiſinage; mais comme j'apris qu'il falloit débuter chez elles par une grande dépenſe, cela brida mes

desirs ; et me sentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'Aurore, et pris le chemin de Cuença, dans le dessein d'aller en Arragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route ; et dans le tems que je commençois à m'y refraîchir, il survint une troupe d'Archers de la Sainte Hermandad. Ces Messieurs demandérent du vin, et se mirent à boire. J'entendis qu'en buvant ils faisoient le portrait d'un jeune-homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le cavalier, disoit l'un d'entre eux, n'a pas plus de vingt-trois ans. Il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, et il est monté sur un cheval bai-brun.

Je les écoutai sans paroître faire quelque attention à ce qu'ils disoient, et véritablement je ne m'en souciois guères. Je les laissai dans l'hôtellerie, et continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieûe, que je rencontrai un jeune cavalier fort bien fait, et monté sur un cheval chatain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les Archers cherchent. Il a une longue chevelure noire, et le nez aquilin. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous n'avez point sur votre compte quelque affaire d'honneur. Le jeune-homme, sans me répondre jetta les yeux sur moi, et parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'étoit point par curiosité que je venois de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé, quand je lui eus rapporté tout ce qui j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux Inconnu, me dit il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces Archers en veulent, ainsi je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui repliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez surement, et où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, qui va bientôt tomber. En même tems nous découvrîmes et gagnâmes une allée d'arbres assez touffus, que nous conduisit au pié d'une montagne où nous trouvâmes un Hermitage.

C'étoit une grande et profonde grotte, que le tems avoit percée dans la montagne, et la main des hommes y avoit ajouté un avant-corps de logis, bâti de rocailles et de coquil-

coquillages, et tout couvert de gazon. Les environs étoient parfumés de mille sortes de fleurs qui parfumoient l'air, et l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortoit avec bruit une source d'eau, qui couroit se répandre dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maison solitaire un bon Hermite, qui paroissoit accablé de vieillesse. Il s'appuyoit d'une main sur un bâton, et de l'autre il tenoit un rosaire à gros grains de vingt dixaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune à longues oreilles, et sa barbe plus blanche que la neige lui descendoit jusqu'a la ceinture. Nous nous aprochâmes de lui : Mon Père, lui dis-je, vous voulez bien que nous vous demandions un asile contre l' orage qui nous menace ? Venez, mes enfans, répondit l'Anachorète, après m'avoir regardé avec attention, cet Hermitage vous est ouvert, et vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t-il en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien-là. Le cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer son cheval, et nous suivîmes le Vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plutôt qu'il tomba une grosse pluye entre-melée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables. L'Hermite se mit à genoux devant une image de Saint Pacôme qui étoit colée contre le mur, et nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes ; mais comme la pluye continuoit, et que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le Vieillard nous dit : Mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce tems-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune-homme et moi, que nous n'en avions point qui nous défendit de nous arrêter, et que si nous n'aprehendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son Hermitage. Vous ne m'incommoderez point, repliqua l'Hermite ; c'est vous seuls qu'il faut plaindre ; vous serez fort mal couchés, et je n'ai à vous offrir qu'un repas d'Anachorète.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, et nous présentant quelques ciboules avec un morceau de pain et une cruche d'eau : Mes en-

ſans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires, mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage et deux poignées de noiſettes qu'il étala ſur la table. Le jeune-homme qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guères d'honneur à ces mêts. Je m'apperçois, lui dit l'Hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la ſenſualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis, n'etoient pas trop bons pour moi ; mais depuis que je vis dans la ſolitude, j'ai rendu à mon goût toute ſa pureté. Je n'aime préſentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, que ce qui faiſoit toute la nourriture de nos prémiers Pères.

Tandis qu'il parloit de la ſorte, le jeune-homme tomba dans une profonde rêverie. L'Hermite s'en apperçut : Mon fils, lui dit-il, vous avez l'eſprit embarraſſé. Ne puis-je ſavoir ce qui vous occupe ? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'eſt point par curioſité que je vous en preſſe, c'eſt la ſeule charité qui m'anime. Je ſuis dans un âge à donner des conſeils, et vous êtes peut-être dans une ſituation à en avoir beſoin. Oui, mon Père, répondit le cavalier en ſoupirant, j'en ai beſoin ſans-doute ; et je veux ſuivre les vôtres, puiſque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne riſque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le Vieillard, vous n'avez rien à craindre, on peut me faire toute ſorte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.

CHAPITRE X.

Hiſtoire de Don Alphonſe, et de la belle Séraphine.

JE ne vous déguiſerai rien, mon Père, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute. Après la généroſité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui. Je vais vous aprendre mes malheurs. Je ſuis de Madrid, et voici mon origine. Un Officier de la Garde Allemande, nommé le Baron de Steinbach, rentrant un ſoir dans ſa maiſon, apperçut au pié de l'eſcalier un paquet de linge blanc.

blanc. Il le prit, et l'emporta dans l'appartement de sa femme, où il se trouva que c'étoit un enfant nouveau né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on assuroit qu'il appartenoit à des personnes de qualité qui se feroient connoître un jour, et l'on ajoutoit qu'il avoit été baptisé et nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, et c'est tout ce que je sai. Victime de l'honneur, ou de l'infidélité, j'ignore si ma Mère ne m'a point exposé seulement pour cacher de honteuses amours; ou si séduite par un amant parjure, elle s'est trouvée dans la cruelle nécessité de me désavouer.

Quoi qu'il en soit, le Baron et sa femme furent touchés de mon sort; et comme ils n'avoient point d'enfans, ils se déterminerent à m'élever sous le nom de Don Alphonse. A mesure que j'avançois en âge, ils se sentoient attacher à moi. Mes manières flateuses et complaisantes excitoient à tous momens leur caresses. Enfin j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnerent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude. Et loin d'attendre impatiemment que mes parens se découvrissent, il sembloit au-contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours inconnue. Dès que le Baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le Service. Il obtint pour moi une Enseigne, me fit faire un petit équipage; et pour mieux m'animer à chercher les occasions d'acquérir de la gloire, il me representa que la carriére de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, et que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devrois qu'à moi seul. En même tems il me révéla le secret de ma naissance, qu'il m'avoit cachée jusques-là. Comme je passois pour son fils dans Madrid, et que j'avois cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois et ne puis encore y penser sans honte. Plus mes sentimens semblent m'assurer d'une noble origine, plus j'ai de confusion de me voir abandonné des personnes à qui je dois le jour.

J'allai servir dans les Païs-Bas, mais la paix se fit fort peu de tems après; et l'Espagne se trouvant sans ennemis, mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du Baron et de sa femme de nouvelles marques de tendresse. Il y avoit déjà deux mois que j'étois de retour,

lorſqu'un petit Page entra dans ma chambre un matin, et me préſenta un billet conçu à peu près dans ces termes. *Je ne ſuis ni laide ni mal faite, et cependant vous me voyez ſouvent à mes fenêtres ſans m'agacer. Ce procéde répond mal a votre air galant, et j'en ſuis ſi piquée que je voudrois bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour.*

Aprés avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve apellée Léonor, qui demeuroit vis-à-vis de notre maiſon, et qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je queſtionai là-deſſus le petit page, qui voulut d'abord faire le diſcret ; mais pour un ducat que je lui donnai, il ſatisfit ma curioſité. Il ſe chargea même d'une réponſe, par laquelle je mandois à ſa maîtreſſe que je reconnoſſois mon crime, et que je ſentois déjà qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne fus pas inſenſible à cette façon de conquête. Je ne ſortis point le reſte de la journée, et j'eus grand ſoin de me tenir à mes fenêtres pour obſerver la Dame, qui n'oublia pas de ſe montrer aux ſiennes. Je lui fis des mines. Elle y répondit, et dés le lendemain elle me manda par ſon petit Page, que ſi je voulois me trouver la nuit prochaine dans la rue entre onze heures et minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une ſalle baſſe. Quoique je ne me ſentiſſe pas fort amoureux d'une veuve ſi vive, je ne laiſſai pas de lui faire une réponſe trés paſſionnée, et d'attendre la nuit avec autant d'impatience que ſi j'euſſe été bien touché. Lorſqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado juſqu'a l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté ſur un beau cheval, mit tout-à-coup pié à terre auprès de moi, et m'abordant d'un air bruſque : Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du Baron de Steinbach ? Oui, lui repondis-je. C'eſt donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonor à ſa fenêtre ? J'ai vu ſes lettres, et vos reponſes, ſon Page me les a montrées. Je vous ai ſuivi ce ſoir depuis votre maiſon juſqu'ici, pour vous aprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à diſputer avec vous. Je crois qu'il n'eſt pas beſoin, de vous en dire davantage. Nous ſommes dans un endroit écarté. Battons-nous, à moins que pour éviter le châtiment que je vous aprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonor. Sacrifiez-

moi

moi les eſpérances que vous avèz conçues, ou bien je vais vous ôter la vie. Il falloit, lui dis-je, demander ce ſacrifice, et non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prières, mais je le refuſe à vos menaces.

Hé bien, repliqua-t-il, après avoir attaché ſon cheval à un arbre, battons-nous donc. Il ne convient point à une perſonne de ma qualité de s'abaiſſer à prier un homme de la vôtre. La plupart même de mes pareils, à ma place, ſe vengeroient de vous d'une manière moins honorable. Je me ſentis choqué de ces dernières paroles, et voyant qu'il avoit déja tiré ſon épée, je tirai auſſi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas longtems. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, ſoit que je fuſſe plus adroit que lui, je le perçai bientôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler et tomber. Alors ne ſongeant plus qu'à me ſauver, je montai ſur ſon propre cheval, et pris la route de Tolède. Je n'oſai retourner chez le Baron de Steinbach, jugeant bien que mon avanture ne feroit que l'affliger ; et quand je me repréſentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir m'éloigner aſſez tôt de Madrid.

En faiſant là-deſſus les plus triſtes réflexions, je marchai le reſte de la nuit et toute la matinée. Mais ſur le midi il fallut m'arrêter pour faire repoſer mon cheval, et laiſſer paſſer la chaleur qui devenoit inſupportable. Je demeurai dans un village juſqu'au coucher du Soleil. Après quoi voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avois déja gagné Illeſcas et deux lieues par delà, lorſqu'environ ſur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me ſurprendre au milieu de la campagne. Je m'aprochai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi, et ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut poſſible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, et au-deſſus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois contre la porte, je ſentis qu'elle étoit ouverte, ce que j'attribuai à la négligence des domeſtiques. Je mis pié à terre, et moins par curioſité, que pour être mieux à couvert de la pluye, qui ne laſſoit pas de m'incommoder ſous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval, que je tirois par la bride.

Je

Je m'attachai pendant l'orage à obſerver les lieux où j'étois ; et quoique je n'en puſſe guères juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maiſon qui ne devoit point appartenir à des perſonnes du commun. J'attendois toujours que la pluye ceſsât, pour me remettre en chemin ; mais une grande lumière, que j'apperçus de loin, me fit prendre une autre réſolution. Je laiſſai mon cheval dans le cabinet, dont j'eus ſoin de fermer la porte ; je m'avançai vers cette lumière, perſuadé que l'on étoit encore ſur pié dans cette maiſon, et reſolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traverſé quelques allées, j'arrivai près d'un ſalon, dont je trouvai auſſi la porte ouverte. J'y entrai, et quand j'en eus vu toute la magnificence, à la faveur d'un beau luſtre de criſtal bien éclairé, je ne doutai point que je ne fuſſe chez un grand Seigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre et artiſtement doré, la corniche admirablement bien travaillée, et le platfond me parut l'ouvrage des plus habiles Peintres. Mais ce que je regardai particulièrement, ce fut un infinité de Buſtes de Héros Eſpagnols, que ſoutenoient des eſcabellons de marbre jaſpé qui regnoient autour du ſalon. J'eus le loiſir de conſidérer toutes ces choſes ; car j'avois beau de tems en tems prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître perſonne. 12

Il y avoit à l'un des côtés du ſalon une porte qui n'étoit que pouſſée ; je l'entrouvris, et j'apperçus une enfilade de chambres, dont la dernière ſeulement étoit éclairée. Que dois-je faire, dis-je alors en moi-même ? M'en retournerai-je, ou ſerai-je aſſez hardi pour pénétrer juſqu'à cette chambre ? Je penſois bien que le parti le plus judicieux c'étoit de retourner ſur mes pas, mais je ne pus réſiſter à ma curioſité, ou pour mieux dire à la force de mon étoile, qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverſe les chambres, et j'arrive à celle où il y avoit de la lumiére, c'eſt-a-dire, une bougie qui bruiloit ſur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'Eté très propre et très-galant ; mais bientôt jettant les yeux ſur un lit dont les rideaux étoient à demi ouverts à cauſe de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention toute entiére. C'étoit une jeune Dame, qui malgré le bruit du tonnerre qui venoit

de

de ſe faire entendre, dormoit d'un profond ſommeil. Je m'aprochai d'elle tout doucement, et à la clarté que la bougie me prêtoit; je démêlai un teint et des traits qui m'éblouïrent. Mes eſprits ſe troublerent tout-à-coup à ſa vue. Je me ſentis ſaiſir, tranſporter; mais quelques mouvemens qui m'agitaſſent, l'opinion que j'avois de la nobleſſe de ſon ſang, m'empêcha de former une penſée téméraire, et le reſpect l'emporta ſur le ſentiment. Pendant que je m'énivrois du plaiſir de la contempler, elle ſe réveilla.

Imaginez-vous quelle fut ſa ſurpriſe de voir dans ſa chambre, et au milieu de la nuit, un homme qu'elle ne connoiſſoit point. Elle frémit en m'appercevant, et fit un grand cri. Je m'efforçai de la raſſurer, et mettant un genou en terre: Madame, lui dis-je, ne craignez rien, je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer, mais elle étoit ſi effrayée quelle ne m'écouta point. Elle appelle ſes femmes à pluſieurs repriſes, et comme perſonne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre légère qui étoit au pié de ſon lit, ſe lève bruſquement, et paſſe dans les chambres que j'avois traverſées, en appellant encore les filles qui la ſervoient, auſſi bien qu'une ſœur cadette qu'elle avoit ſous ſa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, et j'avois lieu d'aprehender que ſans vouloir m'entendre, ils ne me fiſſent un mauvais traitement; mais par bonheur pour moi elle eut beau crier, il ne vint à ſes cris qu'un vieux domeſtique, qui ne lui auroit pas été d'un grand ſecours, ſi elle eût eu quelque choſe à craindre. Néanmoins, devenue un peu plus hardie par ſa préſence, elle me demanda fièrement qui j'étois, par où et pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans ſa maiſon? Je commençai alors à me juſtifier, et je ne lui eus pas ſitôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment: Juſte Ciel! quel ſoupçon me vient dans l'eſprit!

En diſant ces paroles, elle alla prendre la bougie ſur ſa table; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, et elle n'y vit ni ſes femmes ni ſa ſœur, elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses ſoupçons ne lui paroiſſant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, et me dit, Perfide! n'ajoute pas la feinte à la trahiſon. Ce n'eſt

point

point le hazard, qui t'a fait entrer ici. Tu es de la ſuite de Don Fernand de Leyva, et tu as part à ſon crime; mais n'eſpère pas m'echapper, il me reſte encore aſſez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connois point Don Fernand de Leyva, j'ignore même qui vous êtes. Je ſuis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Madrid; et je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que ſans l'orage qui m'a ſurpris, je ne ſerois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offenſe, croyez-moi plutôt diſpoſé à vous venger. Ces derniers mots, et le ton dont je les prononçai, appaiſérent la Dame, qui ſembla ne me plus regarder comme ſon ennemi. Mais ſi elle perdit ſa colère, ce ne fut que pour ſe livrer à ſa douleur. Elle ſe mit à pleurer amérement. Ses larmes m'attendrirent, et je n'étois guères moins affligé qu'elle, quoique je ne fuſſe pas encore le ſujet de ſon affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle. Impatient de venger ſon injure, je me ſentis ſaiſir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu? parlez, j'épouſe votre reſſentiment. Voulez-vous que je coure après Don Fernand, et que je lui perce le cœur? Nommez-moi tous ceux qu'il faut vous immoler; commandez. Quelques périls; quelques malheurs qui ſoient attachés à votre vengeance, cet Inconnu, que vous croyez d'accord avec vos ennemis, vas'y expoſer pour vous.

Ce tranſport ſurprit la Dame, et arrêta le cours de ſes pleurs. Ah, Seigneur, me dit-elle, pardonnez ce ſoupçon à l'état cruel où je me vois! Ces ſentimens généreux detrompent Séraphine. Ils m'ôtent juſqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble Inconnu, je reconnois mon erreur, et je ne rejette pas votre ſecours; mais je ne demande point la mort de Don Fernand. Hé bien Madame, repris-je, quels ſervices pouvez-vous attendre de moi? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva eſt amoureux de ma ſœur Julie, qu'il a vue par hazard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a

trois

trois mois qu'il en fit la demande au Comte de Polan mon Père, qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille inimitié qui règne entre nos maisons. Ma sœur n'a pas encore quinze ans. Elle aura eu la foiblesse de suivre les mauvais conseils de mes femmes, que Don Fernand a sans doute gagnées; et ce cavalier, averti que nous étions toutes seules en cette maison de campagne, a pris ce tems pour enlever Julie. Je voudrois du moins savoir quelle retraite il lui a choisie afin que mon Père et mon Frere qui sont à Madrid depuis deux mois, puissent prendre des mesures là-dessus. Au nom de Dieu, ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolède; faites une exacte recherche de cet enlèvement; que ma famille vous ait cette obligation-là.

La Dame ne songeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guères à un homme qui ne pouvoit sortir trop tôt de Castile. Mais comment y auroit-elle fait réflexion? Je n'y pensai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable personne du monde, j'acceptai la commission avec transport, et promis de m'en acquiter avec autant de zèle que de diligence. En effet je n'attendis pas qu'il fût jour, pour aller accomplir ma promesse; je quitai sur le champ Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois causée, l'assurant qu'elle auroit bientôt de mes nouvelles. Je sortis par où j'étois entré, mais si occupé de la Dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déja fort épris. Je m'en aperçus encore mieux à l'empressement que j'avois de courir pour elle, et aux amoureuses chimères que je formai. Je me représentois que Séraphine, quoique possédée de sa douleur, avoit remarqué mon amour naissant, et qu'elle ne l'avoit peut-être pas vu sans plaisir. Je m'imaginois même que si je pouvois lui porter de nouvelles certaines de sa sœur, et que l'affaire tournât au gré de ses souhaits, j'en aurois tout l'honneur.

Don Alphonse interrompit en cet endroit le fil de son histoire, et dit au vieil Hermite: Je vous demande pardon, mon Père, si trop plein de ma passion je m'étends sur des circonstances qui vous ennuyent sans doute. Non, mon fils, répondit l'Anachorète, elle ne m'ennuyent pas.

Je

Je suis même bien aise de savoir jusqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune Dame dont vous m'entretenez, je reglerai mes conseils là-dessus.

L'esprit échauffé de ces flateuses images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le ravisseur de Julie ; mais j'eus beau faire toutes les perquisitions imaginables, il ne me fut pas possible d'en découvrir les traces. Très mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit des mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignois dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne pensois. Elle m'aprit qu'elle avoit été plus heureuse que moi ; qu'elle savoit ce que sa sœur étoit devenue ; qu'elle avoit reçu une lettre de Don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir secrettement épousé Julie, il l'avoit conduite dans un Couvent de Tolède. J'ai envoyé sa lettre à mon Père, poursuivit Séraphine. J'espére que la chose pourra se terminer à l'aimable, et qu'un mariage solemnel éteindra bientôt la haine qui sépare depuis si longtems nos maisons.

Lorsque la Dame m'eut instruit du sort de sa sœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit causée, et du péril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jetté, en m'engageant à poursuivre un ravisseur, sans se ressouvenir que je lui avois dit qu'une affaire d'honneur me faisoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excuses dans les termes les plus obligeans. Comme j'avois besoin de repos, elle me mena dans le salon où nous nous assîmes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à rayes noires, avec un petit chapeau de la même étoffe et des plumes noires, ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve ; mais elle me paroissoit si jeune, que je ne savois ce que j'en devois penser.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de savoir qui j'étois. Elle me pria de lui aprendre mon nom, ne doutant pas, disoit-elle, à mon air noble, et encore plus à la pitié généreuse qui m'avoit fait entrer si vivement dans ses intérêts, que je ne fusse d'une famille considérable. La question m'embarrassa. Je rougis, je me troublai ; et j'avouerai que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j étois fils du Baron de Steinbach, Officier de la Garde Allemande.

Dites

Dites-moi encore, reprit la Dame, pourquoi vous êtes sorti de Madrid. Je vous offre par avance tout le crédit de mon Père, aussi-bien que celui de mon frere Don Gaspard. C'est la moindre marque de reconnoissance que je puisse donner à un cavalier, qui pour me servir a négligé jusqu'au soin de sa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui raconter toutes les circonstances de mon combat. Elle donna le tort au cavalier que j'avois tué, et promit d'intéresser toute sa maison pour moi.

Quand j'eus satisfait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai si sa foi étoit libre, ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon Père me fit épouser Don Diegue de Lara, et je suis veuve depuis quinze-mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a sitôt enlevé votre époux? Je vais vous l'aprendre, Seigneur, repartit la Dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diegue de Lara, poursuivit-elle, étoit un cavalier fort bien fait; mais quoiqu'il eût pour moi une passion violente, et que chaque jour il mît en usage pour me plaire, tout ce que l'amant le plus tendre et le plus vif sait pour se rendre agréable á ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'est pas toujours l'effet des empressemens ni du mérite connu. Helas! ajouta-t-elle, une personne que nous ne connoissons point, nous enchante souvent dès la prémiere vue. Je ne pouvois donc l'aimer. Plus confuse que charmée des temoignages de sa tendresse, et forcée d'y répondre sans panchant, si je m'accusois en secret d'ingratitude, je me trouvois aussi fort à plaindre. Pour son malheur et pour le mien, il avoit encore plus de délicatesse que d'amour. Il démêloit, dans mes actions et dans mes discours, mes mouvemens les plus cachés. Il lisoit au fond de mon ame. Il se plaignoit à tous momens de mon indifférence, et s'estimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il savoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit, car j'avois à peine seize ans; et avant que de m'offrir sa foi, il avoit gagné toutes mes femmes, qui l'avoient assuré que personne s'étoit encore attiré mon attention. Oui Séraphine, me disoit-il souvent, je voudrois que vous fussiez prévenue pour un autre, et que cela seul fût la cause de votre insensibilité pour

moi. Mes ſoins et votre vertu triompheroient de cet entêtement ; mais je deſeſpere de vaincre votre cœur, puiſqu'il ne s'eſt pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes diſcours, je lui diſois qu'au lieu de troubler ſon repos et le mien par trop de delicateſſe, il feroit mieux de s'en remettre au tems. Effectivement, à l'âge que j'avois, je n'étois gueres propre à gouter les rafinemens d'une paſſion ſi delicate, et c'étoit le parti que Don Diegue devoit prendre ; mais voyant qu'une année entiere s'étoit écoulée ſans qu'il fût plus avancé qu'au prémier jour, il perdit patience, où plutôt il perdit la raiſon, et feignant d'avoir à la Cour une affaire importante, il partit pour aller ſervir dans les Païs-Bas en qualité de Volontaire, et bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit, c'eſt-à-dire la fin de ſa vie, et de ſes tourmens.

Après que la Dame eut fait ce récit, le caractere ſingulier de ſon mari devint le ſujet de notre entretien. Nous fumes interrompus par l'arrivée d'un courier, qui vint remettre à Séraphine une lettre du Comte de Polan. Elle me demanda permiſſion de la lire, et je remarquai qu'en la liſant elle devenoit pâle et tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au Ciel, pouſſa un long ſoupir, et dans un moment ſon viſage fut couvert de larmes. Je ne vis point ſa douleur tranquillement. Je me troublai, et comme ſi j'euſſe preſenti le coup qui m'alloit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes eſprits. Madame, lui dis-je d'une voix preſque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet ? Tenez, Seigneur, me répondit triſtement Séraphine en me donnant la lettre, liſez vous-même ce que mon Pere m'écrit. Hélas ! vous n'y êtes que trop intéreſſé.

A ces mots, qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, et j'y trouvai ces paroles. *Don Gaſpard votre frere ſe battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée, dont il eſt mort aujourd'hui ; et il a déclaré en mourant, que le cavalier qui l'a tué eſt fils du Baron de Steinbach, Officier de la Garde Allemande. Pour ſurcroît de malheur le meurtrier m'eſt échappé, il a pris la fuite ; mais en quelques lieux qu'il aille ſe cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais ecrire à quelques Gouverneurs, qui ne manqueront pas de le faire*

faire arrêter s'il paſſe par les villes de leur juriſdiction, et je vais par d'autres lettres achever de lui fermer tous les chemins. Le Comte de Polan. 26

Figurez-vous dans quel deſordre ce billet jetta tous mes ſens. Je demeurai quelques momens immobile, et ſans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'enviſage ce que la mort de Don Gaſpard a de cruel pour mon amour. J'entre tout-à-coup dans un vif deſeſpoir. Je me jette aux piés de Séraphine, et lui preſentant mon épée nue: Madame, lui dis-je, épargnez au Comte de Polan le ſoin de chercher un homme qui pourroit le dérober à ſes coups. Vengez vous-même votre frere. Immolez-lui ſon meurtrier de votre propre main. Frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie, devienne funeſte à ſon malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine un peu émue de mon action, j'aimois Don Gaſpard. Quoique vous l'ayez tué en brave homme, et qu'il ſe ſoit attiré lui-même ſon malheur, vous devez être perſuadé que j'entre dans le reſſentiment de mon Pere. Oui, Don Alphonſe, je ſuis votre ennemie, et je ferai contre vous tout ce que le ſang et l'amitié peuvent exiger de moi. Mais je n'abuſerai point de votre mauvaiſe fortune. Elle a beau vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me défend auſſi de me venger lâchement. Les droits de l'hoſpitalité doivent être inviolables, et je ne veux point payer d'un aſſaſſinat le ſervice que vous m'avez rendu. Fuyez, échappez, ſi vous pouvez, à nos pourſuites, et à la rigueur des loix, et ſauvez votre tête du péril qui le menace.

Hé quoi, Madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, et vous-vous en remettez à des loix qui tromperont peut-être votre reſſentiment? Ah! percez plutôt un miſérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, Madame, ne gardez point avec moi un procédé ſi noble et ſi généreux. Savez-vous qui je ſuis? Tout Madrid me croit fils du Baron de Steinbach, et je ne ſuis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels ſont les auteur de ma naiſſance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme ſi mes dernieres paroles lui

euſſent fait une nouvelle peine, quand vous ſeriez le dernier des hommes, je ſerai ce que l'honneur me preſcrit. Hé bien, Madame, lui dis-je, puiſque la mort d'un frere n'eſt pas capable de vous exciter à répandre mon ſang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime, dont j'eſpere que vous n'excuſerez point l'audace. Je vous adore ; je n'ai pu voir vos charmes ſans en être ébloui ; et malgré l'obſcurité de mon ſort, j'avois formé l'eſpérance d'être à vous. J'étois aſſez amoureux, ou plutôt aſſez vain, pour me flater, que le Ciel, qui peut-etre me fait grace en me cachant mon origine, me le découvriroit un jour, et que je pourrois ſans rougir vous aprendre mon nom. Après cet aveu qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir ?

Ce téméraire aveu, repliqua la Dame, m'offenſeroit ſans doute dans un autre tems, mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs, dans la ſituation où je ſuis moi même, je fais peu d'attention aux diſcours qui vous échappent. Encore une fois Don Alphonſe, ajouta-t-elle en verſant quelques larmes, partez. Eloignez-vous d'une maiſon que vous rempliſſez de douleur, chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne reſiſte plus, Madame, repartis-je en me revelant. Il faut m'éloigner de vous. Mais ne penſez pas que ſoigneux de conſerver une vie qui vous eſt odieuſe, j'aille chercher un aſile où je puiſſe être en ſureté. Non, non, je me dévoue à votre reſſentiment. Je vais attendre avec impatience à Tolede le deſtin que vous me préparez ; et me livrant à vos pourſuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, et je me rendis à Tolede, où je demeurai huit jours, et où véritablement je pris ſi peu de ſoin de me cacher, que je ne ſai comment je n'ai point été arrêté ; car je ne puis croire que le Comte de Polan, qui ne ſonge qu'à me fermer tous les paſſages, n'ait pas jugé que je pouvois paſſer par Tolede. Enfin je ſortis hier de cette ville, où il ſembloit que je m'ennuyaſſe d'être en liberté, et ſans tenir de route aſſurée, je ſuis venu juſqu'à cet Hermitage, comme un homme qui n'auroit rien à craindre. Voilà, mon Pere, ce qui m'occupe, je vous prie de m'aider de vos conſeils.

CHA-

CHAPITRE XI.

Quel homme c'étoit que le vieil Hermite, et comment Gil Blas s'apperçut qu'il étoit en pays de connoiſſance.

QUAND Don Alphonſe eut achevé le triſte récit de ſes malheurs, le vieil Hermite lui dit. Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer ſi longtems à Tolede. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, et votre amour pour Séraphine me paroit une pure folie. Croyez-moi, il faut oublier cette jeune Dame, qui ne ſauroit être à vous. Cédez de bonne grace aux obſtacles qui vous ſéparent d'elle, et vous livrez à votre étoile, qui ſelon toutes les apparences vous promet bien d'autres avantures. Vous trouverez ſans-doute quelque jeune perſonne qui fera ſur vous la même impreſſion, et dont vous n'aurez pas tué le frere.

Il alloit ajouter à cela beaucoup d'autres choſes pour exhorter Don Alphonſe à prendre patience, lorſque nous vîmes entrer dans l'Hermitage un autre Hermite chargé d'une beſace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuſe quête dans la ville de Cuença. Il paroiſſoit plus jeune que ſon compagnon, et avoit une barbe rouſſe et fort épaiſſe. Soyez le bien venu, Frere Antoine, lui dit le vieil Anachorete; quelles nouvelles apportez-vous de la ville? D'aſſez mauvaiſes, repondit le Frere rouſſeau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre, ce billet va vous en inſtruire. Le Vieillard l'ouvrit, et après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria: Dieu ſoit loué, puiſque la mêche eſt découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de ſtile, pourſuivit-il, Seigneur Don Alphonſe, en adreſſant la parole au jeune cavalier, vous voyez un homme en bute comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui eſt une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'eſprit de la juſtice, dont tous les ſuppôts doivent dès demain ſe mettre en campagne pour venir dans cet Hermitage s'aſ-

ſurer de ma perſonne. Mais ils ne trouveront point le lievre au gite Ce n'eſt pas la premiere fois que je me ſuis vu dans de pareils embarras. Graces à Dieu, je m'en ſuis preſque toujours tiré en homme d'eſprit. Je vais me montrer ſous une nouvelle forme ; car tel que vous me voyez, je ne ſuis rien moins qu'un Hermite et qu'un Vieillard.

En parlant de cette maniere, il ſe dépouilla de la longue robe qu'il portoit, et l'on vit deſſous un pourpoint de ſerge noire avec des manches tailladées. Puis il ôta ſon bonnet, détacha un cordon qui tenoit ſa barbe poſtiche, et prit tout-à-coup la figure d'un homme de vingt huit à trente ans. Le Frere Antoine à ſon exemple quita ſon habit d'Hermite, ſe défit de la même maniere que ſon compagnon de ſa barbe rouſſe, et tira d'un vieux coffre de bois à demi pourri une méchante ſoutanelle dont il ſe revetit. Mais repréſentez-vous ma ſurpriſe, lorſque je reconnus dans le vieil Anachorete le Seigneur Don Raphael, et dans le Frere Antoine mon très cher et très fidele valet Ambroiſe de Laméla. Vive Dieu, m'écriai-je auſſitôt, je ſuis ici, à ce que je vois, en pays de connoiſſance ! Cela eſt vrai, Seigneur Gil Blas, me dit Don Raphael en riant, vous retrouvez deux de vos amis lorſque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque ſujet de vous plaindre de nous ; mais oublions le paſſé, et rendons graces au Ciel que nous raſſemble. Ambroiſe et moi nous vous offrons nos ſervices, ils ne ſont point à mépriſer. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'aſſaſſinons perſonne. Nous ne cherchons ſeulement qu'à vivre aux depens d'autrui ; et ſi voler eſt une action injuſte, la néceſſité encourage l'injuſtice. Aſſociez-vous avec nous, et vous menerez une vie errante. C'eſt un genre de vie fort agréable, quand on ſait ſe conduire prudemment. Ce n'eſt pas que malgré toute notre prudence l'enchainement des cauſes ſecondes ne ſoit tel quelquefois qu'il ne nous arrive de mauvaiſes avantures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous ſommes accoutumés à la variété des tems, aux alternatives de la fortune.

Seigneur Cavalier, pourſuivit le faux Hermite en parlant à Don Alphonſe, nous vous faiſons la même propoſition

position, et je ne crois pas que vous deviez la rejetter dans la situation où vous paroissez être ; car sans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent. Non vraiment, dit Don Alphonse, et cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Hé bien, reprit Don Raphael, ne nous quitez donc point, vous ne sauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, et nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoissons presque toute l'Espagne pour l'avoir parcourue. Nous savons où sont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asyle contre les brutalités de la Justice. Don Alphonse les remercia de leur bonne volonté, et se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quiter ce jeune-homme, pour qui je me sentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convinmes tous quatre d'aller ensemble, et de ne nous point séparer. Il fut mis en délibération, si nous partirions à l'heure même, ou si nous donnerions auparavant quelques atteintes à une outre pleine d'un excellent vin, que le Frere Antoine avoit apporté de la ville de Cuença le jour précédent : mais Raphael, comme celui qui avoit le plus d'experience, représenta qu'il falloit avant toutes choses penser à notre sureté ; qu'il étoit d'avis que nous marchassions toute la nuit pour gagner un bois fort épais, qui étoit entre Villardésa et Almodabar ; que nous ferions halte en cet endroit, où nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut aprouvé. Alors les faux Hermites firent deux paquets de toutes les hardes et provisions qu'ils avoient, et les mirent en équilibre sur le cheval de Don Alphonse. Cela se fit avec une extreme diligence. Après quoi nous nous éloignâmes de l'Hermitage, laissant en proie à la Justice les deux robes d'Hermite avec la barbe blanche et la barbe rousse, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaises de paille, et l'image de St. Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, et nous commencions à nous sentir fort fatigués, lorsqu'a la pointe du jour

nous

nous apperçumes le bois où tendoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots laſſés d'une longue navigation. Nous prîmes courage, et nous arrivâmes enfin au bout de notre carriere avant le lever du Soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, et nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, ſur un gazon entouré de pluſieurs gros chênes, dont les branches entremêlées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laiſſer paître, après l'avoir déchargé. Nous nous aſsîmes. Nous tirâmes de la beſace du Frere Antoine quelques groſſes pieces de pain avec pluſieurs morceaux de viandes rôties, et nous nous mîmes à nous en eſcrimer comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins, quelque appetit que nous euſſions, nous ceſſions ſouvent de manger pour donner des accolades à l'outre, qui ne faiſoit que paſſer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, Don Raphael dit à Don Alphonſe : Seigneur Cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il eſt juſte que je vous raconte auſſi l'hiſtoire de ma vie avec la même ſincérité. Vous me ferez plaiſir, répondit-le jeune homme ; et à moi particulièrement, m'écriai-je ; j'ai une extrême curioſité d'entendre vos avantures, je ne doute pas qu'elles ne ſoient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, repliqua Raphael, et je prétends bien les écrire un jour. Ce ſera l'amuſement de ma vieilleſſe, car je ſuis encore jeune, et je veux groſſir le volume. Mais nous ſommes fatigués. Délaſſons nous par quelques heures de ſommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroiſe veillera de peur de ſurpriſe, et il dormira tantôt à ſon tour. Quoique nous ſoyons, ce me ſemble, ici fort en ſureté, il eſt toujours bon de ſe tenir ſur ſes gardes. En achevant ces mots, il s'étendit ſur l'herbe. Don Alphonſe fit la même choſe. Je ſuivis leur exemple, et Laméla ſe mit en ſentinelle.

Don Alphonſe, au-lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ſes malheurs, et je ne pus fermer l'œil. Pour Don Raphael il s'endormit bientôt, mais il ſe reveilla une heure après, et nous voyant diſpoſés à l'écouter, il

dit

dit à Laméla : Mon Ami Ambroiſe, tu peux préſentement goûter la douceur du ſommeil. Non, non, répondit Laméla, je n'ai point d'envie de dormir ; et quoique je ſache tous les évènemens de votre vie, ils ſont ſi inſtructifs pour les perſonnes de notre profeſſion, que je ſerai bien aiſe de les entendre encore raconter. Auſſitôt Don Raphael commença dans ces termes l'hiſtoire de ſa vie.

Fin du quatrième Livre.

LES

LES

AVANTURES DE GIL BLAS, DE SANTILLANE.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

Hiſtoire de Don Raphaël.

JE ſuis fils d'une Comédienne de Madrid, fameuſe par ſa declamation, et plus encore par ſes galanteries. Elle ſe nommoit Lucinde. Pour un Pere, je ne puis, ſans témérité, m'en donner un. Je nommerois bien l'Homme de qualité, qui étoit amoureux de ma Mere, lorſque je ſuis venu au monde: mais cette époque ne ſeroit pas une preuve convainquante qu'il fût l'auteur de ma naiſſance. Une perſonne de la profeſſion de ma Mere eſt ſi ſujette à caution, que dans le tems même qu'elle paroit le plus attachée à un Seigneur, elle lui donne preſque toujours quelque ſubſtitut pour ſon argent.

Il n'y a rien de tel que de ſe mettre au deſſus de la médiſance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obſcurité, me prenoit ſans façon par la main, et me menoit au théatre fort honnêtement, ſans ſe ſoucier des diſcours qu'on tenoit ſur ſon compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin je faiſois ſes délices, et j'étois careſſé de tous les hommes qui venoient au logis. On eût dit que le ſang parloit en eux en ma faveur.

On

On me laiſſa paſſer les douze premieres années de ma vie dans toutes ſortes d'amuſemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire et à écrire. On s'attacha moins encore à m'enſeîgner les principes de ma religion. J'apris ſeulement à danſer, à chanter, et à jouer de la guitarre. C'eſt tout ce que je ſavois faire, lorſque le Marquis de Léganez me demanda pour être auprès de ſon fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y conſentit volontiers, et ce fut alors que je commençai à m'occuper ſérieuſement. Le jeune Léganez n'étoit pas plus avancé que moi. Ce petit Seigneur ne paroiſſoit pas né pour les Sciences. Il ne connoiſſoit preſque pas une lettre de ſon alphabet, quoiqu'il eût un Precepteur depuis quinze mois. Ses autres Maîtres n'en tiroient pas meilleur parti, il mettoit leur patience à bout. Il eſt vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'uſer de rigueur à ſon égard. Ils avoient un ordre exprès de l'inſtruire ſans le tourmenter, et cet ordre, joint à la mauvaiſe diſpoſition du ſujet, rendoit les leçons aſſez inutiles.

Mais le Précepteur imagina un bel expédient pour intimider le jeune Seigneur, ſans aller contre la défenſe de ſon Pere. Il réſolut de me fouêtter quand le petit Léganez mériteroit d'être puni, et il ne manqua pas d'executer ſa réſolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût. Je m'echappai, et m'allai plaindre à ma Mere d'un traitement ſi injuſte. Cependant, quelque tendreſſe qu'elle ſe ſentit pour moi, elle eut la force de réſiſter à mes larmes ; et conſiderant que c'étoit un grand avantage pour ſon fils d'être chez le Marquis de Léganez, elle m'y fit remener ſur le champ. Me voilà donc livré au Précepteur. Comme il s'étoit appérçu que ſon invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouëtter a la place du petit Seigneur ; et pour faire plus d'impreſſion ſur lui, il m'etrilloit très rudement. J'étois ſur de payer tous les jours pour le jeune Léganez. Je puis dire qu'il n'a pas apris une lettre de ſon alphabet qui ne m'ait couté cent coups de fouët. Jugez à combien me revint ſon rudiment.

Le fouët n'étoit pas le ſeul deſagrément que j'euſſe à eſſuyer dans cette maiſon. Comme tout le monde m'y connoiſſoit, les moindres domeſtiques, juſqu'aux marmitons, me reprochoient ma naiſſance. Cela me deplut à

un

en point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me saisir de tout ce que le Précepteur avoit d'argent comptant, ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouët qu'il m'avoit donnés si injustement. Je fis ce tour de main avec beaucoup de subtilité, quoique ce fût mon coup d'essai, et j'eus l'adresse de me dérober aux perquisitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je sortis de Madrid et me rendis à Tolede, sans voir personne à mes trousses.

J'entrois alors dans ma quinzieme année. Quel plaisir, à cet âge, d'être indépendant et maître de ses volontés! J'eus bientôt fait connoissance avec de jeunes gens qui me dégourdirent, et m'aiderent à manger mes ducats. Je m'associai avec des chevaliers d'industrie, qui cultiverent si bien mes heureuses dispositions, que je devins en peu de tems un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années l'envie de voyager me prit. Je quitai mes confreres, et voulant commencer mes voyages par l'Estramadure, je gagnai Alcantara; mais avant que d'y arriver, je trouvai une occasion d'exercer mes talens, et je ne la laissai point échapper. Comme j'étois à pié, et de plus chargé d'un havresac assez pesant, je m'arrêtois de tems en tems pour me reposer sous les arbres qui m'offroient leur ombrage à quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui s'entretenoient avec gayeté sur l'herbe en prenant le frais. Je les saluai très civilement, et ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur conversation. Le plus âgé n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux bien sinceres. Seigneur Cavalier, me dit le plus jeune, nous sommes fils de deux riches Bourgeois de Plazencia; nous avons une extreme envie de voir le Royaume de Portugal; et pour satisfaire notre curiosité, nous avons pris chacun cent pistoles à nos parens. Comme nous voyageons à pié, nous ne laisserons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en pensez-vous? Si j'en avois autant, lui répondis-je, Dieu sait où j'irois. Je voudrois parcourir les quatre parties du Monde. Comment diable, deux cens pistoles! c'est une somme immense, vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, Messieurs, ajouta-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'a la ville d'Almerin, où

je

je vais recueillir la succession d'un Oncle qui depuis vingt ans ou environ s'étoit établi là.

Les jeunes Bourgeois me témoignerent que ma compagnie leur feroit plaisir. Ainsi lorsque nous nous fumes tous trois un peu délassés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes longtems avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hotellerie. Nous demandâmes une chambre, et l'on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à la clé. Nous ordonnâmes d'abord le souper, et pendant qu'on nous l'apprêtoit, je proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils accepterent la proposition. Nous serrâmes nos havresacs dans l'armoire, dont un des Bourgeois prit la clé, et nous fortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes visiter les Eglises, et dans le tems que nous étions dans la principale, je feignis tout-a coup d'avoir une affaire importante: Messieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me souvenir qu'une personne de Tolede m'a chargé de dire de sa part deux mots à un Marchand qui demeure auprés de cette Eglise, attendez-moi de grace ici, je serai de retour dans un moment. A ces mots je m'éloignai d eux. Je cours à l'hôtellerie, je vole à l'armoire, j'en force la serrure, et fouillant dans les havresacs de mes jeunes Bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfans! je ne leur en laissai pas seulement une pour payer leur gîte. je les emportai toutes. Aprés cela je sortis promptement de la ville, et pris la route de Mérida, sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendroient.

Cette avanture me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune je me sentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule, ce que je fis en effet au prémier bourg. Je convertis même mon havresac en valise, et je commencai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisieme journée, je rencontrai un homme qui chantoit Vepres à pleine tête sur le grand-chemin. Je jugeai à son air que c'étoit un Chantre, et je lui dis: Courage, Seigneur Bachelier, cela va le mieux du monde: vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je suis Chantre pour vous rendre mes très humbles services, et je suis bien-aise de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette maniere en conversation. Je m'apperçus que j'étois avec un personnage des plus spirituels et des plus agréables. Il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pié, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes entre autres choses de Tolède. Je connois parfaitement cette ville, me dit le Chantre, j'y ai fait un assez long séjour, j'y ai même quelques amis. Hé dans quel endroit interrompis-je, demeuriez-vous à Tolède? Dans la *rue neuve*, répondit-il. J'y demeurois avec Don Vincent de Buéna Garra, Don Mathias de Cordel, et deux ou trois autres honnêtes cavaliers: Nous logions, nous mangions [illegible] fort bien le tems. Ces paroles me surprirent; car il faut observer que les Gentilshommes dont il me citoit les noms, étoient les aigrefins avec qui j'avois été fanfilé à Tolède. Seigneur Chantre, m'écriai-je, ces Messieurs que vous venez de nommer sont de ma connoissance, et j'ai demeuré avec eux dans la *rue neuve*. Je vous entends, reprit-il en souriant, c'est-à-dire, que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en suis sorti. Je viens, lui repartis-je, de quiter ces Seigneurs, parce que je me suis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Espagne, j'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans-doute, me dit-il, pour se perfectionner l'esprit il faut voyager. C'est aussi pour cette raison que j'abandonnai Tolede, quoique j'y vécusse fort agréablement. Je rends graces au Ciel, poursuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre, lorsque j'y pensois le moins. Unissons-nous, voyageons ensemble, attentons sur la bourse du prochain, et profitons de toutes les occasions qui se présenteront d'exercer notre savoir-faire.

Il me fit cette proposition si franchement et de si bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout-à-coup ma confiance, en me donnant la sienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon histoire, et il ne me déguisa point ses avantures. Il m'aprit qu'il venoit de Portalegre, d'où une fourberie déconcertée par un contretems l'avoit obligé de se sauver avec précipitation, et sous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eut fait une entiere confidence de ses affaires, nous résolûmes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelque bon

bon coup si nous pouvions, et d'en décamper aussi-tôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs entre nous. Il est vrai que Morales, ainsi se nommoit mon compagnon, ne se trouvoit pas dans une situation fort brillante. Tout ce qu'il avoit consistoit en cinq ou six ducats, avec quelques hardes qu'il portoit dans un bissac. Mais si j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit en recompense plus consommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, et nous arrivâmes de cette maniere à Mérida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du fauxbourg, où mon camarade tira de son bissac un habit dont il ne fut pas sitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la Ville pour reconnoître le terrein, et voir s'il ne s'offriroit point quelque occasion de travailler. Nous considérions fort attentivement tous les objets qui se présentoient à nos regards. Nous ressemblions, comme auroit dit Homere, à deux milans qui cherchent des yeux dans la campagne des oiseaux dont ils puissent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hazard nous fournît quelque sujet d'employer notre industrie, lorsque nous apperçumes dans la rue un Cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, et qui se battoit contre trois hommes qui le poussoient vigoureusement. L'inégalité de ce combat me choqua; et comme je suis naturellement ferrailleur, je volai au secours du vieillard. Moralez suivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du Cavalier, et nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Le vieillard nous fit de grands remercimens. Nous sommes ravis, lui-dis-je, de nous être trouvés ici si à propos pour vous secourir; mais que nous sachions du-moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre service, et dites-nous de grace pourquoi ces trois hommes vouloient vous assassiner? Messieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuser de satisfaire votre curiosité. Je m'apelle Jérôme de Moyadas, et je vis de mon bien dans cette Ville. L'un de ces assassins dont vous m'avez délivré, est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passés, et comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. He? peut-on, repris-je, vous demander encore

pour quelle raiſon vous n'avez point accordé votre fille à ce Cavalier ? Je vais vous l'aprendre, me dit-il. J'avois un frere Marchand dans cette Ville, il ſe nommoit Auguſtin. Il y a deux mois qu'il étoit à la Calatrava, logé chez Juan Vélez de la Menbrilla ſon correſpondant. Ils étoient tous deux amis intimes, et mon frere pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique ou fils de ſon correſpondant, ne doutant point qu'il n'eut aſſez de crédit ſur moi pour m'obliger à dégager ſa promeſſe. Effectivement mon frere étant de retour à Mérida, ne m'eut pas plutôt parlé de ce mariage, que j'y conſentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava : mais hélas ! il n'a pas eu la ſatisfaction d'achever ſon ouvrage, il eſt mort depuis trois ſemaines. En mourant il me conjura de ne diſpoſer de ma fille qu'en faveur du fils de ſon correſpondant. Je le lui promis, et voilà pourquoi j'ai refuſé Florentine au Cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce ſoit un parti fort avantageux. Je ſuis eſclave de ma parole, et j'attends à tout moment le fils de Juan Vélez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bienque je ne l'aye jamais vu non plus que ſon pere. Je vous demande pardon, continua Jérôme de Moyadas, ſi je vous fais toute cette narration, mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention, et m'arrêtant à une ſupercherie, qui me vint tout-à-coup dans l'eſprit, j'affectai un grand étonnement. Je levai même les yeux au Ciel. Enſuite je me tournai vers le vieillard, et lui dis d'un ton pathétique : Ah Seigneur de Moyadas! eſt-il poſſible qu'en arrivant à Mérida, je ſois aſſez heureux pour ſauver la vie à mon beau-pere ? Ces paroles cauſerent une étrange ſurpriſe au vieux Bourgeois, et n'étonnerent pas moins Moralez, qui me fit connoître par ſa contenance, que je lui paroiſſois un grand fripon. Que m'apprenez-vous, me répondit le vieillard ? Quoi ! vous ſeriez le fils du correſpondant de mon frere ? Oui, Seigneur Jerôme de Moyadas, lui repliquai-je en payant d'audace, et en lui jettant les bras au cou, je ſuis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine eſt deſtinée. Mais avant que je vous temoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre ſein les larmes que renouvelle ici le ſouvenir de votre frere Auguſtin.

Auguſtin. Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je n'étois vivement touché de la mort d'une perſonne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots j'embraſſai encore le bon Jérôme, et je paſſai enſuite la main ſur mes yeux comme pour eſſuyer mes pleurs. Moralez, qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me ſeconder. Il voulut paſſer pour mon valet, et il ſe mit à renchérir ſur le regret que je marquois de la mort du Seigneur Auguſtin. Monſieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frere! C'étoit un ſi honnête homme, le phœnix du Commerce, un Marchand déſintéreſſé, un Marchand de bonne foi, un Marchand comme on n'en voit point.

Nous avions affaire à un homme ſimple et crédule. Bien loin d'avoir quelque ſoupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui même. Hé pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi! Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en ſommes, on ne doit point faire de façons. Monſieur, lui dit Moralez en prenant la parole pour moi, mon Maître eſt un peu cérémonieux. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, qu'il ne ſoit excuſable en quelque maniere de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il eſt. Nous avons été volés ſur la route. On nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, Seigneur de Moyadas. Ce malheur ne m'a point permis d'aller chez vous. Je n'oſois me préſenter ſous cet habit aux yeux d'une Maîtreſſe qui ne m'a point encore vu, et j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maiſon, et je prétens que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette ſorte, il m'emmena chez lui; mais avant que d'y arriver, nous nous entretînmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, et je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florentine. Le Bourgeois là-deſſus me dit en riant, qu'il falloit me conſoler de cette perte, et que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès-que nous fumes dans ſa maiſon, il appelle ſa fille, qui n'avoit pas plus de ſeize ans, et qui pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie. Vous

voyez, me dit-il, l'objet que feu mon frere vous a promis. Ah Seigneur, m'écriai-je d'un air paſſionné, il n'eſt pas beſoin de me dire que c'eſt l aimable Florentine? Ces traits charmans ſont gravés dans ma mémoire, et encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, et qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits a pu m'embraſer de mille feux, jugez quels tranſports doivent m'agiter en ce moment. Ce diſcours eſt trop flateur, me dit Florentine, et je ne ſuis point aſſez vaine pour m'imaginer que je le juſtifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le pere. En même tems il me laiſſa ſeul avec ſa fille, et prenant Moralez en particulier : Mon ami, lui dit-il, on vous a donc emporté toutes vos hardes, et ſans-doute votre argent? Oui Monſieur, répondit mon camarade, une nombreuſe troupe de bandits eſt venue fondre ſur nous auprès de Caſtil-Blazo, et ne nous a laiſſé que les habits que nous avons ſur le corps ; mais nous recevrons inceſſamment des Lettres de change, et nous allons nous remettre ſur pié.

En attendant vos Lettres de change, repliqua la vieillard en tirant de ſa poche une bourſe, voici cent piſtoles dont vous pouvez diſpoſer. Oh Monſieur, repartit Moralez, mon Maître ne voudra point les accepter! Vous ne le connoiſſez pas. Tudieu! c'eſt un homme fort délicat ſur cette matiere. Ce n eſt point un de ces enfans de famille qui ſont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter. Il demanderoit plutôt l'aumône que d emprunter un maravédi. Tant mieux, dit le bon Bourgeois, je l'en eſtime davantage. Je ne puis ſouffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux perſonnes de qualité, parce que c'eſt une choſe dont ils ſont en poſſeſſion. Je ne veux pas, continua-t-il, contraindre ton Maître, et ſi c'eſt lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En diſant ces paroles il voulut remettre la bourſe dans ſa poche, mais mon compagnon lui retint le bras : Attendez, Seigneur de Moyadas, lui dit-il : quelque averſion que mon Maitre ait pour les emprunts, je ne deſeſpere pas de lui faire agréer vos cent piſtoles. Ce n eſt que des étrangers qu'il n aime point à emprunter. Il n'eſt pas ſi façonnier avec ſa famille. Il demande même fort bien à ſon pere tout l'argent dont il a beſoin. Ce garçon, comme vous voyez,

fait

ſait diſtinguer les perſonnes, et il doit vous regarder Monſieur comme un ſecond pere.

Moralez par de ſemblables diſcours s'empara de la bourſe du vieillard, qui vint nous rejoindre, et qui nous trouva ſa fille et moi engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien. Il aprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit, et ſur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en avoit de reſſentiment. Je profitai d'une ſi favorable diſpoſition. Je dis au Bourgeois que la plus touchante marque de reconnoiſſance qu'il pût me donner, étoit de hâter mon mariage avec ſa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience. Il m'aſſura que dans trois jours au plus tard, je ſerois l'époux de Florentine; et qu'au lieu de ſix mille ducats qu'il avoit promis pour ſa dot, il en donneroit dix mille pour me témoigner juſqu'a quel point il étoit pénétré du ſervice que je lui avois rendu.

Nous étions donc Moralez et moi chez le bon homme Jérôme de Moyadas bien traités, et dans l agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous propoſions de partir promptement de Mérida. Une crainte pourtant troubloit notre joie: nous appréhendions qu'avant trois jours le véritable fils de Juan Vélez de la Menbrilla ne vint traverſer notre bonheur. Cette crainte n'étoit pas malfondée.

Dès le lendemain, une eſpece de Payſan chargé d'une valiſe arriva chez le pere de Florentine. Je ne m'a trouvai point alors, mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le Payſan au vieillard j'appartiens au Cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre, au Seigneur Pédro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver. Il ſera ici dans un inſtant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots, que ſon Maître parut. Ce qui ſurprit fort le vieillard, et déconcerta un peu Moralez.

Le jeune Pédro étoit un garçon des mieux faits. Il adreſſa la parole au pere de Florentine; mais le bon homme ne lui donna pas le tems de finir ſon diſcours, et ſe tournant vers mon compagon, il lui demanda ce que cela ſignifioit. Alors Moralez, qui ne cédoit en effronterie à perſonne du monde, prit un air d'aſſurance, et dit au vieillard: Monſieur, ces deux hommes que vous voyez

ſont

ſont de la troupe des voleurs qui nous ont détrouſſés ſur le grand-chemin. Je les reconnois, et particulierement celui qui l'audace de ſe dire fils du Seigneur Juan Vélez de la Menbrilla. Le vieux Bourgeois crut Moralez, et perſuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit: Meſſieurs, vous arrivez trop tard. On vous a prévenus. Pédro de la Menbrilla eſt chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava. Vous avez dans votre maiſon un impoſteur. Sachez que Juan Vélez de la Menbrilla n'a point d'autre fils que moi. A d'autres, repliqua le vieillard. Je n'ignore pas qui vous êtes. Ne vous remettez-vous pas ce garçon, et ne vous reſſouvenez-vous plus de ſon Maître que vous avez volé? Si je n'étois pas chez vous, repartit Pédro, je punirois l'inſolence de ce fourbe qui m'oſe traiter de voleur: qu'il rende grace à votre preſence qui retient ma colere. Seigneur, pourſuivit-il, on vous trompe. Je ſuis le jeune-homme à qui votre frere Auguſtin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les lettres qu'il à écrites à mon pere au ſujet de ce mariage! En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque tems avant ſa mort?

Non, interrompit le vieux Bourgeois, le portrait ne me perſuadera pas plus que les lettres. Je ſai bien de quelle maniere il eſt tombé entre vos mains, et je vous conſeille charitablement de ſortir au plutôt de Mérida. C'en eſt trop, interrompit à ſon tour le jeune Cavalier. Je ne ſouffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me faſſe paſſer pour un brigand. Je connois quelques perſonnes dans cette Ville. Je vais les chercher, et je reviendrai confondre l'impoſture qui vous prévient contre moi. A ces mots il ſe retira ſuivi de ſon valet, et Moralez demeura triomphant. Cette avanture même fut cauſe que Jérôme de Moyadas réſolut de faire le mariage ce jour-là. Il ſortit, et alla ſur le champ donner les ordres néceſſaires pour cet effet.

Quoique mon camarade fût bien-aiſe de voir le pere de Florentine dans des diſpoſitions ſi favorables pour nous, il n'étoit pas ſans inquiétude. Il craignoit la ſuite des démarches qu'il jugeoit bien que Pédro ne manqueroit pas de faire, et il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui ſe paſſoit. Je le trouvai plongé dans une profonde

ſonde rêverie. Qu'y a t-il mon ami, lui dis-je ? tu me parois bien occupé. Ce n'eſt pas ſans raiſon, me repondit-il. En même tems il me mit au fait. Tu vois, ajouta t-il enſuite, ſi j'ai tort de rêver. C'eſt toi, téméraire, qui nous jettes dans cet embarras. L'entrepriſe, je l'avoue, étoit brillante, et t'auroit comblé de gloire ſi elle eût réuſſi ; mais ſelon toutes les apparences elle finira mal, et je ſerois d'avis pour prévenir les éclairciſſemens, que nous priſſions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aile du bon homme.

Monſieur Moralez, repris je à ce diſcours, vous cêdez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites gueres d'honneur à Don Mathias de Cordel, ni aux autres Cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolede. Quand on a fait ſon aprentiſſage ſous de ſi grands Maîtres, on ne doit pas ſi facilement s'allarmer. Pour moi, qui veux marcher ſur les traces de ces Héros, et prouver que j'en ſuis un digne élève, je me roidis contre l'obſtacle qui vous épouvante, et je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-deſſus de tous les Grands-Hommes de Plutarque.

Comme Moralez achevoit de parler, Jérôme de Moyadas entra. Vous ſerez, me dit-il, mon gendre des ce ſoir. Votre valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu perſuader qu'il étoit fils du correſpondant de mon frere ? Seigneur, lui répondis-je triſtement, et de l'air le plus ingénu qu'il me fut poſſible d'affecter, je ſens que je ne ſuis pas né pour ſoutenir une trahiſon. Il faut vous faire un aveu ſincere. Je ne ſuis point fils de Juan Vélez de la Menbrilla. Qu'entens-je, interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de ſurpriſe; Hé quoi, vous n'êtes pas le jeune-homme à qui mon frere . . . De grace, Seigneur, interrompis-je auſſi, daignez m'écouter juſqu'au bout Il y a huit jours que j'aime votre fille, et que l'amour m'arrête à Mérida. Hier après vous avoir ſecouru, je me préparois à vous la demander en mariage ; mais vous me fermâtes la bouche, en m'apprenant que vous la deſtiniez à un autre. Vous me dites que votre frere en mourant vous conjura de la donner à Pédro de la Menbrilla, que vous le lui promîtes, et qu'enfin vous étiez eſclave de votre parole. Ce diſcours,

je

je l'avoue, m'accabla, et mon amour réduit au deſeſpoir m'inſpira le ſtratagéme dont je me ſuis ſervi. Je vous dirai pourtant que je me ſuis ſecrettement réproché la ſupercherie que je vous ai faite ; mais j'ai cru que vous me la pardonneriez, quand je vous la decouvrirois, et quand vous ſauriez que je ſuis un Prince Italien qui voyage *incognito*. Mon pere eſt Souverain de certaines Vallées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanois et la Savoye. Je m'imaginois que vous ſeriez agréablement ſurpris lorſque je vous révélerois ma naiſſance, et je me faiſois un plaiſir d'époux délicat et charmé de la declarer à Florentine après l'avoir épouſée. Le Ciel, pourſuivis-je, en change de ton, n'a pas voulu permettre que j'euſſe tant de joie. Pédro de la Menbrilla paroit. Il fait lui reſtituer ſon nom, quelque choſe qu'il m'en coute à le lui rendre. Votre promeſſe vous engage à le choiſir pour votre gendre ; vous devez me le préferer, ſans avoir égard à mon rang, ſans avoir pitié de la ſituation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous repréſenterai point que votre frere n'étoit que l'oncle de votre fille : que vous en êtes le pere ; et qu'il eſt plus juſte de vous acquiter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui ſans-doute cela eſt bien plus juſte, s'écria Jérôme de Moyadas. Auſſi je ne prétends point balancer entre vous et Pédro de la Menbrilla. Si mon frere Auguſtin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnaſſe la préférence à un homme qui m'a ſauvé la vie, et qui plus eſt à un Prince qui ne dédaigne pas de rechercher mon alliance. Il faudroit que je fuſſe ennemi de mon bonheur, et que j'euſſe entierement perdu l'eſprit, ſi je ne vous donnois ma fille, et ſi je ne preſſois pas même ce mariage. Cependant Seigneur, repris-je, ne faites rien par impétuoſité. Ne conſultez que vous ſeuls intérets, malgré la nobleſſe de mon ſang . . . Vous vous moquez de moi, interrompit-il, dois-je heſiter un moment ? Non, mon Prince, et je vous ſuplie de vouloir bien des ce ſoir honorer de votre main l'heureuſe Florentine. He bien, lui dis-je, ſoit. Allez vous-même lui porter cette nouvelle, et l'inſtruire de ſon deſtin glorieux.

Tandis que le bon Bourgeois s'empreſſoit d'aller dire à ſa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un Prince, Moralez, qui

qui avoit entendu toute la converſation, ſe mit à genoux devant moi et me dit : Monſieur le Prince Italien, fils du Souverain des Vallées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanois et la Savoye, ſouffrez que je me jette aux piés de Votre Alteſſe, pour lui témoigner le raviſſement où je ſuis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le premier homme du Monde, mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as plus, lui dis-je, d'inquiétude ? Oh pour cela non, répondit-il, je ne crains plus le Seigneur Pédro. Qu'il vienne préſentement ici tant qu'il lui plaîra. Nous voilà, Moralez et moi, fermes ſur nos étriers. Nous commençâmes à regler la route que nous prendrions, avec la dot ſur laquelle nous comptions ſi bien, que ſi nous l'euſſions déja touchée, nous n'aurions pas cru être plus ſurs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore, et le dénoûment de l'avanture ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune-homme de Calatrava. Il étoit accompagné de deux Bourgeois et d'un Alguazil, auſſi reſpectable par ſa mouſtache et ſa mine brune, que par ſa charge. Le pere de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pédro, voici trois honnêtes gens que je vous amène. Ils me connoiſſent, et peuvent vous dire qui je ſuis. Oui certes, s'écria l'Alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra, je vous connois. Vous vous appellez Pédro, et vous êtes fils unique de Juan Vélez de la Menbrilla. Quiconque oſe ſoutenir le contraire, eſt un impoſteur. Je vous crois Monſieur l'Algauzil, dit alors le bon homme Jérôme de Moyadas. Votre témoignage eſt ſacré pour moi, auſſi bien que celui des Seigneurs Marchands qui ſont avec vous. Je ſuis pleinement convaincu que le jeune Cavalier qui vous a conduit ici, eſt fils unique du correſpondant de mon frere. Mais que m'importe, je ne ſuis plus dans la réſolution de lui donner ma fille.

Oh ! c'eſt une autre affaire, dit l'Alguazil. Je ne viens dans votre maiſon que pour vous aſſurer que ce jeune-homme m'eſt connu. Vous êtes maitre de votre fille, et l'on ne ſauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pédro, faire violence aux volontés du Seigneur de Moyadas, mais

mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de sentiment. A-t-il quelque sujet de se plaindre de moi? Ah! du moins qu'en perdant la douce espérance d'être son gendre, j'aprenne que je ne l'ai point perdu par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le vieillard; je vous le dirai même c'est à regret que je me vois dans la nécessité de vous manquer de parole, et je vous conjure de me le pardonner. Je suis persuadé que vous êtes trop généreux pour me savoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a sauvé la vie. Vous le voyez, poursuivit-il en me montrant, c'est ce Seigneur qui m'a tiré d'un grand péril; et pour m'excuser encore mieux auprés de vous, je vous aprends que c'est un Prince Italien.

A ces dernieres paroles, Pédro demeura muët et confus: les deux Marchands ouvrirent de grands yeux, et parurent fort surpris; mais l'Alguazil, accoutumé à regarder les choses du mauvais côté, soupçonna cette merveilleuse avanture d'être une fourberie où il y avoit à gagner pour lui. Il m'envisagea fort attentivement; et comme mes traits qui lui étoient inconnus mettoient en défaut sa bonne volonté, il examina mon camarade avec la meme attention. Malheureusement pour mon Alteſſe, il reconnut Moralez, et se ressouvenant de l'avoir vu dans les prisons de Ciudad-Real: Ah! ah! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je me remets ce Gentilhomme, et je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui soient dans les Royaumes et Principautés d'Espagne. Allons bride en main, Monsieur l'Alguazil, dit Jérôme de Moyadas: ce garçon dont vous nous faites un si mauvais portrait, est un domestique du Prince. Fort bien, repartit l'Alguazil, je n'en veux pas davantage pour savoir à quoi m'en tenir. Je juge du Maître par le valet. Je ne doute point que ces galans ne soient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier; et pour vous faire voir que ces drôles sont des avanturiers, je vais les mener en prison tout-a-l'heure. Je prétends leur ménager un tête-à-tête avec Monsieur le Corrégidor, aprés quoi ils sentiront que tous les coups de foüet n'ont pas encore été donnés. Halte-là, Monsieur l'Officier, reprit le vieillard. Ne poussons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas, vous autres, de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne sauroit-il être un fourbe, sans que son Maître

le

le soit ? Est-il nouveau de voir des fripons au service des Princes? Vous moquez vous avec vos Princes, interrompit l'Alguazil? Ce jeune-homme est un intriguant sur ma parole, et je l'arrête *de par le Roi*, de-même que son camarade. J'ai vingt archers à la porte qui les traîneront à la prison, s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grace. Allons mon Prince, me dit-il ensuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles ainsi que Moralez, et notre trouble nous rendit suspect à Jérôme de Moyadas, où plutôt nous perdit dans son esprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant dans cette occasion le parti que devoit prendre un galant-homme. Monsieur l'Officier, dit-il à l'Alguazil, vos soupçons peuvent être faux, peut-être aussi ne sont-ils que trop véritables. Quoiqu'il en soit, n'aprofondissons point cela. Que ces deux jeunes Cavaliers sortent, et se retirent où bon leur semblera. Ne vous opposez point, je vous prie, à leur retraite. C'est une grace que je vous demande, pour m'acquiter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faisois ce que je dois, répondit l'Alguazil, j'emprisonnerois ces Messieurs sans avoir égard à vos prieres ; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous à condition que dès ce moment ils sortiront de cette ville; car si je les rencontre demain, vive Dieu! ils verront ce qui leur arrivera.

Lorsque nous entendimes dire, Moralez et moi, qu'on nous laissoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, et soutenir que nous étions des personnes d'honneur; mais l'Alguazil nous regarda de travers, et nous imposa silence. Je ne sai pourquoi ces gens-là ont un ascendant sur nous. Il falut donc abandonner Florentine et la dot à Pédro de la Menbrilla, qui sans-doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous primes le chemin de Truxillo, avec la consolation d'avoir dumoins gagné cent pistoles à cette avanture. Une heure avant la nuit, nous passâmes par un petit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous apperçûmes une Hôtellerie d'assez belle apparence pour ce lieu-là. L'Hôte et l'Hôtesse étoient à la porte assis sur de longues pierres. L'Hôte, grand homme sec et déja suranné, racloit une mauvaise guitarre pour divertir sa femme qui paroissoit

l'écouter avec plaiſir. Meſſieurs, nous cria l'Hôte, lorſqu'il vit que nous ne nous arretions point, je vous conſeille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, et vous n'y ſerez pas ſi bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maiſon, je vous y ferai bonne chere et à juſte prix. Nous nous laiſſâmes perſuader. Nous nous approchâmes de l'Hôte et de l'Hôteſſe; nous les ſaluâmes ; et nous étant aſſis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choſes indifférentes. L'Hôte ſe diſoit Officier de la Sainte Hermandad, et l'Hôteſſe étoit une groſſe réjouïe, qui avoit l'air de ſavoir bien vendre ſes denrées.

Notre converſation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze Cavaliers, montés les uns ſur des mules, les autres ſur des chevaux, et ſuivis d'une trentaine de mulets chargés de balots. Ah que de Princes, s'écria l'Hôte à la vue de tant de monde ! Où pourrai-je les loger tous ? Dans un inſtant le village ſe trouva rempli d'hommes et d'animaux. Il y avoit par bonheur auprès de l'Hôtellerie une vaſte grange, où l'on mit les mulets et les balots. Les mules et les chevaux des Cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils ſongerent moins à chercher des lits, qu'à ſe faire aprêter un bon repas. L'Hôte, l'Hôteſſe, et une jeune ſervante qu'ils avoient, ne s'y épargnerent point. Ils firent main baſſe ſur toute la volaille de leur baſſecour. Cela joint à quelques civés de lapins et de matoux, et à une copieuſe ſoupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions Moralez et moi ces Cavaliers, qui de tems en tems nous enviſageoient auſſi. Enfin nous liâmes converſation, et nous leur dîmes que s'ils le vouloient bien, nous ſouperions avec eux. Ils nous témoignerent que cela leur feroit plaiſir. Nous voilà donc tous à table enſemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, et pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en uſaſſent aſſez familierement avec lui, ne laiſſoient pas de marquer des déférences. Il eſt vrai que celui-là tenoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé Il contrarioit même quelquefois d'un air cavalier le ſentiment des autres, qui bien loin de lui rendre la pareille, ſembloient reſpecter ſes opinions

nions. L'entretien tomba par hazard sur l'Andalousie, et comme Moralez s'avisa de louer Sèville, l'homme dont je viens de parler, lui dit : Seigneur Cavalier, vous faites l'èloge de la ville où j'ai pris naissance, où du moins je suis né aux environs, puisque le bourg de Mayréna m'a vû naître. Je vous dirai la même chose, lui rèpondit mon compagnon : je suis aussi de Mayréna, et il n'est pas possible que je ne connoisse point vos parens. De qui etes-vous fils ? D'un honnête Notaire, repartit le Cavalier, de Martin Moralez. Par ma foi, s'écria mon camarade avec émotion, l'avanture est fort singuliere ! vous êtes donc mon frere aîné Manuel Moralez ? Justement, dit l'autre, et vous êtes apparemment, vous, mon petit frere Luis, que je laissai au berceau quand j'abandonnai la maison paternelle ? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots ils se leverent de table tous deux, et s'embrasserent à plusieus reprises. Ensuite le Seigneur Manuel dit à la compagnie : Messieurs, cet évenement est tout à-fait merveilleux, le hazard veut que je rencontre et reconnoisse un frere que je n'ai point vu depuis plus de vingt années. Permettez que je vous le présente. Alors tous les Cavaliers, qui par bienséance se tenoient debout, saluerent le cadet Moralez, et l'accablerent d'embrassades. Après cela on se remit à table, et l'on y demeura toute la nuit. On ne se coucha point. Les deux freres s'assirent l'un auprès de l'autre, et s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient et se rèjouïssoient.

Luis eut une longue conversation avec Manuel, et me prenant ensuite en particulier, il me dit : Tous ces Cavaliers sont des domestiques du Comte do Montanos, que le Roi a nommé depuis peu à la Viceroyanté de Majorque. Ils conduisent l'équipage du Viceroi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frere, qui est devenu Intendant de ce Seigneur, m'a proposé de m'emmener avec lui ; et sur la répugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quiter, il m'a dit que si vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, poursuivit il, je te conseille de ne pas dédaigner ce parti. Allons ensemble à l'Ile de Majorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y demeurerons ; et si nous ne nous y plaisons point, nous reviendrons en Espagne.

J'acceptai volontiers la propoſition. Nous nous joignîmes le jeune Moralez et moi aux Officiers du Comte, et nous partîmes avec eux de l'Hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitarre, et me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne penſois à rien qu'à l'Ile de Majorque, et Luis Moralez étoit dans la même diſpoſition. Il ſembloit que nous euſſions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité. Nous voulions paſſer pour honnêtes gens parmi les Cavaliers avec qui nous étions, et cela tenoit nos génies en reſpect. Enfin nous nous embarquâmes gayement, et nous nous flattions d'être bientôt à Majorque ; mais à peine fûmes-nous hors du Golfe d'Alicante, qu'il ſurvint une bouraſque effroyable. J'aurois dans cet endroit de mon récit une occaſion de vous faire une belle deſcription de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, ſiffler les vents, ſoulever les flots, &c. Mais toutes ces fleurs de Rhetorique à part, je vous dirai que l'orage fut violent, et nous obligea de relâcher à la pointe de l'Ile de la Cabréra C'eſt une Ile déſerte où il y a un petit Fort, qui étoit alors gardé par cinq ou ſix Soldats et un Officier, qui nous reçut fort honnetement.

Comme il nous faloit paſſer-là pluſieurs jours à racommoder nos voiles et nos cordages, nous cherchâmes diverſes ſortes d'amuſemens pour éviter l'ennui. Chacun ſuivoit ſes inclinations : les uns jouoient à la prîme, les autres s'amuſoient autrement ; et moi, j'allois me promener dans l'Ile avec ceux de nos Cavaliers qui aimoient la promenade. Nous ſautions de rocher en rocher, car le terrein eſt inégal, plein de pierres partout, et l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous conſidérions ces lieux ſecs et arides, et que nous admirions le caprice de la Nature, qui ſe montre féconde et ſtérile quand il lui plaît, notre odorat fut ſaiſi tout-à-coup d'une ſenteur agréable. Nous nous tournâmes auſſitôt du côté de l'Orient d'où venoit cette odeur, et nous apperçumes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chevrefeuilles, plus beaux et plus odorans que ceux mêmes qui croiſſent dans l'Andalouſie. Nous nous aprochâmes volontiers de ces arbriſſeaux charmans qui parfumoient l'air aux environs, et il ſe trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une

d'une caverne très profonde. Cette caverne étoit large, peu sombre, et nous descendîmes au fond en tournant par des degrés de pierres, dont les extrémités étoient parés de fleurs, et qui formoient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fûmes en-bas, nous vîmes serpenter sur un sable plus jaune que l'or, plusieurs petits ruisseaux qui tiroient leurs sources des goutes d'eau que les rochers distilloient sans-cesse en dedans, et qui se perdoient sous terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire ; et elle étoit si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, et d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point-là sans plaisir.

Nous ne quitâmes qu'à regret un lieu si agréable, et lorsque nous fûmes de retour au Fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte ; mais le Commandant de la Forteresse nous dit, qu'il nous avertissoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Hé pourquoi cela, lui dis-je ? Y a-t-il quelque chose à craindre ? Sans-doute, me répondit-il. Les Corsaires d'Alger et de Tripoli descendent quelquefois dans cette Ile, et viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux soldats de ma garnison, qu'ils firent esclaves. L'Officier eut beau parler d'un air très sérieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantoit, et dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois Cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même sans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralez ne voulut point être de la partie. Il aima mieux, aussi-bien que son frere, demeurer à jouer dans le Fort.

Nous descendîmes au fond de l'antre comme le jour précédent, et nous fîmes rafraichir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, jouant de la guitarre, et en nous entretenant avec gayeté, nous vîmes paroitre au haut de la caverne plusieurs hommes qui avoient des mousthaches épaisses, des turbans et des habits à la Turque. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie d'Equipage et le Commandant du Fort, qui s'étoient ainsi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, et nous en lais-

fâmes déſcendre juſqu'a dix ſans ſonger à nous défendre. Nous fûmes bientôt triſtement deſabuſés, et nous connûmes que c'étoit un Corſaire, qui venoit avec ſes gens nous enlever : *Rendez-vous, chiens,* nous cria-t-il en Langue Caſtillane, *ou bien vous allez tous mourir.* En même tems les hommes qui l'accompagnoient nous coucherent en joue avec des carabines qu'ils portoient, et nous aurions eſſuye une belle décharge ſi nous euſſions fait la moindre réſiſtance. Nous préférâmes l'eſclavage à la mort. Nous donnâmes nos épées au Pirate. Il nous fit charger de chaînes, et conduire à ſon vaiſſeau, qui n'étoit pas loin de là. Puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'eſt de cette maniere que nous fûmes punis d'avoir négligé l'avertiſſement de l'Officier de la garniſon. La premiere choſe que fit le Corſaire, fut de nous fouiller, et de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne aubeine pour lui. Les deux cens piſtoles des Bourgeois de Placencia, les cent que Moralez avoit reçues de Jerôme de Moyadas, et dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raflé ſans miſéricorde. Mes compagnons avoient auſſi la bourſe bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le Pirate en paroiſſoit tout réjoui, et le bourreau ne ſe contenta pas de nous enlever nos eſpeces, il nous inſulta encore par des railleries que nous ſentions, beaucoup moins que la néceſſité de les ſouffrir. Après mille plaiſanteries, il ſe fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, et que ſes gens avoient eu ſoin de prendre. Il ſe mit à les vuider avec eux, et à boire à notre ſanté par dériſion.

Pendant ce tems-là mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui ſe paſſoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur eſclavage, qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'Ile de Majorque, où ils avoient compté qu'ils meneroient une vie délicieuſe. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti ; et moins conſterné que les autres, je liai converſation avec le railleur. J'entrai même de bonne grace dans ſes plaiſanteries, ce qui lui plut. Jeune-homme, me dit-il, j'aime le caractere de ton eſprit. Et dans le fond, au-lieu de gémir et de ſoupirer, il vaut mieux s'armer de patience et s'accommoder au tems. Joue-nous un

petit

petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une guitarre voyons ce que tu sais faire. Je lui obéis dès qu'il m'eut fait délier les bras, et je commençai à racler ma guitarre d'une maniere qui m'attira ses applaudissemens. Il est vrai que j'avois apris du meilleur Maître de Madrid, et que je jouois assez bien de cet instrument. Je chantai aussi, et l'on ne fut pas moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaisseau, témoignerent par des gestes admiratifs le plaisir qu'ils avoient eu à m'entendre, ce qui me fit juger qu'en matiere de musique, ils n'avoient pas le goût fort délicat. Le Pirate me dit à l'oreille, que je ne serois pas un esclave malheureux, et qu'avec mes talens je pouvois compter sur un emploi qui rendroit ma captivité très supportable.

Je sentis quelque joie à ces paroles; mais toutes flatteuses qu'elles étoient, je ne laissois pas que d'avoir de l'inquiétude sur l'occupation dont le Corsaire me faisoit fête. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous recevoir; et nous n'avions point encore débarqué, qu'ils pousserent milles cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentissoit du son confus des trompettes, des flutes Moriſques, et d'autres instrumens dont on se sert en ce pays-là, ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouïssances venoit d'un faux bruit qui s'étoit répandu dans la ville. On y à avoit ouï dire que le Renegat Méhémet, ainsi se nommoit notre Pirate, avoit péri en attaquant un gros Vaisseau Génois; desorte que tous ses amis informés de son retour, s'empressoient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pié à terre, qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au Palais du Bacha Soliman, où un Ecrivain-Chrétien nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion et nos talens. Alors Méhémet me montrant au Bacha, lui vanta ma voix, et lui dit que je jouois de la guitarre à ravir. Il n'en falut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je demeurai donc dans son Serrail. Les autres captifs furent menés dans une place publique, et vendus suivant la coutum. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaisseau, m'arriva. J'éprouvai un heureux sort. Je ne fus point livré

TAYLOR INST. OXFORD

livré aux gardes des priſons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman Bacha me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou ſix eſclaves de qualité, qui devoient être rachetés inceſſamment, et à qui l'on ne donnoit que de legers travaux. On me chargea du ſoin d'arroſer dans les jardins les orangers et les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation.

Soliman étoit un homme de quarante ans, bien fait de ſa perſonne, fort poli et fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachémirienne, qui par ſon eſprit et par ſa beauté s'étoit acquis un empire abſolu ſur lui. Il l'aimoit juſqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête, tantôt d'un concert de voix et d'inſtrumens, et tantôt d'une comédie à la maniere des Turcs. Ce qui ſuppoſe des Poëmes Dramatiques, où la pudeur et la bienſéance n'étoient pas plus reſpectées que les régles d'Ariſtote. La favorite, qui s'apelloit Farrukhnaz, aimoit paſſionnement ces ſpectacles. Elle faiſoit même quelquefois repréſenter par ſes femmes des Pieces Arabes devant le Bacha. Elle y jouoit elle-même des rôles, et charmoit tous les ſpectateurs par la grace et la vivacité qu'il y avoit dans ſon action. Un jour que j'étois parmi les Muſiciens à une de ces repréſentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitarre et de chanter tout ſeul dans un entr'acte. J'eus le bonheur de plaire. On m'aplaudit ; et la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arroſois des orangers dans les jardins, il paſſa près de moi un Eunuque, qui ſans s'arrêter ni me rien dire jetta un billet à mes piés. Je le ramaſſai avec un trouble mêlé de plaiſir et de crainte. Je me couchai par terre de peur d'être apperçu des fenêtres du Serrail, et me cachant derriere des caiſſes d'orangers j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un aſſez grand prix, et ces paroles en bon Caſtillan, *Jéune Chrêtien, rends graces au Ciel de ta captivité. L'amour et la fortune la rendront heureuſe ; l'amour ſi tu es ſenſible aux charmes d'une belle perſonne ; et la fortune, ſi tu as le courage de mépriſer toutes ſortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fut de la Sultane favorite, le ſtile et le diamant me le perſuaderent. Outre que je ne ſuis pas naturellement timide, la

vanité

vanité d'être bien avec la Maîtresse d'un Grand Seigneur, et plus que cela l'espérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en faloit pour ma rançon, me fit former le dessein d'éprouver cette avanture, quelques dangers qu'il y eut à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farruknaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrit les chemins; car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point-là, et qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas. Le même Eunuque qui avoit passé près de moi, repassa une heure après, et me dit, Chrétien, as tu fait tes reflexions, et auras-tu la hardiesse de me suivre? Je répondis qu'oui. Hé bien reprit-il, le Ciel te conserve, tu me reverras demain dans le matinée. En parlant de cette sorte, il se retira. Le jour suivant, je le vis en effet paroître sur les huit heures du matin. Il me fit signe d'aller à lui. Je le joignis, et il me conduisit dans une salle, où il y avoit un grand rouleau de toile, qu'un autre Eunuque et lui venoient d'apporter là, et qu'ils devoient porter à la Sultane, pour servir à la décoration d'une Piece Arabe qu'elle préparoit pour le Bacha.

Les deux Eunuques deroulerent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long; puis au hazard de m'étouffer, il la roulerent de nouveau, et m'envelopperent dedans. Ensuite la prenant chacun par un bout, il me porterent ainsi impunément jusques dans la chambre où couchoit la belle Cachémirienne. Elle étoit seule avec une vieille Esclave dévouée, à ses volontés. Elles déroulerent toutes deux la toile, et Farrukhnaz à ma vue fit éclater des transports de joie qui découvroient bien le génie des femmes de son pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout-à-coup transporté dans l'appartement secret des femmes, sans sentir un peu de frayeur. La Dame s'en apperçut bien, et pour dissiper ma crainte: Jeune-homme, me dit-elle, n'appréhendez rien, Soliman vient de partir pour sa maison de campagne. Il y sera toute la journée. Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me rassurerent, et me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plû, poursuivit-elle, et je prétens adoucir la rigueur

gueur de votre eſclavage. Je vous crois digne des ſentimens que j'ai conçus pour vous Quoique ſous les habits d'un Eſclave, vous avez un air noble et galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une perſonne du commun. Parlez-moi confidemment, dites-moi qui vous êtes. Je ſai bien que les captifs qui ont de la naiſſance déguiſent leur condition, pour être rachetés à meilleur marché. Mais vous êtes diſpenſé d'en uſer de la ſorte avec moi, et même ce ſeroit une précaution qui m'offenſeroit, puiſque je vous promets votre liberté. Soyez donc ſincere, et m'avouez que vous êtes un jeune-homme de bonne maiſon. Effectivement, Madame, lui répondis-je, il me ſiéroit mal de payer vos bontés de diſſimulation. Vous voulez abſolument que je vous decouvre ma qualité, il faut vous ſatisfaire. Je ſuis fils d'un Grand d'Eſpagne. Je diſois peut-être la vérité. Du-moins la Sultane le crut, et s'aplaudiſſant d'avoir jetté les yeux ſur un Cavalier d'importance, elle m'aſſura qu'il ne tiendroit pas à elle que nous ne nous viſſions ſouvent en particulier. Nous eûmes enſemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amuſante. Elle ſavoit pluſieurs Langues, et ſur-tout la Caſtillane qu'elle parloit aſſez bien. Lorſqu'elle jugea qu'il étoit tems de nous ſéparer, je me mis par ſon ordre dans une grande corbeille d'ozier, couverte d'un ouvrage de ſoie fait de ſa main ; puis les deux Eſclaves qui m'avoient apporté furent appellés, et ils me remporterent comme un préſent que la favorite envoyoit au Bacha. Ce qui eſt ſacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes Farrukhnaz et moi d'autres moyens encore de nous parler ; et cette aimable captive m'inſpira peu à peu autant d'amour pour elle, qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut ſecrette pendant deux mois, quoi-qu'il ſoit fort difficile que dans un Serrail les myſteres amoureux échappent long-tems aux Argus. Mais un contre-tems dérangea nos petites affaires, et ma fortune changea de face entierement. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un ſpectacle, j'avois été introduit chez la Sultane, et que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville, ſurvint. Il entra ſi bruſquement dans l'appartement de ſa favorite, que la vieille Eſclave eut à peine le tems de nous

avertir

avertir de ſon arrivée. J'eus encore moins le loiſir de me cacher, ainſi je fus le premier objet qui s'offrit à la vue du Bacha.

Il parut fort étonné de me voir, et ſes yeux s'allumerent tout-à-coup de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à ſon dernier moment, et je m'imaginois déja être dans les ſuplices. Pour Farrukhnaz, je m'apperçus à-la-vérité qu'elle étoit effrayée; mais au lieu d'avouer ſon crime, et d'en demander pardon, elle dit à Soliman: Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences me condamnent ſans-doute, et je ſemble vous faire une trahiſon digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif, et pour l'introduire dans mon appartement j'ai employé les mêmes artifices dont je me ſerois ſervie ſi j'euſſe eu pour lui un amour violent. Cependant, et j'en atteſte notre grand Prophete, malgré ces démarches je ne vous ſuis point infidele. J'ai voulu entretenir cet Eſclave Chrétien pour le détacher de ſa ſecte, et l'engager à ſuivre celles des Croyans. J'ai trouvé en lui une réſiſtance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toute-fois vaincu ſes préjugés, et il vient de me promettre qu'il embraſſera le Mahométiſme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, ſans avoir égard à la conjoncture dangereuſe où je me trouvois; mais dans l'accablement où j'avois l'eſprit, touché du péril où je voyois une femme que j'aimois, et tremblant pour moi-même, je demeurai interdit et confus. Je ne pus proférer une parole, et le Bacha perſuadé par mon ſilence que ſa Maîtreſſe ne diſoit rien qui ne fût véritable, ſe laiſſa deſarmer. Madame, repondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offenſé, et que l'envie de faire une choſe agréable au Prophete a pu vous engager à hazarder une action ſi délicate. J'excuſe donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout-à-l'heure le turban. Auſſitôt il fit venir un Marabou. On me revêtit d'un habit à la Turque. Je fis tout ce qu'on voulut, ſans que j'euſſe la force de m'en défendre, ou pour mieux dire, je ne ſavois ce que je faiſois dans le déſordre où étoient mes ſens. Que de Chrétiens auroient été auſſi lâches que moi dans cette occaſion!

Après

Après la cérémonie je ſortis du Serrail, pour aller ſous le nom de Sidy Hally exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la Sultane, mais un de ſes Eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de ſa part des pierreries pour deux mille ſultanins d'or, avec un billet par lequel la Dame m'aſſuroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuſe complaiſance que j'avois eue de me faire Mahométan pour lui ſauver la vie. Véritablement, outre les préſens que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins par ſon canal un emploi plus conſidérable que le premier, et je devins en moins de ſix à ſept années un des plus riches Renegats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que ſi j'aſſiſtois aux prieres que les Muſulmans font dans leurs Moſquées, et rempliſſois les autres devoirs de la Religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conſervois une volonté déterminée de rentrer dans le ſein de l'Egliſe ; et pour cet effet je me propoſois de me retirer un jour en Eſpagne, ou en Italie, avec les richeſſes que j'aurois amaſſées. En attendant je vivois fort agréablement ; j'étois logé dans une belle maiſon ; j'avois des jardins ſuperbes, un grand nombre d'eſclaves, et de fort jolies femmes dans mon Serrail. Quoique l'uſage du vin ſoit défendu en ce pays-là aux Mahométans, ils ne laiſſent pas pour la plupart d'en boire en ſecret. Pour moi j'en buvois ſans façon, comme font tous les Renegats. Je me ſouviens que j'avois deux compagnons de débauche, avec qui je paſſois ſouvent la nuit à table. L'un étoit Juif, et l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens ; et dans cette opinion je vivois avec eux ſans contrainte. Un ſoir je les invitai à ſouper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois paſſionnément ; nous lavâmes ſon corps, et l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'obſerve aux funerailles de Mahometans. Ce que nous en faiſions, n'étoit pas pour tourner en ridicule la Religion Muſulmane ; c'etoit ſeulement pour nous réjouïr, et ſatisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche, de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me penſa perdre. Le lendemain il vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amene chez vous. Monſieur le Cady veut vous parler. Prenez, s'il vous plaît,

la peine de vous rendre chez lui tout à l'heure. Un Marchand Arabe qui soupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré. C'est pour cela que je vous somme de comparoître aujourd'hui devant ce Juge. Faute de quoi, je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. Il sortit en achevant ces paroles, et me laissa fort étourdi de sa sommation. L'Arabe n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi, et je ne pouvois comprendre pourquoi le traître m'avoit joué ce tour-là. La chose néanmoins méritoit quelque attention. Je connoissois le Cady pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux. Je mis deux cens sultanins d'or dans ma bourse, et j'allai trouver ce Juge. Il me fit entrer dans son cabinet, et me dit d'un air rebarbatif : Vous êtes un impie, un sacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un Musulman, quelle profanation ! Est ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes ? Et ne vous êtes-vous fait Mahométan, que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monsieur le Cady, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami est complice de mon crime, si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les personnes de mérite et de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, et dont je suis l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt écus, trente à l'autre ; et il ne vous a point oublié, Monseigneur, poursuivis-je, en tirant ma bourse. Voilà deux cens sultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le Cady, à ce discours, perdit sa gravité. Il ne put s'empêcher de rire, et comme nous étions seuls, il prit sans façon la bourse, et me dit en me renvoyant : Allez, Seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe et avec honneur un chien qui avoit tant de considération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen, et si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du-moins plus circonspect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif. Je choisis pour boire avec moi un jeune Gentil-

homme de Livourne, qui étoit mon eſclave. Il s'appelloit Azarini. Je ne reſſemblois point aux autres Renegats, qui font plus ſouffrir de maux aux Eſclaves Chrétiens que les Turcs mêmes. Tous mes captifs attendoient aſſez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois à-la-vérité ſi doucement, que quelquefois ils me diſoient qu'ils appréhendoient plus de changer de Patron, qu'ils ne ſoupiroient aprés la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les perſonnes qui ſont dans l'eſclavage.

Un jour les vaiſſeaux du Bacha revinrent avec des priſes conſidérables. Ils amenoient plus de cent eſclaves de l'un et de l'autre ſexe, qu'ils avoient enlevés ſur les côtes d'Eſpagne. Soliman n'en garda qu'un très petit nombre, et tout le reſte fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faiſoit, et j'achetai une fille Eſpagnole de dix à douze ans. Elle pleuroit à chaudes larmes, et ſe deſeſpéroit. J'étois ſurpris de la voir à ſon âge ſi ſenſible à ſa captivité. Je lui dis en Caſtillan de modérer ſon affliction, et je l'aſſurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un Maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite perſonne, toujours occupée du ſujet de ſa douleur, ne m'écoutoit pas. Elle ne faiſoit que gémir, que ſe plaindre du ſort, et de tems en tems elle s'écrioit d'un air attendri : O ma Mère, pourquoi ſommes-nous ſéparées ? Je prendrois patience, ſi nous étions toutes deux enſemble. En prononçant ces mots, elle tournoit la vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, et qui les yeux baiſſés attendoit dans un morne ſilence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille ſi la perſonne qu'elle regardoit étoit ſa Mère. Hélas ! oui, Seigneur, me répondit-elle ; au nom de Dieu, faites que je ne la quite point. Hé bien, mon enfant, lui dis-je, ſi pour vous conſoler il ne faut que vous réunir l'une et l'autre, vous ſerez bientôt ſatisfaite. En même tems je m'approchai de la Mère pour la marchander, mais je ne l'eus pas ſitôt enviſagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penſer, les traits, les propres traits de Lucinde. Juſte Ciel, dis-je en moi même, c'eſt ma Mère ! je n'en aurois douter. Pour elle, ſoit qu'un vif reſſentiment de ſes malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, ſoit que mon habit me déguiſât, ou

bien

Bien que je fusse changé depuis douze ans que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là je voulus leur donner le plaisir d'apprendre qui j'étois. Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point? Ma moustache et mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël votre fils? Ma Mère tressaillit à ces paroles, me considéra, me reconnut, et nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille, qui ne savoit peut-être pas plus qu'elle eût un frère, que je savois que j'avois une sœur. Avouez, dis-je à ma Mère, que dans toutes vos Pièces de Théatre vous n'avez pas une reconnoissance aussi originale que celle-ici. Mon fils, me répondit-elle en soupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir, mais ma joie se convertit en douleur. Dans quel état, hélas! vous retrouvai je? Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux . . . . . Ah parbleu, Madame, interrompis-je en riant? j'admire votre délicatesse. J'aime cela dans une Comédienne. Hé, bon Dieu, ma Mère vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vue! Au-lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un Acteur qui représente sur la scène une rôle Turc. Quoique Renegat, je ne suis pas plus Musulman que je l'étois en Espagne, et dans le fond je me sens toujours attaché à ma Religion. Quand vous saurez toutes les avantures qui me sont arrivées en ce pays-ci, vous m'excuserez. L'Amour a fait mon crime. Je sacrifie à ce Dieu. Je tiens un peu de vous; je vous en avertis. Une autre raison encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, et vous trouvez dans votre Patron un fils tendre respectueux, et assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance; jusqu'à ce que nous saisissions l'occasion de retourner surement en Espagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe qui dit, qu'à quelque chose le malheur est bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puisque vous avez dessein de repasser un jour dans votre pays, et d'y abjurer le Mahométisme, je suis toute consolée. Graces au Ciel, continua-t-elle, je pourrai remener saine et sauve en Castille

votre sœur Béatrix. Oui, Madame m'écriai je; vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plutôt qu'il nous sera possible, rejoindre le reste de notre famille; car vous avez apparemment encore en Espagne d'autres marques de votre fécondité. Non, dit ma Mère, je n'ai que vous d'eux d'enfans, et vous saurez que Béatrix est le fruit d'un mariage des plus légitimes. Hé pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite sœur cet avantage-là sur moi? Comment avez-vous pu vous résoudre à vous marier? Je vous ai cent fois entendu dire dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres tems, d'autres soins, mon fils, repartit-elle. Les hommes les plus fermes dans leurs résolutions sont sujets à changer, et vous voulez qu'une femme soit inébranlable dans les siennes? Je vai, poursuivit-elle, vous conter mon histoire depuis votre sortie de Madrid. Alors elle me fit le récit suivant, que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration si curieuse.

Il y a, dit ma Mère, s'il vous en souvient, près de treize ans que vous quîtâtes le jeune Léganez. Dans ce tems-là le Duc de Médina-Celi me dit qu'il vouloit un soir soupier en particulier avec moi. Il me marqua le jour, j'attendis ce Seigneur, il vint, et je lui plus. Il me demanda le sacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je le lui accordai, dans l'espérance qu'il me le payeroit bien. Il n'y manqua pas. Dès le lendemain je reçus de lui des présens qui furent suivis de plusieurs autres qu'il me fit dans la suite. Je craignois de ne pouvoir retenir longtems dans mes chaînes un homme d'un si haut rang; et j'appréhendois cela d'autant plus que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des Beautés fameuses, dont il avoit aussitôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaisances, il sembloit plutôt y trouver un plaisir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amuser, et d'empêcher son cœur naturellement volage de se laisser aller à son panchant.

Il y avoit déjà trois mois qu'il m'aimoit et j'avois lieu de me flater que son amour seroit de longue durée, lorsqu'une femme de mes amies et moi nous nous rendîmes à une assemblée où il étoit avec la Duchesse son épouse. Nous y allions pour entendre un concert de voix et d'instrumens

ſtrumens qu'on y faiſoit. Nous nous plaçames par hazard aſſez près de la Ducheſſe, qui s'aviſa de trouver mauvais que j'oſaſſe paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ſes femmes, qu'elle me prioit de ſortir promptement. Je fis une réponſe brutale à la meſſagere. La Ducheſſe irritée s'en plaignit à ſon époux, qui vint à moi lui-même, et me dit, Sortez, Lucinde. Quand de grands Seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous; et toutes les fois que vous ſerez aſſez inſolentes pour vouloir vous mettre en comparaiſon avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureuſement le Duc me tint ce cruel diſcours d'un ton de voix ſi bas, qu'il ne fut point entendu des perſonnes qui étoient autour de nous. Je me retirai toute honteuſe, et je pleurai de dépit d'avoir eſſuyé cet affront. Pour ſurcroît de chagrin, les Comédiens et les Comédiennes aprirent cette avanture dès le ſoir même. On diroit qu'il y a chez ces gens-là un démon qui ſe plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un Comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante? une Comédienne vient-elle de paſſer bail avec un riche galant? la Troupe en eſt auſſitôt informée. Tous mes camarades furent donc ce qui s'étoit paſſé au concert, et Dieu ſait s'ils ſe rejouïrent bien à mes dépens. Il règne parmi eux un eſprit de charité qui ſe manifeſte dans ces ſortes d'occaſions. Je me mis pourtant au-deſſus de leurs caquets, et je me conſolai de la perte du Duc de Médina-Célir; car je ne le revis plus chez moi, et j'apris même peu de jours après qu'une Chanteuſe en avoit fait la conquête.

Lorſqu'une Dame de Théatre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne ſauroient lui manquer; et l'amour d'un grand Seigneur, ne dura-t-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obſédée d'adorateurs, ſitôt qu'il fut notoire á Madrid que le Duc avoit ceſſé de me voir. Les rivaux que je lui avois ſacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule ſur les rangs. Je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous les hommes

qui briguoient mes bonnes graces, un gros Allemand, Gentilhomme du Duc d'Offune, me parut un des plus empressés. Ce n'étoit pas une figure fort aimable ; mais il s'attira mon attention par un millier de pistoles qu'il avoit amassées au service de son Maître, et qu'il prodiguoit pour mériter d'etre sur la liste de mes amans fortunés. Ce bon sujet se nommoit Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement : mais dès qu'il fut ruiné, il trouva ma Porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la Comédie pendant le spectacle. J'étois derrière le théatre. Il voulut me faire des reproches. Je lui ris au nez. Il se mit en colère, et me donna un soufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus sur le théatre, et m'adressant au Duc d'Offune, qui ce jour-là étoit à la Comédie avec la Duchesse sa femme, je lui demandai justice des manières Germaniques de son Gentilhomme. Le Duc ordonna de continuer la Comédie, et dit qu'il entendroit les parties quand on auroit achevé la Pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me présentai fort émue devant le Duc, et j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense. Il dit qu'au-lieu de se repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouïes, le Duc d'Offune dit au Germain Brutandorf, je vous chasse de chez moi, et vous défens de paroître à mes yeux, non pour avoir donné un soufflet à une Comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre Maître et à votre Maitresse, et avoir osé troubler le spectacle dans leur présence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassoit pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginois qu'une pareille offense faite à une Comédienne, devoit être aussi sévèrement puni qu'un crime de Lèze-Majesté, et j'avois compté que le Gentilhomme subiroit une peine affreuse. Ce desagréable évènement me détrompa, et me fit connoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent. Cela me dégoûta du Théatre. Je résolus de l'abandonner, et d'aller vivre loin de Madrid. Je choisis la Ville de Valence pour le lieu de ma retraite, et je m'y rendis *incognito* avec la valeur de vingt mille ducats, que j'avois tant en argent qu'en pierreries. Ce qui me parut

plus

plus que ſuffiſant pour m'entretenir le reſte de mes jours, puiſque j'avois deſſein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maiſon, et pris pour tout domeſtique une femme et un page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un Officier de chez le Roi, et je dis que je venois m'établir à Valence, ſur la réputation, que ce ſéjour avoit d'être un des plus agréables d'Eſpagne. Je ne voyois que très peu de monde, et je tenois une conduite ſi régulière, qu'on ne me ſoupçonna point d'avoir été Comédienne. Malgré pourtant le ſoin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un Gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un Cavalier aſſez bien fait, de trente-cinq à quarante ans, mais un Noble fort endetté. Ce qui n'eſt pas plus rare dans le Royaume de Valence, que dans beaucoup d'autres pays.

Ce Seigneur *Hidalgo* trouvant ma perſonne à ſon gré, voulut ſavoir ſi d'ailleurs j'étois ſon fait. Il décampa des griſons pour courir aux enquêtes, et il eut le plaiſir d'apprendre par leur rapport, qu'avec un minois peu dégoutant j'étois une douairière aſſez opulente. Il jugea que je lui convenois, et bientôt il vint chez moi une bonne vieille, qui me dit de ſa part, que charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit ſa foi, et qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, ſi je voulois bien devenir ſa femme. Je demandai trois jours pour me conſulter là-deſſus. Je m'informai du Gentilhomme, et le bien qu'on me dit de lui, quoi-qu'on ne me celât point l'état de ſes affaires, me détermina ſans peine à l'épouſer peu de tems après.

Don Manuel de Xercia, c'eſt ainſi que mon époux s'appelloit, me mena d'abord à ſon château, qui avoit un air antique dont il étoit vain. Il prétendoit qu'un de ſes ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir, et il concluoit de là qu'il n'y avoit point de maiſon plus ancienne en Eſpagne que celle de Xercia. Mais un ſi beau titre de nobleſſe alloit être détruit par le tems, le château étayé en pluſieurs endroits menaçoit ruïne. Quel bonheur pour Don Manuel de m'avoir épouſée ! Plus de la moitié de mon argent fut employée aux réparations, et le reſte ſervit à nous mettre en état de faire groſſe figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainſi dire, dans un nouveau monde

changée

changée en Nymphe de Château, en Dame de Paroiſſe. Quelle métamorphoſe ! J'étois trop bonne Actrice pour ne pas bien ſoutenir la ſplendeur que mon rang répandoit ſur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théatre, qui faiſoient concevoir dans le village une haute opinion de ma naiſſance. Qu'on ſe ſeroit égayé à mes dépens ſi l'on eût été au fait ſur mon compte ! La Nobleſſe des environs m'auroit donné mille brocards, et les Payſans auroient bien rabattu des reſpects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déja près de ſix années que je vivois fort heureuſe avec Don Manuël, lorſqu'il mourut. Il me laiſſa des affaires à débrouiller, et votre ſœur Béatrix, qui avoit quatre ans paſſés. Le château qui étoit notre unique bien ſe trouva par malheur engagé à pluſieurs créanciers, dont le principal ſe nommoit Bernard Aſtuto. Qu'il ſoutenoit bien ſon nom ! Il exerçoit à Valence une charge de Procureur, qu'il rempliſſoit en homme conſommé dans la Procédure, et qui même avoit étudié en Droit pour apprendre à mieux faire des injuſtices. Le terrible créancier ! Un château ſous la griffe d'un ſemblable Procureur eſt comme une colombe dans les ſerres d'un Milan. Auſſi le Seigneur Aſtuto, dès qu'il ſut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le ſiége du château. Il l'auroit indubitablement fait ſauter par les mines que la Chicane commençoit a faire, ſi mon étoile ne s'en fût mêlée ; mais mon bonheur voulut que l'aſſiégeant devînt mon eſclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au ſujet de ſes pourſuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour ; et l'envie de ſauver ma terre me fit eſſayer ſur lui tous les airs de viſage qui m'avoient tant de fois ſi bien réuſſi. Avec tout mon ſavoir-faire je craignois de rater le Procureur. Il étoit ſi enfoncé dans ſon métier, qu'il ne paroiſſoit pas ſuſceptible d'une amoureuſe impreſſion. Cependant ce ſournois, ce grimaud, ce gratte-papier prenoit plus de plaiſir que je ne penſois à me regarder. Madame me dit-il, je ne ſai point faire l'amour. Je me ſuis toujours tellement appliqué à ma profeſſion, que cela m'a fait négliger d'aprendre les us et coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'eſſentiel, et pour venir au fait, je vous dirai que ſi vous voulez m'épouſer, nous brulerons toute la procédure, j'écarterai les créanciers qui ſe ſont joints à moi pour faire vendre votre terre.

Vous

Vous en aurez le revenu, et votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix et le mien ne me permirent pas de balancer. J'acceptai la proposition. Le Procureur tint sa promesse. Il tourna ses armes contre les autres créanciers, et m'assura la possession de mon château. C'étoit peut-être la prémière fois de sa vie qu'il eût bien servi la veuve et l'orphelin.

Je devins donc Procureuse, sans toutefois cesser d'être Dame de Paroisse ; mais ce nouveau mariage me perdit dans l'esprit de la Noblesse de Valence. Les Femmes de qualité me regarderent comme une personne qui avoit dérogé, et ne voulurent plus me voir. Il falut m'en tenir au commerce des Bourgeoises. Ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumée depuis six ans à ne fréquenter que des Dames de distinction. Je m'en consolai pourtant bientôt. Je fis connoissance avec une Greffière et deux Procureuses, dont les caractères étoient fort plaisans. Il y avoit dans leurs manières un ridicule qui me réjouissoit. Ces petites Demoiselles se croyoient des femmes hors du commun. Hélas, disois-je quelquefois en moi-même, quand je les voyois s'oublier, voilà le monde. Chacun s'imagine être au-dessus de son voisin. Je pensois qu'il n'y avoit que les Comédiennes qui se méconnussent. Les Bourgeoises, à ce que je vois, ne sont pas plus raisonnables. Je voudrois pour les punir, qu'on les obligeât à garder dans leurs maisons les portraits de leurs ayeux. Mort de ma vie ! elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé !

Après quatre années de mariage, le Seigneur Bernard Afluto tomba malade, et mourut sans enfans. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épousant, et celui que je possédois déja, je me vis une riche douairière. Aussi j'en avois la réputation ; et sur ce bruit un Gentilhomme Sicilien, nommé Colifichini, résolut de s'attacher à moi pour me ruïner ou pour m'épouser. Il me laissa la préférence. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Espagne ; et après avoir satisfait sa curiosité, il attendoit disoit-il, à Valence l'occasion de repasser en Sicile. Le Cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans. Il étoit bien fait quoique petit, et sa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, et, je vous l'avoüerai franchement, j'en

j'en devins folle dès le prémier entretien que j'eus avec lui. De son côté, le petit fripon se montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous serions mariés sur le champ, si la mort du Procureur, encore toute récente, m'eût permis de contracter sitôt un nouvel engagement. Mais depuis que je m'étois mise dans le goût des hyménées, je gardois des mesures avec le monde.

Nous convinmes donc de différer notre mariage de quelque tems par bienséance. Cependant Colifichini me rendoit des soins; et son amour, loin de se rallentir, semboit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en apperçus, et il ne manqua plus d'espèces. Outre que j'avois presque deux fois son âge, je me souvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeunesse, et je regardois ce que je donnois comme une façon de restitution qui acquitoit ma conscience. Nous attendimes, le plus patiemment qu'il nous fut possible, le tems que le respect humain prescrit aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes ensuite dans mon château, où je puis dire que nous vécûmes pendans deux années, moins en époux qu'en tendres amans. Mais, hélas! nous n'étions pas unis tous deux pour être long-tems si heureux: une pleurésie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma Mère. Hé quoi, Madame, lui dis-je, votre troisième époux mourut encore? Il faut que vous soyez une place bien meurtrière. Que voulez-vous, mon fils, me répondit-elle? Puis-je prolonger des jours que le Ciel a comptés? Si j'ai perdu trois maris, je n'y saurois que faire. J'en ai fort regreté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'est le Procureur. Comme je ne l'avois épousé que par intérêt, je me consolai facilement de sa perte. Mais, continua-t-elle pour revenir à Colifichini, je vous dirai que quelques mois après sa mort je voulus aller voir par moi-même auprès de Palerme, une maison de campagne qu'il m'avoit assignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour passer en Sicile, mais nous avons été prises sur

la

la route par les vaisseaux du Bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureusement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on voulut nous vendre. Sans cela nous serions tombées entre les mains de quelque Patron barbare qui nous auroit maltraitées, et chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en esclavage, sans que vous eussiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma Mère. Après quoi, Messieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit. Ce qui se trouva fort de son goût, elle avoit une habitude d'aimer, formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui falloit absolument un amant ou un mari. Elle jetta d'abord les yeux sur quelques-uns de mes esclaves; mais Hally Pegelin, Renegat Grec qui venoit quelquefois au logis, attira bientôt toute son attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini, et elle étoit si stilée à plaire aux hommes qu'elle trouva le secret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas semblant de m'appercevoir de leur intelligence. Je ne songeois alors qu'à m'en retourner en Espagne. Le Bacha m'avoit déjà permis d'armer un vaisseau pour aller en course et faire le pirate. Cet armement m'occupoit, et huit jours avant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde: Madame, nous partirons d'Alger incessamment; nous allons perdre de vue ce séjour que vous détestez.

Ma Mère pâlit à ces paroles, et garda un silence glacé. J'en fus étrangement surpris. Que vois-je, lui dis-je? D'où vient que vous m'offrez un visage épouvanté? Il semble que je vous afflige, au lieu de vous causer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout disposé pour notre départ. Est-ce que vous ne souhaitteriez plus de repasser en Espagne? Non, mon fils, je ne le souhaite plus répondit ma Mère. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je, m'écriai-je avec douleur! Ah! dites plutôt que c'est l'amour qui vous en détache. Quel changement, ô Ciel! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui se présentoit à vos regards vous étoit odieux, mais Hally Pegelin vous a mise dans une autre disposition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde,

j'aime

j'aime ce Renegat, et j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet, interrompis-je avec horreur! Vous épouser un Musulman! Vous oubliez que vous êtes Chrétienne, ou plutôt vous ne l'avez été jusqu'ici que de nom. Ah, ma Mère? que me faites-vous envisager? Vous avez, résolu votre perte. Vous allez faire volontairement, ce que je n'ai fait que par nécessité.

Je lui tins bien d'autres discours encore pour la détourner de son dessein, mais je la haranguai fort inutilement. Elle avoit pris son parti. Elle ne se contenta pas même de suivre son mauvais panchant, et de me quiter pour aller vivre avec ce Renegat, elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y opposai. Ah malheureuse Lucinde! lui dis-je, si rien n'est capable de vous retenir, abandonnez-vous du-moins toute seule à la fureur qui vous possède. N'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jetter. Lucinde s'en alla sans repliquer. Je crus qu'un reste de raison l'éclairoit, et l'empêchoit de s'obstiner à demander sa fille. Que je connoissois mal ma Mère! Un de mes esclaves me dit deux jours après, Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pegelin vient de me faire une confidence, dont vous ne sauriez profiter trop-tôt. Votre Mère a changé de religion, et pour vous punir de lui avoir refusé Béatrix, elle a formé la résolution d'avertir le Bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon esclave me disoit. J'avois eu le tems d'etudier la Dame, et je m'étois apperçu qu'à force de jouer des rôles sanguinaires dans les Tragédies, elle s'étoit familiarisée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait bruler tout vif, et je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort qu'à la catastrophe d'une Pièce de Théatre.

Je ne voulus donc pas négliger l'avis que me donnoit mon esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs selon la coutume des Corsaires d'Alger qui vont en course; mais je n'en pris que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre suspect, et sortis du port le plutôt qu'il me fut possible, avec tous mes esclaves et ma sœur Béatrix. Nous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en même tems ce que j'avois d'argent et de pierreries, ce qui pouvoit monter à la valeur de six mille ducats. Lorsque

que nous fûmes en pleine mer, nous commençames par nous assurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement, parce que mes esclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnâmes en peu de tems les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le Père de mon esclave Azarini se trouva par hazard, ou par curiosité, parmi les spectateurs. Il considéroit attentivement tous mes captifs, à mesure qu'ils mettoient pié à terre; mais quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de transports, que d'embrassemens suivirent leur reconnoissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnoître!

Sitôt qu'Azarini eut appris à son Père qui j'étois, et ce qui m'amenoit à Livourne, le Vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'Eglise. Je dirai seulement que j'abjurai le Mahométisme de meilleure foi que je ne l'avois embrassé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaisseau, et donnai la liberté à tous mes esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne, pour les échanger contre des Chrétiens. Je reçus de l'un et de l'autre Azarini toute sorte de bons traitemens. Le fils même épousa ma sœur Béatrix, qui n'étoit pas à la vérité un mauvais parti pour lui, puisqu'elle étoit fille d'un Gentilhomme, et qu'elle avoit le château de Xercia, que ma Mère avoit pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque tems, je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas sans Lettres de recommandation. Azarini le Père avoit des amis à la Cour du Grand-Duc, et il me recommandoit à eux comme un Gentilhomme Espagnol qui étoit son allié. J'ajoutai le *D.* à mon nom, imitant en cela bien des Espagnols roturiers, qui prennent sans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faisois donc effrontément appeller Don Raphaël: et comme j'avois apporté d'Alger dequoi soutenir dignement ma noblesse, je parus à la Cour avec éclat. Les Cavaliers à qui le vieil

Azarini avoit écrit en ma faveur, y publiérent que j'étois une perſonne de qualité ; ſi bien que leur témoignage, et les airs que je me donnois, me firent paſſer ſans peine pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux Seigneurs, qui me préſentérent au Grand-Duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce Prince, et à l'étudier. J'écoutois attentivement ce que ſes plus vieux Courtiſans lui diſoient, et par leurs diſcours je démêlai ſes inclinations. Je remarquai entre autres choſes qu'il aimoit les plaiſanteries, les bons contes, et les bons-mots. Je me règlai là-deſſus. J'écrivois tous les matins ſur mes tablettes les hiſtoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en ſavois une grande quantité, j'en avois, pour ainſi dire, un ſac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager, mon ſac ſe vuida peu à peu, deſorte que j'aurois été obligé de me répéter, ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophtégmes, ſi mon génie fertile en fictions ne m'en eût pas abondamment fourni : mais je compoſai des contes galans et comiques, qui divertirent fort le Grand-Duc ; et ce qui arrive ſouvent aux beaux eſprits de profeſſion, je mettois le matin ſur mon agenda des bons-mots que je donnois l'après-dinée pour des impromptus.

Je m'érigeai même en Poëte, et je conſacrai ma Muſe aux louanges du Prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons. Auſſi ne furent-ils pas critiqués ; mais quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils euſſent été mieux reçus du Grand-Duc. Il en paroiſſoit trés content. La matière peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoi qu'il en ſoit, ce Prince prit inſenſiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux Courtiſans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réuſſirent point. Ils apriſent ſeulement que j'avois été Renegat. Ils ne manquérent pas de le dire au Prince, dans l'eſpérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout. Au contraire, le Grand-Duc m'obligea un jour à lui faire une rélation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, et mes avantures, que je ne lui déguiſai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il, après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, et je veux en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous

fais

fais dépositaire de mes secrètes, et pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes Ministres. C'est la Dame de ma cour la plus aimable, mais en même tems la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence. Jugez si cette conquete est difficile ; cependant cette Beauté, toute inaccessible qu'elle est aux amans, a quelquefois entendu mes soupirs. Elle connoit mes sentimens. J'ai trouvé moyen de lui parler sans temoins. Je ne me flate point de lui avoir inspiré de l'amour. Elle ne m'a point donné sujet de former une agréable pensée. Je ne desespere pas toutefois de lui plaire par ma constance, et par la conduite mysterieuse que je prens soin de tenir.

Le passion que j'ai pour cette Dame, continua-t-il, n'est connue que d'elle seule. Au-lieu de suivre mon panchant sans contrainte, et d'agir en Souverain, je dérobe à tout le monde la connoissance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Mascarini, c'est l'époux de la personne que j'aime. Le zele et l'attachement qu'il a pour moi, ses services et sa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de secret et de circonspection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le sein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de sa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il est possible, l'ardeur dont je me sens bruler ; car je suis persuadé qu'il mourroit de douleur, s'il savoit la confidence que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, et j'ai résolu de me servir de vous pour exprimer à Lucrece tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous serez l'interprete de mes sentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquitiez à merveille de cette commission. Liez commerce avec Mascarini. Attachez-vous à gagner son amitié. Introduisez-vous chez lui, et vous ménagez la liberté de parler à sa femme. Voilà ce que j'attens de vous, et ce que je suis assuré que vous ferez avec toute l'adresse et la discretion que demande un emploi si délicat.

Je promis au Grand-Duc de faire tout mon possible pour repondre à sa confiance, et contribuer au bonheur de ses feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'epargnai rien

pour plaire à Maſcarini, et j'en vins à bout ſans peine. Charmé de voir ſon amitié recherchée par un homme aimé du Prince, il fit la moitié du chemin. Sa maiſon me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de ſon épouſe, et j'oſe dire que je me compoſai ſi bien, qu'il n'eut pas le moindre ſoupçon de la négociation dont j'étois chargé Il eſt vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien, il ſe repoſoit ſur la vertu de Lucrece, et s'enfermant dans ſon cabinet il me laiſſoit ſouvent ſeul avec elle. Je fis d'abord les choſes rondement. J'entretins la Dame de l'amour du Grand-Duc, et lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce Prince. Elle ne me parut pas épriſe de lui, et je m'apperçus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejetter ſes ſoupirs. Elle prenoit plaiſir à les entendre ſans vouloir y repondre. Elle avoit de la ſageſſe, mais elle étoit femme, et je remarquois que la vertu cédoit inſenſiblement à l'image ſuperbe de voir un Souverain dans ſes fers. Enfin, le Prince pouvoit juſtement ſe flater, que ſans employer la violence de Tarquin, il verroit Lucrece rendue à ſon amour. Un incident toutefois auquel il ſe ſeroit le moins attendu, détruiſit ſes eſpérances, comme vous l'allez aprendre.

Je ſuis naturellement hardi avec les femmes. J'ai contracté cette habitude bonne au mauvaiſe chez les Turcs. Lucrece étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le perſonnage d'ambaſſadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes ſervices a la Dame le plus galamment qu'il me fut poſſible. Au-lieu de paroître choquée de mon audace, et de me répondre avec colere, elle me dit en ſouriant : Avouez, Don Raphaël, que le Grand-Duc a fait choix d'un agent fort fidele et fort zelé. Vous le ſervez avec une intégrité qu'on ne peut aſſez louer. Madame, dis-je ſur le même ton, n'examinons point les choſes ſcrupuleuſement. Laiſſons, je vous prie, les réflections: je ſai bien qu'elles ne me ſont pas favorables, mais je m'abandonne au ſentiment. Je ne crois pas après tout être le prémier confident de Prince qui ait trahi ſon Maître en matiere de galanterie. Les Grands Seigneurs ont ſouvent dans leurs Mercures des rivaux dangereux. Cela ſe peut, reprit Lucrece: pour moi, je ſuis fiere, et tout autre qu'un Prince ne ſauroit me toucher. Règlez-vous là-deſſus, pourſuivit-elle en prenant ſon ſérieux, et changeons

geons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos, autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, et que je dusse en profiter, je ne cessai point d'entretenir de ma passion la femme de Mascarini. Je la pressai même avec plus d'ardeur qu'auparavant de répondre à ma tendresse, et je fus assez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La Dame s'offensant alors de mes discours et de mes manieres Musulmanes, me rompit en visiere. Elle me menaça de faire savoir au Grand-Duc mon insolence, en m'assurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué à mon tour de ces menaces. Mon amour se changea en haine. Je résolus de me venger du mépris que Lucrece m'avoit témoigné. J'allai trouver son mari, et après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettroit point, je l'informai de l'intelligence que sa femme avoit avec le Prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuse pour rendre la scene plus intéressante. Le Ministre, pour prévenir tout accident, renferma, sans autre forme de procès, son épouse dans un appartement secret où il la fit étroitement garder par des personnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'Argus qui l'observoient et l'empêchoient de donner de ses nouvelles au Grand-Duc j'annonçai d'un air triste à ce Prince, qu'il ne devoit plus penser à Lucrece : je lui dis que Mascarini avoit sans-doute découvert tout, puisqu'il s'avisoit de veiller sur sa femme : que je ne savois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me soupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adresse : que la Dame peut-être avoit elle même avoué tout à son époux, et que de concert avec lui elle s'étoit laissée renfermer pour se dérober à des poursuites qui alarmoient sa vertu. Le Prince parut fort affligé de mon raport. Je fus touché de sa douleur, et je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait : mais il n'étoit plus tems. D'ailleurs, je le confesse, je sentois une maligne joie, quand je me représentois la situation où j'avois réduit l'orgueilleuse qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaisir de la vengeance, qui est si doux à tout le monde, et principalement aux Espag-

nols; lorſqu'un jour le Grand-Duc, étant avec cinq ou ſix Seigneurs de ſa cour et moi, nous dit : De quelle maniere jugériez-vous à propos qu'on punit un homme qui auroit abuſé de la confidence de ſon Prince, et voulu lui ravir ſa maîtreſſe? Il faudroit, dit un des Courtiſans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'aſſommât; et le fit mourir ſous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, et celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il ſe contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et Don Raphaël, reprit alors le Grand-Duc, de quelle opinion eſt il? Je ſuis perſuadé que les Eſpagnols ne ſont pas moins ſéveres que les Italiens dans de ſemblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penſer, que Maſcarini n'avoit pas gardé ſon ſerment, ou que ſa femme avoit trouvé moyen d'inſtruire le Prince de ce qui s'étoit paſſé entre elle et moi. On remarquoit ſur mon viſage le trouble qui m'agitoit. Cependant tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand-Duc. Seigneur, les Eſpagnols ſont plus généreux. Ils pardonneroient en cette occaſion au confident, et feroient naître par cette bonté dans ſon ame un regret éternel de les avoir trahis. Hé bien, me dit le Prince, je me ſens capable de cette généroſité. Je pardonne au traître. Auſſi-bien je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoiſſois point, et dont j'avois ſujet de me défier après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphael, ajouta-t-il, voici de quelle maniere je veux me venger de vous. Sortez inceſſamment de mes Etats, et ne paroiſſez plus devant moi. Je me retirai ſur le champ, moins affligé de ma diſgrace que ravi d'en être quite à ſi bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaiſſeau de Barcelone, qui ſortoit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis Don Raphael dans cet endroit de ſon hiſtoire. Pour un homme d'eſprit, lui dis-je, vous fites, ce me ſemble, une grande faute de ne pas quiter Florence immédiatement après avoir découvert à Maſcarini l'amour du Prince pour Lucrece. Vous deviez bien vous imaginer que le Grand-Duc ne tarderoit pas à ſavoir votre traiſon. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinda. Auſſi, malgré l'aſſurance que le Miniſtre me donna

Vol. 1st

Pag 325

na de me me point exposer au ressentiment du Prince, je me proposois de disparoître au plutôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reste des richesses que j'avois apportées d'Alger, et dont j'avois dissipé la meilleure partie à Florence, en faisant le Gentilhomme Espagnol. Je ne demeurai pas longtems en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naissance, et je satisfis le plutôt qu'il me fut possible le desir qui me pressoit. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni, où demeuroit une Dame qu'on appelloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une créature fort piquante. J'en atteste le Seigneur Gil Blas, qui l'a vue à Valladolid presque dans le même tems. Elle avoit encore plus d'esprit que de beauté, et jamais aventurière n'a eu plus de talent pour amorcer ses dupes. Mais elle ne ressembloit point à ces coquettes, qui mettent à profit la reconnoissance de leurs amans. Venoit-elle de dépouiller un homme d'affaires? elle en partageoit les dépouilles avec le prémier chevalier de tripot qu'elle trouvoit à son gré.

Nous nous aimâmes, l'un l'autre dès que nous nous vîmes, et la conformité de nos inclinations nous lia si étroitement, que nous fûmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas à-la-vérité de considérables, et nous les mangeâmes en peu de tems. Nous ne songions par malheur tous deux qu'à nous plaire, sans faire le moindre usage des dispositions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La misère enfin réveilla nos génies, que le plaisir avoit engourdis. Mon cher Raphaël, me dit Camille, faisons diversion, mon ami. Cessons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve, je puis charmer quelque vieux Seigneur. Si nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis-je, vous me prévenez. J'allois vous faire la même proposition. J'y consens, ma Reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens, sans pou-

pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des Petits-Maîtres, ce qui supposé des amans qui n'avoient pas le sol; et moi que des femmes qui aimoient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour se refusoit à nos besoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant et tant, que le Corrégidor en entendit parler; et ce Juge, sévere en diable, chargea un de ses Alguazils de nous arrêter; mais l'Alguazil, aussi bon que le Corrègidor étoit mauvais, nous laissa le loisir de sortir de Madrid pour une petite somme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, et nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille, que je fis passer pour ma sœur, de peur de scandale. Nous tinmes d'abord notre industrie en bride, et nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entreprise.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me salua très civilement, et me dit: Seigneur Don Raphaël, me reconnoissez-vous? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la Cour de Toscane, et j'étois alors Garde du Grand-Duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quité le service de ce Prince. Je suis venu en Espagne avec un Italien des plus subtils. Nous sommes à Valladolid depuis trois semaines. Nous demeurons avec un Castillan et un Galicien, qui sont sans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons ensemble du travail de nos mains. Nous faisons bonne chère, et nous nous divertissons comme des Princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous serez agréablement reçu de mes confrères; car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu scrupuleux de votre naturel, et Profès dans notre Ordre.

La franchise de ce fripon excita la mienne. Puisque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de-même avec vous. Véritablement je ne suis pas novice dans votre profession; et si ma modestie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageusment de moi. Mais je laisse-là les louanges, et je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en suis pas indigne. Je n'eus pas sitôt dit à cet ambidextre

bidextre que je consentois d'augmenter le nombre de ses camarades, qu'il me conduisit où ils étoient, et là je fis connoissance avec eux. C'est dans cet endroit que je vis pour la premiere fois l'illustre Ambroise de Laméla. Ces Messieurs m'interrogerent sur l'art de s'aproprier finement le bien du prochain. Ils voulurent savoir si j'avois des principes, mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient et qu'ils admirerent. Ils furent encore plus étonnés, lorsque méprisant la subtilité de ma main, comme une chose trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'esprit. Pour le leur persuader, je leur racontai l'avanture de Jérôme de Moyadas; et sur le simple récit que j'en fis, ils me trouverent un génie si supérieur, qu'ils me choisirent d'une commune voix pour leur chef. Je justifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fîmes, et dont je fus pour ainsi parler, la cheville ouvriere. Quand nous avions besoin d'une Actrice pour nous seconder dans le besoin, nous nous servions de Camille, qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce tems là, notre confrere Ambroise fut tenté de revoir sa patrie. Il partit pour la Galice, en nous assurant que nous pouvions compter sur son retour. Il contenta son envie, et comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos pour y faire quelque coup, un hôtelier de sa connoissance le met au service du Seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires Seigneur Gil Blas, poursuivit-il, m'adressant la parole, vous savez de quelle maniere nous vous devalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid; je ne doute pas que vous n'ayez soupçonné Ambroise d'avoir été le principal instrument de ce vol, et vous avez eu raison. Il vint nous trouver en arrivant. Il nous exposa l'état où vous étiez, et Messieurs les preneurs se réglerent là-dessus. Mais vous ignorez les suites de cette avanture, je vais vous en instruire. Nous enlevâmes Ambroise et moi votre valise, et tous deux montés sur vos mules nous prîmes le chemin de Madrid, sans nous embarrasser de Camille ni de nos camarades, qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étois pas sorti sans raison, nous passâmes par Zeberos, et continuâmes notre route jusqu'à

jusqu'à Tolede. Notre premier soin dans cette ville fut de nous habiller fort proprement. Puis nous donnant pour deux freres Galiciens qui voyageoient par curiosité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois si accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisement; et comme on éblouit d'ordinaire par la dépense, nous jettâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençames à donner aux Dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille, et beaucoup plus jeune. Je voulus savoir qui elle étoit. J'apris qu'elle se nommoit Violante, et qu'elle avoit épousé un Cavalier, qui déjà las de ses caresses, couroit après celles d'une courtisane qu'il aimoit. Je n'eus pas besoin qu'on m'en dît d'avantage, pour me déterminer à établir Violante dame souveraine de mes pensées.

Elle ne tarda gueres à s'apercevoir de sa conquête. Je commençai à suivre par-tout ses pas, et à faire cent folies, pour lui persuader que je ne demandois pas mieux que de la consoler des infidélités de son époux. La Belle fit là-dessus ses réflexions, qui furent telles que j'eus enfin le plaisir de connoître que mes intentions étoient aprouvées. Je reçus d'elle un billet, en réponse de plusieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui font d'une si grande commodité en Espagne et en Italie. La Dame me mandoit que son mari soupoit tous les soirs chez sa Maîtresse, et ne venoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela signifioit. Dès la même nuit j'allai sous les fenêtres de Violante, et je liai avec elle une conversation des plus tendres. Avant que de nous séparer, nous convinmes que toutes les nuits à pareille heure nous pourrions nous entretenir de la même maniere, sans préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous seroit permis d'excercer le jour.

Jusques là Don Baltazar, ainsi se nommoit l'époux de ma Princesse, en avoit été quite à bon marché; mais je voulois aimer physiquement et je me rendis un soir sous les fenêtres de la Dame, dans le dessein de lui dire que je ne pouvois vivre, si je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour, ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivois, je vis venir dans la rue un homme qui sembloit m'observer. En effet c'étoit le mari, qui revenoit de chez

ſa courtiſane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et qui remarquant un Cavalier près de ſa maiſon, au-lieu d'y entrer, ſe promenoit dans la rue. Je demeurai quelque tems incertain de ce que je devois faire. Enfin je pris le parti d'aborder Don Baltazar, que je ne connoiſſois point, et dont je n'étois pas connu. Seigneur Cavalier, lui dis-je, laiſſez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit, j'aurai une autre fois la même complaiſance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même priere. Je ſuis amoureux d'une fille que ſon frere fait ſoigneuſement garder, et qui demeure à vingt pas d'ici. Je ſouhaiterois qu'il n'y eût perſonne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous ſatisfaire, tous deux ſans nous incommoder. Car, ajoutai-je en lui montrant ſa propre maiſon, la Dame que je ſers loge-là. Il faut même que nous nous ſecourions, ſi l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y conſens, repartit-il, je vais à mon rendez-vous, et nous nous épaulerons s'il en eſt beſoin. A ces mots il me quitta, mais c'étoit pour mieux m'obſerver, ce que l'obſcurité de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi je m'aprochai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bientôt, et nous commençames à nous entretenir. Je ne manquai pas de preſſer ma Reine de m'accorder un entretien ſecret dans quelque endroit particulier. Elle reſiſta un peu de à mes inſtances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois; puis me jettant un billet, qu'elle tira de ſa poche: Tenez, me dit-elle, vous trouverez dans cette lettre la promeſſe d'une choſe dont vous m'importunez tant. Enſuite elle ſe retira, parce que l'heure à laquelle ſon mari revenoit ordinairement aprochoit. Je ſerrai le billet, et je m'avançai vers le lieu où Don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux, qui s'étoit fort bien apperçu que j'en voulois à ſa femme, vint au devant de moi, et me dit: Hé bien, Seigneur Cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune? J'ai ſujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait? L'amour vous a-t-il favoriſé? Hélas, non repartit-il, le maudit frere de la Beauté que j'aime eſt de retour d'une maiſon de campagne, d'où nous avions cru qu'il ne reviendroit que demain. Ce contretems m'a ſevré du plaiſir dont je m'étois flaté.

Nous

Nous nous fîmes Don Baltazar et moi des proteſtations d'amitié, et pour en ſerrer les nœuds, nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce Cavalier, après que nous nous fûmes ſeparés, entra chez lui, et ne fit nullement connoître à Violante qu'il ſut de ſes nouvelles. Il ſe trouva le jour ſuivant dans la grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous ſaluâmes avec des demonſtrations d'amitié auſſi perfides d'un côté, que ſinceres de l'autre. Enſuite l'artificieux Don Baltazar me fit une fauſſe confidence de ſon intrigue avec la Dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta la-deſſus une longue fable qu'il avoit compoſée, et tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoiſſance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans ce piege, j'avouai tout avec la plus grande franchiſe du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle, et je lus ces paroles qu'il contenoit. *J'irai demain dîner chez Donna Inès. Vous ſavez où elle demeure. C'eſt dans la maiſon de cette fidele amie que je prétens avoir un tête-a tête avec vous. Je ne puis vous refuſer plus longtems cette faveur, que vous me paroiſſez mériter.*

Voilà, dit Don Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laiſſoit pas, en parlant de la ſorte, d'être un peu déconcerté; mais il déroba facilement à mes yeux ſon trouble et ſon embarras. J'étois ſi plein de mes eſperances, que je ne me mettois gueres en peine d'obſerver mon confident, qui fut obligé toutefois de me quiter, de peur que je ne m'apperçuſſe enfin de ſon agitation. Il courut avertir ſon beau-frere de cette avanture. J'ignore ce qui ſe paſſa entre eux; je ſai ſeulement que Don Baltazar vint frapper à la porte de Donna Inès, dans le tems que j'étois chez cette Dame avec Violante. Nous fûmes que c'étoit lui, et je me ſauvai par une porte de derriere avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus diſparu, les femmes que l'arrivée imprévue de ce mari avoit troublées, ſe raſſurerent, et reçurent avec tant d'effronterie, qu'il ſe douta bien qu'on m'avoit caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à Donna Inès, et à ſa femme, c'eſt une choſe qui n'eſt pas venue à ma connoiſſance.

Cependant,

Cependant, sans soupçonner encore que je fusse la dupe de Don Baltazar, je sortis en le maudissant, et je retournai à la grande place, où j'avois donné rendez-vous à Laméla. Je ne l'y trouvai point. Il avoit aussi ses petites affaires, et le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai. Il me joignit, et me demanda en riant des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma Nymphe chez Donna Inès. Je ne sai, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaisirs se plaît à les traverser. Mais tandis que seul avec ma Dame, je la pressois de faire mon bonheur, son mari, que le ciel confonde, est venu frapper à la porte de la maison. Il a fallu songer à me retirer promptement. Je suis sorti par une porte de derriere, en donnant à tous les diables le fâcheux qui rompoit toutes mes mesures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria Don Baltazar, qui sentoit une secrete joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari, je vous conseille de ne lui point faire de quartier. Oh! je suivrai vos conseils, lui repliquai-je, et je puis vous assurer, que son honneur passera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quitée, m'a dit de ne me pas rebuter pour si peu de chose; que je ne manque pas de me rendre sous ses fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire, qu'elle est résolue à ma faire entrer chez elle; mais qu'à tout hazard j'aye la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de surprise. Que cette Dame est prudente, dit-il! Je m'offre à vous accompagner. Ah mon cher ami; m'écriai-je tout transporté de joie, et jettant mes bras au cou de Don Baltazar, que je vous ai d'obligation! Je ferai plus, reprit-il, je connois un jeune-homme qui est un Cesar. Il sera de la partie, et vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne savois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de son zele. Enfin j'acceptai les secours qu'il m'offroit, et nous donnant rendez-vous sous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous séparâmes. Il alla trouver son beaufrere, qui étoit le César en question; et moi je me promenai jusqu'au soir avec Laméla, qui bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle Don Baltazar entroit dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baissée dans le pan-

neau. Je conviens que cela n'étoit gueres pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit tems de me préſenter devant les fenêtres de Violante, Ambroiſe et moi nous y parûmes armés de bonnes rapieres. Nous y trouvâmes le mari de ma Dame avec un autre homme, ils nous attendoient de pié ferme. Don Baltazar m'aborda, et me montrant ſon beaufrere, il me dit : Seigneur, voici le Cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduiſez-vous chez votre Maîtreſſe, et qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Aprés quelques complimens de part et d'autre, je frappai à la porte de ma Nymphe. Une eſpece de Duegne vint ouvrir. J'entrai, et ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit derriere moi, je m'avançai dans une ſalle où étoit Violante. Pendant que je ſaluois cette Dame, les deux traîtres qui m'avoient ſuivi dans la maiſon, et qui en avoient fermé la porte ſi bruſquement après eux qu'Ambroiſe étoit reſté dans la rue, ſe découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en falut alors découdre. Ils me chargerent tous deux en même tems, mais je leur fis voir du païs. Je les occupai l'un et l'autre de maniere qu'ils ſe repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voie plus ſure pour ſe venger. Je perçai l'époux. Son beaufrere le voyant hors de combat, gagna la porte que la Duegne et Violante avoient ouverte pour ſe ſauver, tandis que nous nous battions. Je le pourſuivis juſques dans la rue, où je rejoignis Laméla, qui n'ayant pu tirer un ſeul mot des femmes qu'il avoit vu fuir, ne ſavoit préciſement ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous prîmes ce que nous y avions de meilleur, et montant ſur nos mules nous ſortîmes de la ville ſans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des ſuites, et qu'on feroit dans Tolede des perquiſitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie, où quelque tems après nous il arriva un Marchand de Tolede qui alloit à Ségorbe. Nous ſoupâmes avec lui. Il nous conta l'avanture tragique du mari de Violante, et il étoit ſi éloigné de nous ſoupçonner d'y avoir part, que nous lui f îmes hardiment toute ſorte de queſtions. Meſſieurs, nous dit-il, comme je partois ce matin, j'ai apris ce triſte

triſte évenement. On cherchoit par-tout Violante, et l'on m'a dit que le Corrégidor, qui eſt parent de Don Baltazar, a réſolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je ſai.

Je ne fus gueres allarmé des recherches du Corrégidor de Tolede. Cependant je formai la réſolution de ſortir promptement de la Caſtile Nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avoueroit tout, et que ſur le portrait qu'elle feroit de ma perſonne à la Juſtice, on mettroit des gens à mes trouſſes. Cela fût cauſe que dès le jour ſuivant nous évitâmes le grand-chemin par précaution. Heureuſement Laméla connoiſſoit les trois quarts de l'Eſpagne, et ſavoit par quels détours nous pouvions ſurement nous rendre en Arragon. Au-lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui ſont devant cette ville : et par des ſentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un Hermitage. Effectivement c'étoit celui où vous êtes venu hier au ſoir me demander un azyle.

Pendant que j'en conſidérois les environs, qui offroient à ma vue un paſſage des plus charmans, mon compagnon me dit: Il y a ſix ans que je paſſai par ici. Dans ce tems-là cette grotte ſervoit de retraite à un vieil Hermite qui me reçut charitablement. Il me fit part de ſes proviſions. Je me ſouviens que c'étoit un ſaint homme, et qu'il me tint des diſcours qui penſerent me détacher du monde. Il vit peut-être encore, je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroiſe deſcendit de-deſſus ſa mule, et entra dans l'Hermitage. Il y demeura quelques momens, puis il revint, et m'appellant : Venez, me dit-il, Don Raphael, venez voir une choſe très touchante. Je mis auſſitôt pié à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, et je ſuivis Laméla dans la grotte, où j'apperçus ſur un grabat un vieil Anachorete tout étendu, pâle et mourant. Une barbe blanche et fort épaiſſe lui couvroit l'eſtomac, et l'on voyoit dans ſes mains jointes un grand roſaire entrelaſſé. Au bruit que nous fîmes en nous aprochant de lui, il ouvrit des yeux que la mort commençoit déjà à fermer, et après nous avoir enviſagés un inſtant ; *Qui que vous ſoyez*, nous dit-il, *mes Freres, profitez du ſpectacle qui ſe préſente à vos regards. J'ai paſ-*

ſi quarante années dans le monde, et ſoixante dans cette ſolitude. Ah! qu'en ce moment le tems que j'ai donné à mes plaiſirs me paroît long, et qu'au contraire celui que j'ai conſacré à la penitence me ſemble court! Helas! Je crains que les auſterités de Frere Juan n'ayent pas aſſez expié les péchés du Licentié Don Juan de Solis.

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces ſortes d'objets ſont toujours quelque impreſſion ſur les plus grands libertins mêmes. Mais nous n'en fûmes pas longtems touchés. Nous oubliâmes bientôt ce qu'il venoit de nous dire, et nous commençames à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'Hermitage; ce qui ne nous occcupa pas infiniment, tous les meubles conſiſtant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le Frere Juan n'étoit pas ſeulement mal meublé, il avoit encore une très mauvaiſe cuiſine. Nous ne trouvâmes chez lui pour toutes proviſions, que des noiſettes, et quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du ſaint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ces gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure ſolitaire contenoit, tout ce que nous conſidérions, nous faiſoit regarder ce bon Anachorete comme un Saint. Une choſe ſeule nous choquoit, nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre, qu'il avoit mis ſur une table, et par le quel il prioit la perſonne qui liroit ce billet, de porter ſon roſaire et ſes ſandales à l'Evêque de Cuença. Nous ne ſavions dans quel eſprit ce nouveau Pere du Déſert pouvoit avoir envie de faire un pareil préſent à ſon Evêque. Cela nous ſembloit bleſſer l'humilité, et nous paroiſſoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être auſſi n'y avoit-il là-dedans que de la ſimplicité. C'eſt ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-deſſus, il vint une idée aſſez plaiſante à Laméla. Demeurons, me dit-il, dans cette Hermitage. Deguiſons-nous en Hermites. Enterrons le Frere Juan. Vous paſſerez pour lui; et moi, ſous le nom de Frere Antoine, j'irai quêter dans les villes et les bourgs voiſins. Outre que nous ſerons à couvert des perquiſitions du Corrégidor, car je ne penſe pas qu'on s'aviſe de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connoiſſances que nous pourrons entretenir. J'aprouvai cette bizarre

zarre imagination, moins pour les raiſons qu'Ambroiſe me diſoit, que par fantaiſie, et comme pour jouer, un rôle dans une Piece de Théatre. Nous fîmes une foſſe à trente ou quarante pas de la grotte, et nous y enterrâmes modeſtement le vieil Anachorete, après l'avoir dépouillé de ſes habits, c'eſt a dire d'une ſimple robe que nouoit par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes auſſi la barbe pour m'en faire une poſtiche, et enfin après ſes funerailles nous prîmes poſſeſſion de l'Hermitage.

Nous fîmes fort mauvaiſe chere le premier jour; il nous fallut vivre des proviſions du défunt : mais le lendemain, avant le lever de l'aurore, Laméla ſe mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, et le ſoir il revint chargé de vivres, et d'autres choſes qu'il avoit achetées. Il en aporta tout ce qui étoit néceſſaire pour nous traveſtir. Il ſe fit lui-même une robe de bure, et une petite barbe rouſſe de crins de cheval, qu'il s'attacha ſi artiſtement aux oreilles, qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il treſſa auſſi la barbe du Frere Juan. Il me l'apliqua, et mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice. On peut dire que rien ne manquoit à notre déguiſement. Nous nous trouvions l'un et l'autre ſi plaiſamment équipés, que nous ne pouvions ſans rire nous regarder ſous ces habits, qui véritablement ne nous convenoient gueres. Avec la robe du Frere Juan, j'avois ſon roſaire et ſes ſandales; dont je ne me fis pas un ſcrupule de priver l'Evêque de Cuença.

Il y avoit déja trois jours que nous étions dans l'Hermitage, ſans y avoir vu paroître perſonne; mais le quatrieme, il entra deux païſans dans la grotte. Ils aportoient du pain, du fromage et des oignons au défunt, qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai ſur notre grabat dès que je les apperçus, et il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point aſſez pour pouvoir bien diſtinguer mes traits, j'imitai le mieux que je pus le ſon de la voix du Frere Juan, dont j'avois entendu les dernieres paroles. Ils n'eurent aucun ſoupçon de cette ſupercherie. Ils parurent ſeulement étonnés de rencontrer-là un autre Hermite : mais Laméla remarquant leur ſurpriſe, leur dit d'un air hypocrite : Mes freres, ne ſoyez pas ſurpris de me voir dans cette ſolitude. J'ai quité un

Hermitage que j'avois en Arragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable et discret Frere Juan, qui dans l'extreme vieillesse où il est, a besoin d'un camarade qui puisse pourvoir à ses besoins. Les païsans donnerent à la charité d'Ambroise des louanges infinies, et témoignerent qu'ils étoient bien aises de pouvoir se vanter d'avoir deux saints personnages dans leur contrée.

Laméla, chargé d'une grande besace qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la premiere fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'est éloignée de l'Hermitage que d'une petite lieue. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature, et l'art de le faire valoir qu'il possede au supreme degré, il ne manqua pas d'exciter les personnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit sa besace de leurs libéralités. Monsieur Ambroise, lui dis-je à son retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les ames chrétiennes. Vive Dieu! on diroit que vous avez été Frere Quêteur chez les Capucins. J'ai fait bien autre chose que remplir mon bissac, me répondit-il. Vous saurez que j'ai déterré certaine Nymphe, appellée Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée. Elle s'est mise comme nous dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres Béates, qui édifient le monde en public, et menent une vie scandaleuse en particulier. Elle ne me reconnoissoit pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, Madame Barbe est-il possible que vous ne vous remettiez point un de vos anciens amis, votre serviteur Ambroise? Par ma foi, Seigneur de Laméla, s'est-elle écriée, je ne me serois jamais attendue à vous revoir sous les habits que vous portez. Par quelle avanture êtes-vous devenu Hermite? C'est ce que je ne puis vous raconter présentement, lui ai-je reparti. Le détail est un peu long, mais je viendrai demain au soir satisfaire votre curiosité. De plus, je vous amenerai le Frere Juan mon compagnon. Le Frere Juan, a-t-elle interrompu, ce bon Hermite qui a un Hermitage auprès de cette ville? Vous n'y pensez pas, on dit qu'il a plus de cent ans Il est vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là, mais il a bien rajeuni depuis quelques jours, il n'est pas plus vieux que moi. Hé bien qu'il vienne avec vous, a repliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du mystere là-dessous.

Nous

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces Bigotes, qui pour nous mieux recevoir avoient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes et nos habits d'Anachorete, et sans façon nous fîmes connoître à ces princesses qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reste de franchise avec nous, elles nous montrerent de quoi sont capables de fausses Dévotes, quand elles banniſſent la grimace. Nous passâmes presque toute la nuit à table, et nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou pour mieux dire, nous fîmes la même chose pendant trois mois, et nous mangeâmes avec ces Nymphes plus des deux tiers de nos especes. Mais un jaloux qui a tout découvert en a informé la Justice, qui doit aujourd'hui se transporter à l'Hermitage pour se saisir de nos personnes. Hier Ambroise, en quêtant à Cuença, rencontra une de nos Béates, qui lui donna un billet et lui dit: Une femme de mes amies m'écrit cette lettre, que j'allois vous envoyer par un homme exprès. Montrez-la au Frere Juan, et prenez vos mesures là-dessus. C'est ce billet, Messieurs, que Lamela m'a mis entre les mains devant vous, et qui nous a si brusquement fait quiter notre demeure solitaire.

CHAPITRE II.

Du conseil que Don Raphael, et ses Auditeurs tinrent ensemble, et de l'avanture qui leur arriva lorsqu'ils voulurent sortir du Bois.

QUAND Don Raphael eut achevé de conter son histoire, dont le recit me parut un peu long, Don Alphonse par politesse lui témoigna qu'elle l'avoit fort diverti. Après cela le Seigneur Ambroise prit la parole, et l'adressant au compagnon de ses exploits: Don Raphael, lui dit-il, songez que le Soleil se couche: il seroit à propos, ce me semble, de délibérer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade, il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Laméla, je suis d'avis que nous nous remettions en chemin sans perdre de tems, que nous gagnions Réquéna cette nuit, et que demain nous entrions dans le Royaume

Royaume de Valence, où nous donnerons l'eſſor à notre induſtrie. Je preſſens que nous y ferons de bons coups. Son confrere, qui croyoit là-deſſus ſes preſſentimens infaillibles, ſe rangea de ſon opinion. Pour Don Alphonſe et moi, comme nous nous laiſſions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes, ſans rien dire, le réſultat de la conférence.

Il fut donc réſolu que nous prendrions la route de Réquéna, et nous commençâmes à nous y diſpoſer. Nous fîmes un repas ſemblable à celui du matin, puis nous chargeâmes le cheval de l'outre et du reſte de nos proviſions. Enſuite, la nuit qui ſurvint nous prêtant l'obſcurité dont nous avions beſoin pour marcher ſurement, nous voulûmes ſortir du Bois ; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumiere, qui nous donna beaucoup à penſer. Que ſignifie cela, dit Don Raphael? Ne ſeroit-ce point les Fuſêts de la Juſtice de Cuença qu'on auroit mis ſur nos traces, et qui nous ſentant dans cette Forêt, nous y viendroient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroiſe, ce ſont plutôt des voyageurs. La nuit les aura ſurpris, et ils ſeront entrés dans ce Bois pour y attendre le jour ; mais, ajouta-t-il, je puis me tromper, je vais reconnoître ce que c'eſt ; demeurez ici tous trois, je ſerai de retour dans un moment. A ces mots il s'avance vers la lumiere qui n'étoit pas fort éloignée, il s'en aproche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles et les branches qui s'oppoſent à ſon paſſage, et regarde avec toute l'attention que la choſe lui paroit mériter. Il vit ſur l'herbe autour d'une chandelle qui bruloit dans une motte de terre, quatre hommes aſſis, qui achevoient de manger un pâté, et de vuider une aſſez groſſe outre qu'ils baiſoient à la ronde. Il apperçut encore à quelques pas d'eux une Femme et un Cavalier attachés à des arbres, et un peu plus loin une chaiſe roulante avec deux mules richement caperçonnées. Il jugea d'abord que les hommes aſſis devoient être des voleurs ; et les diſcours qu'il leur entendit tenir, lui firent connoître qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. Les quatre brigands faiſoient voir une égale envie de poſſéder la Dame qui étoit tombée entre leurs mains, et ils parloient de la tirer au ſort. Laméla inſtruit de ce que c'étoit vint nous

réjoin-

rejoindre, et nous fit un fidele raport de tout ce qu'il avoit vu et entendu.

Meſſieurs, dit alors Don Alphonſe, cette Dame et ce Cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, ſont peut-être des perſonnes de la premiere qualité. Souffririons-nous que des brigands les fiſſent ſervir de victimes à leur barbarie et leur brutalité ? Croyez-moi, chargeons ces bandits, qu'ils tombent ſous nos coups. J'y conſens, dit Don Raphael. Je ne ſuis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaiſe. Ambroiſe de ſon côté témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entrepriſe ſi louable, et dont il prévoyoit, diſoit-il, que nous ſerions bien payés. J'oſe dire auſſi qu'en cette occaſion le peril ne m'épouvanta point, et que jamais aucun Chevalier Errant ne ſe montra plus prompt au ſervice des Demoiſelles. Mais pour dire les choſes ſans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand ; car Lamela nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre deſſein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, et nous nous aprochâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, et faiſoient un bruit qui nous aidoit à les ſurprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes avant qu'ils nous découvriſſent, puis tirant ſur eux à bout portant, nous les étendîmes tous ſur la place.

Pendant cette expédition la chandelle s'éteignit, deſorte que nous demeurâmes dans l'obſcurité. Nous ne laiſsâmes pas toutefois de délier l'homme et la femme, que la crainte tenoit ſaiſis à un point qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il eſt vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les raſſurâmes, en leur diſant que nous allions les conduire juſqu'à une hôtelerie, qu'Ambroiſe ſoutenoit être à une demi-lieue de-là, et qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les précautions néceſſaires pour ſe rendre ſurement où ils avoient affaire. Après cette aſſurance, dont ils parurent très ſatisfaits, nous les remîmes dans leur chaiſe, et le tirâmes hors du Bois, en tenant

tenant la bride de leurs mules. Nos Anachoretes visiterent ensuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre le cheval de Don Alphonse. Nous prîmes aussi ceux des voleurs, que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Ensuite emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le Frere Antoine, qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du Bois.

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde étoit déjà couché dans la maison. L'hôte et l'hôtesse se leverent à la hâte, et ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un equipage qui paroissoit devoir faire chez eux beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fût éclairée dans un moment. Don Alphonse et l'illustre fils de Lucinde donnerent la main au Cavalier et à la Dame pour les aider à descendre de la chaise, ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit-là bien des complimens, et nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous aprîmes que c'étoit le Comte de Polan lui-même et sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne sauroit dire quelle fut la surprise de cette Dame, non plus quecelle de Don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le Comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle maniere les voleurs l'avoient attaqué, et comment ils s'étoient saisis de sa fille et de lui, après avoir tué son postillon, un page et un valet de chambre. Il finit en nous disant qu'il sentoit vivement l'obligation qu'il nous avoit, et que si nous voulions l'aller trouver à Tolède, où il seroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnoissant.

La fille de ce Seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance ; et comme nous jugeâmes Raphael et moi que nous ferions plaisir à Don Alphonse, si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes en amusant le Comte de Polan. Belle Séraphine, dit tous bas Don Alphonse à la Dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni

de

de la ſociété civile, puiſque j'ai eu le bonheur de contribuer au ſervice important qui vous a été rendu. Hé quoi, leur répondit-elle en ſoupirant, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie et l'honneur! C'eſt à vous enb nous ſommes mon Perè et moi, ſi redevables? Ah Don Alphonſe! pourquoi avez-vous tué mon frere? Elle ne lui en dit pas davantage; mais il comprit aſſez par ces paroles, et par le ton dont elles furent prononcées, que s'il aimoit éperdûment Séraphine, il n'en étoit gueres moins aimé.

Fin du cinquieme Livre.

LES

LES

AVANTURES DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE I.

De ce que Gil Blas et ſes Compagnons firent après avoir quité le Comte de Polan. Du projet important qu'Ambroiſe forma, et de quelle maniere il fut exécuté.

LE Comte de Polan, après avoir paſſé la moitié de la nuit à nous remercier, et à nous aſſurer que nous pouvions compter ſur ſa reconnoiſſance, appella l'hote pour le conſulter ſur les moyens de ſe rendre ſurement à Tunis, où il avoit deſſein d'aller. Nous laiſſâmes ce Seigneur prendre ſes meſures là-deſſus. Nous ſortîmes de l'hôtellerie, et ſuivîmes la route qu'il plut à Laméla de choiſir.

Après deux heures de chemin, le jour nous ſurprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui ſont entre ce Bourg et Réquéna. Nous y paſſâmes la journée à nous repoſer, et à compter nos finances, que l'argent des voleurs avoit fort augmentées; car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cens piſtoles. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, et le lendemain matin nous entrâmes dans le Royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, et nous arrivâmes à un endroit où couloit un ruiſſeau d'une

d'une onde cryſtalline qui alloit joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtoient, et l'herbe que le lieu fourniſſoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette réſolution.

Nous mîmes donc lâ pié à terre, et nous nous diſpoſions à paſſer la journée fort agréablement ; mais lorſque nous voulûmes déjeuner, nous nous apperçûmes qu'il nous reſtoit très peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, et notre outre étoit devenu un corps ſans ame. Meſſieurs, nous dit Ambroiſe, les plus charmantes retraites ne me plaiſent gueres ſans Bacchus et ſans Cérès. Il faut renouveller nos proviſions. Je vais pour cet effet à Xelva. C'eſt une aſſez belle ville qui n'eſt qu'a deux lieues d'ici, j'aurai bientôt fait ce petit voyage. En parlant de cette ſorte, il chargea un cheval de l'outre et de la beſace, monta deſſus, et ſortit du bois avec une viteſſe qui promettoit un promt retour.

Il ne revint pourtant pas ſitôt qu'il nous l'avoit fait eſpérer. Plus de la moitié du jour s'écoula. La nuit même déjà s'aprêtoit à couvrir les arbres de ces ailes noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur, dont le retardement commençoit à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choſes dont il revint chargé. Il apportoit non ſeulement l'outre pleine d'un vin excellent, et la beſace remplie de pain et de toute ſorte de gibier rôti ; il y avoit encore ſur ſon cheval un gros paquet de hardes, que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en apperçut et nous dit en ſouriant : Je le donne à Don Raphael, et à toute la terre enſemble, à deviner pourquoi j'ai acheté ces hardes-là. En diſant ces paroles il défit le paquet, pour nous montrer en détail ce que nous conſidérions en gros. Il nous fit voir un manteau et une robe noire fort longue ; deux pourpoints avec leurs haut-de-chauſſes ; une de ces écritoires compoſées de deux pieces liées par un cordon, et dont le cornet eſt ſéparé de l'étui où l'on met les plumes ; une main de beau papier blanc ; un cadenat avec un gros cachet et de la cire verte ; et lorſqu'il nous eut enfin exhibé toutes ſes emplettes, Don Raphael lui dit en plaiſantant : Vive Dieu, Monſieur Ambroiſe, il faut avouer que vous avez fait-là un bon achat ! Quel uſage, s'il vous

plaît, en pretendez-vous faire ? Un admirable, répondit Lamela. Toutes ces choſes ne m'ont couté que dix doublons, et je ſuis perſuadé que nous en retirerons plus de cinq cens. Comptez là-deſſus. Je ne ſuis pas homme à me charger de nipes inutiles ; et pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un ſot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé.

Aprés avoir fait ma proviſion de pain, pourſuivit-il, je ſuis entré chez un Rôtiſſeur, où j'ai ordonné qu'on mît à la broche ſix perdrix, autant de poulets et de lapreaux. Tandis que ces viandes cuiſoient, il arrive un homme en colére, et qui ſe plaignant hautement des manieres d'un Marchand de la ville à ſon égard, dit au Rôtiſſeur : Par Saint Jaques, Samuel Simon eſt le Marchand de Xilva le plus ridicule ! Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de ſix aunes de drap. Cependant il ſait bien que je ſuis un Artiſan ſolvable, et qu'il n'y a rien à perdre avec moi N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit aux Perſonnes de qualité. Il aime mieux hazarder avec eux, que d'obliger un honnête Bourgeois ſans rien riſquer. Quelle manie ! le maudit Juif ! puiſſe-t-il y être attrapé ! Mes ſouhaits ſeront accomplis quelque jour. Il y a bien des Marchands qui m'en répondroient.

En entendant parler ainſi cet Artiſan, qui a dit beaucoup d'autres choſes encore, j'ai eu je ne ſai quel preſentiment que je fripponnerai ce Samuel Simon. Mon ami, ai-je dit à l'homme qui ſe plaignoit de ce Marchand, de quel caractere eſt ce perſonnage dont vous parlez ? D'un très mauvais caractere, a-t-il répondu bruſquement. Je vous le donne pour un uſurier des plus *vifs*, quoiqu'il affecte les allures d'un homme de bien. C'eſt un Juif qui s'eſt fait Catholique ; mais dans le fond de l'ame il eſt encore Juif comme Pilate, car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

J'ai prêté une oreille attentive à tous les diſcours de l'Artiſan, et je n'ai pas manqué au ſortir de chez le Rôtiſſeur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une perſonne me l'enſeigne. On me la montre. Je parcours des yeux ſa boutique. J'examine tout. Et mon imagination, prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digere, et qui me paroît digne du valet du Seigneur

neur Gil Blas. Je vais à la friperie, où j'achette ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'Inquiſiteur ; l'autre pour repréſenter un Gréfier ; et le troiſieme, enfin, pour faire le perſonnage d'un Alguazil.

Ah mon cher Ambroiſe, interrompit en cet endroit Don Raphael tout tranſporté de joie, la merveilleuſe idée ! le beau plan ! Je ſuis jaloux de l'invention. Je donnerois volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'eſprit ſi heureux ! Oui Laméla, pourſuivit-il, je vois, mon ami, toute la richeſſe de ton deſſein, et l'exécution ne doit pas t'inquieter. Tu as beſoin de deux bons acteurs qui te ſecondent, ils ſont tout trouvés. Tu as un air de Béat, tu feras fort bien l'Inquiſiteur. Moi, je repréſenterai le Gréfier, et le Seigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle d'Alguazil. Voilà, continua-t-il, les perſonnages diſtribués ; demain nous jouerons la piece, et je réponds du ſuccès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contretems qui confondent les deſſeins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très confuſément le projet que Don Raphael trouvoit ſi beau ; mais on me mit au fait en ſoupant, et le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier, et fait à notre outre une copieuſe ſaignée, nous nous étendîmes ſur l'herbe, et nous fûmes bientôt endormis. Debout, debout, s'écria le Seigneur Ambroiſe. A la pointe du jour ! Des gens qui ont de grandes enterpriſes à exécuter ne doivent pas être pareſſeux. Malpeſte, Monſieur l'Inquiſiteur, lui dit Don Raphael en ſe réveillant, que vous êtes alerte ! Cela ne vaut pas le diable pour Monſieur Simon. J'en demeure d'accord, reprit Laméla. Je vous dirai de plus, ajouta-t-il en riant, que j'ai rêvé cette nuit que je lui arrachois des poils de la barbe. N'eſt-ce pas-là un vilain ſonge pour lui, Monſieur le Gréfier ? Ces plaiſanteries furent ſuivies de mille autres, qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeunâmes gayement, et nous nous diſpoſâmes enſuite à faire nos perſonnages. Ambroiſe ſe revêtit de la longue robe et du manteau, deſorte qu'il avoit tout l'air d'un Commiſſaire du Saint Office. Nous nous habillâmes auſſi, Don Raphael et moi, de façon que nous ne reſſemblions pas mal aux Gréfiers et aux Alguazils. Nous employâmes bien du tems à nous déguiſer, et il étoit plus de deux heures après midi, lorſque

nous ſortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il eſt vrai que rien ne nous preſſoit, et que nous devions ne commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Auſſi nous n'allâmes qu'au petit pas, et nous nous arrêtâmes aux portes de la ville pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laiſſâmes nos chevaux dans cet endroit ſous la garde de Don Alphonſe, qui ſe ſut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphael, Ambroiſe et moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un Cabaretier qui demeuroit à deux pas de ſa maiſon. Monſieur l'Inquiſiteur marchoit le premier. Il entre, et dit gravement à l'hôte : Maître, je voudrois vous parler en particulier. L'hôte nous mena dans une ſalle, où Laméla le voyant ſeul avec nous, lui dit : Je ſuis Commiſſaire du Saint Office, et je viens ici pour une affaire très importante. A ces paroles le Cabaretier pâlit, et répondit d'une voix tremblante qu'il ne croyoit pas avoir donné ſujet à la Sainte Inquiſition de ſe plaindre de lui. Auſſi, reprit Ambroiſe d'un air doux, ne ſonge-t-elle point à vous faire de la peine. A Dieu ne plaiſe que trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence! Elle eſt ſévere, mais toujours juſte. En un mot, pour éprouver ſes châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'eſt donc pas vous qui m'amenez à Xelva, c'eſt un certain Marchand qu'on appelle Samuel Simon. On nous a fait de lui un très mauvais rapport. Il eſt, dit-on, toujours Juif, et il n'a embraſſé le Chriſtianiſme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne de la part du Saint Office, de me dire ce que vous ſavez de cet homme-là. Gardez vous, comme ſon voiſin et peut-être ſon ami, de vouloir l'excuſer ; car je vous le déclare, ſi j'apperçois dans votre témoignage le moindre ménagement, vous êtes perdu vous-même. Allons, Gréfier, pourſuivit-il, en ſe tournant vers Raphael, faites votre devoir.

Monſieur le Gréfier, qui déjà tenoit à la main ſon papier, et ſon écritoire, s'aſſit à une table, et ſe prépara de l'air du monde le plus ſérieux à écrire la dépoſition de l'hôte, qui de ſon côté proteſta qu'il ne trahiroit point la vérité. Cela étant, lui dit le Commiſſaire Inquiſiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez ſeulement à mes queſtions, je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les Egliſes ? C'eſt

à quoi

à quoi je n'ai pas pris garde, dit le Cabaretier. Je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'Eglise. Bon, s'écria l'Inquisiteur, écrivez qu'on ne le voit jamais dans les Eglises. Je ne dis pas cela, Monsieur le Commissaire, repliqua l'hôte, je dis seulement que je ne l'ai point vu. Il peut être dans une Eglise où je serai, sans que je l'apperçoive. Mon ami, reprit Laméla, vous oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excuser Samuel Simon, je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, et pas un mot en sa faveur. Sur ce pié-la, Seigneur Licentié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma déposition. Je ne connois point le Marchand dont il s'âgit, je n'en puis dire ni bien ni mal; mais si vous voulez savoir comment il vit dans son domestique, je vais appeller Gaspard son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ses amis. Quelle langue! Il vous dira toute la vie de son Maître, et donnera sur ma parole de l'occupation à votre Gréfier.

J'aimé votre franchise, dit alors Ambroise, et c'est témoigner du zele pour le Saint Office, que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'inquisition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous parlez; mais faites les choses discrettement, que son Maître ne se doute point de ce qui se passe. Le Cabaretier s'acquita de sa commission avec beaucoup de secret et de diligence, il amena le garçon-marchand. C'étoit un jeune-homme des plus babillards, et tel qu'il nous le faloit. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Laméla. Vous voyez en moi un Inquisiteur nommé par le Saint Office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de Judaïser. Vous demeurez chez lui, par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit-nécessaire de vous avertir, que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la Sainte Inquisition. Seigneur Licentié, répondit le garçon-marchand, je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du Saint Office. Si l'on mettoit mon Maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargneroit point; ainsi je ne le ménagerai pas non plus, et je vous dirai premierement que c'est un fournois, dont il est impossible de démêler les

mouvemens ; un homme qui affecte tous les dehors d'un ſaint perſonnage, et qui dans le fond n'eſt nullement vertueux. Il va tous les ſoirs chez une petite griſette . . . Je ſuis bien-aiſe d'aprendre cela, interrompit Ambroiſe ; et je vois par ce que vous me dites, que c'eſt un homme de mauvaiſes mœurs. Mais répondez preciſément aux queſtions que je vais vous faire. C'eſt particulierement ſur la Religion que je ſuis chargé de ſavoir quels ſont ſes ſentimens. Dites-moi, mangez vous du porc dans votre maiſon ? Je ne penſe pas, répondit Gaſpard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien, reprit Monſieur l'Inquiſiteur, écrivez, Gréfier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompenſe, continua-t-il, on y mange ſans doute quelquefois de l'agneau ? Oui quelquefois, repartit le garçon ; nous en avons, par exemple, mangé un aux dernieres fêtes de Pâques. L'époque eſt heureuſe, s'écria le Commiſſaire, écrivez, Gréfier, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, et il me paroit que nous avons reçu de bons mémoires.

Aprenez-moi encore, mon ami, pourſuivit Laméla fi, vous n'avez jamais vu votre Maître careſſer de petits enfans. Mille fois, répondit Gaſpard. Lorſqu'il voit paſſer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils ſoient jolis, il les arrête et les flate. Ecrivez, Grefier, interrompit l'Inquiſiteur, que Samuel Simon eſt violemment ſoupçonné d'attirer chez lui les enfans des Chrétiens pour les égorger. L'aimable profélyte ! Oh ! oh ! Monſieur Simon, vous aurez affaire au Saint Office ſur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laiſſe faire impunément vos barbares ſacrifices. Courage, zelé Gaſpard, dit-il au garçon-marchand, déclarez tout. Achevez de faire connoître que ce faux Catholique eſt attaché plus que jamais aux coutumes et aux cérémonies des Juifs. N'eſt-il pas vrai que dans la ſemaine vous le voyez un jour dans une inaction totale ? Non, répondit Gaſpard, je n'ai point remarqué cela. Je m'apperçois ſeulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans ſon cabinet, et qu'il y demeure très longtems. Hé ! nous y voilà, s'écria le Commiſſaire, il fait le ſabat, où je ne ſuis pas Inquiſiteur. Marquez, Gréfier, marquez qu'il obſerve religieuſement le jeune du ſabat. Ah l'abominable homme ! Il ne

me

me reſte plus qu'une choſe à demander. Ne parle-t-il pas auſſi de Jéruſalem? Fort ſouvent, repartit le garçon. Il nous conte l'Hiſtoire des Juifs, et de quelle maniere fut détruit le Temple de Jéruſalem. Juſtement, reprit Ambroiſe, ne laiſſez pas échapper ce trait-là. Gréfier; écrivez en gros caracteres, que Samuel Simon ne reſpire que la reſtauration du Temple, et qu'il médite jour et nuit le rétabliſſement de la Nation. Je n'en veux pas ſavoir davantage, et il eſt inutile de faire d'autres queſtions. Ce que vient de dépoſer le véridique Gaſpard ſuffiroit pour faire bruler toute une Juiverie.

Après que Monſieur le Commiſſaire du Saint Office eut interrogé de cette ſorte le garçon-marchand, il lui dit qu'il pouvoit ſe retirer; mais il lui ordonna, de la part de la Sainte Inquiſition, de ne point parler à ſon Maître de ce qui venoit de ſe paſſer. Gaſpard promit d'obéir, et s'en alla. Nous ne tardâmes gueres à le ſuivre, nous ſortîmes de l'hôtellerie auſſi gravement que nous y étions entrés, et nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir; et s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage quand Laméla, qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif: Maître Samuel, je vous ordonne de la part de la Sainte Inquiſition, dont j'ai l'honneur d'être Commiſſaire, de me donner tout à l'heure la clé de votre cabinet. Je veux voir ſi je ne trouverai point de quoi juſtifier les mémoires qui nous ont été préſentés contre vous.

Le Marchand, que ce diſcours déconcerta, fit deux pas en arriere, comme ſi on lui eût donné une bourrade dans l'eſtomac. Bien loin de ſe douter de quelque ſupercherie de notre part, il s'imagina de bonne-foi qu'un ennemi ſecret l'avoit voulu rendre ſeſpect au Saint Office. Peut-être auſſi, que ne ſe ſentant pas trop bon Catholique, il avoit ſujet d'appréhender une information. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit ſans reſiſtance, et avec tout le reſpect que peut avoir un homme qui craint l'Inquiſition. Il nous ouvrit ſon cabinet. Du-moins, lui dit Ambroiſe en y entrant, du-moins, recevez-vous ſans rebellion les ordres du Saint Office; mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, et me laiſſez librement remplir mon emploi. Samuel ne ſe révolta pas plus contre cet ordre, que contre le premier. Il ſe tint dans ſa boutique, et nous entrâmes tous trois dans

dans ſon cabinet, où ſans perdre de tems nous nous mîmes à chercher ſes eſpeces. Nous les trouvâmes ſans peine. Elles étoient dans un coffre ouvert, et il y en avoit beaucoup plus que nous n'en pouvions emporter. Elles conſiſtoient en un grand nombre de ſacs ammoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or ; cependant les choſes ne pouvant être autrement, il falut s'accommoder à la néceſſité. Nous remplîmes nos poches de ducats. Nous en mîmes dans nos chauſſes, et dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les reçeler. Enfin nous en étions peſamment chargés ſans qu'il y parût; et cela par l'adreſſe d'Ambroiſe, et par celle de Don Raphael, qui me firent voir par-là qu'il n'eſt rien tel que de ſavoir ſon métier.

Nous ſortîmes du cabinet après y avoir ſi bien fait notre main ; et alors, pour une raiſon que de Lecteur devinera fort aiſément, Monſieur l'Inquiſiteur tira ſon cadenat, qu'il voulut attacher lui-même à la porte. Enſuite il y mit le ſcellé, puis il dit à Simon : Maître Samuel, je vous défends de la part de la Sainte Inquiſition de toucher à ce cadenat, de-même qu'à ce ſceau que vous devez reſpecter, puiſque c'eſt le propre ſceau du Saint Office. Je reviendrai ici demain à la même heure pour le lever, et vous apporter des ordres. A ces mots il ſe fit ouvrir la porte de la rue, que nous enfilâmes joyeuſement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de viteſſe et de légereté, qu'à peine touchions-nous la terre malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville, et remontant ſur nos chevaux, nous les pouſſâmes vers Ségorbe, en rendant graces au Dieu Mercure d'un ſi heureux évenement.

CHAPITRE II.

De la réſolution que Don Alphonſe et Gil Blas prirent après cette avanture.

NOUS allâmes toute la nuit ſelon notre louable coutume, et nous nous trouvames au lever de l'aurore auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quitames volontiers

le

le grand-chemin pour gagner des ſaules, que nous apperçûmes au pié d'une colline à dix ou douze cens pas du village, où nous ne jugeâmes pas à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces ſaules faiſoient un agréable ombrage, et qu'un ruiſſeau lavoit le pié de ces arbres. L'endroit nous plut, et nous réſolûmes d'y paſſer la journée. Nous mîmes donc pié à terre. Nous débridames nos chevaux pour les laiſſer paître, et nous nous couchames ſur l'herbe. Nous nous y repoſames un peu. Enſuite nous achevames de vuider notre beſace et notre outre. Après un ample déjeuner, nous comptames tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon, ce qui montoit à trois mille ducats. Deſorte qu'avec cette ſomme, et celle que nous avions déja, nous pouvions nous vanter de n'être point mal en fonds.

Comme il faloit aller à la proviſion, Ambroiſe et Don Raphael, après avoir quité leurs habits d'Inquiſiteur et de Gréfier, dirent qu'ils vouloient ſe charger de ſe ſoin-là tous deux ; que l'avanture de Xelva ne faiſoit que les mettre en goût ; qu'ils avoient envie de ſe rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne ſe préſenteroit pas quelque occaſion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajouta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre ſous ces ſaules, nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. Seigneur Don Raphael, m'écriai-je en riant, dites-nous plutôt de vous attendre ſous l'orme. Si vous nous quitez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de longtems. Ce ſoupçon nous offenſe, repliqua le Seigneur Ambroiſe ; mais nous méritons que vous nous faſſiez cet outrage. Vous êtes excuſable de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, et de vous imaginer que nous ne ferions pas plus de ſcrupule de vous abandonner, que les camarades que nous avons laiſſés dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confreres à qui nous avons fauſſé compagnie, étoient des perſonnes d'un fort mauvais caractere, et dont la ſociété commençoit à nous devenir inſupportable. Il faut rendre cette juſtice aux gens de notre profeſſion, qu'il n'y a point d'aſſociés dans la vie civile que l'intérêt diviſe moins ; mais quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reſte des hommes. Ainſi, Seigneur Gil Blas, pourſuivit Lamêla, je vous prie, vous

et

et le Seigneur Don Alphonſe, d'avoir un peu plus de confiance en nous, et de vous mettre l'eſprit en repos ſur l'envie que nous avons Don Raphael et moi d'aller à Ségorbe.

Il eſt bien aiſé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-deſſus tout ſujet d'inquiétude. Ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caiſſe. Ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, Seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous ſerez tous deux nantis, et je puis vous aſſurer que nous partirons Ambroiſe et moi ſans appréhender que vous nous ſoufliez ce précieux nantiſſement. Après une marque ſi certaine de notre bonne-foi, ne vous fierez-vous pas entiérement à nous? Oui, Meſſieurs, leur dis-je, et vous pouvez préſentement faire tout ce qu'il vous plaîra. Ils partirent ſur le champ chargés de l'outre et de la beſace, et me laiſſerent ſous les ſaules avec Don Alphonſe, qui me dit après leur départ: Il faut, Seigneur Gil Blas, que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaiſance de venir juſqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne ſauriez croire combien de fois je m'en ſuis déja repenti. Hier au ſoir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai penſé qu'il ne convient point à un jeune-homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens auſſi vicieux que Don Raphael et Laméla: Que ſi par malheur un jour, et cela peut fort bien arriver, le ſuccès d'une fourberie eſt tel que nous tombions entre les mains de la Juſtice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, et d'éprouver un châtiment infame. Ces images s'offrent ſans ceſſe à mon eſprit, et je vous avoûrai que j'ai réſolu, pour n'être plus complice des mauvaiſes actions qu'ils feront, de me ſéparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous déſaprouviez mon deſſein. Non, je vous aſſure, lui répondis-je. Quoique vous m'ayez vu faire le perſonage d'Alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces ſortes de pieces ſoient de mon goût. Je prends le Ciel à témoin, qu'en jouant un ſi beau rôle, je me ſuis dit à moi-même: Ma foi, Monſieur Gil Blas, ſi la Juſtice venoit à vous ſaiſir au collet préſentement, vous mériteriez bien le ſalaire qui vous en reviendroit. Je ne me ſens donc pas plus diſpoſé

que

que vous, Seigneur Don Alphonſe, à demeurer en ſi bonne compagnie ; et ſi vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces Meſſieurs ſeront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, et demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je propoſois. Gagnons Valence, me dit-il, et nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au ſervice de la République de Veniſe. Ne vaut-il pas mieux embraſſer le parti des armes que de mener la vie lâche et coupable que nous menons ? Nous ſerons même en état de faire une aſſez bonne figure avec l'argent que nous aurons ? Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que je me ſerve ſans remords d'un bien ſi mal acquis : mais outre que la néceſſité m'y oblige, ſi jamais je fais la moindre fortune à la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'aſſurai Don Alphonſe que j'étois dans les mêmes ſentimens, et nous réſolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur abſence, c'eſt à dire, de déménager ſur le champ avec la caiſſe ; la confiance qu'ils nous avoient marquée en nous laiſſant maîtres des eſpeces, ne nous permit pas ſeulement d'en avoir la penſée.

Ambroiſe et Don Raphael revinrent de Ségorbe ſur la fin du jour. La premiere choſe qu'ils nous dirent fut, que leur voyage avoit été très heureux ; qu'ils venoient de jetter les fondemens d'une fourberie, qui ſelon toutes les apparences nous ſeroit encore plus utile que celle du ſoir précedent. Et là-deſſus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait ; mais Don Alphonſe prit alors la parole, et leur déclara qu'il étoit dans la réſolution de ſe ſéparer d'eux. Je leur apris de mon côté que j'avois le même deſſein. Ils firent vainement tout leur poſſible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions. Nous prîmes congé d'eux le lendemain, après avoir fait un partage égal de nos eſpeces, et nous tirâmes vers Valence.

CHA-

CHAPITRE III. et dernier.

Après quel desagréable incident Don Alphonse se trouva au comble de sa joie, et par quelle avanture Gil Blas se vit tout-à-coup dans une heureuse situation.

NOUS poussâmes gayement jusqu'à Bunol, où par malheur il falut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fievre avec redoublemens, qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avoit point-là de Medecins, et j'en fus quite pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, et mes soins acheverent de le rétablir. Il se montra très sensible à tout ce que j'avois fait pour lui: et comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin; toujours résolus, quand nous serions à Valence, de profiter de la premiere occasion qui s'offriroit de passer en Italie. Mais le Ciel disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau château des païsans de l'un et de l'autre sexe, qui dansoient en rond et se réjouïssoient. Nous nous aprochâmes d'eux pour voir leur fête, et Don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout-à-coup saisi. Il apperçut le Baron de Steinbach, qui de son côté l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, et lui dit avec transport: Ah Don Alphonse, c'est vous! l'agréable rencontre! pendant qu'on vous cherche partout, le hazard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussitôt, et courut embrasser le Baron, dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard: vous allez aprendre qui vous êtes, et jouïr d'un plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai aussi avec eux; car tandis qu'ils s'étoient embrassés, j'avois mis pié à terre, et attaché nos chevaux à un arbre. Le Maître du château fut la premiere personne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans, et de très bonne mine: Seigneur, lui dit le Baron de Steinbach, en lui présentant Don Alphonse,

vous

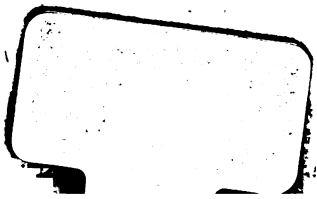
vous voyez votre fils. A ces mots, Don Céſar de Leyva, ainſi ſe nommoit le Maître du château, jette ſes bras au cou de Don Alphonſe, et pleurant de joie: Mon cher fils, lui dit-il, réconnoiſſez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laiſſé ignorer ſi longtems votre condition, croyez que je me ſuis fait en cela une cruelle violence. J'en ai mille fois ſoupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avois épouſé votre Mere par inclination, elle étoit d'une naiſſance fort inférieure à la mienne. Je vivois ſous l'autorité d'un Pere dur, qui me réduiſoit à la neceſſité de tenir ſecret un mariage contracté ſans ſon aveu. Le Baron de Steinbach ſeul étoit dans ma confidence, et c'eſt de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon Pere n'eſt plus, et je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il, je vous marie avec une jeune Dame dont la nobleſſe égale la mienne. Seigneur, interrompit Don Alphonſe, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je ſavoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, ſans aprendre en même tems que vous voulez me rendre malheureux! Ah Seigneur, ne ſoyez pas plus cruel que votre Pere! S'il n'a point approuvé vos amours, du-moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, repliqua Don Céſar, je ne prétends pas non plus tyranniſer vos deſirs. Mais ayez la complaiſance de voir la Dame que je vous deſtine, c'eſt tout ce que j'exige de votre obéiſſance. Quoique ce ſoit une perſonne charmante, et un parti fort âvantageux pour vous, je promets de ne vous pas contraindre à l'épouſer. Elle eſt dans ce château, ſuivez-moi, vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En diſant cela, il conduiſit Don Alphonſe dans un appartement où je m'introduiſis après eux avec le Baron de Steinbach.

Là étoit le Comte de Polan avec ſes deux filles Séraphine et Julie, et Don Fernand de Leyva ſon gendre, qui étoit neveu de Don Céſar. Il y avoit encore, d'autres Dames et d'autres Cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, et c'étoit à l'occaſion du mariage de ces deux amans, que les païſans des environs s'étoient aſſemblés ce jour-la pour ſe réjouir. Sitôt que Don Alphonſe parut, et que ſon Pere l'eut préſenté à la compagnie, le Comte de Polan ſe leva et courut l'embraſſer,

ſer, en diſant, que mon libérateur ſoit le bien venu. Don Alphonſe, pourſuivit-il, en lui adreſſant la parole, connoiſſez le pouvoir que la vertu a ſur les ames généreuſes. Si vous avez tué mon fils vous m'avez ſauvé la vie. Je vous ſacrifie mon reſſentiment, et vous donne cette même Séraphine à qui vous avez ſauvé l'honneur. Par-là je m'acquite envers vous. Le fils de Don Céſar ne manqua pas de témoigner au Comte de Polan combien il étoit pénétré de ſes bontés ; et je ne ſai s'il eut plus de joie d'avoir découvert ſa naiſſance, que d'aprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage ſe fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéreſſées.

Comme j'étois auſſi un des libérateurs du Comte de Polan, ce Seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il ſe chargeoit du ſoin de faire ma fortune ; mais je le remerciai de ſa généroſité, et je ne voulus point quiter Don Alphonſe, qui me fit Intendant de ſa maiſon, et m'honora de ſa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant ſur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc faire une reſtitution ; c'étoit commencer le métier d'Intendant par où l'on devroit le finir.

Fin du premier Tome.

TABLE

920676